SIX MOIS DE GUERRE

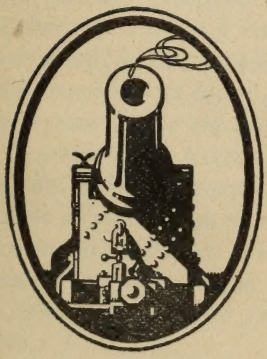
AOUT 1914 - FEVRIER 1915

J755s

GASTON JOLLIVET

SIX MOIS DE GUERRE

AOÛT 1914 - FÉVRIER 1915



137334
28/12/15

HACHETTE & CIE

1915

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

D
523
J65

PRÉFACE

Ce livre n'est pas une Histoire de la Guerre. Une Histoire de la Guerre ne saurait mériter ce nom tant que l'écrivain n'aura que des données vagues ou nulles sur les effectifs engagés, sur les emplacements exacts des batailles et des combats, et, à plus forte raison, sur la façon dont se sont comportés chefs et soldats dans toutes les armées belligérantes.

L'auteur devait donc se borner à une nomenclature aussi complète que possible des phases par lesquelles passe le plus terrible drame où se soient jouées les destinées de l'humanité, armée contre elle-même. Ce modeste travail aidera-t-il la mémoire du lecteur à se reconnaître dans la multiplicité des événements mentionnés jour par jour? L'auteur forme ce souhait en même temps qu'il a l'espoir d'avoir fourni par le moyen d'une chronologie détaillée les éléments d'une admiration raisonnée pour ceux que le poète appellerait, comme jadis, les soldats de la Grande Armée :

Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas !

GASTON JOLLIVET.

SIX MOIS DE GUERRE

LES PRÉLIMINAIRES

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES. — LES PARLEMENTS
LES RESPONSABILITÉS

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

LA LETTRE DE M. CAMBON

M. Jules Cambon, notre ambassadeur à Berlin, adressait, le 22 novembre 1913, à M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères, le rapport suivant :

Je tiens d'une source absolument sûre la relation d'une conversation que l'empereur aurait eue avec le roi des Belges, en présence du chef d'état-major général de Moltke, il y a une quinzaine de jours, conversation qui aurait, paraît-il, vivement frappé le roi Albert; je ne suis nullement frappé de son impression, qui répond à celle que moi-même je ressens depuis quelque temps : l'hostilité contre nous s'accentue et l'empereur a cessé d'être partisan de la paix.

L'interlocuteur de l'empereur d'Allemagne pensait jusqu'ici, comme tout le monde, que Guillaume II, dont l'influence personnelle s'était exercée dans bien des circonstances critiques au profit du maintien de la paix, était toujours dans les mêmes dispositions d'esprit. Cette fois, il l'aurait trouvé complètement changé : l'empereur d'Allemagne n'est plus à ses yeux le champion de la paix contre les tendances belliqueuses de certains partis allemands. Guillaume II en est venu à penser que la guerre avec la France est inévitable et qu'il faudra en venir là un jour ou l'autre. Il croit naturellement à la supériorité écrasante de l'armée allemande et à son succès certain.

Le général de Moltke parla exactement comme son souverain. Lui aussi, il déclara la guerre nécessaire et inévitable, mais il se montra plus assuré encore du succès, « car, dit-il au roi, cette fois, il faut en finir, et Votre Majesté ne peut se douter de l'enthousiasme irrésistible qui, ce jour-là, entraînera le peuple allemand tout entier. »

Le roi des Belges protesta que c'était travestir les intentions du Gouvernement français que les traduire de la sorte et se laisser abuser sur les sentiments de la nation française par les manifestations de quelques esprits exaltés ou d'intrigants sans conscience.

L'empereur et son chef d'état-major n'en persistèrent pas moins dans leur manière de voir.

Au cours de cette conversation, l'empereur était, du reste, apparu surmené et irritable. A mesure que les années s'appesantissent sur Guillaume II, les traditions familiales, les sentiments rétrogrades de la Cour, et surtout l'impatience des militaires prennent plus d'empire sur son esprit. Peut-être éprouve-t-il on ne sait quelle jalousie de la popularité acquise par son fils, qui flatte les passions des pangermanistes et ne trouve pas la situation de l'Empire dans le monde égale à sa puissance. Peut-être aussi la réplique de la France à la dernière augmentation de l'armée allemande dont l'objet était d'établir sans conteste la supériorité germanique, est-elle pour quelque chose dans ces amertumes, car, quoi qu'on dise, on sent qu'on ne peut guère aller plus loin.

On peut se demander ce qu'il y a au fond de cette conversation. L'empereur et son chef d'état-major général ont pu avoir pour objectif d'impressionner le roi des Belges et de le disposer à ne point opposer de résistance au cas où un conflit avec nous se produirait. Peut-être aussi voudrait-on la Belgique moins hostile à certaines ambitions qui se manifestent ici à propos du Congo belge, mais cette dernière hypothèse ne me paraît pas concorder avec l'intervention du général de Moltke.

Au reste, l'empereur Guillaume est moins maître de ces impatiences qu'on ne le croit communément. Je l'ai vu plus d'une fois laisser échapper le fond de sa pensée. Quel qu'ait été son objectif dans la conversation qui m'a été rapportée, la confidence n'en a pas moins le caractère le plus grave. Elle correspond à la précarité de la situation générale et à l'état d'une certaine partie de l'opinion en France et en Allemagne.

S'il m'était permis de conclure, je dirais qu'il est bon de tenir compte de ce fait nouveau que l'empereur se familiarise avec un ordre d'idées qui lui répugnait autrefois, et que, pour lui emprunter une locution qu'il aime à employer, nous devons tenir notre poudre sèche.

Cette lettre éclaire prophétiquement les événements qui vont se dérouler.

L'ATTENTAT DE SERAJEVO

Le 28 juin 1914, l'archiduc héritier d'Autriche, François Ferdinand, et sa femme, la duchesse de Hohenberg, sont assassinés à Serajevo, par l'étudiant serbe Gavrillo Princip.

LES AVANT-COUREURS DE LA CRISE

L'Autriche-Hongrie va, prenant prétexte de ce douloureux événement, chercher à relever, dans les Balkans, son influence qui fléchit devant le slavisme grandissant.

Dès le 2 juillet, notre ambassadeur à Vienne, M. Dumaine, avertit notre Chancellerie des dispositions belliqueuses des milieux militaires autrichiens contre la Serbie.

La déclaration de M. Sazonoff, Président du Conseil des ministres de l'Empire russe, au comte Czernin, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Saint-Pétersbourg (6 juillet, Lettre de M. Paléologue, notre ambassadeur en Russie), « *que la Russie ne saurait accepter que l'assassinat de l'archiduc servît de prétexte à une action autrichienne sur territoire serbe* », a pour résultat apparent de ramener la presse austro-hongroise à plus de modération. En réalité, la monarchie dualiste se prépare à la guerre, et, grave symptôme, les valeurs cotent, en Bourse de Vienne, des cours invraisemblablement bas.

Le 20, notre ambassadeur à Vienne avise notre Chancellerie de n'avoir pas à se fier à l'optimisme de commande qui semble régner dans les hautes sphères austro-hongroises. « *Il y a ici, et pareillement à Berlin*, dit une note accompagnant la lettre de M. Dumaine, *un clan qui accepte l'idée du conflit à dimensions généralisées, en d'autres termes, la conflagration.* »

De son côté, le 21, M. Jules Cambon prévient notre Chancellerie que M. de Jagow, le sous-secrétaire d'Etat prussien, interpellé par le chargé d'affaires de Russie au sujet de la note que l'Autriche-Hongrie comptait adresser à la Serbie, a déclaré n'en rien connaître.

M. Cambon met en doute cette affirmation du ministre allemand des Affaires étrangères et indique, en outre, que des renseignements sûrs lui ont appris que l'Allemagne avait adressé aux classes mobilisables, qui doivent les recevoir en pareil cas, les avis préliminaires de mobilisation.

Aux Bourses de Berlin et de Vienne, les cours s'affaissent encore le 22 juillet ; dans les chancelleries, les inquiétudes vont croissant ; les communications échangées entre le Quai d'Orsay et nos ambassadeurs à Vienne et à Londres, les 22 et 23 juillet, reflètent toutes un vif sentiment de malaise.

LA NOTE AUTRICHIENNE

Au moment où, à Saint-Pétersbourg, M. Sazonoff, M. Viviani et l'ambassadeur d'Angleterre se mettaient d'accord pour faire donner au comte Berchtold, ministre des Affaires Étrangères de l'Empire d'Autriche, en une conversation amicale, des conseils de modération, l'Autriche-Hongrie remettait, le 23 juillet, au Gouvernement serbe un ultimatum exigeant :

1° La publication en première page du *Journal officiel* serbe du 26 juillet, d'une déclaration condamnant la propagande dirigée contre l'Autriche-Hongrie, exprimant le regret que des officiers et fonctionnaires serbes aient pris part à cette propagande, désapprouvant toute tentative d'immixtion dans les destinées des populations de quelques parties de l'Autriche-Hongrie;

2° La dissolution d'une association patriotique serbe, la Narodna Odbranà, et la confiscation des moyens de propagande de cette société et de toutes celles similaires qui s'adonnent à la propagande contre l'Autriche-Hongrie;

3° Des mesures de rigueur contre les officiers et fonctionnaires serbes coupables de propagande contre la monarchie austro-hongroise ;

4° L'acceptation de la collaboration en Serbie de fonctionnaires austro-hongrois pour la suppression du mouvement subversif dirigé contre l'intégrité de la monarchie dualiste;

5° L'ouverture d'une enquête judiciaire contre les artisans du complot dont fut victime le 28 juin l'archiduc François-Ferdinand, enquête à laquelle prendront part des fonctionnaires austro-hongrois.

Le Gouvernement royal et impérial attend une réponse jusqu'au samedi 25 juillet, à 6 heures du soir, au plus tard.

L'ÉMOI DANS LES CHANCELLERIES

La remise de la note autrichienne à la Serbie a pour effet tout d'abord, de provoquer un violent émoi dans les chancelleries européennes ; mais s'étant aussitôt reprises, celles de la Triple Entente, aidées par la Consulta (Chancellerie italienne), vont faire front au danger et essayer d'y parer. Elles se heurteront à la mauvaise volonté de l'Allemagne plus encore qu'à celle de l'Autriche-Hongrie.

Dès le 24, la Wilhelmstrasse (Chancellerie allemande), se mettant nettement aux côtés de l'Autriche-Hongrie, fait, non

pas remettre, mais lire, par ses représentants à l'étranger, une note se terminant comme suit :

Le Gouvernement allemand estime que la question actuelle est une affaire à régler exclusivement entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie et que les Puissances ont le plus sérieux intérêt à la restreindre aux deux parties intéressées.

Le Gouvernement allemand désire ardemment que le conflit soit localisé, toute intervention d'une autre puissance devant, par le jeu naturel des alliances, provoquer des conséquences incalculables.

Le 25, l'*Echo de Paris*, ayant, à propos de cette note, parlé de « menace allemande », l'ambassadeur d'Allemagne vient au quai d'Orsay protester contre cette affirmation. Une fois encore il déclare que l'Allemagne n'avait rien connu de la note autrichienne, sinon dans les mêmes conditions que les autres Puissances et que la note lue par lui la veille n'avait d'autre objet que de fixer dans quelles conditions, aux yeux de l'Allemagne, le conflit pouvait être limité.

Le même jour, à Londres, Sir E. Grey déclare au prince Lichnowsky, ambassadeur d'Allemagne, que :

Si la note autrichienne n'amenait aucune difficulté entre l'Autriche et la Russie, le Gouvernement anglais n'aurait pas à s'en occuper, mais qu'il était à craindre que la raideur de la note et la brièveté du délai indiqué n'amenassent une tension. Dans ces conditions, la seule chance qu'on aperçoive d'éviter un conflit consisterait dans une médiation de la France, de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre, l'Allemagne seule pouvant exercer dans ce sens une action sur le Gouvernement de Vienne.

L'Ambassadeur d'Allemagne a répondu qu'il transmettrait cette suggestion à Berlin, mais a laissé entendre à l'Ambassadeur de Russie, qui est son parent, que l'Allemagne ne se prêterait à aucune démarche à Vienne.

Peu après, en effet, le prince Lichnowsky annonce à Sir E. Grey que son Gouvernement refuse de s'immiscer dans le conflit qui divise l'Autriche et la Serbie. Le ministre anglais des Affaires Etrangères fait observer que, dans ces conditions, l'Angleterre ne peut agir à Saint-Pétersbourg. Mais, suggère-t-il, si le conflit, s'aggravant, mettait en présence l'Autriche et la Russie, l'Allemagne serait-elle disposée à se joindre à l'Angleterre, à la France et à l'Italie, et à rechercher avec elles une solution? A quoi l'ambassadeur d'Allemagne répond que son avis personnel est que son pays se mettra aux côtés des puissances conciliatrices. L'entretien

entre le prince Lichnowsky et Sir E. Grey se termine sur ces mots du ministre anglais : « Si la guerre vient à éclater, aucune puissance, en Europe, ne pourra s'en désintéresser. »

L'Allemagne n'a pas su tenir compte de cette indication.

La Russie garde son calme. Elle sait que, dans ces graves matières, gagner du temps c'est presque vaincre ; aussi tout son effort consiste-t-il à obtenir de l'Autriche une prolongation du délai qu'elle a fixé à la Serbie. La France et l'Angleterre se mettent résolument aux côtés de la Russie ; l'Italie, en l'absence de son ministre des Affaires Etrangères, ne peut se joindre à elles ; et en Allemagne des manifestations d'enthousiasme saluent à Berlin le refus opposé par Vienne aux propositions de la Triple Entente.

LA RÉPONSE SERBE

La Serbie, suivant les conseils de la Russie, remet, le 25 juillet, une réponse ultra conciliante à la note autrichienne.

Le Gouvernement serbe accepte toutes les injonctions de l'Autriche, sauf une. Elle refuse, en effet, d'admettre la participation des agents de l'autorité austro-hongroise à l'enquête demandée (5° *de l'ultimatum*), attendu que ce serait une violation de la constitution et de la loi sur la procédure criminelle. Mais les résultats de l'instruction qui sera ouverte seront communiqués aussitôt que possible aux organes austro-hongrois.

La réponse serbe conclut :

Dans le cas où le Gouvernement impérial et royal ne serait pas satisfait de cette réponse, le Gouvernement royal serbe, considérant qu'il est de l'intérêt commun de ne pas précipiter la solution de cette question, est prêt, comme toujours, à accepter une entente pacifique en remettant cette question, soit à la décision du tribunal international de La Haye, soit aux grandes puissances qui ont pris part à l'élaboration de la déclaration que le Gouvernement serbe a faite le 18/31 mars 1909.

LES NÉGOCIATIONS CONTINUENT

L'Autriche, à la réception de la réponse serbe, déclare les satisfactions offertes par la Serbie insuffisantes. Néanmoins on espère encore dans les chancelleries arriver à une solution pacifique du conflit. A Saint-Pétersbourg, M. Sazo-

noff propose une conversation directe entre l'Autriche et la Russie sur les modifications à introduire dans l'ultimatum autrichien pour le rendre acceptable. Une demande de médiation que la Serbie adresserait au Gouvernement anglais, sur la proposition de la Russie, appuyée par la France, reste à l'état de projet. C'est alors que l'Angleterre suggère une action à quatre — Angleterre, France, Allemagne et Italie — auprès de Vienne et de Saint-Péterbourg. L'Allemagne refuse de se prononcer sur l'opportunité de conseils de modération à donner à Vienne et s'efforce d'engager le Gouvernement français d'abord, puis, sur le refus de celui-ci, le Gouvernement anglais, dans la voie d'une démarche commune de « solidarité pacifique » uniquement à Pétersbourg, de qui, selon elle, dépend la paix.

Déjà, à ce moment (26 juillet), nos agents diplomatiques à Christiania, Luxembourg et Bâle signalent les préparatifs de mobilisation de l'armée et de la marine allemandes.

L'Allemagne, dans cette période de temps, prodigue de tous côtés les assurances de ses sentiments pacifiques, mais refuse de prendre part aux tentatives de conciliation et ne cherche qu'à compromettre les unes vis-à-vis des autres les puissances de la Triple-Entente.

DÉCLARATION DE GUERRE DE L'AUTRICHE A LA SERBIE

L'Autriche notifie officiellement à la Serbie le 28 juillet, la déclaration de guerre.

Le Gouvernement royal de Serbie n'ayant pas répondu d'une manière satisfaisante à la note qui lui avait été remise par le ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, à la date du 23 juillet 1914, le Gouvernement impérial et royal se trouve dans la nécessité de pourvoir lui-même à la sauvegarde de ses droits et intérêts, et de recourir, à cet effet, à la force des armes. L'Autriche-Hongrie se considère donc, de ce moment, en état de guerre avec la Serbie.

Le ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie,
Comte BERCHTOLD.

Voici, d'autre part, le texte de la lettre autographe de l'empereur François-Joseph au comte Berchtold, annonçant le commencement de l'état de guerre avec la Serbie :

Dans cette heure grave, j'éprouve le besoin de m'adresser à mes peuples aimés.

Je vous charge en conséquence de publier le manifeste renfermé sous ce pli :

A mes peuples!

Ce fut mon désir le plus ardent de consacrer les années qui me sont encore destinées par la grâce de Dieu, aux œuvres de paix, et de préserver mes peuples des graves sacrifices et des charges de la guerre.

La Providence en a décrété autrement. Les agissements d'un adversaire plein de haine me forcent, après de longues années de paix, à prendre l'épée pour sauvegarder l'honneur de ma monarchie, pour la protection de son prestige, de sa position, de sa puissance, pour la sûreté de ses possessions.

Avec ingratitude et vite oublieux, le royaume de Serbie, qui fut appuyé et favorisé depuis les premiers débuts de son indépendance étatique, jusqu'aux temps les plus récents, par mes ancêtres et par moi, entra déjà, il y a des années, dans la voie d'une hostilité ouverte contre l'Autriche-Hongrie.

Lorsqu'après trente années d'une œuvre pacifique, pleine de prospérité, en Bosnie-Herzégovine, j'étendis mes droits de souveraineté sur ces pays, cette mesure produisit dans le royaume de Serbie, dont les droits ne furent aucunement violés, un éclat de passion effrénée et de la haine la plus acharnée. Mon Gouvernement fit alors usage du beau privilège du plus fort, et, inspiré par une extrême indulgence et par la clémence, ne demanda à la Serbie qu'une réduction de son armée sur l'effectif de paix, ainsi que la promesse qu'elle suivrait dans l'avenir la route de la paix et de l'amitié.

Mon Gouvernement, inspiré par le même esprit de modération, se borna à la sauvegarde des plus importantes conditions de la vie de la monarchie. Lorsque la Serbie, il y a deux années, se trouva en combat avec l'empire de Turquie, c'est à cette attitude que la Serbie a dû en première ligne de pouvoir atteindre le but de la guerre. L'espoir que le royaume serbe apprécierait la longanimité et l'amour de la paix de mon Gouvernement et tiendrait sa parole ne se réalisa pas.

La haine contre moi et contre ma maison l'enflamme toujours plus, et l'effort se montre toujours plus clairement d'enlever par la violence des territoires inséparables de l'Autriche-Hongrie. Les agitateurs criminels franchissent la frontière pour saper la base de l'ordre dans l'État au sud-est de la Monarchie, pour ébranler dans sa fidélité à la dynastie et à la patrie le peuple auquel je voue, en un amour paternel, ma pleine sollicitude, pour égarer la jeunesse adolescente et l'inciter à des actes scélérats de démence et de haute trahison.

Une série d'attentats, une conspiration préparée et exécutée méthodiquement, dont la réussite épouvantable m'a frappé au cœur moi et mes peuples fidèles, forme la trace sanglante et très

visible de ces machinations secrètes, qui ont été mises en œuvre et menées par la Serbie.

Il faut mettre un terme à ces agissements insupportables, il faut faire cesser les provocations continuelles de la Serbie, si l'honneur et la dignité de ma monarchie doivent rester intacts et si son développement politique, économique et militaire doit être préservé d'un ébranlement constant.

En vain, mon Gouvernement a entrepris encore une dernière tentative pour atteindre ce but par des moyens pacifiques et pour déterminer la Serbie à revenir sur son attitude par un avertissement sérieux ; la Serbie rejette les demandes modérées et justes de mon Gouvernement et refuse de remplir les devoirs dont l'accomplissement forme dans la vie des peuples et des États la base naturelle et nécessaire de la paix.

Je dois donc m'occuper de créer, par la force des armes, les garanties indispensables qui doivent assurer à mes pays le calme intérieur et une paix durable à l'extérieur.

Dans cette heure grave, j'ai pleine conscience de toute la portée de ma décision et de ma responsabilité devant le Tout-Puissant.

J'ai tout examiné, tout considéré ; c'est avec une conscience sereine que j'entre dans la voie que le devoir m'indique. Je me confie dans mes peuples qui, dans toutes les tempêtes, se sont ralliés toujours en union et fidélité autour de mon trône et étaient toujours prêts aux plus grands sacrifices pour l'honneur, la grandeur et la puissance de la patrie. Je me confie dans l'armée de l'Autriche-Hongrie vaillante et remplie d'un enthousiasme plein de dévouement, et je me confie dans le Tout-Puissant qui accordera la victoire à mes armes.

FRANÇOIS-JOSEPH.

A la Chambre des députés de Budapest, le comte Tisza, président du Conseil des ministres hongrois, écho du vieux monarque, s'écrie :

« La parole est maintenant aux armes. Ce n'est plus le moment de faire des discours. »

Il rappelle avec orgueil l'enthousiasme manifesté par la population sans distinction de nationalité :

Toute la nation répond avec enthousiasme à l'appel du roi. Contraints à combattre, nous soutiendrons la lutte jusqu'à ce que l'honneur de la nation soit satisfait et que la paix future soit assurée.

Le comte Apponyi a fait, au nom de l'opposition, la déclaration suivante :

Nous sommes profondément convaincus que la lutte nous est imposée, et la nation est entièrement unie pour la soutenir.

L'ESPOIR DANS LA PAIX PERSISTE

Toutefois la situation européenne, ne semble pas encore désespérée. Sur les conseils de la chancellerie italienne, les puissances de la Triple-Entente s'efforcent de localiser le conflit et d'obtenir la limitation de l'action que l'Autriche prétend exercer contre la Serbie.

L'attitude de l'Allemagne continue aussi énigmatique. Elle proteste de son amour de la paix, mais refuse d'adhérer nettement aux démarches conciliatrices des puissances; en outre, en même temps qu'elle pousse hâtivement ses préparatifs militaires, elle intervient à Vienne, par son ambassadeur, M. de Tchirsky, pour donner à l'Autriche, des conseils d'énergique résistance.

Cependant, le 30, l'intransigeance de l'Autriche s'atténue.

Le 31, « *les efforts parallèles poursuivis par l'Angleterre et la Russie en vue du maintien de la paix se sont rejoints et permettaient d'espérer une entente avec l'Autriche-Hongrie qui s'y montre plus disposée. Mais l'attitude de l'Allemagne donne l'impression que cette puissance n'a poursuivi depuis le début que l'humiliation de la Russie, la désagrégation de la Triple-Entente, et, si ce résultat ne pouvait être obtenu, la guerre* ». (Lettre Viviani, n° 114 du Livre Jaune). C'est sa volonté qui prévaut à Vienne.

Le 31, la mobilisation générale est ordonnée, le matin, en Autriche. Elle est décrétée le soir en Russie.

L'ULTIMATUM ALLEMAND A LA RUSSIE

Le Gouvernement allemand adresse à la Russie un ultimatum exigeant, dans un délai de douze heures, l'arrêt de cette mobilisation, exigence, comme il sera dit à quelques jours de là par M. Viviani, d'autant plus blessante que, quelques heures plus tôt, l'empereur Nicolas II, dans un geste de confiance spontané, avait demandé à l'empereur d'Allemagne sa médiation. Cet ultimatum se produit au moment où, à la demande de l'Angleterre et au su de l'Allemagne, le Gouvernement russe acceptait une formule de nature à préparer un règlement amiable du conflit austro-serbe et des difficultés austro-russes, par l'arrêt simultané des préparatifs militaires.

DÉCLARATION DE GUERRE A LA RUSSIE

L'Allemagne délare la guerre à la Russie le 1er août 1914, à 7 h. 10 du soir, par la remise de la note ci-dessous :

Le Gouvernement impérial s'est efforcé dès les débuts de la crise de la mener à une solution pacifique. Se rendant à un désir qui lui en avait été exprimé par Sa Majesté l'Empereur de Russie, Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, d'accord avec l'Angleterre, s'était appliqué à accomplir un rôle médiateur auprès des Cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg, lorsque la Russie, sans en attendre le résultat, procéda à la mobilisation de la totalité de ses forces de terre et de mer. A la suite de cette mesure menaçante motivée par aucun préparatif militaire de la part de l'Allemagne, l'Empire allemand s'est trouvé vis-à-vis d'un danger grave et imminent. Si le Gouvernement impérial eût manqué de parer à ce péril, il aurait compromis la sécurité et l'existence même de l'Allemagne. Par conséquent, le Gouvernement allemand se vit forcé de s'adresser au Gouvernement de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies en insistant sur la cessation desdits actes militaires. La Russie ayant refusé de faire droit à (n'ayant pas cru devoir répondre à)[1] cette demande et ayant manifesté par ce refus (cette attitude) que son action était dirigée contre l'Allemagne, j'ai l'honneur, d'ordre de mon Gouvernement, de faire savoir à Votre Excellence ce qui suit :

Sa Majesté l'Empereur, Mon Auguste Souverain, au nom de l'Empire, relevant le défi, se considère en état de guerre avec la Russie.

Saint-Pétersbourg, le 19 juillet/1er août 1914.

F. Pourtalès.

ACTES HOSTILES CONTRE LA FRANCE

A l'heure même ou l'Allemagne présentait à la Russie un ultimatum humiliant, la France était l'objet d'actes nettement hostiles : rupture des communications par routes, voies ferrées, télégraphes et téléphones, saisie des locomotives françaises à leur arrivée à la frontière, concentration de troupes à cette frontière.

Dès ce moment il n'était plus permis de croire à la sincérité des déclarations pacifiques que le représentant de l'Allemagne en France continuait à prodiguer au Gouvernement.

A l'abri du Kriegsgefahrzustand, « état de danger de guerre »,

1. Les mots placés entre parenthèses se trouvent dans l'original. Il faut supposer que deux variantes avaient été préparées d'avance et que par erreur elles ont été insérées toutes les deux dans la note.

permettant une mobilisation hâtive et aussi secrète que possible, l'Allemagne mobilise. Mais le Gouvernement français, attentif et vigilant, prend de jour en jour, et même d'heure en heure, les mesures de sauvegarde qu'impose la situation.

Le 1er août, à la mobilisation allemande officiellement annoncée, la France répond par une mesure identique immédiate.

DÉCLARATION DE GUERRE A LA FRANCE

Le premier jour de la mobilisation avait été fixé en France au 2 août 1914. Le 3 août, à 18 h. 15, l'Allemagne, désirant brusquer les choses, déclare la guerre à la France par la remise à M. Viviani, président du Conseil, de la note ci-après :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Les autorités administratives et militaires allemandes ont constaté un certain nombre d'actes d'hostilité caractérisée commis sur le territoire allemand par des aviateurs militaires français. Plusieurs de ces derniers ont manifestement violé la neutralité de la Belgique survolant le territoire de ce pays; l'un a essayé de détruire des constructions de Wesel, d'autres ont été aperçus sur la région de l'Eiffel, un autre a jeté des bombes sur le chemin de fer près de Karlsruhe et de Nuremberg.

Je suis chargé et j'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence qu'en présence de ces agressions, l'Empire allemand se considère en état de guerre avec la France, du fait de cette dernière Puissance.

J'ai en même temps l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que les autorités allemandes retiendront les navires marchands français dans des ports allemands, mais qu'elles les relâcheront si, dans les quarante-huit heures, la réciprocité complète est assurée.

Ma mission diplomatique ayant ainsi pris fin, il ne me reste plus qu'à prier Votre Excellence de vouloir bien me munir de mes passeports et de prendre les mesures qu'elle jugera utiles pour assurer mon retour en Allemagne avec le personnel de l'Ambassade, ainsi qu'avec le personnel de la Légation de Bavière et du Consulat général d'Allemagne à Paris.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma très haute considération.

Signé : SCHOEN.

Dès la remise de la déclaration de guerre, M. Viviani proteste contre les allégations de l'Allemagne par la note suivante adressée aux représentants de la France à l'étranger :

Paris, le 3 août 1914.

L'ambassadeur d'Allemagne a demandé ses passeports et part ce soir avec le personnel de l'Ambassade et du Consulat général d'Allemagne, et de la Légation de Bavière. Le baron de Schœn a donné pour prétexte la constatation par les autorités administratives et militaires allemandes d'actes d'hostilité qui auraient été commis sur territoire allemand par des aviateurs militaires français accusés d'avoir survolé le territoire de l'Empire et jeté des bombes; l'ambassadeur ajoute que des aviateurs auraient également violé la neutralité de la Belgique en survolant son territoire. « En présence de ces agressions, dit la lettre de M. de Schœn, l'Empire allemand se considère en état de guerre avec la France du fait de cette dernière puissance. »

J'ai formellement contesté les allégations inexactes de l'ambassadeur et, de mon côté, j'ai rappelé que, dès hier, je lui avais adressé une note protestant contre les violations caractérisées de la frontière française commises depuis deux jours par des détachements de troupes allemandes.

René Viviani.

NOTE ALLEMANDE A LA BELGIQUE

Alors que, dès le 31 juillet, la France avait donné à la Belgique l'assurance officielle que la neutralité belge serait respectée par nous, le Gouvernement allemand fait remettre le 2 août au Gouvernement belge la note suivante :

Le Gouvernement allemand a reçu des nouvelles sûres d'après lesquelles les forces françaises auraient l'intention de marcher sur la Meuse par Givet et Namur. Ces nouvelles ne laissent aucun doute sur l'intention de la France de marcher sur l'Allemagne par le territoire belge. Le Gouvernement impérial allemand ne peut s'empêcher de craindre que la Belgique, malgré sa meilleure volonté, ne sera pas en mesure de repousser sans secours une marche en avant française d'un si grand développement. Dans ce fait, on trouve la certitude suffisante d'une menace dirigée contre l'Allemagne. C'est un devoir impérieux de conservation pour l'Allemagne de prévenir cette attaque de l'ennemi. Le Gouvernement allemand regretterait très vivement que la Belgique regardât comme un acte d'hostilité contre elle le fait que les mesures des ennemis de l'Allemagne l'obligent de violer de son côté le territoire belge.

Afin de dissiper tout malentendu, le Gouvernement allemand déclare ce qui suit :

1° L'Allemagne n'a en vue aucun acte d'hostilité contre la Belgique. Si la Belgique consent, dans la guerre qui va commencer, à prendre une attitude de neutralité bienveillante vis-à-vis de l'Allemagne, le Gouvernement allemand de son côté s'engage, au

moment de la paix, à garantir le royaume et ses possessions dans toute leur étendue;

2° L'Allemagne s'engage, sous la condition énoncée, à évacuer le territoire belge aussitôt la paix conclue;

3° Si la Belgique observe une attitude amicale, l'Allemagne est prête, d'accord avec les autorités du Gouvernement belge, à acheter contre argent comptant tout ce qui sera nécessaire à ses troupes et à indemniser pour les dommages causés en Belgique;

4° Si la Belgique se comporte d'une facon hostile contre les troupes allemandes et fait particulièrement des difficultés à leur marche en avant par une opposition des fortifications de la Meuse ou par des destructions de routes, chemins de fer, tunnels ou autres ouvrages d'art, l'Allemagne sera obligée de considérer la Belgique en ennemie.

Dans ce cas, l'Allemagne ne prendra aucun engagement vis-à-vis du royaume, mais elle laissera le réglement ultérieur des rapports des deux États l'un vis-à-vis de l'autre à la décision des armes. Le Gouvernement allemand a l'espoir justifié que cette éventualité ne se produira pas, et que le Gouvernement belge saura prendre les mesures appropriées pour l'empêcher de se produire. Dans ce cas, les relations d'amitié qui unissent les deux États voisins deviendront plus étroites et durables.

RÉPONSE DE LA BELGIQUE A LA NOTE ALLEMANDE

La Belgique répond à l'Allemagne, le 3 août, après avoir repris et résumé en quelques lignes le contenu de la note allemande :

... Cette note a provoqué chez le Gouvernement du roi un profond et douloureux étonnement.

Les intentions qu'elle attribue à la France sont en contradiction avec les déclarations formelles qui nous ont été faites le 1er août au nom du Gouvernement de la République. D'ailleurs, si, contrairement à notre attente, une violation de la neutralité belge venait à être commise par la France, la Belgique remplirait tous ses devoirs internationaux, et son armée opposerait à l'envahisseur la plus vigoureuse résistance. Les traités de 1839, confirmés par les traités de 1870, consacrent l'indépendance et la neutralité de la Belgique, sous la garantie des puissances, et notamment du gouvernement de S. M. le roi de Prusse.

La Belgique a toujours été fidèle à ses obligations internationales. Elle a accompli ses devoirs dans un esprit de loyale impartialité. Elle n'a négligé aucun effort pour maintenir et faire respecter sa neutralité. L'atteinte à son indépendance dont la menace le Gouvernement allemand constituerait une flagrante violation du droit des gens. Aucun intérêt stratégique ne justifie la violation

du droit. Le Gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui sont notifiées, sacrifierait l'honneur de la nation en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe. Conscient du rôle que la Belgique joue depuis plus de 80 ans dans la civilisation du monde, il se refuse à croire que l'indépendance de la Belgique ne puisse être conservée qu'au prix de la violation de sa neutralité. Si cet espoir était déçu, le Gouvernement belge est fermement décidé à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit.

L'Allemagne passe outre et, le même jour, le territoire belge ayant été violé par les troupes allemandes, la Belgique fait appel à l'Angleterre, à la France et à la Russie pour coopérer comme garantes à la défense de son territoire.

La France et la Russie se déclarent prêtes à faire honneur à leurs engagements. De même, le jour suivant, 4 août, l'Angleterre répond à l'appel qui lui a été adressé et Sir Ed. Grey donne mission à M. Goschen, ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, d'exiger de l'Allemagne le retrait des troupes allemandes qui ont franchi la frontière belge.

LE " CHIFFON DE PAPIER "

Nous copions in-extenso dans le rapport que, dès le 8 août, Sir E. Goschen a adressé à Sir Ed. Grey, le récit de l'entrevue du chancelier allemand et de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne (4 août).

... J'ai trouvé le Chancelier très agité. Son Excellence a commencé tout de suite une harangue qui a duré environ vingt minutes. Il a dit que la mesure prise par le Gouvernement de Sa Majesté britannique était terrible au dernier point; *juste pour un mot « neutralité »*, un mot dont en temps de guerre on n'a si souvent tenu aucun compte, *juste pour un chiffon de papier*, la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation à elle apparentée, qui ne désirait rien tant que d'être son amie. Tous ses efforts en ce sens ont, a-t-il continué, été rendus inutiles par cette dernière et terrible mesure ; la politique à laquelle, comme je le savais, il s'était voué depuis son arrivée au pouvoir, était tombée comme un château de cartes. Il s'est écrié que ce que nous avons fait est inconcevable; « c'est comme frapper par derrière un homme au moment où il défend sa vie contre deux assaillants ». Il tient la Grande-Bretagne pour responsable de tous les terribles événements qui pourront se produire.

J'ai protesté avec force contre cette déclaration et ai dit que, de même que lui-même et M. de Jagow désiraient me faire com-

prendre que, pour des raisons stratégiques, c'était pour l'Allemagne une affaire de vie ou de mort d'avancer à travers la Belgique et de violer la neutralité de cette dernière, de même je désirais qu'il comprît que c'était pour ainsi dire une affaire de « vie ou de mort » pour l'honneur de la Grande-Bretagne que de tenir l'engagement solennel pris par elle de faire en cas d'attaque tout son possible pour défendre la neutralité de la Belgique : « Il est, ai-je insisté, tout simplement nécessaire de tenir ce pacte solennel, sans quoi quelle confiance n'importe qui pourrait-il avoir à l'avenir dans les engagements pris par la Grande-Bretagne ? »

Le Chancelier a repris : « Mais à quel prix ce pacte aura-t-il été tenu ? Le Gouvernement britannique y a-t-il songé ? » J'ai insinué à Son Excellence, avec toute la clarté qui me fut possible, que la crainte des conséquences ne pouvait guère être considérée comme une excuse pour la rupture d'engagements solennels; mais Son Excellence était dans un tel état d'excitation, elle était si évidemment démontée par la nouvelle de notre action et si peu disposée à entendre raison, que je m'abstins de jeter de l'huile sur le feu en argumentant davantage. Comme je prenais congé de lui, le Chancelier a dit que le coup que la Grande-Bretagne portait à l'Allemagne en s'unissant à ses ennemis était d'autant plus violent que presque jusqu'au dernier moment lui et son Gouvernement avaient travaillé avec nous et appuyé nos efforts en vue du maintien de la paix entre l'Autriche et la Russie. Je répondis que c'était bien ce qu'il y avait de tragique que de voir deux nations tomber en garde précisément au moment où les rapports entre elles se trouvaient plus amicaux et plus cordiaux qu'ils ne l'avaient été depuis des années. J'ai ajouté que, par malheur, nonobstant nos efforts pour sauvegarder la paix entre la Russie et l'Autriche, la guerre s'était propagée et nous avait mis face à face avec une position qu'il nous était impossible d'esquiver si nous tenions nos engagements, situation qui malheureusement impliquait séparation d'avec nos anciens collaborateurs. J'ai terminé en disant qu'il n'aurait point de difficulté à comprendre que personne ne le regrettait plus que moi-même....

A l'heure fixée, M. Goschen n'ayant pas reçu du Gouvernement allemand la réponse qu'il attendait, demandait ses passeports et l'Angleterre déclarait la guerre à l'Allemagne.

LES PARLEMENTS

A PARIS

A la Chambre des députés, réunie en séance extraordinaire, le 4 août, M. Viviani lit le message du Président de la République :

MESSIEURS LES DÉPUTÉS,

La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée, qui est un insolent défi au droit des gens. Avant qu'une déclaration de guerre nous eût encore été adressée, avant même que l'ambassadeur d'Allemagne eût demandé ses passeports, notre territoire a été violé. L'Empire d'Allemagne n'a fait hier soir que donner tardivement le nom véritable à un état de fait qu'il avait déjà créé.

Depuis plus de quarante ans, les Français, dans un sincère amour de la paix, ont refoulé au fond de leur cœur le désir des réparations légitimes.

Ils ont donné au monde l'exemple d'une grande nation qui, définitivement relevée de la défaite par la volonté, la patience et le travail, n'a usé de sa force renouvelée et rajeunie que dans l'intérêt du progrès et pour le bien de l'humanité.

Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommander partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

A l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice qu'elle a fait jusqu'au dernier moment des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'Empire d'Allemagne supportera, devant l'Histoire, l'écrasante responsabilité.

Au lendemain même du jour où nos alliés et nous, nous exprimions publiquement l'espérance de voir se poursuivre pacifiquement les négociations engagées sous les auspices du cabinet de Londres, l'Allemagne a déclaré subitement la guerre à la Russie, elle a envahi le territoire du Luxembourg, elle a outrageusement insulté la noble nation belge (*Vifs applaudissements répétés*), notre voisine et notre amie, et elle a essayé de nous surprendre traîtreusement en pleine conversation diplomatique (*Nouveaux applaudissements unanimes et répétés*).

Mais la France veillait. Aussi attentive que pacifique, elle s'était préparée; et nos ennemis vont rencontrer sur leur chemin nos vaillantes troupes de couverture, qui sont à leurs postes de

bataille, et à l'abri desquelles s'achèvera méthodiquement la mobilisation de toutes nos forces nationales.

Notre belle et courageuse armée, que la France accompagne aujourd'hui de sa pensée maternelle, s'est levée, toute frémissante, pour défendre l'honneur du drapeau et le sol de la patrie (*Applaudissements unanimes et répétés*).

Le Président de la République, interprète de l'unanimité du pays, exprime à nos troupes de terre et de mer l'admiration et la confiance de tous les Français (*Vifs applaudissements*).

Etroitement unie en un même sentiment, la nation persévérera dans le sang-froid dont elle a donné, depuis l'ouverture de la crise, la preuve quotidienne. Elle saura, comme toujours, concilier les plus généreux élans et les ardeurs les plus enthousiastes avec cette maîtrise de soi qui est le signe des énergies durables et la meilleure garantie de victoire (*Applaudissements*).

Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale (*Vifs applaudissements unanimes*).

Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique.

Elle est fidèlement secondée par la Russie, son alliée.

Elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre.

Et déjà, de tous les points du monde civilisé, viennent à elle les sympathies et les vœux. Car elle représente aujourd'hui, une fois de plus, devant l'univers, la liberté, la justice et la raison.

Haut les cœurs et vive la France! (*Acclamations enthousiastes.*)

Puis le Président du Conseil fait un exposé des démarches poursuivies avec persévérance par la Triple-Entente en vue du maintien de la paix. Après avoir traité « d'invention misérable » l'allégation de prétendus actes d'hostilité contre l'Allemagne, dont l'ambassadeur de cette puissance n'avait pas craint de se faire le porte-parole, il rappelle que « la France a porté pendant un demi-siècle, silencieusement, la blessure ouverte à ses flancs, consentant à la paix de multiples sacrifices dans tous les débats que depuis 1904 la diplomatie impériale a systématiquement provoqués ».

Le Président du Conseil s'arrête un instant, regarde l'Assemblée, puis s'écrie : « Nous sommes sans reproche, nous serons sans peur.... » M. Viviani quitte la tribune au milieu des applaudissements unanimes de l'Assemblée et se rend au Sénat où il va lire le message présidentiel et sa déclaration.

Pendant son absence, les projets relatifs à la guerre sont votés. A sept heures moins un quart, M. Viviani est de retour. Il remonte à la tribune et prononce la nouvelle allocution qui suit :

La Chambre et le Sénat ont voté définitivement les projets que nous avons eu l'honneur de leur soumettre.

La Chambre et le Sénat sont, par conséquent, arrivés à l'heure de l'ajournement de leurs séances.

En ajournant elle-même ses séances, la Chambre maintient sa session ouverte, la cohésion avec le Gouvernement qui est sur ses bancs et dont tout le monde comprend qu'il n'est pas un Gouvernement de parti, mais un Gouvernement de défense nationale (*Vifs applaudissements prolongés sur tous les bancs*).

Avant que nous nous séparions, avant que nos mains tendues s'étreignent, je voudrais, au nom du Gouvernement, remercier la Chambre du magnifique et réconfortant spectacle qu'elle a donné, prouvant que c'est ici que réside l'unité nationale (*Vifs applaudissements*).

Jamais n'a été plus vraie qu'en ce jour sacré cette noble fiction constitutionnelle, au nom de laquelle nous proclamons que chacun de nous n'est pas le représentant de sa circonscription, mais celui de la France (*Vifs applaudissements prolongés*).

Vous me permettrez, avant de descendre de la tribune, de saluer la noble nation dont vous êtes les dignes représentants.

Je salue aussi tous les partis confondus aujourd'hui dans la religion de la patrie (*Vifs applaudissements prolongés et unanimes*).

Je salue notre glorieuse jeunesse qui, méthodiquement organisée, marche vers la frontière le front levé et le cœur vaillant (*Vifs applaudissements*).

Je salue enfin la France! Regardez-la telle qu'elle est : elle a le torse droit, elle porte d'une main qui ne tremble pas le drapeau qui abrite nos espérances et nos fiertés (*Vifs applaudissements prolongés*).

Maintenant, élevons-nous à la hauteur des souvenirs glorieux de notre histoire, faisons face à notre destin, soyons des hommes, et, debout, une fois de plus, acclamons la France immortelle. (*Vifs applaudissements prolongés. Tous les députés, le public des tribunes, debout, acclament la France et la République.*)

Partout dans le pays, le message présidentiel et la déclaration du Président du Conseil sont accueillis avec enthousiasme. Cette guerre qui n'a été ni cherchée ni voulue, tous l'acceptent d'un cœur unanime et fervent, en songeant « *à la blessure portée pendant un demi-siècle* », et qui, peut-être, va se fermer.

A BRUXELLES

Le 4 août, a dix heures du matin, la Reine fait son entrée dans la salle des séances de la Chambre où sont réunis sénateurs et députés. Elle est accueillie aux cris répétés de : « Vive la Reine. »

Presque aussitôt le Roi pénètre dans la salle ; au milieu d'acclamations enthousiastes, il monte au bureau et, devant l'Assemblée debout, prononce le discours suivant :

MESSIEURS,

Jamais, depuis 1830, heure plus grave n'a sonné pour la Belgique : l'intégrité de notre territoire est menacée.

La force même de notre droit, la sympathie dont la Belgique, fière de ses libres institutions et de ses conquêtes morales, n'a cessé de jouir auprès des autres nations, la nécessité, pour l'équilibre de l'Europe, de notre existence autonome, nous font espérer encore que les événements redoutés ne se produiront pas.

Mais si nos espoirs sont déçus, s'il nous faut résister à l'invasion de notre sol et défendre nos foyers menacés, ce devoir, si dur soit-il, nous trouvera armés et décidés aux plus grands sacrifices (*Acclamations et cris de : Vive le roi! Vive la Belgique!*)

Dès maintenant et en prévision de toute éventualité, notre vaillante jeunesse est debout, fermement résolue, avec la ténacité et le sang-froid traditionnels des Belges, à défendre la patrie en danger (*Applaudissements*).

Je lui adresse, au nom de la nation, un fraternel salut (*Acclamations et cris de : Vive l'armée!*) Partout, en Flandre et en Wallonie, dans les villes et dans les campagnes, un seul sentiment étreint les cœurs : le patriotisme; une seule vision emplit les esprits : notre indépendance compromise ; un seul devoir s'impose à nos volontés : la résistance opiniâtre (*Applaudissements et acclamations*).

Dans ces graves circonstances, deux vertus sont indispensables : le courage calme (*Nouveaux applaudissements*), mais ferme, et l'union intime de tous les Belges.

L'une et l'autre viennent déjà de s'affirmer avec éclat sous les yeux de la nation remplie d'enthousiasme.

L'irréprochable mobilisation de notre armée, la multitude des engagements volontaires, le dévouement de la population civile, l'abnégation des familles ont montré, de façon indéniable, la bravoure réconfortante qui transporte le peuple belge (*Vifs applaudissements*).

Le moment est aux actes.

Je vous ai réunis, messieurs, afin de permettre aux Chambres législatives de s'associer à l'élan du peuple dans un même sentiment de sacrifice.

Vous saurez prendre d'urgence, messieurs, et pour la guerre et pour l'ordre public, toutes les mesures que la situation comporte (*Marques unanimes d'assentiment*).

Quand je vois cette assemblée frémissante, dans laquelle il n'y a plus qu'un seul parti, celui de la patrie (*Acclamations enthousiastes et cris de : Vive la Belgique !*), où tous les cœurs battent en ce moment à l'unisson, je me reporte au Congrès de 1830, et je vous demande, messieurs : Êtes-vous décidés, inébranlablement, à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres ? (*Oui ! oui ! de toutes parts.*)

Personne, dans ce pays, ne faudra à son devoir.

L'armée, forte et disciplinée, est à la hauteur de sa tâche ; mon Gouvernement et moi-même nous avons pleine confiance dans ses chefs et dans ses soldats (*Marques d'approbation*).

Attaché étroitement à la population, soutenu par elle, le Gouvernement a conscience de ses responsabilités et les assumera jusqu'au bout, avec la conviction réfléchie que les efforts de tous, unis dans le patriotisme le plus fervent, le plus généreux, sauvegarderont le bien suprême du pays (*Nouvelles marques d'approbation*).

Si l'étranger, au mépris de la neutralité dont nous avons toujours scrupuleusement observé les exigences, viole le territoire, il trouvera tous les Belges groupés autour du Souverain, qui ne trahira jamais son serment constitutionnel, et du Gouvernement investi de la confiance absolue de la nation tout entière (*Bravos sur tous les bancs*).

J'ai foi dans nos destinées, un pays qui se défend s'impose au respect de tous ; ce pays ne périt pas (*Très bien ! Vive le roi ! Vive la Belgique !*)

Dieu sera avec nous dans cette juste cause (*Nouveaux applaudissements*).

Vive la Belgique indépendante !

Après ce discours, le roi se retire au milieu des acclamations enthousiastes de l'Assemblée.

M. de Brocqueville, chef du cabinet et ministre de la Guerre, prend place à la tribune.

« Ce sont, dit-il, des documents que je vais lire. »

Il lit alors la note du Gouvernement allemand remise le dimanche 2 août à 7 heures du soir et la réponse remise le lundi matin à 7 heures par le Gouvernement Belge au ministre d'Allemagne à Bruxelles. La lecture de ce dernier document est soulignée par les applaudissements enthousiastes et unanimes des membres de la Chambre et du Sénat.

M. de Brocqueville poursuit en donnant lecture de cette nouvelle communication faite le jour même par le ministre d'Allemagne :

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai été chargé et j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que, par suite du refus opposé par le Gouvernement de Sa Majesté le Roi aux propositions bien intentionnées que lui avait soumises le Gouvernement impérial, celui-ci se verra, à son plus vif regret, forcé d'exécuter — au besoin par la force des armes — les mesures de sécurité exposées comme indispensables vis-à-vis des menaces françaises.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, les assurances de ma haute considération.

Signé : VON BELOW.

Et M. de Brocqueville ajoute :

Messieurs, cette réponse se passe de tout commentaire.... La parole, hélas, est aux armes... nous ferons... tout notre devoir.... Et, je le déclare, au nom de la nation tout entière..., ce peuple, même s'il était vaincu, ne sera jamais soumis. (*Salve d'applaudissements et longues ovations*).

Le ministre quitte la tribune, salué par les acclamations unanimes de l'Assemblée.

Les deux Chambres, siégeant ensuite séparément, votent à l'unanimité le projet de loi concernant les mesures urgentes nécessitées par les éventualités de guerre.

Quel que doive être le résultat de la lutte qui va s'engager, le roi Albert, le parlement et le peuple belges, indissolublement unis dans un même sentiment d'honneur et de patriotisme, viennent d'ajouter à l'histoire de tous les temps et de tous les pays une de ses pages les plus nobles.

A BERLIN

Le 4 août, à 1 h. de l'après-midi, s'est tenue, dans la salle Blanche du palais royal, la session extraordinaire du Reichstag.

L'Empereur fait son entrée dans la salle, en grand uniforme, et prend place au trône. Le chancelier s'avançant lui remet le discours suivant que Guillaume II prononce, fréquemment interrompu par les acclamations de l'Assemblée :

MESSIEURS,

C'est à une heure fatidique que je rassemble autour de moi les représentants élus du peuple allemand.

Nous avons pu, depuis près d'un demi-siècle, persévérer dans la voie de la paix.

Des tentatives maintes fois répétées pour prêter à l'Allemagne

des velléités belliqueuses et pour restreindre sa situation acquise dans le monde, ont mis la patience de notre peuple à une rude épreuve.

Avec une bonne foi qui ne s'est jamais démentie, mon Gouvernement s'est constamment proposé comme but suprême — et même dans des circonstances particulièrement difficiles — le développement de toutes les forces morales, intellectuelles et économiques de la nation.

Je prends l'univers à témoin que durant ces dernières années, si lourdes de complications de toutes sortes, nous n'avons cessé de nous tenir au premier rang pour épargner aux peuples de l'Europe une guerre entre grandes puissances.

Les graves dangers que les événements dans les Balkans avaient fait surgir semblaient écartés.

C'est alors que l'assassinat de mon ami, le prince héritier François-Ferdinand, a ouvert un abîme.

Mon noble allié, l'empereur et roi François-Joseph, fut forcé de recourir aux armes pour assurer la sécurité de son royaume contre les menées dangereuses d'un État voisin. L'Empire russe s'est alors mis en travers de la monarchie alliée qui poursuivait la revendication de ses intérêts les plus fondés.

Ce n'est pas seulement notre devoir de puissance alliée qui nous appelle aux côtés de l'Autriche-Hongrie.

A nous échoit aussi la tâche gigantesque de défendre en même temps que l'ancienne communauté de culture des deux États, notre propre position dans le monde contre l'assaut des forces hostiles.

C'est avec douleur que j'ai dû mobiliser mon armée contre un voisin avec lequel elle a combattu côte à côte sur tant de champs de bataille. Avec une affliction sincère j'ai vu se briser une amitié jusqu'ici fidèlement observée par l'Allemagne.

Le Gouvernement impérial de Russie, cédant à la poussée d'un nationalisme insatiable, a pris fait et cause en faveur d'un État qui, pour avoir fomenté des attentats criminels, portera la responsabilité de cette guerre.

Que la France se soit rangée parmi nos adversaires, cela ne pouvait aucunement nous surprendre. Trop souvent nos efforts pour entretenir avec la République Française des rapports plus amicaux se sont heurtés à d'anciennes espérances et à de vieilles rancunes.

Messieurs,

Vous avez fait, grâce à votre patriotisme, tout ce qui dépendait de la prévision et de l'énergie humaines pour garder le peuple armé et prêt pour l'heure décisive. Le foyer d'hostilité, qui couvait depuis longtemps à l'Ouest et à l'Est, s'est embrasé de tous ses feux. Ce ne sont pas des conflits éphémères d'intérêts ou des combinaisons diplomatiques instables qui ont fait naître la

situation actuelle : elle découle d'un état de choses où se manifeste, depuis de longues années, une malveillance contre la puissance et la prospérité de l'Empire allemand.

Ce n'est pas la soif de conquête qui nous guide; ce qui nous anime c'est la volonté inébranlable de conserver au soleil la place que Dieu nous a donnée, pour nous et pour toutes nos générations futures.

Il ressortira pour vous clairement des documents qui vous sont soumis que mon Gouvernement et surtout mon chancelier se sont efforcés jusqu'au dernier moment d'éviter les solutions extrêmes.

Acculés à notre défense légitime, nous tirons l'épée, la conscience pure et les mains pures.

J'en appelle aux peuples et aux tribus de l'Empire allemand. Que leurs forces s'unissent, et qu'ils marchent fraternellement aux côtés de nos alliés, pour défendre ce que nous avons forgé dans le travail et dans la paix.

A l'exemple de nos pères, résolus et fidèles, graves et chevaleresques, humbles devant Dieu et vaillants devant l'ennemi, demandons avec confiance au Tout-Puissant qu'il veuille bien nous fortifier dans notre défense et la mener à bonne fin.

Messieurs, le peuple allemand, tout entier rassemblé autour de ses princes et de ses chefs, a aujourd'hui les yeux tournés vers vous.

Prenez vos résolutions, d'un accord unanime et sans retard. C'est là mon vœu fervent.

A ce discours, l'Empereur ajoute l'allocution qui suit :

Vous avez lu, Messieurs, ce que j'ai dit à mon peuple du haut du balcon du château. Je le répète : Je ne connais plus de partis, je ne connais que des Allemands. Et pour me montrer que vous êtes fermement résolus, sans distinction de partis, de rang ou de religion, à me soutenir à travers tous les obstacles, dans le malheur comme dans la mort, j'invite les chefs des partis à s'avancer et à me jurer solennellement dans la main.

Les chefs des partis conservateur, conservateur-libre, national libéral, centre catholique et progressiste s'avancent et l'Empereur leur serre à chacun la main. Les démocrates socialistes n'assistent pas à la cérémonie.

L'Empereur s'étant retiré, et le président du Reichstag, Dr Kaempf, ayant ouvert la séance, le chancelier de Bethmann-Hollweg prend la parole. Il débute par dire qu'un destin formidable s'abat sur l'Europe. Il présente ensuite les faits à un public assez prévenu pour couvrir d'acclamations, non seulement l'imputation que la France a « vraiment attaqué » l'Allemagne, mais encore la déclaration qui suit :

Nous sommes dans la nécessité et nécessité ne connaît point de loi. (*Applaudissements répétés*).

Nos troupes ont occupé le Luxembourg et ont peut-être déjà foulé le territoire belge (*Mouvement général et applaudissements*).

C'est contre le droit des nations. Le Gouvernement français a, il est vrai, *déclaré à Bruxelles qu'il respecterait la neutralité de la Belgique tant que l'adversaire la respecterait.* Nous savions cependant que la France était prête à l'agression. La France pouvait attendre ; nous pas. Une attaque française sur notre flanc dans le Bas-Rhin eût pu nous être fatale. Ainsi *nous avons été contraints de passer outre aux protestations fondées du Luxembourg et du Gouvernement belge.* Nous les dédommagerons du tort que nous leur avons ainsi causé aussitôt que nous aurons atteint notre but militaire (*Applaudissements prolongés*).

Quand on est aussi menacé que nous le sommes et qu'on combat pour ce qu'on a de plus sacré, *on ne doit penser qu'à une chose*, c'est *à s'en tirer coûte que coûte* (*Vif mouvement de tous les côtés de la Chambre, applaudissements nourris et prolongés*).

Il est bon de constater, qu'à ce moment, personne, en Allemagne, ne cherche même l'ombre d'un prétexte à l'agression contre la Belgique; ce n'est que plus tard qu'on se préoccupera de la justifier par des explications d'ailleurs sans portée.

Dès le premier instant, le parlement et le peuple allemands tout entiers ont fait leur, avec un furieux enthousiasme, l'inqualifiable déclaration du chancelier de Bethmann-Hollweg. Tous en restent solidaires devant l'histoire.

A LONDRES

A la Chambre des Communes, le 6 août, M. Asquith, premier ministre, justifiant une demande de crédit de 2 milliards 500 millions de francs, déclare et prouve que l'Angleterre a tout fait pour la paix. Son ambassadeur à Berlin, Sir Edward Goschen, lui a transmis un émouvant entretien avec le chancelier allemand.

Celui-ci n'ignore pas que le principe qui dominait toute la politique anglaise était que la Grande-Bretagne ne pourrait pas assister impassible à l'écrasement de la France, quel que fût le conflit dans lequel elle pourrait être mêlée, que ce n'était pas là non plus le but de l'Allemagne, que la neutralité de l'Angleterre une fois garantie, toute assurance serait donnée au cabinet de Londres que le Gouvernement impérial n'avait pas en vue des acquisitions territoriales aux dépens de la France, dans le cas où il sortirait victorieux d'une guerre qui pourrait survenir.

Sir Edward Goschen poursuivit l'entretien par une question très opportune : « Je questionnai Son Excellence sur les colonies françaises. — Et qu'entend-on par colonies françaises? demanda-t-il. — On entend toutes les parties de territoires et possessions de la France situées en dehors du continent européen. » Il me répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de prendre un engagement à ce sujet.

D'autre part M. de Bethmann-Hollweg n'avait voulu prendre aucun engagement relativement à la neutralité de la Belgique.

Messieurs, poursuit M. Asquith, la Chambre a lu, le pays a lu, dans le cours de ces dernières heures, l'appel pathétique adressé par le Roi des Belges à son peuple. Je ne porterais pas envie à l'homme qui lirait cet appel sans émotion (*Applaudissements*). Les Belges combattent, ils se font tuer (*Vifs applaudissements*). Quelle serait aujourd'hui l'attitude de la Grande-Bretagne en face de ce spectacle, si nous avions accepté cette proposition infâme? (*Applaudissements bruyants prolongés*).

Oui, et en échange qu'aurions-nous reçu? Ce que nous aurions reçu pour avoir trahi nos amis et manqué à nos obligations. Une promesse — rien de plus — (*Rires*) touchant ce que l'Allemagne ferait dans une certaine éventualité donnée, une promesse, observons-le en passant, — je suis fâché d'avoir à le dire, mais il le faut bien — une promesse faite par une puissance au moment où cette même puissance annonçait son intention de violer les promesses faites par elle dans un traité, et où elle nous engageait à en faire autant.

Je n'hésite pas à le dire, si en face d'une proposition pareille nous avions hésité ou seulement temporisé, nous, le Gouvernement, nous nous serions couvert de honte. Nous aurions trahi les intérêts de ce pays, intérêts dont nous sommes les gardiens (*Applaudissements*).

M. Asquith termine ainsi :

Nous avons à accomplir un grand devoir, à répondre à une grande confiance ; nous sommes certains que le Parlement et le pays nous en accorderont les moyens (*Assentiment unanime*).

En Angleterre comme partout, l'enthousiasme patriotique a uni, en une haine commune de l'agresseur, tous ceux que divisaient les intérêts ou la politique.

A SAINT-PÉTERSBOURG

A 10 h. 50, le salon Nicolas, au Palais d'Hiver, est envahi par les députés à la Douma et les Conseillers de l'Empire.

Les premiers, devant lesquels se place le président de la Douma, M. Rodzianko, se rangent à gauche; les Conseillers d'Empire, devant qui se tient M. Goloubiev, vice-président, se rangent à droite.

A 11 heures, le tsar Nicolas, en tenue de campagne, fait son entrée; salué par l'assistance entière, il s'incline à son tour, puis prononce le discours suivant :

Je vous salue dans ces jours mémorables et troublés que traverse toute la Russie. Le puissant élan d'amour pour la patrie et de dévouement au trône, qui s'est étendu, comme un ouragan, sur tout notre territoire, est à mes yeux et aussi, je pense, aux vôtres, un sûr garant du succès avec lequel notre grande Russie maternelle mènera à bien cette guerre que le Seigneur Dieu nous envoie.

Dans cet unanime élan d'amour, dans ce dévouement prêt à tous les sacrifices, jusqu'à la mort, je puise le pouvoir de soutenir mes forces et de regarder calmement et vaillamment vers l'avenir.

Nous ne défendons pas seulement notre honneur et notre dignité, dans les limites de notre territoire; nous luttons encore pour nos frères slaves, qui ont même foi que nous et même sang. A cette heure, je vois avec joie que l'union des Slaves s'établit fortement et indissolublement avec toute la Russie.

Je suis certain que vous tous, chacun à sa place, vous m'aiderez à supporter l'épreuve qui m'est envoyée et que tous, à commencer par moi, nous accomplirons notre devoir jusqu'au bout.

Grand est le Dieu de la terre russe.

Des hourras éclatent, puis M. Goloubiev, au nom du Conseil de l'Empire, et M. Rodzianko, au nom de la Douma, assurent le souverain des sentiments unanimement patriotiques des membres des deux Assemblées.

Leurs discours sont suivis du chant de l'hymne national russe.

Après quoi, Nicolas II répond en ces termes :

Je vous remercie de tout cœur, Messieurs, pour les sincères sentiments patriotiques que vous avez exprimés et qu'en un pareil moment vous manifestez en acte. Je n'en avais jamais douté. De toute mon âme, je vous souhaite tous les succès. Dieu soit avec nous.

Le tsar se signe au milieu de l'émotion générale, salue d'une inclination la foule des parlementaires, serre la main des présidents des deux Chambres, puis se retire suivi de longues acclamations.

A 3 h. 35, la séance extraordinaire de la Douma est ouverte par son président M. Rodzianko.

Lecture est donnée du manifeste impérial relatif à la déclaration de guerre de l'Allemagne.

Nous, Nicolas II, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, tsar de Pologne, grand-duc de Finlande, etc.

Déclarons à tous nos fidèles sujets :

Suivant ses traditions historiques, la Russie, qui, par la foi et le sang, ne fait qu'un avec les peuples slaves, n'a jamais regardé leur sort avec indifférence. Les sentiments fraternels du peuple russe pour les Slaves se sont réveillés d'un élan unanime et avec une force particulière ces jours derniers, au moment où l'Autriche-Hongrie présenta à la Serbie des sommations manifestement inacceptables pour un Etat souverain.

Méprisant la réponse conciliante et pacifique du Gouvernement serbe, repoussant la médiation bienveillante de la Russie, l'Autriche se hâta d'en venir à une attaque armée, qu'elle ouvrit par le bombardement de la ville sans défense de Belgrade.

Forcé, par ces conditions nouvelles, de prendre les mesures de précaution nécessaires, nous avons donné l'ordre de mettre l'armée et la flotte sur le pied de guerre; mais, tenant au sang et aux biens de nos sujets, nous avons employé tous nos efforts à faire aboutir pacifiquement les pourparlers engagés.

Au milieu de ces relations amicales, l'alliée de l'Autriche, l'Allemagne, en dépit de notre espoir en un bon voisinage perpétuel, et fermant l'oreille aux assurances que nous lui donnions que les mesures prises l'avaient été sans aucune intention qui lui fût hostile, l'Allemagne se mit à exiger que ces mesures fussent rapportées et, ayant reçu un refus, déclara soudainement la guerre à la Russie.

Maintenant, il ne s'agit plus seulement de prendre fait et cause pour une nation sœur injustement offensée, mais de défendre l'honneur, la dignité, l'intégrité de la Russie, et sa situation parmi les grandes puissances.

Nous croyons inébranlablement que, pour défendre la terre russe, tous nos fidèles sujets se lèveront à la fois, pleins d'abnégation.

A l'heure redoutable de l'épreuve, que les discussions intestines soient oubliées, que l'union du tsar avec son peuple se consolide plus étroitement encore et que la Russie, se levant comme un seul homme, repousse l'insolente attaque de l'ennemi.

Avec une foi profonde en la bonté de notre cause, et une humble confiance en la Providence toute-puissante, nous invoquons dans nos prières, sur la sainte Russie et nos troupes valeureuses, la bénédiction divine.

Donné à Saint-Pétersbourg, etc.

NICOLAS.

La lecture du manifeste impérial est accueillie par de formidables acclamations. Elles se répètent après le discours de M. Rodzianko affirmant l'unanimité des sentiments patriotiques de l'assemblée. Les acclamations redoublent encore quand, au nom de la Douma, son président salue les représentants de la France, de l'Angleterre, de la Serbie, de la Belgique et du Monténégro, présents à la séance. Puis, l'assemblée décide l'envoi de télégrammes aux parlements des puissances alliées.

Après une déclaration de M. Goremykine, président du Conseil, M. Sazonov, ministre des Affaires étrangères monte à la tribune, tandis que la Douma se lève et lui fait une ovation magnifique.

Le ministre fait un lumineux exposé de la situation, dégage nettement les responsabilités de l'Autriche d'abord, de l'Allemagne ensuite, dans le conflit actuel, rend hommage à l'héroïsme de la Belgique, à la générosité et à la loyauté de l'Angleterre et de la France et atteste la volonté de la Russie de ne reculer devant aucun sacrifice pour mener à bien la guerre qui lui a été imposée.

Après M. Sazonov, M. Bark, ministre des Finances, occupe la tribune et rend compte des mesures prises pour sauvegarder la situation monétaire de l'Empire et assurer les crédits nécessaires à la bonne conduite des opérations de guerre.

Après son discours, la séance est suspendue et reprise à 5 h. 35.

M. Rodzianko donne lecture du manifeste impérial relatif à la déclaration de guerre de l'Autriche qui vient d'être publié. Cette lecture est écoutée debout.

Nous, Nicolas II, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, tsar de Pologne, grand-duc de Finlande, etc.

Déclarons à tous nos fidèles sujets :

Il y a quelques jours nous avons informé le peuple russe de la guerre que nous avait déclarée l'Allemagne.

Aujourd'hui, l'Autriche-Hongrie, première instigatrice des troubles qui bouleversent le monde, et qui, au milieu d'une paix profonde, avait tiré l'épée contre la très petite Serbie, l'Autriche-Hongrie a jeté son masque et a déclaré la guerre à la Russie, qui l'a sauvée plus d'une fois.

Les forces de l'ennemi se multiplient : contre la Russie et tout le monde slave, les deux puissantes nations allemandes ont pris les armes. Mais c'est avec une force redoublée que s'élance à leur rencontre la juste colère des peuples paisibles, et c'est avec

une fermeté inébranlable que se lève devant l'ennemi, provoquée au combat, la Russie fidèle aux glorieuses traditions de son passé.

Le Seigneur voit que ce n'est pas dans un dessein belliqueux ni pour une vaine gloire terrestre que nous avons pris les armes, mais bien en sauvegardant la dignité et la sécurité de notre Empire que Dieu protège; nous luttons pour une juste cause. Dans la guerre des peuples qui s'ouvre, nous ne sommes pas seuls : en même temps que nous se sont élevés nos valeureux alliés, forcés, comme nous, de recourir à la force armée pour écarter, une bonne fois, l'éternelle menace des puissances allemandes à la paix et à la tranquillité du monde.

Que le Seigneur Tout-Puissant bénisse nos armes et celles de nos alliés, et que toute la Russie se lève pour de hauts faits militaires, le fer à la main, la croix dans le cœur.

Donné à Saint-Pétersbourg, le 26 juillet (a. s.) de l'an 1914 après Jésus-Christ, la vingtième année de notre règne.

NICOLAS.

Des hourras accueillent cette lecture.

Après des déclarations de tous les chefs de groupes, l'extrême-gauche, ne voulant voter ni pour ni contre le texte qui va être soumis à la Douma, quitte la salle. M. Rodzianko lit l'ordre du jour suivant :

Après avoir entendu les explications du Gouvernement et s'être convaincus, avec un sentiment de satisfaction, qu'il a épuisé, pour maintenir la paix, tous les moyens compatibles avec le prestige de la Russie comme grande puissance, la Douma d'Empire exprime la ferme conviction qu'à l'heure de l'épreuve, devant la menace guerrière qui s'avance, tous les peuples de la Russie, unis dans un sentiment commun d'amour pour la patrie, et pénétrés de la justice de leur cause, sont prêts à se lever à l'appel de leur Souverain pour défendre leur patrie, son honneur et ses richesses. La Douma puise dans ce sentiment une tranquille assurance dans la force invincible et l'avenir glorieux de la Russie.

Passant à l'ordre du jour et exprimant le désir de collaborer à la défense du pays et à la protection des familles de réservistes, la Douma envoie son fraternel salut aux valeureux défenseurs de la patrie qui accomplissent avec abnégation leur devoir héroïque.

Cette déclaration est votée par la Douma à l'unanimité. On adopte ensuite, également à l'unanimité et sans débats, les trois projets de loi déposés par le Gouvernement.

LES RESPONSABILITÉS

La Triple-Entente peut attendre avec calme le jugement de l'histoire.

Le 30 juillet, Sir Ed. Grey, le ministre anglais des Affaires étrangères, écrit à son ambassadeur à Berlin :

Si l'on peut conserver la paix de l'Europe et traverser sans accident la crise actuelle, mon effort personnel sera de prendre l'initiative d'un arrangement auquel l'Allemagne puisse souscrire et par lequel elle pourra être assurée qu'aucune politique agressive ou hostile ne sera poursuivie contre elle ou ses alliés par la France, la Russie ou nous-mêmes, soit ensemble, soit séparément.

Le même jour, l'Empereur de Russie adresse ce télégramme à l'Empereur allemand :

Il serait juste de remettre le problème austro-serbe à la Conférence de La Haye ; j'ai confiance en votre sagesse et en votre amitié.

En même temps, ces lettres s'échangent entre le Président de la République et le Roi d'Angleterre :

Paris, 31 juillet 1914.

CHER ET GRAND AMI,

Dans les circonstances graves que traverse l'Europe, je crois devoir communiquer à Votre Majesté les renseignements que le Gouvernement de la République a reçus d'Allemagne.

Les préparatifs militaires auxquels se livre le Gouvernement impérial, notamment dans le voisinage immédiat de la frontière française, prennent chaque jour une intensité et une accélération nouvelles.

La France, résolue à faire jusqu'au bout tout ce qui dépendra d'elle pour maintenir la paix, s'est bornée jusqu'ici aux mesures de précaution les plus indispensables. Mais il ne semble pas que sa prudence et sa modération ralentissent les dispositions de l'Allemagne, loin de là.

Nous sommes donc peut-être, malgré la sagesse du Gouvernement de la République et le calme de l'opinion, à la veille des événements les plus redoutables.

De toutes les informations qui nous arrivent, il résulte que si l'Allemagne avait la certitude que le Gouvernement anglais n'intervînt pas dans un conflit où la France serait engagée, la guerre

serait inévitable et qu'en revanche, si l'Allemagne avait la certitude que l'Entente cordiale s'affirmerait, le cas échéant, jusque sur les champs de bataille, il y aurait les plus grandes chances pour que la paix ne fût pas troublée.

Sans doute, nos accords militaires et navals laissent entière la liberté du Gouvernement de Votre Majesté, et dans les lettres échangées en 1912 entre Sir Edward Grey et M. Paul Cambon, l'Angleterre et la France se sont simplement engagées, l'une vis-à-vis de l'autre, à causer entre elles en cas de tension européenne et à examiner ensemble s'il y aurait lieu à une action commune.

Mais le caractère d'intimité que le sentiment public a donné, dans les deux pays, à l'entente de l'Angleterre et de la France, la confiance avec laquelle nos deux Gouvernements n'ont cessé de travailler au maintien de la paix, les sympathies que Votre Majesté a toujours témoignées à la France m'autorisent à lui faire connaître en toute franchise mes impressions qui sont celles du Gouvernement de la République et de la France entière.

C'est, je crois, du langage et de la conduite du Gouvernement anglais que dépendent désormais les dernières possibilités d'une solution pacifique.

Nous avons nous-mêmes, dès le début de la crise, recommandé à nos alliés une modération, dont ils ne se sont pas départis. D'accord avec le Gouvernement royal et conformément aux dernières suggestions de Sir Edward Grey, nous continuerons à agir dans le même sens.

Mais, si tous les efforts de conciliation partent du même côté et si l'Allemagne et l'Autriche peuvent spéculer sur l'abstention de l'Angleterre, les exigences de l'Autriche demeureront inflexibles et un accord deviendra impossible entre la Russie et elle.

J'ai la conviction profonde qu'à l'heure actuelle, plus l'Angleterre, la France et la Russie donneront une forte impression d'unité dans leur action diplomatique, plus il sera encore permis de compter sur la conservation de la paix.

Votre Majesté voudra bien excuser ma démarche qui n'est inspirée que par le désir de voir l'équilibre européen définitivement raffermi.

Je prie Votre Majesté de croire à mes sentiments les plus cordiaux.

R. Poincaré.

Voici la réponse du Roi :

Buckingham Palace, le 1er août 1914.

Cher et grand ami,

J'apprécie on ne peut plus hautement les sentiments qui vous portèrent à m'écrire dans un esprit si cordial et si amical, et je

vous suis reconnaissant d'avoir exposé vos vues si complètement et si franchement.

Vous pouvez être assuré que la situation actuelle de l'Europe est pour moi une cause de beaucoup d'anxiété et de préoccupation et je suis heureux à la pensée que nos deux Gouvernements ont travaillé ensemble si amicalement pour tâcher de trouver une solution pacifique aux questions à résoudre.

Ce serait pour moi une source de réelle satisfaction si nos efforts combinés aboutissaient à un succès, et je ne reste pas sans espoir que les terribles événements qui semblent si proches pourront être empêchés.

J'admire le sang-froid dont vous et votre Gouvernement faites preuve en vous gardant de prendre à la frontière des mesures militaires exagérées et d'adopter une attitude susceptible le moins du monde d'être interprétée comme une provocation.

Je fais personnellement tous mes efforts afin de trouver quelque solution qui permette en tout cas d'ajourner les opérations militaires actives et de laisser aux puissances le temps de discuter entre elles avec calme. J'ai l'intention de poursuivre ces efforts sans relâche tant qu'il restera un espoir de règlement amical.

Quant à l'attitude de mon pays, les événements changent si rapidement qu'il est difficile de prévoir ce qui se passera; mais vous pouvez être assuré que mon Gouvernement continuera de discuter franchement et librement avec M. Cambon, tous les points de nature à intéresser les deux nations.

Croyez moi, monsieur le président, etc.

GEORGE, roi, empereur.

De cette guerre manifestement voulue par l'Allemagne et l'Autriche, laquelle de ces deux nations est la plus responsable? M. Ferrero, le célèbre écrivain italien, dans la préface qu'il donne à des *Documents* publiés en Italie sur la guerre, estime que : « Quiconque lit avec attention le Livre blanc et le confronte avec le Livre bleu et le Livre orange est induit à penser que la guerre a été décidée à Berlin le soir du 29 juillet avant même que la Russie ait commencé sa mobilisation contre l'Autriche seule et alors que cette mesure n'était même pas considérée par le Vice-Président des Affaires extérieures de l'Autriche-Hongrie comme nécessairement hostile » (Livre rouge). Malheureusement pour l'Allemagne, ajoute M. Ferrero, quand elle envoya son ultimatum à la Russie, l'Autriche parut avoir peur et hésiter. Elle avait aussi machiné son aventure balkanique, espérant que la Russie laisserait faire. Quand elle s'aperçut que la guerre européenne allait éclater, elle s'épouvanta, chercha à savoir s'il y avait

encore et le temps et le moyen de parer au danger. La précipitation avec laquelle, le 31 juillet, le Gouvernement allemand saisit le premier prétexte venu pour prendre l'initiative de la guerre dans un conflit où il n'était pas directement intéressé, rendit vaines ces bonnes intentions de la dernière heure. Si l'Autriche est plus responsable que l'Allemagne de la décision prise le 29, la responsabilité de l'ultimatum du 31 semble incomber à l'Allemagne. L'Allemagne et l'Autriche se partagent donc à part égale devant le monde et se partageront devant l'Histoire la responsabilité de cette catastrophe sans exemple. »

Devant ce même tribunal, les souverains ne comparaîtront pas seuls. La guerre a été souhaitée en Allemagne par l'armée, les hobereaux, les nombreuses industries vivant de la guerre, les grands manufacturiers désireux de conquérir de plus vastes débouchés au moyen d'un empire colonial agrandi; en Autriche, par les ambitions cherchant une route libre vers Salonique, par l'imminence prolongée d'un conflit obligeant à maintenir l'armée sur un pied de guerre aussi onéreux qu'une guerre ouverte, par le monde des affaires enfin, qui voulait sortir, coûte que coûte, d'un marasme ruineux.

En ce qui regarde la Belgique, la responsabilité de la guerre incombe à l'Allemagne seule. Elle pèse lourdement sur un peuple et de quel poids! Les lignes qui suivent, signées de M. le baron Beyens dans la *Revue des Deux Mondes*, le disent avec une discrète sobriété. Le 3 août au matin, M. le baron Beyens, en sa qualité de ministre de Belgique à Berlin, reçoit la visite de M. de Jagow, secrétaire d'État aux Affaires étrangères de l'Empire allemand. Celui-ci lui déclare:

Croyez bien « que c'est la mort dans l'âme que l'Allemagne se résout à violer la neutralité de la Belgique, et personnellement j'en éprouve les plus poignants regrets; que voulez-vous, c'est une question de vie ou de mort. » Le baron Beyens fait observer que les frontières de la France sont assez étendues pour qu'on puisse éviter de passer par la Belgique. « Elles sont trop fortifiées, répond M. de Jagow, D'ailleurs, que vous demandons-nous? Simplement de nous laisser libre passage, de ne pas détruire vos chemins de fer ni vos tunnels, et de nous laisser occuper les places fortes dont nous avons besoin. »

Le ministre de Belgique objecte que si la Belgique avait accepté une proposition semblable du côté français, l'Alle-

magne l'aurait certainement accusée de l'avoir lâchement trahie. La question reste sans réponse, puis le baron Beyens pose la question suivante : « Du moins avez-vous quelque chose à nous reprocher? N'avons-nous pas toujours, depuis trois quarts de siècle, rempli vis-à-vis de l'Allemagne comme de toutes les grandes puissances garantes tous les devoirs de notre neutralité? N'avons-nous pas donné à l'Allemagne des témoignages de loyale amitié? De quel prix l'Allemagne veut-elle payer tout cela? En faisant de la Belgique le champ de bataille de l'Europe, et on sait ce que la guerre moderne entraîne de dévastations et de calamités. »

Et M. de Jagow répond :

« *L'Allemagne ne peut rien reprocher à la Belgique, et l'attitude de la Belgique a toujours été d'une correction parfaite.*

— Reconnaissez donc, réplique le baron Beyens, que la Belgique ne peut pas vous faire une autre réponse que celle qu'elle vous fait, à moins de perdre l'honneur. Il en est des nations comme des individus et il n'y a pas pour les peuples une autre espèce d'honneur que pour les particuliers. Vous devez le reconnaître.

— Je le reconnais comme homme privé, mais comme secrétaire d'État je n'ai aucun avis à exprimer », répond M. de Jagow.

SIX MOIS DE GUERRE

PREMIÈRE PARTIE

FAITS DE GUERRE

CHAPITRE I

FRONT OCCIDENTAL

Août 1914.

1er Août

France. — L'ordre de mobilisation générale est placardé partout à 4 heures du soir. Un peu plus tard, commence l'affichage de l'appel suivant, que le Chef de l'État et le Gouvernement adressent au pays :

Depuis quelques jours l'état de l'Europe s'est considérablement aggravé en dépit des efforts de la diplomatie.

L'horizon s'est assombri. A l'heure présente, la plupart des nations ont mobilisé leurs forces ; même des pays protégés par la neutralité ont cru devoir prendre cette mesure à titre de précaution.

Des puissances, dont la législation constitutionnelle ou militaire ne ressemble pas à la nôtre, ont, sans avoir pris un décret de mobilisation, commencé et poursuivi des préparatifs qui équivalent en réalité à la mobilisation même et qui n'en sont que l'exécution anticipée.

La France, qui a toujours affirmé sa volonté pacifique, qui a, en des jours tragiques, donné à l'Europe des conseils de modération et un vivant exemple de sagesse, qui a multiplié ses efforts pour maintenir la paix du monde, s'est elle-même préparée à toutes les éventualités et a pris dès maintenant les premières dispositions indispensables à la sauvegarde de son territoire. Mais notre législation ne permet pas de rendre ces préparatifs complets s'il n'intervient pas un décret de mobilisation. Soucieux de sa responsabilité, sentant qu'il manquerait à un devoir sacré s'il laissait les choses en l'état, le Gouvernement vient de prendre le décret qu'impose la situation. La mobilisation n'est pas la guerre. Dans les circonstances présentes elle apparaît au contraire

comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans le monde. Fort de son ardent désir d'aboutir à une solution pacifique de la crise, le Gouvernement, à l'abri de ces précautions nécessaires, continuera ses efforts diplomatiques et il espère encore réussir.

Il compte sur le sang-froid de cette noble nation pour qu'elle ne se laisse pas aller à une émotion injustifiée. Il compte sur le patriotisme de tous les Français et sait qu'il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à faire son devoir.

A cette heure, il n'y a plus de partis, il y a la France éternelle, la France pacifique et résolue. Il y a la patrie du droit et de la justice, tout entière unie dans le calme, la vigilance et la dignité.

Les mobilisés s'empressent dans les gares, confiants et calmes : « Aucun de mes hommes n'a eu à s'employer contre aucun récalcitrant ou réfractaire », écrira plus tard un général inspecteur de gendarmerie.

La France vient de passer par de telles heures de fièvre et d'angoisse, que c'est avec un soupir de soulagement, presque avec allégresse, qu'elle accueille l'ordre de mobilisation générale. « Ils nous en ont trop fait », c'est le mot de chacun.

Dès lors, le sacrifice de tous étant spontanément résolu, l'enthousiasme patriotique qui s'est déjà manifesté magnifiquement le 29 juillet, lors du brusque retour à Paris de MM. Poincaré et Viviani, ne fera que s'affirmer. Les régiments qui partent pour le front avec une belle allure martiale sont acclamés ; on leur jette des fleurs, et les artilleurs parent de branchages et de drapeaux les canons et les caissons.

Allemagne. — De l'autre côté de la frontière, la mobilisation, facilitée par un grand nombre de réseaux stratégiques, commencée d'ailleurs depuis plusieurs jours déjà, s'effectue avec la méthode et la régularité qu'on devait attendre d'une préparation de près d'un demi-siècle.

2 Août

France. — Notre frontière est violée à plusieurs endroits ; près de Longwy, des forces allemandes apparaissent; canonnées par la place, elles se retirent. A Joncherey, un officier allemand, dirigeant une reconnaissance de cavalerie, tue un caporal français, chef de patrouille; il est, à son tour, abattu à coups de fusil.

Belgique et Luxembourg. — L'Allemagne adresse un ultimatum à la Belgique et viole la neutralité du Luxembourg.

3 Août

France. — M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne, notifie l'état de guerre et réclame ses passeports.

Un avion allemand survole Lunéville et jette trois bombes qui ne causent que des dégâts insignifiants.

Sur mer. — Sans déclaration de guerre, l'Allemagne saisit deux navires marchands anglais dans le canal de Kiel : le *Castro* et le *Saxon.* L'incident cause à Londres une vive émotion.

Le petit croiseur allemand *Augsburg* bombarde Libau (port russe sur la Baltique).

POSITION DES ARMÉES

Alliés. — Quand la mobilisation est terminée et après concentration des troupes, les armées françaises sont réparties, commandées et disposées comme il suit :

1re Armée. — Général Dubail : de la Suisse au Donon.
2e — — de Castelnau : du Donon à Metz.
3e — — Ruffey, en Woëvre, face à la région fortifiée Metz-Thionville.
4e — — de Langle de Cary.
5e — — Lanrezac : sur la frontière belge.
6e — — L'armée anglaise et deux corps d'armée français.

Allemands. — De son côté, l'Allemagne va mettre en ligne 44 corps d'armée répartis en neuf armées dont huit se concentrent entre Aix-la-Chapelle et Strasbourg pour converger ensuite sur le Nord. De la droite à la gauche sont placées les armées de :

1° Von Kluck ;
2° Von Bülow ;
3° Von Hausen ;
4° Duc de Wurtemberg ;
5° Kronprinz d'Allemagne ;
6° Kronprinz de Bavière ;
7° Von Heeringen.

Une armée (8e) que commande von Emmich n'a pas encore de destination précise.

Enfin, une 9e armée, que commande von Deimling, la plus faible numériquement, reste sur la défensive, derrière les Vosges.

4 Août

France. — M. de Schoen et tout le personnel de l'ambassade d'Allemagne sont reconduits à la frontière en train spécial.

Angleterre. — Le Gouvernement britannique n'ayant reçu aucune réponse de l'Allemagne, au sujet de la neutralité

belge, mais ayant appris que l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin avait reçu ses passeports, a prévenu les escadres anglaises que la guerre avec l'Allemagne commencerait le soir même, mardi, à onze heures.

Lord Kitchener est nommé Secrétaire d'État à la Guerre.

Belgique. — La guerre est déclarée par l'Allemagne à la Belgique, à 8 h. 30.

Le territoire belge est envahi par Aix-la-Chapelle, Eupen, Malmédy et Recht. Quelques escarmouches ont lieu près de Liége, à Visé, qui est incendié.

Des dirigeables ont évolué sur Bruxelles. La population exaspérée se livre à des manifestations contre l'Allemagne.

Le Roi des Belges adresse à ses troupes partant pour la frontière l'appel suivant :

Sans la moindre provocation de notre part, un voisin orgueilleux de sa force a déchiré les traités qui portaient sa signature et violé le territoire de nos pères, parce que nous avons refusé de nous déshonorer. Il nous a attaqués. Le monde admire la loyauté de notre attitude. Que son estime et son respect vous réconfortent ! A la vue de son indépendance menacée, toute la nation a frémi. Ses fils sont accourus à la frontière.

Courageux soldats, je vous salue au nom de la Belgique. Vous triompherez parce que vous êtes une force mise au service du droit. Gloire à vous, soldats de la liberté, défenseurs de vos foyers menacés. ALBERT.

Sur mer. — Les croiseurs allemands *Gœben* et *Breslau* bombardent Bône et Philippeville, causent quelques dégâts matériels, tuent un homme et prennent le large.

Des torpilleurs anglais visitent tous les bâtiments passant par Gibraltar.

Les flottes anglo-françaises saisissent un grand nombre de navires marchands allemands.

5 Août

France. — Escarmouches à la frontière : Montreux-Vieux, Pagny-sur-Moselle, etc.

Belgique. — Un parlementaire allemand, ayant demandé la reddition de Liége, reçoit la réponse que l'armée belge ne cédera qu'à la force.

Les troupes allemandes entrées en Belgique se dirigent sur Liége ; des forces belges les arrêtent ; les premiers engagements se produisent dans l'après-midi. Forces en présence : 120 000 Allemands contre 40 000 Belges.

Sur mer. — Le nombre des steamers allemands capturés par l'escadrille anglaise de Gibraltar dépasse cinquante.

6 Août

Angleterre — Notre ambassadeur à Londres, M. Paul Cambon, télégraphie au Ministre des Affaires étrangères, à Paris, que la mobilisation de toutes les forces métropolitaines vient d'être ordonnée.

Belgique. — Les troupes allemandes sont entrées dans Liége, mais aucun des forts n'a succombé. Le combat dans les rues a été d'une extrême violence. Toute la population vibre d'un enthousiasme admirable. Une tentative d'assassinat, heureusement déjouée, que des soldats allemands déguisés ont dirigée contre le gouverneur de la ville, a provoqué une indignation violente. Les pertes infligées aux assaillants sont considérables. Les Belges ont pris 27 canons.

France. — L'armée française occupe les cols des Hautes-Vosges. Notre cavalerie en reconnaissance occupe Vic et Moyen-Vic (Lorraine annexée.)

Investissement de Longwy par les Allemands.

Sur mer. — Dans la mer du Nord, les forces françaises sont sous les ordres des amiraux anglais, tandis que dans la Méditerranée les escadres des deux pays se groupent sous le commandement en chef de l'amiral Boué de Lapeyrère.

7 Août

France. — Sur la proposition du Ministre des Affaires étrangères, la croix de la Légion d'honneur est conférée à la Ville de Liége.

Les troupes françaises ont franchi la frontière d'Alsace. Après un combat très violent, elles se sont emparées d'Altkirch et ont poursuivi les troupes allemandes en retraite. Elles continuent le mouvement dans la direction de Mulhouse.

Les troupes françaises sont entrées, le soir, à Mulhouse aux acclamations de la population.

Le général Joffre a adressé à l'Alsace cette proclamation :

Enfants de l'Alsace,

Après 44 années d'une douloureuse attente, des soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble pays. Ils sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de la revanche ! Pour eux quelle émotion et quelle fierté !

Pour parfaire cette œuvre, ils ont fait le sacrifice de leur vie ;

la nation française unanimement les pousse, et dans les plis de leurs drapeaux sont inscrits les noms magiques du Droit et de la Liberté.

Vive l'Alsace!
Vive la France!

Le général en chef des armées françaises,
JOFFRE.

Un décret nomme des aumôniers de la flotte pour le temps de guerre.

8 Août

Belgique. — Trois faits dominent la journée : Les forts de Liége tiennent toujours. Les Allemands qui, passant entre les forts, avaient jeudi envahi la ville, l'ont évacuée vendredi. La division belge, qui était venue au secours de la ville, n'a pas eu à intervenir. Quelles conclusions peut-on tirer de ces faits?

Celle-ci d'abord, que la résistance belge a, plus profondément encore qu'on ne le croyait, gêné le plan allemand.

L'évacuation de la ville n'a pas, au point de vue militaire, plus de signification que n'en avait l'occupation, puisque, les forts tenant, les routes et chemins de fer continuaient à être commandés par leur artillerie. Mais l'évacuation de la ville est indiscutablement un gros échec moral, qui consacre pour le peuple belge enthousiasmé le succès de la résistance. L'opération allemande avait été basée sur l'hypothèse d'un succès rapide et, par suite, organisée avec peu d'approvisionnements. L'héroïque résistance des Belges a jeté bas cette hypothèse et le plan allemand en supporte le contre-coup. La place a, dès maintenant, retardé de 79 heures l'avancée allemande. C'est un résultat magnifique. L'armée de campagne belge, grossie de la division destinée à renforcer la défense de Liége et redevenue disponible, est pleine de confiance. Cette confiance a été accentuée par la suspension d'armes de quatre heures que les Allemands ont demandée pour ensevelir leurs morts.

9 Août

France. — La médaille militaire est conférée au Roi des Belges.

En Alsace, nos troupes tiennent toujours Cernay, Mulhouse, Altkirch, ayant devant elles la lisière de la forêt de la Hardt. qui paraît sérieusement organisée.

Le total des pertes françaises dans l'affaire d'Altkirch ne dépasse pas cent tués et blessés.

Angleterre. — Le débarquement des troupes anglaises continue dans un ordre parfait; l'Angleterre a mis sur pied 200 000 hommes; 20 000 hommes ont déjà débarqué à Ostende, Calais et Dunkerque. Ils doivent se porter sur Namur pour aider l'armée belge à refouler les Allemands au delà de la frontière.

Les engagements volontaires sont très nombreux et proviennent de toutes les classes de la société.

Lord Kitchener, ministre de la Guerre, fait distribuer à tout soldat appartenant au corps expéditionnaire les instructions suivantes :

Vous avez reçu l'ordre d'aller à l'étranger pour aider nos camarades français contre l'invasion de l'ennemi. Vous aurez à accomplir une tâche nécessitant votre courage, votre énergie et votre patience.

Souvenez-vous que l'honneur de l'armée britannique dépend de votre conduite individuelle; votre devoir est non seulement de montrer l'exemple d'une discipline et d'une fermeté parfaites sous le feu, mais aussi de maintenir les relations les plus amicales avec ceux que vous aidez dans cette lutte.

Les opérations auxquelles vous prendrez part auront lieu sur le territoire d'un pays ami et vous ne pourrez pas rendre un plus grand service à votre propre pays qu'en vous montrant sous le vrai caractère du soldat anglais, en France et en Belgique. Soyez invariablement courtois, attentifs et aimables. Ne détruisez jamais les biens et regardez le pillage comme un acte indigne.

Vous êtes sûrs d'être bien reçus et accueillis avec confiance; soyez-en dignes.

Vous ne pourrez remplir votre devoir que si votre santé est bonne. Ainsi, gardez-vous des excès. Dans cette nouvelle épreuve, vous pourrez trouver des tentations à la fois dans les boissons et dans les femmes; vous devez complètement résister aux tentations et, tandis que vous devez traiter toutes les femmes avec une courtoisie parfaite, vous devrez éviter toute liaison intime. Faites votre devoir bravement, craignez Dieu et honorez votre Roi!

KITCHENER.

10 Août

France. — La nuit dernière, devant des forces allemandes considérables débouchant de Mulheim et Neuf-Brisach, le commandant des troupes françaises a rassemblé au sud de Mulhouse les avant-gardes poussées jusqu'à Cernay. Actions de détail très brillantes pour nos troupes qui restent maîtresses de la Haute-Alsace. Des incursions ennemies dans les régions de Manonviller et de Spincourt ont été complètement repoussées. Dans

tous les engagements nos différentes armes se sont montrées bien supérieures aux troupes adverses.

L'Amirauté annonce qu'une escadre de croiseurs anglais a été attaquée dans la mer du Nord par des sous-marins allemands. Le sous-marin allemand « L. V. 15 » a été coulé. Les croiseurs anglais n'ont pas subi de dommages.

11 Août

France. — Le village de La Garde (Lorraine annexée) est enlevé à la baïonnette.

Combat heureux à Mangiennes (Meuse), entre Longuyon et Verdun. Trois pièces allemandes abandonnées par leurs servants, écrasés sous le feu de nos 75, sont prises par nous.

Dans la région de Château-Salins, vers Moncel, un bataillon et une batterie allemands venant de Vic sont refoulés par nos avant-postes.

Premier bombardement de Pont-à-Mousson.

Les Allemands se sont présentés devant Longwy qu'ils ont sommé de se rendre. Le commandant de la place a refusé.

Les Allemands, après avoir évacué Mulhouse, se sont retirés sur Neuf-Brisach, c'est-à-dire à vingt kilomètres en arrière. Après avoir mis le feu à un grand nombre de bâtiments, notamment deux magasins à vivres et à fourrages. La forêt de Hardt, près de Colmar, a été rasée.

Sur les crêtes des Vosges, nos troupes se sont emparées, hier soir, des cols du Bonhomme et de Sainte-Marie, après un violent combat et nous tenons les crêtes dominant Sainte-Marie-aux-Mines.

De Baccarat, on entend le canon dans la direction de Montigny.

Dans la région de Longuyon-Spincourt, des forces nombreuses de cavalerie allemande appuyées par de l'infanterie ont obligé un bataillon de chasseurs à pied à céder un peu de terrain.

Belgique. — A Liége, les forts tiennent encore, malgré l'intensité du bombardement qui a duré quarante-huit heures sans discontinuer.

Un engagement assez sérieux a eu lieu du côté de Tirlemont. L'armée belge résiste énergiquement.

Les Allemands ont fait sauter la voie ferrée de Liége à Louvain.

La cavalerie française a couvert de patrouilles toute la

région de l'Eifel. On a trouvé le contact de l'infanterie allemande sur l'Ourthe et à l'est de Neufchâteau.

Le ministre de Belgique reçoit du Gouvernement allemand et transmet à son Gouvernement la communication que voici :

La forteresse de Liége a été prise d'assaut après une défense courageuse. Le Gouvernement allemand regrette profondément que, par suite de l'attitude du Gouvernement belge contre l'Allemagne, on en soit arrivé à des rencontres sanglantes. L'Allemagne ne vient pas en ennemie en Belgique. C'est seulement par la force des événements qu'elle a dû, à cause des mesures militaires de la France, prendre la grave détermination d'entrer en Belgique et d'occuper Liége comme point d'appui pour ses opérations militaires ultérieures. Après que l'armée belge a, dans une résistance héroïque contre une grande supériorité, maintenu l'honneur de ses armes de la façon la plus brillante, le Gouvernement allemand prie Sa Majesté le Roi et le Gouvernement belge d'éviter à la Belgique les horreurs ultérieures de la guerre. Le Gouvernement allemand est prêt à tout accord avec la Belgique, qui peut se concilier de n'importe quelle manière avec son conflit avec la France. L'Allemagne assure encore une fois solennellement qu'elle n'a pas été dirigée par l'intention de s'approprier le territoire belge, et que cette intention est loin d'elle. L'Allemagne est encore toujours prête à évacuer la Belgique aussitôt que l'état de la guerre le lui permettra.

La Belgique répond :

La proposition que nous fait le Gouvernement allemand reproduit la proposition qui avait été formulée dans l'ultimatum du 2 août. Fidèle à ses devoirs internationaux, la Belgique ne peut que réitérer sa réponse à cet ultimatum, d'autant plus que, depuis le 3 août, sa neutralité a été violée, qu'une guerre douloureuse a été portée sur son territoire, et que les garants de sa neutralité ont loyalement et immédiatement répondu à son appel.

12 Août

France. — Les péripéties d'un combat sur l'Othain sont résumées ainsi dans le *Communiqué officiel français* du 12 :

Le premier acte a été l'attaque de deux bataillons français par des forces allemandes très supérieures en nombre. Les deux bataillons se sont repliés. Mais dans la nuit même, ils ont, avec du renfort, prononcé avec succès une contre-attaque extrêmement vigoureuse (11 août).

Notre avantage s'est poursuivi le 12 août. Une batterie française a surpris le 21e régiment de dragons allemand, pied à terre. Nos pièces ont immédiatement ouvert le feu et le régiment a été anéanti.

Le mouvement en avant des forces allemandes s'est arrêté dans cette région, mais leurs colonnes se sont repliées, suivies de près par les nôtres.

Neuf officiers et un millier d'hommes, blessés et prisonniers, sont restés dans nos mains.

En *Alsace*, au col du Bonhomme, au col de Sainte-Marie, au col de Saales, nos troupes ont repoussé tous les efforts de l'ennemi supérieur en nombre.

Deuxième bombardement de Pont-à-Mousson.

— La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Autriche-Hongrie.

Belgique. — Un combat important a eu lieu dans la région de Diest entre une division de cavalerie allemande soutenue par de l'infanterie et de l'artillerie, et une division de cavalerie belge soutenue par une brigade mixte. La lutte, qui a été des plus vive, s'est terminée à l'entier avantage des Belges, les Allemands, après avoir éprouvé des pertes énormes, ont été rejetés vers Hasselt et Saint-Trond.

13 Août

France. — Deux bataillons qui s'étaient emparés du village de la Garde (Lorraine annexée) en ont été repoussés par une contre-attaque allemande très supérieure en nombre. Ils ont été rejetés sur Xures (Meurthe-et-Moselle).

A signaler l'exploit de deux avions français sortis de Verdun qui, en survolant Metz, ont jeté deux obus sur les hangars de Frascati, où s'abritent les « Zeppelin ».

14 Août

France. — Une affaire importante a été engagée dans la région de Blamont, Cirey, Avricourt, où nos troupes avaient devant elles un des corps d'armée bavarois.

Les villages de Blamont, Cirey, et les hauteurs au delà ont été brillamment enlevées. Actuellement, les colonnes allemandes se replient.

Pont-à-Mousson est bombardé une fois encore.

Nos troupes continuent à progresser dans les Hautes-Vosges, où les Allemands reculent.

Dans la Haute-Alsace, Thann a été repris par nous.

Un drapeau allemand a été pris.

Les premières décorations. — Le général Joffre, commandant en chef (en vertu des pouvoirs que lui a conférés le Ministre de la Guerre, par décision du 8 août 1914), a nommé

chevalier de la Légion d'honneur le lieutenant de dragons Bruyant. Cet officier, accompagné de 7 cavaliers, n'a pas hésité à charger un peloton d'une trentaine de uhlans; il a tué de sa main l'officier ennemi et a mis en déroute le peloton allemand en lui infligeant des pertes sérieuses.

Le général en chef a conféré la médaille militaire au brigadier de dragons Escoffier, pour avoir chargé avec la plus grande bravoure et avoir reçu plusieurs blessures.

Belgique. — Les forts de Liége tiennent toujours, bien que la ville soit occupée par l'ennemi.

Pour enlever aux Allemands qui se portent sur Namur tout prétexte de représailles, les habitants de cette ville sont désarmés.

Des forces importantes françaises entrent en Belgique par Charleroi et se portent dans la direction de Gembloux.

15 Août

France. — Dans la Haute-Alsace, nos troupes tiennent fortement le pied des Vosges. Notre situation est excellente.

L'affaire de Blamont-Cirey, signalée dans les renseignements généraux, a été particulièrement brillante. C'est vendredi soir qu'une de nos divisions a commencé l'attaque. L'ennemi était fortement retranché par des ouvrages de campagne en avant de Blamont. Ses avant-postes ont été refoulés et l'attaque ne s'est arrêtée qu'à la pointe du jour. A l'aube, nous avons repris l'offensive : une action d'infanterie, soutenue par l'artillerie, a enlevé dans la matinée Blamont et Cirey. Les forces allemandes, évaluées à un corps d'armée bavarois, ont alors occupé les hauteurs qui dominent au nord ces deux localités. Mais les forces françaises ont dessiné un double mouvement débordant qui a déterminé le corps bavarois à ramener ses colonnes en arrière dans la direction de Sarrebourg.

LA PREMIÈRE QUINZAINE D'AOUT

(Communiqué officiel)

Pour que l'opinion française et étrangère puisse avoir une vue juste de la situation et ne se perde pas dans les nouvelles de détail, qui seules ont pu être données jusqu'ici, il convient de préciser les grandes lignes et, sans préjuger la suite des événements, enregistrer les résultats acquis :

Échec de l'attaque brusquée

On sait, par les déclarations des Allemands eux-mêmes (général de Bernhardi, général de Falkenhayn, maréchal von der Golz, etc.), que leur plan comportait, en première ligne, l'attaque brusquée de notre couverture du côté de Nancy.

On sait également de façon non douteuse qu'une seconde attaque brusquée devait se produire par la Belgique, avec marche immédiate sur la frontière française. Une preuve décisive de la réalité de ce double plan se trouve dans ce fait que nombre de réservistes allemands mobilisables du 5e au 15e jour de la mobilisation avaient des fascicules de mobilisation leur enjoignant de rejoindre dans une ville française, Verdun, Reims, Châlons, etc.

Or, cette double attaque brusquée a échoué.

Celle qui devait être dirigée sur Nancy s'est à peine dessinée. La force de notre couverture a déterminé les Allemands à y renoncer.

Quant à l'attaque brusquée par la Belgique, on sait qu'elle n'a pas eu un sort meilleur. La résistance des forts de Liége, la vaillance de l'armée belge et l'intervention de notre cavalerie ont eu pour résultat que, depuis huit jours, les forces allemandes sont accrochées sur la ligne de la Meuse. Donc, échec du plan allemand primitif : voilà le premier résultat à enregistrer.

Régularité de notre mobilisation et de notre concentration

Grâce à cet échec, notre mobilisation et notre concentration ont pu se poursuivre dans une régularité parfaite.

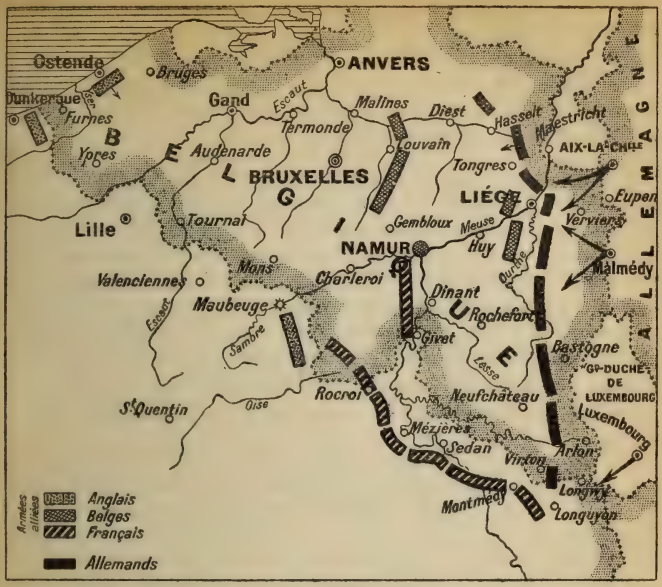
Les hommes ont été transportés au dépôt sans incidents, armés et équipés dans le délai minimum. Les transports de concentration se sont accomplis dans des conditions non moins satisfaisantes.

Les craintes souvent et justement ressenties dans les années précédentes, au sujet du trouble qu'une invasion allemande heureuse risquait de jeter dans notre concentration, sont ainsi définitivement conjurées.

Coordination de nos mouvements avec les armées alliées

Nous avons pu, d'autre part, coordonner nos mouvements avec les armées alliées. L'armée belge a joué avec éclat son rôle de converture. L'armée anglaise a pu débarquer son corps expéditionnaire. Enfin, l'armée russe, accélérant sa mobilisation, pourra opérer en même temps que les armées française, anglaise et belge.

L'armée serbe, d'autre part, dès maintenant maîtresse de l'Herzégovine, fera hésiter l'Autriche à continuer les envois de troupes qu'elle a dirigés depuis huit jours sur la Haute-Alsace.



POSITIONS RESPECTIVES DES ARMÉES COMBATTANTES LE 15 AOUT 1914.

Sur mer

Le dernier résultat, et non le moindre, c'est la maîtrise de la mer. Les escadres anglaises et françaises ont assuré, dans une sécurité complète, les transports des troupes d'Angleterre sur le continent et d'Afrique en France.

Les deux croiseurs allemands de la Méditerranée sont hors de jeu. Les ravitaillements des belligérants alliés de la France et de la France elle-même sont certains et faciles.

Tels sont les résultats indiscutablement acquis à l'heure présente. Ils sont d'une importance capitale, et s'ils ne suffisent pas à déterminer la décision, ils la préparent dans les conditions les meilleures.

16 Août

France. — En Haute-Alsace, le mouvement en avant se développe sur tout le front, de Réchicourt jusqu'à Sainte-Marie-aux-Mines. Dans les Vosges nous avons enlevé Saint-Blaise. Les troupes françaises qui ont occupé le Donon avant-hier se sont portées en avant; dans la vallée de Schirmeck notamment, leurs pro-

grès ont été extrêmement rapides. A Sainte-Marie comme à Schirmeck, prise de canons de gros calibre, pièces de campagne, caissons; nombreux prisonniers.

En Lorraine, dans la région de Blamont-Cirey, nous nous sommes portés jusqu'à la hauteur de Lorquin où nous avons enlevé 19 camions automobiles.

Belgique. — Les Allemands ont attaqué Dinant. Leurs forces comprenaient la division de la garde et la première division de cavalerie avec un appui d'infanterie de plusieurs bataillons et des compagnies de mitrailleuses. Quand ces forces se sont trouvées sur la rive gauche, les forces françaises les ont attaquées. Cette attaque, menée avec un brio magnifique, a bientôt forcé les Allemands à reculer. En grand désordre, ils ont repassé la Meuse : beaucoup d'entre eux n'ayant pu gagner le pont sont tombés dans le fleuve dont les rives sont escarpées et le courant assez fort. Il y a eu de nombreux noyés.

17 Août

France. — En Alsace-Lorraine, notre progression a continué à se développer. Nos troupes ont enlevé les hauteurs au nord de la frontière; leur ligne passe par Alberschweiler, Lorquin, Walscheid.

Dans la région du Donon, nous occupons Schirmeck, 12 kilomètres en aval de Saales.

Le nombre des canons de campagne pris par nous sur ce point est de douze, en plus de douze caissons et de huit mitrailleuses.

Notre cavalerie a poussé jusqu'à Lutzelhausen et Muhlbach.

Plus au sud, nous avons occupé Villé, à l'est du col d'Urbeis sur la route de Schlestadt et Sainte-Croix-aux-Mines en aval de Sainte-Marie. Il y a été pris de l'artillerie lourde de campagne.

En Alsace, nous sommes fortement appuyés à la ligne Thann, Cernay et Dannemarie.

18 Août

France. — Le généralissime Joffre, adresse au Ministre de la Guerre le télégramme suivant :

Pendant toute la journée d'hier 17 août, nous n'avons cessé de progresser en Haute-Alsace. La retraite de l'ennemi s'effectue de ce côté en désordre. Il abandonne partout des blessés et du matériel.

Nous avons conquis la majeure partie des villages des Vosges sur le versant d'Alsace d'où nous atteindrons bientôt la plaine.

Au sud de Sarrebourg, l'ennemi avait organisé devant nous une position fortifiée solidement tenue avec de l'artillerie lourde. Les Allemands se sont repliés précipitamment dans l'après-midi d'hier. Actuellement, notre cavalerie les poursuit.

Nous avons, d'autre part, occupé toute la région des étangs jusque vers l'ouest de Fénétrange.

Nos troupes débouchent de la Seille dont une partie des passages a été évacuée par les Allemands. Notre cavalerie est à Château-Salins (45 kilomètres de Metz sur la Petite-Seille).

Dans toutes les actions engagées au cours de ces dernières journées, en Lorraine et en Alsace, les Allemands ont subi des pertes importantes.

Notre artillerie a des effets démoralisants et foudroyants pour l'adversaire.

D'une façon générale, nous avons obtenu, au cours des journées précédentes, des succès importants et qui font le plus grand honneur à la troupe dont l'ardeur est incomparable et aux chefs qui la conduisent au combat.

JOFFRE.

19 Août

France. — Nous réoccupons Mulhouse.

En Alsace, situation sans grand changement. Toutefois, dans la Haute-Alsace, nous avons continué à progresser.

Nos troupes débouchent sur la Seille. Elles occupent Château-Salins et Dieuze, mais la progression est forcément très lente devant des organisations fortifiées et solidement tenues.

En Lorraine, l'armée française a atteint Morhange.

Nous avons progressé rapidement dans l'après-midi au delà de la Seille, dans la partie centrale.

En fin de journée, nous atteignons Delme d'un côté, Morhange de l'autre.

Belgique. — Rencontre de cavalerie heureuse pour nos armes à Florenville.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS EN HAUTE-ALSACE

(Communiqué officiel français.)

Par leurs fluctuations mêmes, les opérations autour de Mulhouse, qui n'ont dans l'ensemble de la campagne qu'un caractère épisodique, permettent de se rendre compte des conditions d'une guerre où deux adversaires, égaux par le nombre et la valeur militaire, gagnent et perdent successivement du terrain jusqu'au jour où l'un d'eux obtient le résultat décisif qui détermine la suite des événements.

A quelle conception stratégique répondait notre première opération sur Mulhouse ? Nous savions par nos reconnaissances aériennes que les Allemands avaient laissé entre la frontière française et Mulhouse des forces relativement peu importantes; que le gros de leurs forces s'était replié sur la rive droite du Rhin. Dans ces conditions, notre objectif était d'attaquer ces forces et de les rejeter en arrière, afin de nous rendre maîtres des ponts du Rhin et de pouvoir y repousser une contre-attaque ennemie, si elle venait à se produire.

C'est aux troupes de Belfort qu'échut cette mission.

En marche sur Mulhouse

Le 7 août elles se mirent en marche : les unes par la trouée de Belfort, large dépression où coulent les affluents du Doubs et ceux de l'Ill; les autres par la vallée de la Thur qui, descendant du Rheinkopf, passe à Thann, où elle se divise en deux branches qui vont se jeter dans l'Ill.

Nos troupes se heurtèrent aux troupes allemandes à Thann et à Altkirch. Thann s'étend en longueur sur les bords de la Thur.

Altkirch est bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de l'Ill. Sur les deux positions, les Allemands avaient installé de l'artillerie derrière des ouvrages de campagne.

L'attaque fut tout à fait brillante et vigoureuse de notre part. Les effectifs engagés des deux parts étant sensiblement égaux et les Allemands étant fortifiés, notre succès n'en a que plus de valeur. L'ennemi subit des pertes très importantes. Mais, la nuit venant, notre cavalerie, malgré une active poursuite, dut le laisser se replier. Nous n'avions donc pas réussi à lui couper la retraite et à l'anéantir, ce qui était notre objectif.

L'entrée a Mulhouse

Le lendemain 8, dès l'aube, notre progression continue, et, cette fois, rencontre devant elle une résistance très sérieuse, les troupes allemandes débouchaient de la forêt de Hardt, vaste forêt de 30 kilomètres de long, où peut s'abriter tout un corps d'armée. Malgré la résistance, nos troupes eurent le dessus. A la nuit tombante, elles entrèrent dans Mulhouse aux acclamations des Alsaciens.

Il y eut là quelques heures d'allégresse au cours desquelles on oublia peut-être un peu trop que l'on était en pays ennemi. A côté des Alsaciens qui faisaient fête à nos soldats, il y avait des immigrés qui, dès notre arrivée, s'employèrent à fournir aux troupes allemandes ramenées en arrière des renseignements précis sur notre situation et le chiffre réel de nos effectifs (une brigade environ). Mulhouse, résidence de nombreux fonctionnaires alle-

mands, difficile à défendre contre des troupes venant de l'Est ou du Nord, était relativement facile à reconquérir, en y mettant le prix.

Une attaque de nuit. Retraite sur Altkirch.

C'est ce que firent les Allemands par une attaque de nuit. Ils avancèrent sur la ville, venant d'une part de la forêt de Hardt et d'autre part de Neuf-Brisach et de Colmar, marchant dans la direction de Cernay pour nous couper la retraite. Cernay est situé sur la Thur, au sud-est de Thann. En restant à Mulhouse avec des forces insuffisantes, nous risquions de perdre notre ligne de retour sur les Hautes-Vosges et sur Belfort. Ordre fut donné de revenir en arrière.

A dire vrai, une autre hypothèse aurait pu être conçue et réalisée. Les éléments que nous avions laissés à Altkirch n'avaient pas été attaqués. Dans ces conditions, il eût été facile de contre-attaquer l'ennemi marchant vers Cernay, en utilisant nos réserves. Pour des causes encore mal connues, cette conception n'a pas prévalu.

Notre gauche étant attaquée vers Cernay par des forces nettement supérieures, notre droite restant inactive, la bataille était mal engagée, Dans ces conditions, la retraite était la solution la plus sage. De cette opération brillante, mais sans lendemain, une conclusion se dégageait : nous avions désormais la certitude que les Allemands n'entendaient pas abandonner sans combat la Haute-Alsace et y disposaient de forces importantes.

Le général Pau prend le commandement.

Pour atteindre notre but initial, l'opération était à reprendre sur des bases nouvelles et sous une direction nouvelle.

C'est au général Pau que le commandement en a été confié.

Les forces françaises avaient besoin de se refaire et de se remettre en main à l'abri de la position de Belfort. L'ennemi avait beaucoup souffert du feu de notre artillerie. De notre côté, nous avions été gênés par les obusiers allemands se défilant dans des ravins difficiles à repérer et dont l'efficacité avait été d'ailleurs plus morale que matérielle. C'est en tenant compte de ces diverses circonstances que le général Pau arrêta son plan d'opérations, après avoir reçu des renforts importants en vue d'une résistance énergique de l'ennemi. Il s'agissait, cette fois, d'un effort décisif et non plus d'une simple reconnaissance.

Au début, nos forces s'engagèrent sur un front moins étendu que la semaine précédente. Par un premier effort, elles se portèrent sur Thann et Dannemarie. Elles partaient de Belfort et des Vosges, menaçant par conséquent la ligne de retraite allemande. Notre droite s'appuyait au canal du Rhône au Rhin. Notre action se portait donc en premier sur les forces ennemies à l'ouest de

Mulhouse. Liberté était ainsi laissée aux Allemands de s'engager entre nous et la frontière suisse.

L'attaque sur Dannemarie et Thann, bien préparée et bien conduite, fut rapide et décisive. Avant d'évacuer Dannemarie, les Allemands brûlèrent la plus grande partie de la ville.

Sur la base de ce premier succès, le général Pau donna l'ordre d'attaquer dans la direction de Mulhouse.

Notre gauche s'élevait en même temps dans la direction de Colmar-Neuf-Brisach. Notre droite commençait simultanément à se porter sur Altkirch. Notre gauche et notre droite menaçaient ainsi les lignes de retraite allemandes.

C'est dans ces conditions que le combat s'engagea avec une grande vigueur devant Mulhouse. Dans le faubourg de Dornach, quatre batteries allemandes se retiraient; nos hommes tuent les chevaux à la baïonnette et prennent 24 canons.

Retraite des Allemands sur le Rhin.

La lutte continue dans Mulhouse. Mais déjà l'ennemi est découragé. La ville est occupée par nous. Aussitôt notre gros se rabat sur Altkirch. Les Allemands, risquant d'être coupés des ponts du Rhin, se retirent en grand désordre. Ils sont vivement poursuivis par nos troupes qui restent maîtresses des débouchés des ponts et qui tiennent la partie supérieure de la Haute-Alsace.

Nos troupes tenant les crêtes et les principales vallées des Vosges sont en bonne position pour poursuivre leur succès dans la direction de Colmar.

20 Août

France. — En Lorraine, à Morhange, nos troupes, se heurtant à des forces allemandes considérables et violemment contre-attaquées, sont contraintes de se replier sur nos gros, solidement établis sur la Seille et sur le canal de la Marne au Rhin.

A Paris, le drapeau qui a été pris à Saint-Blaise au 132e régiment d'infanterie allemande par le 10e bataillon de chasseurs à pied, est exposé au Ministère de la Guerre et aux Invalides.

Belgique. — Des forces allemandes ont continué de passer la Meuse aux environs de Huy, et une concentration importante est en voie d'exécution en Belgique.

Des forces de cavalerie allemande ont traversé Bruxelles se portant vers l'Ouest. Elles ont été suivies par un corps d'armée. La ville a été frappée d'une contribution de guerre de 200 millions de francs.

Namur est partiellement investi, et le feu de l'artillerie lourde a été ouvert vers midi.

Le mouvement vers l'Ouest des colonnes allemandes continue, sur les deux rives de la Meuse, en dehors du rayon d'action de Namur.

21 Août

France. — En Lorraine, nos troupes continuent à se replier, couvrent à gauche les ouvrages avancés de Nancy, et, à droite, s'installent solidement dans le massif du Donon.

Dans les airs. — Le *Zeppelin* n° 8 a été détruit sur la route de Celles à Badonviller; il venait de Strasbourg.

Belgique. — La bataille s'engage entre les armées allemandes, d'une part, et les armées alliées franco-anglaises. Les Anglais sont à Mons, les Français à Charleroi.

En présence de l'intention prêtée aux Allemands de venir occuper la côte belge, l'escadre anglaise croise depuis ce matin dans la mer du Nord.

22 Août

Belgique. — A Namur et à Liége, les forts tiennent toujours.

Nos troupes, en liaison avec l'armée anglaise, ont trouvé en face d'elles, dans leur mouvement offensif, la presque totalité de l'armée allemande. La ligne de bataille va de Mons à la frontière luxembourgeoise. La lutte est acharnée. Charleroi, pris et repris cinq fois, reste finalement au pouvoir des Allemands.

23 Août

France. — La bataille générale est maintenant complètement engagée et la parole n'est plus qu'aux combattants eux-mêmes.

La situation est résumée comme suit:

En Haute-Alsace, sur les Vosges et la Meurthe, l'ensemble des troupes est placé sous le commandement du général Pau. Ces forces tiennent le front précédemment indiqué qui n'a pas subi de modification: Badonviller-Lunéville occupé par les Allemands, Amance-Dieulouard.

Une armée partant de la Woëvre septentrionale et se portant sur Neufchâteau attaque les forces allemandes qui ont défilé dans le grand-duché de Luxembourg et sur la rive droite de la Semoy, se portant vers l'Ouest.

Une autre armée partie de la région de Sedan, traversant l'Ardenne, attaque les corps allemands en marche entre la Lesse et la Meuse.

Une troisième armée de la région de Chimay s'est portée à

l'attaque de la droite allemande, entre Sambre et Meuse. Elle est appuyée par l'armée anglaise, partie de la région de Mons.

Le mouvement des Allemands qui avaient cherché à déborder notre aile gauche a été suivi pas à pas et leur droite se trouve donc maintenant attaquée par notre armée d'aile gauche en liaison avec l'armée anglaise.

De ce côté, la bataille se poursuit vivement depuis plus d'une journée.

Sur tout le reste du front, elle est aussi engagée avec le plus grand acharnement, et déjà les pertes sont sérieuses de part et d'autre.

A notre extrême-gauche, un groupement a été constitué dans le Nord pour parer à tout événement de ce côté.

Longwy est assiégé.

Les Allemands entrent à Lunéville.

24 Août *France.* — Nous abandonnons la ligne de la Sambre. L'armée britannique, dans sa retraite vers Maubeuge, est attaquée par l'ennemi ; elle résiste avec son impassibilité ordinaire. Deux de nos corps d'armée, dont les troupes d'Afrique, se portent à son secours ; après une lutte héroïque, ils doivent se replier, mais ne le font qu'après avoir infligé à l'adversaire des pertes énormes ; le fait saillant a été la rencontre formidable des tirailleurs algériens et sénégalais avec la troupe réputée de la garde prussienne. Sur cette troupe solide, nos soldats africains se sont jetés avec une inexprimable furie. La garde a été éprouvée dans un combat qui dégénérait en corps à corps.

L'oncle de l'Empereur, le général prince Adalbert, a été tué.

Les troupes anglo-françaises, sur l'ordre du général Joffre, prennent position sur les emplacements de couverture.

Une partie du nord de la France est envahie. Des éléments de cavalerie allemande pénètrent dans la région de Roubaix-Tourcoing.

Belgique. — Namur, après une courageuse défense, tombe aux mains des Allemands.

25 Août *Belgique.* — Occupation, sac et incendie de Louvain.

26 Août *France.* — Les troupes britanniques combattent toute la journée sur la ligne Cambrai-le-Cateau-Landrecies.

Malgré une défense acharnée et sous le poids du nombre, nos lignes doivent être ramenées en arrière.

En Lorraine, entre Nancy et les Vosges, notre offensive progresse ; seule, notre aile droite doit se replier légèrement dans la région de Saint-Dié.

A l'ouest de la Meuse, par suite des ordres donnés la veille par le général en chef, les troupes qui doivent demeurer sur la ligne de couverture pour y prendre une attitude défensive se sont massées de la manière suivante :

Les troupes franco-anglaises occupent une ligne de front passant dans le voisinage de Givet. Elles ont gagné ce front en combattant et en tenant en respect leur adversaire, dont l'offensive a été nettement arrêtée.

A l'est de la Meuse sur ce front aussi, par ordre du général en chef, nos troupes ont regagné leurs emplacements de départ, en maîtrisant les débouchés de la grande forêt d'Ardenne. Plus à droite, nous avons pris une vigoureuse offensive en faisant reculer l'ennemi.

Mais le général Joffre a arrêté la poursuite pour rétablir sur les lignes qu'il avait assignées avant-hier le front de combat. Dans cette offensive, nos troupes ont montré un admirable entrain. Le 6e corps a notamment fait subir à l'ennemi, du côté de Virton, des pertes considérables.

Le général en chef, ayant à faire appel à toutes les troupes pour faire face sur la Meuse, avait donné l'ordre d'évacuer progressivement le pays occupé, Mulhouse a été de nouveau évacué.

La grande bataille est engagée entre Maubeuge et le Donon ; c'est d'elle que dépend le sort de la France et de l'Alsace avec elle. C'est au Nord que se joue la partie. C'est là que le général en chef appelle, pour l'attaque décisive, toutes les forces de la nation. L'action militaire entreprise dans la vallée du Rhin en distrairait des troupes dont dépend peut-être la victoire. Il leur faut donc quitter momentanément l'Alsace pour lui assurer la délivrance définitive, quel que soit leur chagrin de n'avoir pu la soustraire déjà à la barbarie allemande. C'est une cruelle nécessité que l'armée d'Alsace et son chef ont eu peine à subir et à laquelle ils ne se sont soumis qu'à la dernière extrémité.

27 Août

France. — Dans les Vosges, nos troupes ont repris l'offensive et refoulé les forces allemandes qui les avaient hier fait reculer du

côté de Saint-Dié. Les Allemands ont bombardé Saint-Dié, ville ouverte.

Longwy a capitulé. Cette vieille forteresse, dont la garnison ne comportait qu'un bataillon, bombardée depuis le 3 août, a capitulé aujourd'hui après avoir tenu vingt-quatre jours. Plus de la moitié de l'effectif est tué ou blessé. Le lieutenant-colonel Darche, gouverneur de Longwy, est nommé officier de la Légion d'honneur pour sa conduite héroïque.

Sur la Meuse, nos troupes ont repoussé, avec une extrême vigueur, plusieurs attaques allemandes. Un drapeau a été pris.

Les troupes belges de la défense mobile de Namur et le régiment français qui les appuyait ont rejoint nos lignes.

Au Nord, l'armée anglaise, attaquée par des forces très supérieures en nombre, a dû, après une brillante résistance, se reporter un peu en arrière. A sa droite, nos armées ont maintenu leurs positions.

Belgique. — L'armée d'Anvers, par son offensive, a attiré et retenu devant elle plusieurs divisions.

28 Août

France. — La situation de la Somme aux Vosges est à peu près sans changement. Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche.

Mer du Nord (Héligoland). — L'escadre anglaise coule deux croiseurs allemands, le *Mainz* et le *Köln*, et en incendie un troisième. Elle détruit aussi deux contre-torpilleurs.

29 Août

France. — En Lorraine, nos forces progressent. Nous sommes maîtres de la ligne de la Mortagne, notre droite avance.

Dans la Meuse, violente action dans la région de Launoy, Signy-l'Abbaye, Novion-Porcien.

A l'aile gauche, vers Guise, une attaque conduite par le 10e corps allemand et la garde est vigoureusement repoussée; les Allemands éprouvent des pertes considérables.

Sur la gauche du front, les troupes allemandes continuent à progresser dans la direction de La Fère (Aisne).

Belgique. — Malines est bombardée.

30 Août

France. — Premiers « Taubes » sur Paris. La population reste calme.

Sur le front. — Devant le flot allemand, les

alliés, se réservant pour une offensive prochaine, se replient de la Somme à l'Oise.

31 Août *France.* — Un nouvel avion allemand survole Paris et jette deux bombes ; dégâts insignifiants ; quelques blessés.

A Paris, des rumeurs commencent à circuler relatives à la rapide marche en avant des armées allemandes. Des réfugiés arrivent des régions envahies.

Les Allemands annoncent qu'ils ont occupé Givet.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS D'AOUT

(Rapport inséré au *Journal officiel* du 5 décembre 1914.)

Nos échecs d'août. — Notre concentration devait être assez souple pour nous permettre de porter notre principal effort sur le terrain où l'ennemi se montrerait le plus actif.

La violation de la neutralité belge nous renseigne sur les intentions de l'état-major allemand : c'est au Nord que se jouera la grande partie.

Obligés d'attendre, pour engager cette partie, l'entrée en ligne de l'armée anglaise, qui ne doit avoir lieu que le 20 août, nous prenons aussitôt des dispositions pour retenir en Alsace et en Lorraine le plus grand nombre de corps allemands.

En Alsace, notre première attaque, mal conduite, nous mène à Mulhouse, mais ne peut s'y maintenir (7 août).

Une seconde attaque, dirigée par le général Pau, nous y ramène. Le 20 août, nous tenons, par les Vosges et par la plaine, l'accès de Colmar. L'ennemi a subi de grandes pertes.

Mais, dès ce moment, les événements malheureux de Lorraine et de Belgique nous obligent à restreindre en Alsace le champ et l'intensité de notre effort (26 août).

En Lorraine, notre offensive avait brillamment commencé. Le 19 août, nous avions atteint Sarrebourg, Les Etangs, Dieuze, Morhange, Delme, Château-Salins.

Mais, à partir du 20, l'ennemi, fortement retranché sur un terrain très organisé, reprend l'avantage.

Le 22, le 23 et le 24, nous devons nous replier sur le Grand-Couronné de Nancy et au sud de Lunéville.

Le 25, une contre-attaque simultanée des armées Dubail et de Castelnau consolide définitivement notre position.

Que s'était-il, entre temps, passé en Belgique? Sept ou huit corps d'armée allemands et quatre divisions de cavalerie, triomphant de la magnifique résistance de Liége, cherchaient à avancer entre Givet et Bruxelles et à prolonger leur mouvement plus à l'Ouest.

Dès que l'armée anglaise fut prête dans la région de Mons, nous prîmes l'offensive dans le Luxembourg belge avec les armées des généraux Ruffey et de Langle de Cary. Cette offensive fut immédiatement enrayée avec de grosses pertes pour nous.

Ici encore le terrain avait été fortement organisé par l'ennemi. Il y eut aussi, dans certains de nos corps, des insuffisances d'instruction et d'exécution (21-23 août).

A la gauche de ces deux armées et en liaison avec l'armée anglaise, l'armée du général Lanrezac, inquiète pour sa droite, se replie alors (24 août) sur la ligne Beaumont-Givet.

Le 25 et le 26, l'armée anglaise, mise en échec à Landrecies et au Cateau, se retire vers la Marne.

De sanglants combats marquent ces journées. L'ennemi fait de grosses pertes, mais gagne du terrain constamment.

A ce moment, la situation est la suivante : ou combattre sur place dans des conditions périlleuses résultant du recul de notre gauche, ou reculer sur tout notre front jusqu'à ce que soit possible, dans de bonnes conditions, la reprise de l'offensive.

C'est à ce second parti que s'arrête le général en chef.

La préparation de l'offensive. — La première condition à remplir, c'est de se retirer en ordre et en attaquant pour affaiblir et retarder l'ennemi.

Plusieurs de ces attaques, brillamment conduites, portent à nos adversaires des coups sensibles.

Telles sont celles de l'armée Lanrezac à Saint-Quentin et à Guise, le 29 août; celles de l'armée de Langle sur la Meuse, les 27 et 28; celles de l'armée Ruffey, plus à l'Est, brillamment soutenues de Nancy aux Vosges par les armées de Castelnau et Dubail, dont l'inflexible fermeté va rendre possible notre manœuvre offensive.

Pour préparer cette offensive, nous avons constitué, le 26 août, à notre gauche, une nouvelle armée, commandée par le général Maunoury. Cette armée doit se concentrer les jours suivants dans la région d'Amiens.

Mais le progrès de l'ennemi, par étapes de 45 kilomètres par jour, est si rapide que, pour réaliser son plan offensif, le général Joffre doit prescrire la continuation de la retraite.

On reculera jusqu'à l'Aube, au besoin jusqu'à la Seine. Tout sera subordonné à la préparation du succès de l'offensive.

De son côté, le maréchal French constate d'une manière générale la part prise par les Anglais aux opérations du mois, la bataille de Mons, la retraite après une belle résistance. Il termine ainsi :

Il y a lieu de rappeler que les opérations qui ont lieu en France, quelque vastes qu'elles soient, ne constituent qu'une partie de la

lutte. La position des troupes et celle de nos alliés est telle, que tandis qu'une victoire décisive de nos armées en France serait probablement fatale à l'ennemi, la continuation de la résistance des armées anglo-françaises de façon à tenir étroitement serrées les meilleures troupes de l'ennemi peut, si elle se prolonge, avoir un résultat entièrement satisfaisant pour nous et pour nos alliés.

Marine

Le Moniteur de la flotte publie à la fin du mois un communiqué officiel rappelant que la marine, au début de la guerre, devait protéger le rapatriement des troupes d'Afrique, qui s'est accompli dans les meilleures conditions. La maîtrise de la mer fut acquise dès les premiers jours des hostilités avec l'appui des forces britanniques dans la Manche et la mer du Nord. Les escadres française et anglaise ont assuré également, après la fuite du *Gœben* et du *Breslau*, la sécurité dans la Méditerranée.

Le communiqué ajoute que l'ennemi n'a pas reparu et que la flotte allemande ne sort pas de ses bases.

Cependant, la flotte anglaise a pu livrer à Héligoland un combat naval qui fut une victoire. Il est impossible de savoir si oui ou non les flottes ennemies finiront par accepter la lutte. Les escadres alliées, maîtresses des mers, bloquent les côtes allemande et autrichienne, et les territoires ennemis sont encerclés. L'Allemagne et l'Autriche sont obligées de ne vivre presque que sur elles-mêmes, et de ne compter que sur leurs propres ressources nationales. C'est un gage certain du succès final, si la guerre doit avoir une certaine durée.

Le communiqué montre ensuite que le commerce maritime français a son libre essor, puis rappelle la coopération donnée par la marine à l'armée pour la défense du territoire.

Septembre 1914.

1er Septembre

France. — 1° A notre aile gauche, par suite de la continuation du mouvement enveloppant des Allemands dans le but de ne pas accepter une action décisive qui aurait pu être engagée dans de mauvaises conditions, nos troupes se sont repliées en partie vers le Sud, et en partie vers le Sud-Ouest. L'action engagée dans la région de Rethel a permis à nos forces d'arrêter momentanément l'ennemi.

2° Au centre et à notre droite (Woëvre, Lorraine et Vosges), situation sans changement.

— Un aviateur allemand lance cinq bombes sur Paris, dans les environs de la place de la République.

Il a été organisé une escadrille d'aéroplanes blindés et munis de mitrailleuses pour faire la chasse aux aéroplanes allemands qui survolent Paris.

Paris et son camp retranché sont mis en état de défense. Au nord-est de la capitale commence à s'effectuer la concentration d'une forte armée.

Communiqué allemand. — Le groupe central de l'armée française, comprenant environ 10 corps d'armée, a été refoulé lundi (31 août) par nos troupes entre Reims et Verdun. La poursuite s'est continuée aujourd'hui. Une offensive française, venant de Verdun, a été repoussée. Pendant le combat, l'Empereur se trouvait dans l'armée du Kronprinz. Il est resté au milieu des troupes pendant la nuit.

La forteresse de Givet (Ardennes) est tombée le 31 août.

2 Septembre

France. — La marche en avant des armées allemandes continue. Néanmoins l'armée von Kluck semble abandonner la poussée directe sur Paris. De Compiègne, elle incline vers Senlis, Bülow a atteint l'Ourcq, Hausen est devant Reims ; les deux autres armées sont à peu près stationnaires.

De nombreux travaux de défense continuent à être exécutés aux approches de Paris.

La convocation de la classe 1915 pour son recensement et la revision est décidée par décrêt.

3 Septembre

France. — Aucun contact ne s'est produit depuis hier avec l'ennemi signalé dans la région Compiègne-Senlis.

Les précautions étaient d'ailleurs prises pour enrayer tout mouvement offensif de l'ennemi.

Les Allemands ont occupé Reims.

4 Septembre

France. — Peu de modifications dans le front. Seule la première armée allemande (von Kluck), accentuant son mouvement à gauche, a occupé Meaux. Le projet d'encerclement des armées françaises par les Allemands se dessine de plus en plus.

5 Septembre

France. — Les armées allemandes occupent un front passant par le sud de la Ferté-sous-Jouarre (von Kluck), le nord de Montmirail (von Bülow), l'Est d'Épernay, au-dessus de la Marne (Hausen), le Sud-Ouest de Verdun (Würtemberg et Kronprinz).

En face de ces armées, se trouvent concentrées les armées anglo-françaises : maréchal French, en face de Kluck, Franchet d'Espérey, en face de Bülow, Foch en face d'Hausen, de Langle de Cary en face du prince de Würtemberg, Sarrail en face du Kronprinz d'Allemagne.

Sur la droite de l'armée von Kluck se trouve l'armée de Paris que commande Maunoury, tandis que les armées Dubail et Castelnau, appuyées sur nos places fortes de l'Est, s'opposent à l'armée du Kronprinz.

Communiqué officiel. — L'ennemi, poursuivant son large mouvement de conversion, continue de laisser le camp retranché de Paris sur sa droite et de marcher dans la direction du Sud-Est.

A notre droite, Lorraine, Vosges, on se bat toujours pied à pied avec des alternatives diverses.

Maubeuge, violemment bombardée, résiste avec vigueur.

6 Septembre

France. — A notre aile gauche, la situation respective des armées françaises et allemandes n'a subi aucune modification intéressante. La manœuvre débordante de l'ennemi semble définitivement conjurée sur notre centre et à droite.

Les troupes de la défense avancée de Paris ont eu le contact avec des forces adverses paraissant couvrir sur l'Ourcq vers le Sud-Est le mouvement du gros de l'aile droite allemande. Le petit engagement qui en est résulté a tourné à notre avantage.

A Maubeuge, le bombardement a continué avec une extrême violence, la place résiste malgré la destruction de trois forts.

L'ennemi reste actuellement éloigné de Paris. Les travaux de défense se poursuivent avec activité. A signaler les services rendus par les automobiles de Paris, qui, réquisitionnées, ont transporté de nombreuses troupes sur le champ de bataille du nord-est du camp retranché.

Le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, adresse l'ordre du jour suivant à ses troupes :

Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de

regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi!

Une troupe, qui ne peut plus avancer, devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

7 Septembre

France. — Une action générale est engagée sur une ligne passant par Nanteuil, Meaux, Sézanne, Vitry-le-François et s'étendant jusqu'à Verdun.

Grâce à une action très vigoureuse de nos troupes, aidées par l'armée britannique, les forces allemandes, qui s'étaient avancées avant-hier et hier jusque dans la région de Coulommiers et de La Ferté-Gaucher, ont dû, dans la soirée d'hier, marquer un mouvement de recul.

Dans un récent combat, deux militaires du 137e d'infanterie, les soldats Broussard et Turcot, ont enlevé le drapeau du 26e régiment d'infanterie allemande, dont le colonel, au même moment, était fait prisonnier. En récompense de ce brillant fait d'armes, le Président de la République, sur la proposition du Ministre de la Guerre, a signé un décret conférant la croix de la Légion d'honneur au drapeau du 137e régiment d'infanterie.

— Le général Tulff von Tschepe und Weidenbach (8e corps d'armée allemand) adresse à ses troupes cet ordre du jour :

Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint; les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées. La grande décision est indiscutablement proche : demain donc la totalité des forces de l'armée allemande, ainsi que toutes celles de notre corps d'armée, devront être engagées sur toute la ligne allant de Paris à Verdun pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne. J'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle! Tout dépend du résultat de la journée de demain!

Ce document a été trouvé dans le local où était installé, à Vitry-le-François, le 8e corps d'armée allemand.

8 Septembre

France. — A l'aile gauche, les armées alliées, y compris les éléments de la défense avancée de Paris, sont en progression continue depuis les rives de l'Ourcq jusque dans la région de Montmirail. L'ennemi se replie dans la direction de la Marne; entre

LES FRONTS DE L'ARMÉE ALLEMANDE DU 16 AOUT AU 8 SEPTEMBRE 1914.

Meaux et Sézanne, les troupes franco-anglaises ont fait de nombreux prisonniers, dont un bataillon d'infanterie, une compagnie de mitrailleuses, et pris de nombreux caissons.

A notre centre, de violents combats se sont livrés entre Fère-Champenoise, Vitry-le-François et la pointe sud de l'Argonne. Nous n'avons été nulle part refoulés et l'ennemi a perdu du terrain aux abords de Vitry-le-François, où un mouvement de repli de sa part a été nettement constaté.

A notre droite, une division allemande a attaqué sur l'axe Château-Salins-Nancy, mais elle a été repoussée au nord de la forêt de Champenoux; d'autre part, plus à l'Est, nos troupes ont repris la crête de Saint-Mandray et le col des Journaux.

Pas de modification à la situation en Alsace.

9 Septembre

France. — A l'aile gauche, l'ennémi se replie devant l'armée anglaise qui poursuit son offensive dans la direction de la Marne; elle franchit cette rivière; l'ennemi a reculé d'environ 40 kilomètres.

Au centre, notre avance est lente, mais générale.

A l'aile droite, aucun changement notable.

Deux drapeaux ont été enlevés aux Allemands au cours des combats engagés sur les bords de l'Ourcq.

10 Septembre

France. — Le général Maunoury adresse aux troupes de la 6e armée l'ordre du jour qui suit :

La 6e armée vient de soutenir pendant 5 jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure ; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer. Vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir. Vous avez répondu au delà même de ce qui paraissait possible. Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez les glorieuses satisfactions vous ne les laisserez plus échapper.

Quant à moi si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été décerné dans ma longue carrière, celui de commander à des hommes tels que vous.

C'est avec une vive émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus, depuis quarante-quatre ans, tous mes efforts et toutes mes énergies, la revanche de 1870.

Merci à vous et honneur à tous les combattants de la 6e armée.

Claye (Seine-et-Marne), 10 septembre 1914.

11 Septembre

France. — 1er *Communiqué officiel français.* — A l'aile gauche, les troupes anglo-françaises ont franchi la Marne entre La Ferté-sous-Jouarre, Charly et Château-Thierry.

Au cours de sa progression, l'armée britannique a fait de nombreux prisonniers et pris des mitrailleuses.

Entre Château-Thierry et Vitry-le-François, la Garde prussienne a été rejetée au nord des marais de Saint-Gond. L'action continue avec une grande violence dans la région comprise entre le camp de Mailly et Vitry-le-François.

Au centre et à l'aile droite, situation stationnaire sur l'Ornain et en Argonne, où les deux adversaires maintiennent leurs positions.

Du côté de Nancy, l'ennemi a légèrement progressé sur la route de Château-Salins. Par contre, nous avons gagné du

terrain dans la forêt de Champenonx. Les pertes sont considérables de part et d'autre.

2° *Communiqué officiel français.* — A l'aile gauche, notre succès s'accentue, nos progrès ont continué au nord de la Marne et dans les directions de Soissons et de Compiègne. Les Allemands nous ont abandonné de nombreuses munitions, du matériel, des blessés et des prisonniers. Nous avons pris un nouveau drapeau; l'armée britannique s'est emparée de 11 canons et d'un matériel important et a fait 1 200 à 1 500 prisonniers.

Au centre, l'ennemi a cédé sur tout le front entre Sézanne et Revigny. Dans l'Argonne, les Allemands n'ont pas encore reculé. Malgré les efforts fournis par les troupes au cours de ces cinq journées de bataille, elles trouvent encore l'énergie de poursuivre l'ennemi.

Les Allemands annoncent que Maubeuge a capitulé et que le gouverneur de la place a été dirigé sur la forteresse de Torgau.

Maubeuge avait recueilli un certain nombre de soldats alliés n'ayant pu rejoindre leurs corps après les batailles de Mons et de Charleroi. De plus, les Allemands dénomment volontiers « prisonniers » les nombreux civils emmenés par eux en captivité au mépris du droit des gens. Tout de même le chiffre de 4000 prisonniers donné par l'état-major allemand a paru excessif à la grande majorité de la presse neutre.

La défense de Maubeuge avait été jugée si honorable, que le Kronprinz, suivant un usage constant, rendit au commandant son épée, mais il crut devoir annuler ce geste en se portant caution d'une téméraire affirmation au sujet de balles dum-dum qui auraient été trouvées dans la citadelle.

12 Septembre

France. — La bataille de la Marne a pris fin par la retraite générale des armées allemandes.

Le général Joffre adresse aux troupes placées sous son commandement l'ordre du jour qui suit :

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable. La retraite des Ire, IIe et IIIe armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la IVe armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize.

Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et quan-

tité de munitions. Partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan.

La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-officiers et soldats, vous avez répondu à mon appel, tous vous avez bien mérité de la Patrie.

JOFFRE.

A la demande du général Joffre et sur la proposition du Ministre de la Guerre, le Gouvernement a décidé de conférer la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur aux généraux Maunoury et Dubail, et celle de grand-officier au général Foch.

13 Septembre

France. — Malgré les fatigues occasionnées par cinq jours de combats incessants, nos troupes poursuivent vigoureusement l'ennemi dans sa retraite générale. Celle-ci a été si précipitée sur certains points, que nos troupes ont ramassé dans les quartiers généraux, à Montmirail notamment, les cartes, documents, papiers personnels, ainsi que des paquets de lettres reçues ou à expédier.

Partout, et entre autres régions dans celle de Fromentières, l'ennemi a abandonné des batteries d'obusiers et de nombreux caissons. Les prisonniers donnent une impression marquée de dénuement, de surmenage et de découragement ; les chevaux sont particulièrement harassés.

A notre aile gauche, l'ennemi continue son mouvement de retraite ; il a évacué Amiens, se repliant vers l'Est, entre Soissons et Reims. Les Allemands se sont retirés au nord de la Vesle ; ils n'ont pas défendu la Marne, au sud-est de Reims.

Au centre, l'ennemi, qui a perdu Revigny et Brabant-le-Roi, tient encore dans le sud de l'Argonne.

A notre aile droite, les forces adverses qui étaient sur la Meurthe battent en retraite. Outre Saint-Dié et Lunéville, nous avons réoccupé Raon-l'Etape, Baccarat, Réméréville, Nomény, Pont-à-Mousson.

En Belgique, l'armée belge a poussé une offensive vigoureuse au sud de Lierre.

— M. Millerand, ministre de la Guerre, a donné connaissance au Conseil du télégramme suivant, qu'il a reçu ce matin du général Joffre :

Commandant en chef à Ministre Guerre, Bordeaux.

Notre victoire s'affirme de plus en plus complète ; partout l'ennemi est en retraite, partout les Allemands abandonnent prisonniers, blessés, matériel. Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes pendant cette lutte formidable, qui a duré du 5 au 12 septembre, toutes nos armées, surexcitées par le succès, exécutent une poursuite sans exemple. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de 100 kilomètres en six jours de lutte. Nos armées au centre sont déjà au nord de la Marne ; nos troupes, comme celles de nos alliés, sont admirables de moral, d'endurance et d'ardeur. La poursuite sera continuée avec toute notre énergie, le Gouvernement de la République peut être fier de l'armée qu'il a préparée.

JOFFRE.

14 Septembre

France. — A notre aile gauche, l'ennemi avait préparé au nord de l'Aisne, entre Compiègne et Soissons, une ligne de défense qu'il a dû abandonner. Les détachements qu'il avait à Amiens se sont retirés sur Péronne et Saint-Quentin.

Nous avons rejoint les arrière-gardes allemandes ; l'ennemi semble faire tête sur le front jalonné par l'Aisne.

Au centre, l'ennemi semble également vouloir résister sur les hauteurs, au nord-ouest et au nord de Reims. Entre l'Argonne et la Meuse, il a continué à se replier.

A notre aile droite, en Woëvre, nous avons réussi à dégager le fort de Troyon, violemment attaqué à plusieurs reprises ces jours derniers.

En Lorraine, nos détachements de poursuite gardent, comme partout ailleurs, le contact avec les Allemands. La situation morale et sanitaire de nos armées demeure excellente.

15 Septembre

France. — A notre aile gauche, nos armées sont en contact étroit avec l'ennemi sur tout le front jalonné par les hauteurs au nord de l'Aisne, à l'ouest et au nord de Reims.

Au centre, les forces ennemies qui occupaient le sud de l'Argonne ont accentué leur mouvement de retraite, en s'écoulant entre Argonne et Meuse ; elles tenaient hier, en fin de journée, le front Varennes-Consenvoye.

A notre aile droite, les Allemands se replient sur Étain, Metz, Delme et Château-Salins.

Dans les Vosges et en Alsace, situation inchangée.

Belgique. — Communiqué belge. — Après quatre jours de combat acharné dans le triangle Bruxelles-Louvain-Malines, les troupes belges se sont repliées sous les forts d'Anvers devant des forces numériquement supérieures.

Sur la route de Bruxelles, les Allemands avaient de fortes positions défensives. Pour les conserver, ils ont fait appel à toutes leurs forces disponibles en Belgique et, en plus, à deux corps d'armée destinés à la France.

Les pertes belges sont importantes, mais celles des Allemands sont encore plus grandes.

Le but principal de cette sortie était d'attirer sur nous des forces allemandes afin qu'elles ne puissent être dirigées sur la France; il a été pleinement atteint.

Communiqué allemand. — « A l'Ouest, des combats violents, dont le résultat est jusqu'à présent indécis, ont eu lieu. A l'aile droite de notre armée, une tentative des Français de rompre nos lignes a été repoussée victorieusement. Sur aucun point il n'y a de résultat décisif. »

Et c'est là tout l'aveu d'une bataille de sept jours qui a fait perdre aux Allemands de 70 à 80 kilomètres en moyenne!

16 Septembre

France. — L'ennemi livre une bataille défensive sur tout le front, dont certaines parties ont été fortement organisées par lui.

Ce front est jalonné par la région de Noyon, les plateaux au nord de Vic-sur-Aisne et de Soissons, le massif de Laon, les hauteurs au nord et à l'ouest de Reims et une ligne qui vient aboutir au nord de Ville-sur-Tourbe (à l'ouest de l'Argonne), prolongée au delà de l'Argonne par une autre qui passe au nord de Varennes (ce dernier point abandonné par l'ennemi) et atteint la Meuse vers le bois Forges (au nord de Verdun).

Rien de nouveau en avant de Nancy et dans les Vosges.

Au cours de la poursuite que nous avons exécutée après la bataille de la Marne, les Allemands nous ont abandonné de nombreux prisonniers auxquels viennent s'ajouter une foule de traînards cachés dans les bois.

Le décompte de ces prisonniers et du matériel capturé n'a pu encore être fait exactement. C'est pourquoi le Ministère de la Guerre, ne voulant pas produire de chiffres fantaisistes, s'abstient encore de donner des précisions.

Communiqué anglais. — La position générale de nos forces le long de l'Aisne est toujours favorable.

L'ennemi a fait plusieurs contre-attaques, principalement contre le 1er corps d'armée anglais. Il fut repoussé et a dû même céder légèrement le terrain devant nos troupes et le corps français à notre droite.

A gauche, les pertes ennemies sont élevées.

Communiqué allemand. — Le Chancelier de l'Empire télégraphie du grand quartier général que, contrairement aux informations publiées par la presse anglaise et française, sur aucun point les Russes ou les Français ne se trouvent sur territoire allemand.

Sur la frontière d'Alsace-Lorraine, les Français ont été rejetés sur la Moselle.

Ils occupent des positions sur la Meuse supérieure, derrière les forts de cette région.

Toutes leurs tentatives d'attaquer les positions allemandes entre la Meuse moyenne et l'Oise moyenne ont échoué piteusement, avec de grosses pertes pour eux.

En Belgique, le calme règne partout.

17 Septembre

France. — La bataille se poursuit sur tout le front entre l'Oise et la Meuse; les Allemands occupant des positions organisées défensivement et armées d'artillerie lourde, notre progression ne peut être que lente, mais l'esprit d'offensive anime nos troupes qui font preuve de vigueur et d'entrain. Elles ont repoussé avec succès les contre-attaques que l'ennemi a tentées de jour et de nuit. Leur état moral est excellent.

— L'amiral Jellicoe, commandant en chef des forces anglo-françaises dans la mer du Nord et l'Océan, a envoyé le télégramme suivant au général Joffre :

17 septembre 1914.

Les officiers et marins de la grande flotte britannique ont l'honneur de présenter leurs plus vives félicitations à leurs camarades de l'armée française alliée, en raison de leurs récents succès.

18 Septembre

France. — A notre aile gauche, sur les hauteurs au nord de l'Aisne, nous avons légèrement progressé sur certains points. Trois retours offensifs tentés par les Allemands contre l'armée anglaise ont échoué.

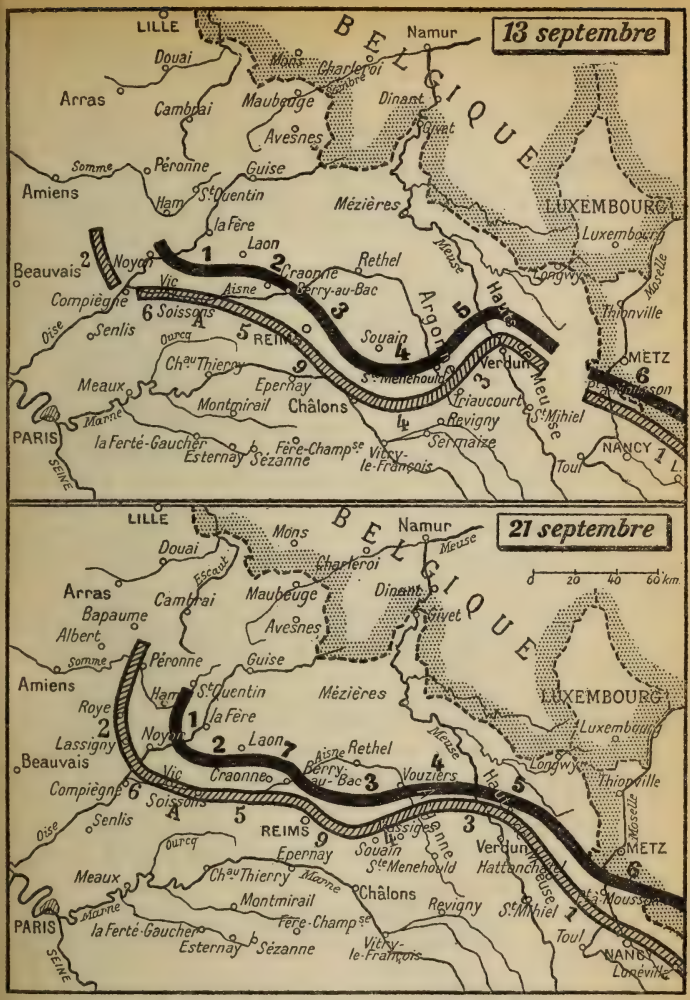
LA BATAILLE DE LA MARNE

	Franco-Anglais		Allemands
2	2e armée (général de Castelnau)	1	1re armée (général von Kluck)
3	3e armée (général Sarrail)	2	2e armée (général von Bülow)
4	4e armée (général de Langle de Cary)	3	3e armée (général von Einem)
5	5e armée (général Franchet d'Esperey)	4	4e armée (duc de Wurtemberg)
6	6e armée (général Maunoury)	5	5e armée (kronprinz de Prusse)
9	9e armée (général Foch)	6	6e armée (kronprinz de Bavière)
A	armée anglaise (maréchal French).		

Ch Bonnesseur

SITUATION DES ARMÉES LES 5 ET 9 SEPTEMBRE 1914.

LA BATAILLE DE LA MARNE



	Franco-Anglais		Allemands	
1	1re armée	(général Dubail)	1	1re armée (général von Kluck)
2	2e armée	(général de Castelnau)	2	2e armée (général von Bulow)
3	3e armée	(général Sarrail)	3	3e armée (général von Einem)
4	4e armée	(général de Langle de Cary)	4	4e armée (duc de Wurtemberg)
5	5e armée	(général Franchet d'Esperey)	5	5e armée (kronprinz de Prusse)
6	6e armée	(général Maunoury)	6	6e armée (kronprinz de Bavière)
9	9e armée	(général Foch)	7	7e armée (général von Heeringen)
A	armée anglaise (marqt French)			

Ch. Bonnesseur

SITUATION DES ARMÉES LES 13 ET 21 SEPTEMBRE 1914.

De Craonne à Reims, nous avons nous-mêmes repoussé de très violentes contre-attaques exécutées la nuit ; l'ennemi a en vain essayé de prendre l'offensive contre Reims.

19 Septembre

France. — A notre aile gauche, sur la rive droite de l'Oise et dans la direction de Noyon, nous avons progressé : nous tenons les hauteurs de la rive droite de l'Aisne en face d'un ennemi qui paraît se renforcer par l'apport de troupes venues de Lorraine.

20 Septembre

France. — A notre aile gauche, nous avons encore réalisé, sur la rive droite de l'Oise, de légers progrès. L'honneur de la prise d'un nouveau drapeau revient à une division d'Algérie. Toutes les tentatives faites par les Allemands, appuyés par une nombreuse artillerie, pour rompre notre front entre Craonne et Reims, ont été repoussées. Autour de Reims, la hauteur de Brimont, dont nous avions conquis une partie, a été reprise par l'ennemi. En revanche, nous nous sommes emparés du massif de la Pompelle. Les Allemands se sont acharnés, sans raison militaire, à tirer sur la cathédrale de Reims qui est en flammes.

Communiqué allemand. — Dans l'attaque contre les armées franco-anglaises des progrès ont été faits sur quelques points.

Reims se trouve sur le front de bataille. Les Allemands ont été forcés de répondre au feu. Il est regrettable que de ce fait la ville elle-même ait subi des dégâts. On a donné des instructions pour que la cathédrale soit épargnée dans la mesure du possible.

Dans les Vosges, les attaques des troupes françaises massées au Donon près de Senones et de Saales ont été repoussées.

21 Septembre

France. — A notre aile gauche, sur la rive droite de l'Oise, nous avons progressé jusqu'à la hauteur de Lassigny, à l'ouest de Noyon. A l'est de l'Oise, et au nord de l'Aisne, les Allemands ont manifesté une recrudescence d'activité ; des combats violents, allant jusqu'à la charge à la baïonnette, se sont livrés dans la région de Craonne. L'ennemi a été partout repoussé avec des pertes considérables.

Autour de Reims, l'ennemi n'a tenu aucune attaque d'infanterie et s'est borné à canonner notre front avec de grosses pièces.

22 Septembre

France. — A notre aile gauche, sur la rive droite de l'Oise, les Allemands ont dû céder du terrain devant les attaques françaises.

Entre l'Oise et l'Aisne, situation sans changement. L'ennemi n'a pas attaqué sérieusement, se bornant, hier soir, à une longue canonnade.

Au centre, entre Reims et Souain, l'ennemi a tenté une offensive qui a été repoussée, tandis qu'entre Souain et l'Argonne nous avons fait quelques progrès.

Dans les airs. — Raid d'aviateurs anglais sur les hangars à Zeppelins de Düsseldorf.

Sur mer. — Un sous-marin allemand torpille et coule trois croiseurs de la flotte britannique de la mer du Nord : *Aboukir*, *Hogue* et *Cressy*; chacune de ces unités déplace 12 200 tonnes et compte environ 755 hommes d'équipage.

23 Septembre

France. — A notre aile gauche, sur la rive droite de l'Oise, nous avons progressé dans la région de Lassigny où se sont livrés des combats violents.

Situation sans changement sur la rive gauche de l'Oise et au nord de l'Aisne.

Au centre, entre Reims et la Meuse, aucune modification notable.

24 Septembre

France. — La bataille engagée sur l'Aisne dure depuis huit jours, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner si on se reporte aux souvenirs de la guerre russo-japonaise.

A notre aile gauche, entre la Somme et l'Oise nos troupes ont progressé dans la direction de Roye. Un détachement a occupé Péronne et s'y est maintenu malgré de vives attaques de l'ennemi.

25 Septembre

France. — A notre aile gauche, une action très violente est engagée entre celles de nos forces qui opèrent entre la Somme et l'Oise et les corps d'armée que l'ennemi a groupés dans la région Tergnier-Saint-Quentin.

A l'est de l'Argonne, l'ennemi n'a pu déboucher de Varennes.

Sur la rive droite de la Meuse il est parvenu à prendre pied sur les Hauts-de-Meuse, dans la région du promontoire d'Hattonchâtel, et a poussé dans la direction de Saint-Mihiel. Il a canonné les forts de Paroches et du Camp-des-Romains.

Par contre, au sud de Verdun, nous restons maîtres des Hauts-de-Meuse, et nos troupes, débouchant de Toul, se sont avancées jusque dans la région de Beaumont.

A notre aile droite (Lorraine et Vosges), nous avons repoussé des attaques peu importantes sur Nomény.

Communiqué allemand. — La suite des opérations, sur le front extrême de notre aile droite, a conduit à de nouveaux combats dont le dénouement n'est pas encore survenu.

Au centre du front de bataille, rien à signaler aujourd'hui, à part quelques actions isolées des deux parties.

Le Camp-des-Romains, près de Saint-Mihiel, le premier des forts d'arrêt au sud de Verdun, est tombé aujourd'hui. Le régiment bavarois von der Thann a hissé le drapeau allemand sur le fort. A cet endroit nos troupes ont franchi la Meuse.

26 Septembre

France. — A notre aile gauche, la bataille continue très violente entre la Somme et l'Oise.

Entre l'Oise et Soissons, nos troupes ont légèrement progressé ; l'ennemi n'a tenté aucune attaque.

En Woëvre, l'ennemi a pu franchir la Meuse dans la région de Saint-Mihiel, mais l'offensive prise par nos troupes l'a déjà, en majeure partie, rejeté sur la rivière.

Dans le sud de la Woëvre, nos attaques n'ont cessé de progresser ; le XIVe corps allemand s'est replié après avoir subi de grosses pertes.

Le corps expéditionnaire indien débarque en France.

27 Septembre

France. — A notre aile gauche, la bataille s'est continuée avec des progrès sensibles de notre part, sur un front très étendu entre l'Oise et la Somme et au nord de la Somme.

De l'Oise à Reims, très violentes attaques allemandes sur plusieurs points, quelques-unes menées jusqu'à la baïonnette, et toutes repoussées. Les lignes de tranchées françaises et allemandes ne se trouvent, en maints endroits, qu'à quelques centaines de mètres les unes des autres.

Au centre, de Reims à Souain, la Garde prussienne a prononcé, sans succès, une vigoureuse offensive et a été rejetée dans la région de Berru et Nogent-l'Abbesse. De Souain à l'Argonne l'ennemi a attaqué dans la matinée d'hier, avec avantage, entre la route de Sommepy-Châlons et la voie ferrée Sainte-Menehould-Vouziers. En fin de journée, nos troupes ont regagné le terrain perdu.

Belgique. — Les Allemands occupant Malines se dirigent sur Anvers.

28 Septembre

France. — Les Allemands n'ont cessé de renouveler, sur tout le front, des attaques d'une violence inouïe, dans un ensemble qui dénote des instructions du haut commandement de chercher la solution de la bataille.

Non seulement ils n'y sont pas parvenus, mais, au cours de l'action, nous avons pris un drapeau, des canons et fait de nombreux prisonniers. Le drapeau a été enlevé à l'ennemi par le 24e régiment d'infanterie coloniale. Tous nos commandants d'armée signalent que le moral de nos troupes, malgré les fatigues résultant de cette lutte ininterrompue, reste excellent, et qu'ils ont même du mal à les retenir d'aller aborder l'ennemi abrité dans des organisations défensives.

Un Taube survole Paris et jette deux bombes, l'une tue un vieillard, l'autre blesse grièvement une fillette.

Belgique. — Attaque des forts d'Anvers par les Allemands. Liége, Namur sont tombés. Bruxelles est occupé. Anvers reste la seule forteresse debout.

29 Septembre

France. — D'une façon générale notre front est jalonné, de l'Est à l'Ouest, comme il suit :

Région de Pont-à-Mousson, Apremont, la Meuse;

Dans la région de Saint-Mihiel : les hauteurs au nord de Spada et la partie des Hauts-de-Meuse au sud-est de Verdun;

Région de Varennes : le nord de Souain, la Chaussée romaine qui aboutit à Reims, les avancées de Reims, la route de Reims à Berry-au-Bac, les hauteurs dites du Chemin des Dames sur la rive droite de l'Aisne. La ligne se rapproche ensuite de l'Aisne jusque dans la région de Soissons. Entre Soissons et la forêt de l'Aigle, elle comprend les premiers plateaux de la rive droite de l'Aisne;

Entre l'Aisne et la Somme, elle passe par Ribécourt (qui est à nous), Lassigny (occupé par l'ennemi), Roye (à nous), Chaulnes (à l'ennemi);

Au nord de la Somme, elle se prolonge sur les plateaux entre Albert et Combles.

Nous avons fait encore de nombreux prisonniers au cours de la journée d'hier : ils appartiennent notamment au VIIe corps actif, au VIIe de réserve, aux Xe, XIIe, XVe et XIXe corps d'armée allemands.

30 Septembre

France. — L'ennemi a prononcé une vigoureuse attaque sur Tracy-le-Mont, au nord-est de la forêt de l'Aigle, et a été repoussé avec de fortes pertes.

En Woëvre, après de violents combats nos troupes ont avancé sur plusieurs points, notamment à l'est de Saint-Mihiel.

Belgique. — Bombardement et destruction des bassins d'Anvers.

RÉSUMÉ DE LA SITUATION MILITAIRE DU MOIS DE SEPTEMBRE

(Rapport de l'état-major général)

A la suite de nos échecs du mois d'août, en Belgique, le généralissime avait pris le parti de reculer en bon ordre et de ne prendre l'offensive que lorsque ses lignes seraient rétablies.

Le 5 septembre, les conditions que recherchait le général en chef sont remplies. En effet, notre gauche (armée Maunoury, armée anglaise, armée d'Esperey) n'a plus à craindre d'être coupée.

Au contraire, l'armée allemande de droite (général von Kluck), en marchant au Sud vers Meaux et Coulommiers, offre son flanc droit à l'armée Maunoury.

Le 5 au soir, le général en chef ordonne l'offensive générale.

Dès le 8 septembre, la menace dirigée par le général Maunoury contre la droite allemande produit son effet.

L'ennemi ramène du Sud au Nord deux corps d'armée et exécute une conversion face à l'Ouest.

Ainsi il présente un point faible à l'armée anglaise, qui, partie le 6 de la ligne Rozoy-Lagny, se redresse immédiatement vers le Nord et passe la Marne le 9, prenant de flanc l'armée allemande qui est aux prises depuis le 6 avec le général Maunoury.

A la droite des Anglais, l'armée d'Esperey attend, elle aussi, et

franchit la Marne, repoussant avec énergie ce qui est devant elle et, plus encore, appuyant l'action de ses voisins, armée anglaise à gauche, armée Foch à droite.

C'est en effet sur notre centre, formé de l'armée Foch, qui a été constituée le 20 août, que les Allemands vont chercher la revanche de l'échec de leur droite; car s'ils nous percent entre Sézanne et Mailly, la situation se renversera à leur profit.

Du 6 au 9 septembre, l'armée Foch subit des assauts répétés; mais le 9 au soir, la gauche de cette armée, se portant d'Ouest en Est vers Fère-Champenoise, prend de flanc la garde prussienne et les corps saxons qui attaquaient au sud-est de cette localité.

Cette manœuvre audacieuse décide du succès. Les Allemands se retirent précipitamment et, le 11 au matin, le général Foch entre à Châlons-sur-Marne.

A sa droite, l'armée de Langle de Cary s'est également portée en avant. Le 12, elle prolonge solidement, après de vives rencontres, l'armée du général Foch.

Simultanément, l'armée Sarrail a pu se redresser vers le Nord et, non sans de violents combats, précipiter la retraite allemande, qu'accélèrent, de Nancy aux Vosges, les opérations offensives des armées de Castelnau et Dubail.

Le rétablissement stratégique est accompli.

Dès le 13 septembre, la résistance allemande, appuyée sur de fortes organisations défensives préparées à l'avance, nous interdisait d'espérer que la poursuite pût se continuer sans arrêt. Une nouvelle bataille commence.

La bataille de la Marne, dont nous avons donné les phases jour par jour, a été une action engagée en rase campagne; elle a débuté par une reprise générale d'offensive française contre un ennemi qui ne s'y attendait pas et qui n'avait pas eu le temps d'organiser sérieusement des positions défensives. Il n'en est pas de même pour la bataille de l'Aisne, où l'adversaire, qui se repliait, s'est arrêté sur des positions que la nature du terrain rend, en beaucoup d'endroits, très solides par elles-mêmes et dont il a pu, progressivement, améliorer l'organisation. Cette bataille de l'Aisne prend donc, sur une grande partie du front, un caractère de guerre de forteresse, analogue aux opérations de Mandchourie. On peut ajouter que la puissance exceptionnelle du matériel d'artillerie lourde allemande et du canon de 75 français, donne une valeur particulière aux fortifications passagères que les deux adversaires ont établies.

Il s'est donc agi de conquérir les lignes retranchées successives, toutes précédées de défenses accessoires, notamment de réseaux de fils de fer avec mitrailleuses en caponnière. Dans ces conditions, la progression ne peut être que lente, et il arrive très fréquemment que les attaques ne progressent que de 500 mètres à 1 kilomètre par jour.

Dans cette bataille, l'état-major allemand garde l'espoir de

tourner notre gauche, comme nous formons celui de déborder sa droite.

Le développement de ces deux efforts caractérise cette phase de la guerre.

Il en résulte une lutte de vitesse qui, à la fin d'octobre, prolonge jusqu'à la mer du Nord les fronts en présence : c'est véritablement la « course à la mer ».

Dans cette course, les Allemands ont sur nous un avantage : la forme concentrique de leur front, qui abrège leurs transports.

Malgré cet avantage, le mouvement enveloppant de leur droite, poursuivi avec douze corps actifs, six corps de réserve et quatre corps de cavalerie, a totalement échoué.

Cet échec a été la confirmation de la victoire de la Marne.

Dès le 11 septembre, le général Joffre a orienté contre la droite allemande l'effort de l'armée Maunoury. Mais cette armée, avec les effectifs dont elle dispose, ne peut suffire à la tâche.

Vers le 20 septembre, une nouvelle armée est donc constituée à la gauche de l'armée Maunoury et est confiée au général de Castelnau.

Cette armée s'établit fortement dans la région Lassigny-Roye-Péronne, appuyée à sa gauche par les divisions territoriales du général Brugère (21-26 septembre).

Mais pour atteindre notre but, ce n'est pas encore assez, et le 30 septembre, plus haut que l'armée de Castelnau, c'est l'armée de Maud'huy qui entre en ligne, occupant la région d'Arras et de Lens et se prolongeant vers le Nord pour donner la main aux divisions sorties de Dunkerque.

D'autre part, pendant qu'à notre aile gauche, la ligne de bataille se prolonge de plus en plus vers le Nord et tend à la mer, entre l'Oise et l'Argonne, les armées Maunoury, d'Espérey et de Langle de Cary trouvent en face d'elles des positions très fortes, hauteurs de l'Aisne, de Berru, de Nogent-l'Abbesse, de Moronvillers, élévations boisées de l'Argonne occidentale.

En septembre, elles ont à soutenir une attaque générale très rudement conduite. Cette attaque est repoussée notamment à l'est de Reims, le 26 septembre.

L'Empereur a assisté à cet échec de ses troupes, comme huit jours plus tard à celui d'Ypres.

De notre côté, à des offensives violentes, qui risquaient d'être plus onéreuses que productives, on a substitué des opérations de moindre envergure qui nous ont permis souvent de gagner du terrain.

De l'Argonne aux Vosges, même état de choses.

Nos armées — armée Sarrail et armée Dubail — remplissent avec méthode et succès la tâche qui leur est confiée ; protéger notre flanc droit contre toute attaque partie de Metz-Thionville ; maintenir en face d'elles, par une offensive continue, le plus grand nombre possible de corps allemands ; libérer, autant que

faire se peut, le sol national occupé par l'ennemi, notamment en Woëvre et autour de Verdun.

Dans une première période (13-29 septembre), l'ennemi prend le dessus, s'installe à Saint-Mihiel, pénètre sur les Hauts-de-Meuse et serre de près Verdun. Ce n'est heureusement pas pour longtemps.

Au cours du mois de septembre, la coopération des armées alliées est intime ; mais l'armée belge est enfermée dans le camp retranché d'Anvers. D'autre part, quelque grande que soit la valeur du contingent que l'Angleterre nous a envoyé, celui-ci est faible numériquement.

C'est donc, pour les neuf dixièmes, aux troupes françaises qu'est revenue la mission et l'honneur de briser le formidable effort de l'Allemagne.

Dans l'air

Au sujet des cinq bombes lancées du haut d'un Taube sur Paris, voici ce qu'écrit M. de Mun dans l'*Écho de Paris :*

« C'est un bel exploit et qui ajoute un trait de plus à l'histoire de la barbarie germanique.

« Car il faut le dire tout de suite et très haut, au moment où, pour la première fois, le fait vient de se produire. Que les avions soient employés à l'action militaire, à la perturbation des corps de troupe, à la destruction des ouvrages d'art, des lignes ferrées ou des gares nécessaires à leurs mouvements, c'est le droit de guerre.

« Mais jeter des bombes, sans aucune raison d'intérêt stratégique ou tactique, sur une population tranquille de travailleurs inoffensifs, c'est un acte de pure sauvagerie. Les Parisiens ne s'en sont pas émus : aucune panique n'a troublé le quartier. Mais il faut immédiatement enregistrer l'attentat, pour le joindre au formidable dossier qui s'accumule contre l'Allemagne, et la met au ban des nations... »

Octobre 1914.

1er Octobre

France. — En Woëvre, nous occupons Seicheprey et poussons jusque sur les pentes du Rupt-de-Mad.

2 Octobre

France, — A notre aile gauche, la bataille continue très violente, notamment dans la région de Roye, où les Allemands paraissent avoir concentré des forces importantes. Le front de combat se prolonge actuellement jusque dans la région au sud d'Arras.

Sur la Meuse, les Allemands ont tenté de jeter, près de Saint-Mihiel, un pont qui a été détruit cette nuit.

En Woëvre, notre offensive continue; elle progresse pas à pas, notamment dans la région entre Apremont et Saint-Mihiel.

Belgique. — *Communiqué allemand.* — Devant Anvers, les forts de Wavre-Sainte-Catherine et la redoute de Dortweldt avec leurs ouvrages intermédiaires, ont été pris d'assaut, vendredi après-midi à 5 heures. Le fort de Waehlem a été investi. La ville de Termonde, qui est un important point d'appui pour nos troupes d'avant-garde à l'Ouest, se trouve en notre possession.

3 Octobre

France. — Dans la région de Roye, violentes attaques allemandes repoussées. — Dans le bois de la Grurie (Argonne), le 16e corps allemand (armée du Kronprinz) est refoulé au nord de la route Varennes-La Harazée-Vienne-la-Ville. Nous progressons lentement sur les Hauts-de-Meuse.

Belgique. — *Communiqué allemand.* — Dans l'offensive contre Anvers sont tombés entre nos mains les forts de Lierre, de Waelhem, de Konigshot et les redoutes intermédiaires. Nous nous sommes emparés dans les positions, entre les forts, de trente canons.

La brèche faite dans la ceinture extérieure des forts permet de porter l'offensive contre la ligne intérieure des forts et contre la ville.

4 Octobre

France. — Dans l'Argonne, nous avons refoulé l'ennemi vers le Nord. Dans la Woëvre méridionale,nous progressons.

5 Octobre

France. — A notre aile gauche, la lutte bat son plein dans la région d'Arras, sans qu'aucune décision ait été encore obtenue.

Dans la région de Soissons, des tranchées ont été prises.

Sur d'autres points, nous avons dû céder du terrain.

En Woëvre, nous avons fait quelques progrès entre Apremont et la Meuse et sur le Rupt-de-Mad.

Belgique. — *Communiqué allemand.* — Devant Anvers, les forts de Kessel et de Brochem ont été réduits au silence. La ville de Liége et le fort du chemin de fer sur la ligne de Malines à Anvers ont été pris.

6 Octobre

France. — A notre aile gauche, le front prend une extension de plus en plus grande. De la cavalerie allemande est signalée aux environs de Lille, précédant des éléments ennemis qui font mouvement par la région Nord de la ligne Tourcoing-Armentières.

Près de Lassigny, l'ennemi a tenté une attaque importante qui a échoué. Sur la rive droite de l'Aisne, au nord de Soissons, nous avons avancé légèrement. Avec la coopération très efficace de l'armée britannique, nous avons réalisé quelques progrès dans la région de Berry-au-Bac.

Belgique. — Le Gouvernement belge et les Légations des puissances alliées quittent Anvers.

Sur mer. — Dans l'après-midi, le torpilleur allemand *S* 116 faisant le service d'avant-postes dans la mer du Nord a été torpillé par un sous-marin anglais et a coulé. Presque tous les hommes de l'équipage ont été sauvés.

7 Octobre

France — A notre aile gauche, la bataille continue toujours avec une grande violence. Les fronts opposés s'étendent jusque dans la région de Lens-La Bassée, prolongés par des masses de cavalerie qui sont aux prises jusque dans la région d'Armentières.

Belgique. — Les Alliés évacuent Anvers.

8 Octobre

France. — A notre aile gauche, dans la région du Nord, l'ennemi n'a progressé nulle part et a reculé sur certains points, particulièrement au nord d'Arras, où l'action se déroule dans de bonnes conditions pour nous.

Les opérations des deux cavaleries se développent maintenant jusqu'à la mer du Nord.

Entre la Somme et l'Oise, dans la région de Roye, l'ennemi est toujours en force, mais nous avons repris la majeure partie des positions que nous avions dû céder.

Au nord de l'Aisne, la densité des troupes allemandes semble diminuer.

Au centre, entre Reims et la Meuse, rien à signaler.

Sur les Hauts-de-Meuse, entre Verdun et Saint-Mihiel, l'ennemi a reculé au nord d'Hattonchâtel; il tient toujours Saint-Mihiel et quelques positions au nord de cette ville sur la rive droite de la Meuse.

Belgique. — *Communiqué allemand.* — Devant Anvers, les forts de Breendorick ont été pris.

L'attaque de l'enceinte intérieure des forts et par suite le bombardement des quartiers de la ville se trouvant derrière cette enceinte ont commencé.

Dans les airs. — *Communiqué allemand.* — La halle aux dirigeables de Düsseldorf a été atteinte par une bombe, lancée par un aviateur ennemi. Le toit de la halle a été traversé par le projectile et l'enveloppe d'un dirigeable, remisé dans le hangar, a été détruite.

9 Octobre

France. — A notre aile gauche, les deux cavaleries opèrent toujours au nord de Lille et de la Bassée et la bataille se poursuit sur la ligne jalonnée par les régions de Lens, Arras, Chaulnes, Roye et Lassigny.

Les Allemands bombardent Sampigny (Meuse) en prenant comme objectif surtout la maison de campagne de M. Poincaré.

Belgique. — Les Allemands, commandés par le général von Baseler, occupent Anvers.

10 Octobre

France. — A notre aile gauche, dans la région comprise entre La Bassée, Armentières et Cassel, les combats engagés entre les cavaleries opposées ont été assez confus, en raison de la nature du terrain.

An nord de l'Oise, nos troupes ont marqué de réels avantages sur plusieurs parties de leurs zones d'action.

Dans la région de Saint-Mihiel, nous avons fait des progrès sensibles.

11 Octobre. — *France.*

Communiqué français.

A notre aile gauche, la cavalerie allemande, qui s'était emparée de certains points de passage sur la Lys, à l'est d'Aires, en a été chassée dans la journée du 10 et s'est retirée, dans la soirée, dans la région d'Armentières.

Entre Arras et l'Oise, l'ennemi a attaqué très vivement, sur la rive droite de l'Ancre, sans réussir à faire des progrès.

Communiqué allemand.

A l'ouest de Lille, une division de cavalerie française a été complètement battue par notre cavalerie.

Le 10 octobre, une autre division de cavalerie a été battue à Hazebrouck et a subi de grandes pertes.

Les combats sur le front n'ont conduit, à l'Ouest, à aucun dénouement.

Le communiqué allemand ci-dessus a motivé un démenti énergique du commandement français.

Au centre, entre l'Oise et Reims, nos troupes ont légèrement progressé au nord de l'Aisne, notamment dans la région au nord-ouest de Soissons.

Entre Craonne et Reims, les attaques allemandes, exécutées la nuit, ont été repoussées.

En Woëvre, les Allemands ont prononcé de très violentes attaques dans la région d'Apremont, à l'est de Saint-Mihiel. Au cours de la nuit du 9 au 10 et dans la journée du 10, Apremont, pris et repris, est resté entre nos mains.

Deux Taubes survolant Paris y jettent des bombes qui tuent quatre habitants

12 Octobre. — *France.*

Communiqué français.

A notre aile gauche, les actions de cavalerie continuent dans la région de La Bassée-Estaires-Hazebrouck. Entre Arras et l'Oise, l'ennemi a tenté plusieurs attaques qui ont échoué, notamment entre Lassigny et Roye.

Au centre, nous avons marqué quelques progrès sur les plateaux de la rive droite de

Communiqué allemand.

Il n'y a pas de nouvelle importante sur le théâtre occidental des opérations.

A l'est de Soissons, des attaques violentes de l'ennemi ont été repoussées.

Des combats acharnés ont lieu sans cesse dans l'Argonne. Nos troupes se fraient un chemin pas à pas dans les fourrés épais et sur un terrain extrê-

l'Aisne, en aval de Soissons, ainsi qu'à l'est et au sud-est de Verdun.

A notre aile droite, dans les Vosges, l'ennemi a attaqué de nuit, dans la région de Ban-de-Sapt, au nord de Saint-Dié ; il a été repoussé.

Un drapeau pris hier, près de Lassigny, appartient au 6e régiment d'infanterie actif poméranien n° 49 du IIe corps d'armée prussien.

mement difficile en se servant de tous les moyens de la guerre de forteresse.

Les Français opposent une résistance opiniâtre. Ils tirent depuis les arbres et ont installé des mitrailleuses entre les branches. Outre des tranchées aménagées par étages, ils ont construit de solides points d'appui que l'on peut comparer à des fortifications.

Le général Hirschauer remplace, à la tête du service de l'aéronautique, le général Bernard.

Un Taube survole Paris.

13 octobre. — *France.*

Communiqué français.

A notre aile gauche, nos forces ont repris l'offensive, dans les régions d'Hazebrouck et de Béthune, contre des éléments ennemis composés, en majeure partie, de cavalerie, venant du front Bailleul-Estaires-La Bassée.

La ville de Lille, tenue par un détachement territorial, a été attaquée et occupée par un corps d'armée allemand.

Entre Arras et Albert nous avons fait des progrès marqués.

Au centre, nous avons progressé dans la région de Berry-au-Bac et avancé légèrement vers Souain.

A l'ouest de l'Argonne et au nord de Malancourt (entre Argonne et Meuse), sur la rive droite de la Meuse, nos troupes, qui tiennent les Hauts-de-Meuse, à l'est de Verdun, ont avancé au sud de la route de Verdun à Metz.

Communiqué allemand.

Nous avons occupé Lille, où nous avons fait 4500 prisonniers. Les autorités de la place avaient déclaré à nos troupes qu'elle était ville ouverte. Cependant, au cours d'une tentative d'enveloppement par Dunkerque, l'ennemi envoya des troupes à Lille avec l'ordre d'y tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée enveloppante. Celle-ci n'arriva pas, naturellement. Il s'ensuivit que la ville, défendue inutilement, éprouva des dommages lors de son occupation par nos troupes.

Il n'y a rien de nouveau à signaler sur le front de l'armée.

Deux batteries lourdes françaises étaient signalées dans le voisinage immédiat de la Cathédrale de Reims. D'autre part, on a observé des signaux lumineux partant d'une des tours du monument. Il va sans dire que toutes les mesures militaires prises par l'ennemi pour nuire

Dans la région d'Apremont, nous avons gagné un peu de terrain à notre droite et repoussé une attaque allemande à notre gauche.

à nos troupes seront réprimées, sans égard à la conservation de la Cathédrale. Les Français sont donc eux-mêmes coupables et, aujourd'hui encore, l'admirable monument est de nouveau victime de la guerre.

On relève dans le communiqué allemand :

1° L'exagération du chiffre de prisonniers faits à Lille, où nous n'avions que quelques éléments de territoriale, même si les Allemands comptent au nombre des prisonniers les otages civils envoyés en Allemagne;

2° Les étranges explications relatives au bombardement de Reims. Le commandant français a relevé énergiquement l'interprétation allemande et lui a infligé un démenti catégorique.

Belgique. — Communiqué allemand. — En Belgique, les forces ennemies, et parmi elles une partie de la garnison d'Anvers, battent rapidement en retraite de Gand, vers l'Ouest, dans la direction des côtes. Nos troupes sont à leur poursuite.

14 Octobre

Belgique. — Occupation de Bruges. — *Communiqué allemand.* — A Anvers, nous avons fait au total de 4000 à 5000 prisonniers. Il est probable que, très prochainement, un grand nombre de soldats belges, qui avaient revêtu des habits civils, seront également capturés. D'après une communication de Teneuzen, environ 20 000 soldats belges et 2000 soldats anglais se sont réfugiés sur le territoire hollandais. Leur fuite a été effectuée en toute hâte, comme le prouve la grande quantité d'objets d'équipement abandonnés, notamment par la Royal-Naval Division anglaise.

Le butin capturé à Anvers est considérable : au moins 500 canons, une énorme quantité de munitions, de grands stocks de selles et de couvertures de chevaux, beaucoup de matériel sanitaire, de nombreuses automobiles, beaucoup de locomotives et de wagons, 4 millions de kilos de céréales, beaucoup de farine, un train blindé, plusieurs trains sanitaires complets et une grande quantité de bétail, du charbon, du lin, pour 10 millions de marks de laine, du cuivre et de l'argent pour environ 500 000 marks.

Il n'y avait plus à Anvers de vaisseaux belges et anglais.

34 vapeurs allemands et 3 voiliers, qui se trouvaient à Anvers au moment de l'ouverture des hostilités, y sont encore, à une exception près. Mais les machines ont été rendues inutilisables. Seul le *Gneisenau*, du Nord-Deutsche Lloyd, a été coulé. La grande écluse du port est intacte; mais tout auprès des embarcations ont été chargées de pierres et coulées.

Comme on le voit, le communiqué allemand, en même temps qu'il enfle considérablement le chiffre des soldats belges et anglais réfugiés en Hollande, se tait sciemment sur l'heureuse retraite vers le Nord des 30000 hommes de la garnison d'Anvers.

15 Octobre

France. — A notre aile gauche, l'ennemi a évacué la rive gauche de la Lys, entre la Lys et le canal de La Bassée. La situation est stationnaire dans la région de Lens et, entre Arras et Albert, nos progrès ont été notables.

Au centre, entre l'Oise et la Meuse, nous avons avancé vers Craonne, au nord-est de la route de Berry-au-Bac à Reims, et au nord de Prunay. Dans la direction de Beine, plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées.

Entre Meuse et Moselle, après avoir repoussé, dans la nuit du 13 au 14, des attaques au sud-est de Verdun, nos troupes ont progressé, le 14, au sud de la route de Verdun à Metz.

Belgique. — Occupation d'Ostende par les Allemands.

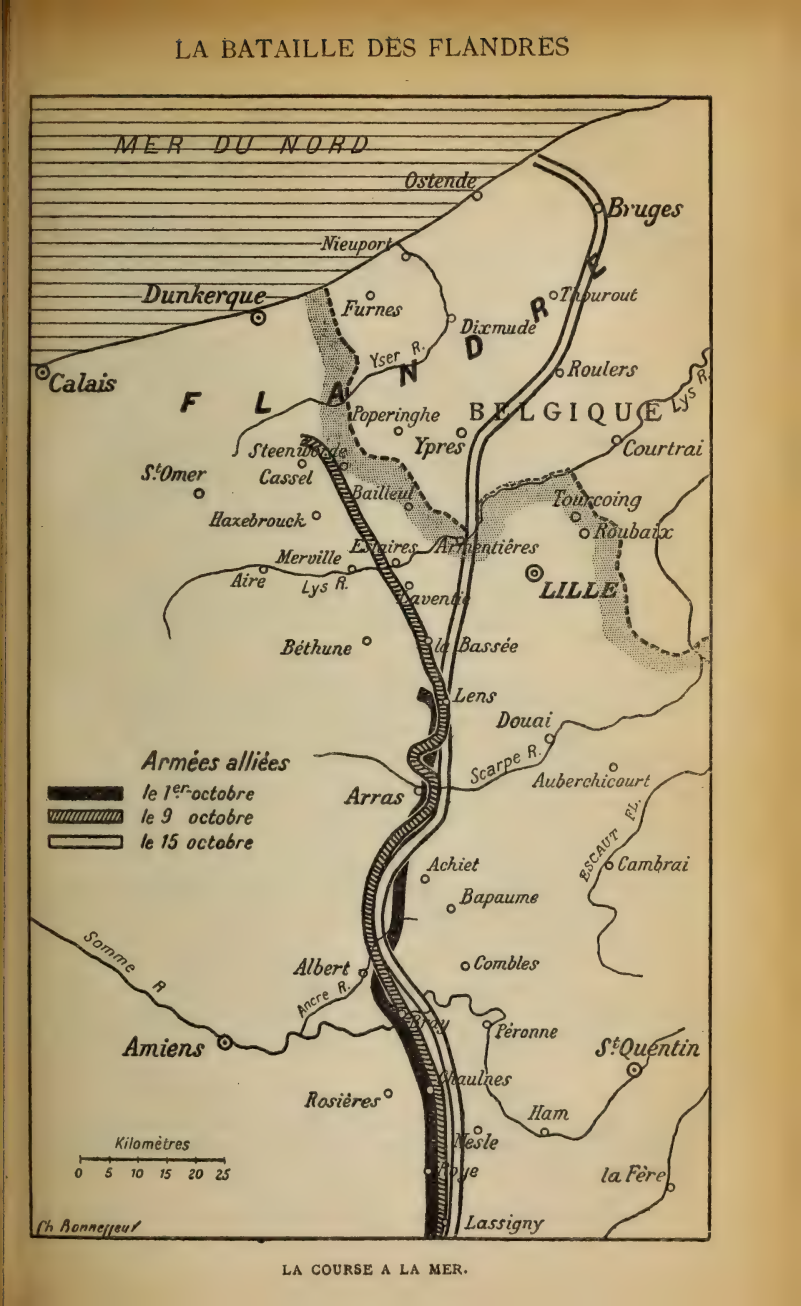
Sur mer. — Le croiseur *Hawke* (7820 t.; 550 h.), de la marine britannique, est torpillé et coule dans la mer du Nord.

16 Octobre

France — Les nouvelles de la journée indiquent des gains sur plusieurs points : à l'aile gauche, au nord de la Lys, où nous avons pris Estaires; au centre, au nord et à l'est de Reims, où nous avons progressé de près de 2 kilomètres; sur les Hauts-de-Meuse et dans la Woëvre, au sud de Saint-Mihiel et près de Marcheville.

17 Octobre

France. — A notre aile gauche, nous avons gagné du terrain sur certains points et occupé, notamment, Laventie, à l'est d'Estaires, dans la direction de Lille.



LA COURSE A LA MER.

Une attaque des Allemands dans la région de Malancourt, au nord-ouest de Verdun, a été repoussée.

Sur la rive droite de la Lys, les troupes alliées ont occupé Fleurbaix, ainsi que les abords immédiats d'Armentières.

Sur mer. — L'*Undaunted*, croiseur de la marine britannique qu'accompagnent des destroyers, canonne et coule quatre destroyers allemands (chacun de 420 t. et 55 h.), dans la mer du Nord.

18 Octobre

France. — A notre aile gauche, au nord du canal de la Bassée, les troupes alliées ont occupé le front Givenchy-Illies-Fromelles et repris Armentières.

Au nord d'Arras, la journée d'hier a été marquée par une avance sensible de notre part. Entre la région d'Arras et l'Oise nous avons légèrement progressé sur certains points.

Le sous-marin anglais *E*3 (825 t. et 27 h.) est coulé dans la mer du Nord.

19 Octobre

France. — En Belgique, l'artillerie lourde ennemie a canonné sans résultat le front Nieuport-Vladsloo (ce dernier point à l'est de Dixmude). Les forces alliées, et notamment l'armée belge, ont non seulement repoussé de nouvelles attaques allemandes, mais se sont avancées jusqu'à Roulers.

A notre aile gauche, entre la Lys et le canal de la Bassée, nous avons progressé dans la direction de Lille. Des combats extrêmement opiniâtres se livrent sur le front La Bassée-Ablain-Saint-Nazaire; nous avançons maison par maison dans ces deux localités. Au nord et au sud d'Arras, nos troupes se battent sans répit, depuis plus de dix jours, avec une persévérance et un entrain qui ne se sont à aucun moment démentis.

Dans la région de Chaulnes, nous avons rejeté une forte contre-attaque ennemie et gagné quelque terrain.

A notre aile droite, en Alsace, à l'ouest de Colmar, nos avant-postes sont sur la ligne Bonhomme-Pairis-Soultzeren.

20 Octobre

Belgique. — Les attaques allemandes, entre Nieuport et Dixmude, ont été repoussées par l'armée belge, aidée efficacement par l'escadre britannique.

France. — Entre Arras et Roye, légers progrès sur plusieurs points ; nos troupes sont parvenues jusqu'aux réseaux de fils de fer de la défense.

Dans les environs de Saint-Mihiel, nous avons gagné du terrain sur la rive droite de la Meuse.

21 Octobre

France. — Effort intense des Allemands sur toutes les parties du front. Partout les attaques allemandes ont été repoussées.

Un communiqué allemand a l'audace d'écrire :

Contrairement aux déclarations de M. Landrieux, archiprêtre et vicaire général de Reims, qui a affirmé que jamais une batterie n'avait été placée sur le parvis de la cathédrale, que jamais il n'y a eu de postes d'observation sur les tours et que jamais il n'y a eu de stationnement de troupes quelconques dans le voisinage de la cathédrale, l'agence Wolff est chargée de déclarer officiellement que la présence d'artillerie vers la cathédrale de Reims et un poste d'observation sur les tours ont été constatés à plusieurs reprises et que ces faits ne subsistent pas moins en dépit de toutes les dénégations intéressées.

La réponse aux explications allemandes. — Une note officielle dit que les Allemands, pour justifier le nouveau bombardement de Reims, prétendent que les Français avaient placé des observateurs dans les tours de la cathédrale, et ils disent avoir remarqué des signaux lumineux.

Ces allégations sont de nouveaux mensonges.

Il suffit de se rendre compte de la situation pour constater que nous n'avons aucun intérêt à placer des observateurs dans les tours à demi démolies, et surtout à faire des signaux lumineux, car toute la plaine de Reims peut être surveillée aussi bien, et moins dangereusement, des hauteurs avoisinantes.

Enfin si nous avions eu des observateurs sur les tours, il aurait suffi de les munir du téléphone pour leur permettre de communiquer leurs renseignements sans éveiller l'attention de l'ennemi.

22 Octobre

France. — A notre aile gauche, des forces allemandes considérables ont continué leurs attaques, notamment autour de Dixmude, de

Warneton, d'Armentières, de Radinghen et de La Bassée; les positions occupées par les alliés ont été maintenues.

Sur le reste du front, l'ennemi n'a prononcé que des attaques partielles qui ont été toutes repoussées.

23 Octobre

France — Les forces allemandes, très importantes, dont la présence a été signalée hier, ont continué à attaquer très violemment, dans toute la région comprise entre la mer et le canal de La Bassée.

Dans l'ensemble, la situation des forces alliées s'est maintenue. Si elles ont dû céder sur quelques points, elles ont avancé sur d'autres.

L'ennemi a également montré une activité toute particulière dans la région d'Arras et sur la Somme.

Au nord et au sud de ce fleuve, nous avons progressé.

24 Octobre. — *France.*

Communiqué français.

A notre aile gauche, la bataille continue. L'ennemi a progressé au nord de Dixmude autour de la Bassée. Nous avons avancé très sensiblement à l'est de Nieuport, dans la région de Langemark, et dans la région entre Armentières et Lille. Il s'agit là des fluctuations inévitables de la ligne de combat, qui se maintient dans son ensemble.

Sur le reste du front, plusieurs attaques allemandes de jour et de nuit ont été repoussées; sur plusieurs points, nous avons progressé légèrement.

En Woëvre, notre avance a continué dans la direction du bois de Mortmare, au sud de Thiaucourt, et dans le Bois-le-Prêtre, au nord de Pont-à-Mousson.

Communiqué allemand.

Les combats dans la région du canal de l'Yser-Ypres sont extrêmement opiniâtres. Dans le Nord, nous sommes parvenus à franchir le canal avec des forces importantes.

A l'est d'Ypres et au sud-ouest de Lille, nos troupes s'avancent lentement au milieu de violents combats.

Ostende a été bombardé hier sans aucune raison par des navires anglais.

Dans la forêt de l'Argonne, nous avançons également. Nous avons pris plusieurs mitrailleuses et fait un certain nombre de prisonniers. Deux aéroplanes français ont été abattus.

Au nord de Toul, près de Flirey, les Français ont refusé un armistice que nous leur avions offert pour enterrer leurs morts et recueillir leurs blessés.

25 Octobre

France. — Depuis la mer jusque dans la région au sud d'Arras, de violentes attaques de l'ennemi ont été partout repoussées.

A l'ouest de l'Argonne, nous avons emporté le village de Melzicourt qui commande les routes conduisant de Varennes à la vallée de l'Aisne.

26 Octobre

France. — Dans la journée d'hier, notre front a été maintenu sur la ligne générale Nieuport-Dixmude. (Les forces allemandes qui avaient franchi l'Yser entre ces deux villes n'ont pas pu progresser.)

Dans la région entre Ypres et Roulers, entre Armentières et Lille, ouest de la Bassée et de Lens, est d'Arras, de vives attaques ont été repoussées. L'ennemi paraît avoir fait des pertes considérables.

27 Octobre. — *France.*

Communiqué français.

En Belgique, la lutte est toujours particulièrement vive entre l'embouchure de l'Yser et la région de Lens : dans cette partie du front, les forces alliées n'ont reculé nulle part et ont continué à progresser dans la région entre Ypres et Roulers.

En France, dans la région de Soissons et dans celle de Berry-au-Bac, une lutte d'artillerie a tourné à notre avantage et a abouti à la destruction de plusieurs batteries ennemies.

Dans la région est de Nancy, entre la forêt de Bezange et celle de Parroy, nons avons pris l'offensive et rejeté l'ennemi au delà de la frontière.

Communiqué allemand.

Les combats durent encore à Nieuport et à Dixmude, où les Belges ont reçu des renforts considérables. Nos attaques ont continué.

Seize navires de guerre anglais ont participé aux combats sur notre aile droite. Leur feu a été sans succès.

A Ypres, la situation est restée sans changement le 27 octobre.

A l'ouest de Lille, notre attaque a continué avec succès.

Dans l'Argonne, quelques tranchées ennemies ont été prises de nouveau et les troupes qui les occupaient ont été faites prisonnières.

Sur mer : Manche. — Un sous-marin allemand torpille le vapeur français *Amiral Gautheaume* qui transportait 2500 réfugiés belges; ceux-ci sont sauvés et le vapeur est ramené au Havre.

28 Octobre

France. — Nous avons continué à progresser au nord et à l'est d'Ypres. Nous avons également réalisé quelques progrès entre Cambrin (sud-ouest de La Bassée) et Arras.

Il se confirme de plus en plus que les pertes allemandes, en tués, blessés et prisonniers, ont été considérables.

Dans la région du Nord, sur la rive droite de l'Aisne, les Allemands ont tenté, de nuit, une offensive très violente dans la région de Craonne, sur les hauteurs du Chemin-des-Dames; ils ont été repoussés.

En Woëvre, nos troupes ont continué leur avance dans les bois, entre Apremont et Saint-Mihiel, et dans le bois Le Prêtre.

29 Octobre

France. — Nous avons fait des progrès sur plusieurs points de la ligne de bataille, en particulier autour d'Ypres et au sud d'Arras.

Rien de nouveau sur le front Nieuport-Dixmude.

Entre l'Aisne et l'Argonne, nous nous sommes emparés de quelques tranchées ennemies et aucune des attaques partielles, tentées par les Allemands, n'a réussi.

Nous avons également avancé dans la forêt d'Apremont.

30 Octobre

France. — A l'extrême gauche, les inondations tendues par l'armée belge dans la vallée inférieure de l'Yser ont contraint des forces ennemies, qui avaient passé cette rivière, à se replier.

Les Allemands ont tenté, hier, de très violentes contre-attaques sur les corps d'armée, français et britannique, qui progressaient au nord-est et à l'est d'Ypres. A la fin de la journée, nos troupes n'en avaient pas moins continué leur mouvement en avant.

Les troupes britanniques, assaillies sur plusieurs points, au nord de la Bassée, par des forces supérieures, ont repris énergiquement l'offensive et reconquis largement le terrain primitivement cédé à l'ennemi.

Nous avons progressé à peu près partout, notamment devant quelques villages entre Arras et Albert, sur les hauteurs de la rive droite de l'Aisne, en aval de Soissons et, de part et d'autre de la Meuse, au nord de Verdun.

31 Octobre

France. — La journée d'hier a été marquée par un essai d'offensive générale de la part des Allemands sur tout le front de Nieuport

à Arras, et par de violentes attaques sur d'autres parties de la ligne de bataille. De Nieuport au canal de La Bassée, alternatives d'avance et de recul. Au sud de Nieuport, les Allemands, qui s'étaient emparés de Ramskapelle, en ont été chassés par une contre-attaque.

Au sud d'Ypres, nous avons perdu quelques points d'appui (Hollebecke et Zandworde), mais nous avons progressé à l'est d'Ypres vers Paschendaele.

Entre La Bassée et Arras, toutes les attaques des Allemands ont été repoussées avec de très grosses pertes pour eux.

Dans la région de Chaulnes, nous avons progressé au delà de Lihons et nous nous sommes emparés de Le Quesnoy-en-Santerre.

Dans la région de l'Aisne, nous avons également progressé sur les hauteurs de la rive droite, en aval de Soissons, mais nous avons dû reculer vers Vailly.

Avance dans la région de Souain et violents combats en Argonne.

En Woëvre, nous avons encore gagné du terrain dans le bois Le Prêtre.

EXPOSÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS D'OCTOBRE PRÉSENTÉ PAR L'ÉTAT-MAJOR

Le mois d'octobre a été marqué, du Nord aux Vosges, par des engagements presque quotidiens se terminant en général par de légères progressions, quelquefois par de légers reculs de nos troupes.

Ce qui domine, en réalité, au cours de ce troisième mois, c'est l'ampleur des mouvements stratégiques effectués pour accumuler d'Arras à la mer des éléments de défense suffisants pour briser l'offensive que les Allemands, furieux de leur défaite de la Marne, allaient essayer de prendre dans les Flandres.

Quelle est au commencement d'octobre la situation?

A ce moment, l'armée de Castelnau s'est établie fortement dans la région Lassigny-Roye-Péronne, appuyée à sa gauche par les divisions territoriales du général Brugère.

Le 30 septembre, plus haut que l'armée de Castelnau, l'armée du général de Maud'huy est entrée en ligne, occupant la région d'Arras et de Lens et se prolongeant vers le Nord pour donner la main aux divisions sorties de Dunkerque.

Ce n'est là, toutefois, en présence de l'énorme effort de l'ennemi, qu'un cordon de troupes trop minces et trop tendu.

A ce moment, à la demande du général French, le transport de

l'armée anglaise de la région de l'Aisne à la région de la Lys est décidé.

De même, la vaillante armée belge, sortie d'Anvers le 9 octobre et couverte par des marins anglais et français, viendra, dans la région de l'Yser, renforcer la barrière qu'il faut créer et maintenir.

Mais ces mouvements prennent du temps. L'armée anglaise ne pourra entrer en action sur son nouveau théâtre que le 20 octobre. L'armée belge, d'autre part, qui vient de se battre trois mois, manque momentanément de munitions.

Le général en chef n'hésite pas et prescrit un nouvel effort.

Dès le 4 octobre, il a chargé le général Foch d'aller coordonner sur place les opérations des armées du Nord.

Le 18, il met à sa disposition des renforts qui, constamment accrus jusqu'au 12 novembre, vont constituer l'armée française de Belgique, sous les ordres du général d'Urbal.

Cette armée, de concert avec les Belges et un corps anglais, opérera désormais entre la mer et la Lys.

Le *Journal de Genève*, appréciant cette période de la guerre, a écrit que le commandement français, par la rapidité et l'ampleur de ces transports, y avait témoigné d'une « maîtrise incomparable ». Le résultat de cet effort, c'est la faillite totale de l'attaque allemande dans les Flandres.

Dans les Vosges, à l'autre extrémité du front occidental, où la guerre a pris le caractère d'une guerre de siège, de tranchée à tranchée, si nous avons éprouvé quelques échecs, au cours du mois de septembre, dès octobre nous reprenons peu à peu l'avantage, donnons de l'air à Verdun, progressons à l'est de Nancy, au nord de Lunéville, au nord-est et à l'est de Saint-Dié.

Marine

Bordeaux, 31 octobre. — *Le Moniteur de la Flotte* publie le bulletin officiel suivant :

La marine française ne se borne pas à collaborer avec les forces alliées au blocus des escadres austro-allemandes, à la protection des convois, à la surveillance des routes commerciales et à la poursuite des croiseurs allemands isolés; elle a tenu aussi à prêter sur terre à nos armées tout le concours en matériel et en personnel dont elle pouvait encore disposer. Ses arsenaux et établissements travaillent avec la plus grande activité pour le département de la guerre. Elle a pris à sa charge une grande partie de la défense des côtes, libérant ainsi de forts détachements d'artillerie à pied. Enfin, avec le reste de son personnel disponible, elle a constitué des formations actives qui combattent au premier rang sur le front des armées. Ces formations comprennent une brigade de 6000 fusiliers marins et la compagnie de mitrailleuses, un régiment de 2000 canonniers marins, des groupes d'autos-canons, un

groupe d'autos-projecteurs et une flottille fluviale. La brigade de fusiliers marins et la compagnie de mitrailleuses placées sous le commandement de l'amiral Ronarc'h viennent de se signaler par leur attitude héroïque à Dixmude, à l'aile droite de l'armée belge. Le régiment de canonniers marins avec ses pièces de marine coopère avec succès à la défense de nos grandes places de l'Est. Les groupes d'autos-canons répartis dans les armées s'y font remarquer par leur activité et l'efficacité de leur rôle. Ces diverses formations sont alimentées par un dépôt constitué à Paris. En outre, la marine a envoyé en renforts aux dépôts des régiments de l'armée, plusieurs milliers de matelots et elle prend ses dispositions pour y adjoindre tous les inscrits maritimes dont la présence sur les navires de commerce n'est pas indispensable. Cet ensemble de mesures est complété par la mise à la disposition de la guerre d'une partie du personnel de l'aviation maritime, de nombreux ingénieurs et officiers de divers corps, ainsi que d'un personnel ouvrier important.

Voici quelles furent les dernières opérations maritimes :

Au cours de la bataille du Nord, sur le front Nieuport, Dixmude, les torpilleurs d'escadre *Dunois*, *Francis-Garnier*, *Capitaine-Mehl*, *Intrépide* et *Aventurier* ont canonné, de concert avec des navires anglais, l'aile droite de l'armée allemande. Le *Francis-Garnier*, avec ses canons de 100 millimètres, a éteint le feu des batteries ennemies établies à Lombaertzyde et Westende, facilitant ainsi la reprise de l'offensive par les Belges.

Le vapeur de commerce, *Amiral-Gantheaume*, qui transportait 2500 passagers belges, a été torpillé par un sous-marin allemand non loin du cap Griz-Nez. A l'exception de quelques-uns, les passagers ont pu être sauvés. Le vapeur, dont les avaries ne sont pas graves, a été remorqué à Boulogne. L'*Amiral-Gantheaume* a été torpillé quoique sans défense et contrairement à tous les usages internationaux.

Le 22 octobre, un monitor autrichien a coulé à la suite d'une explosion de mine posée par les marins russes, près de l'île Orasac, sur la Save.

La flotte et l'armée japonaises poursuivent efficacement leur opération contre Kiao-Tchéou. Le Roi des Belges a conféré à l'amiral Ronarc'h la décoration de grand-officier de l'ordre de Léopold, en témoignage de la bravoure et de la brillante conduite des troupes placées sous ses ordres pendant la défense de Dixmude. En plus de la brigade des fusiliers marins, ces troupes comprenaient la brigade belge du colonel Meiser.

Novembre 1914.

1er Novembre

France. — Échec des attaques allemandes dans la région d'Ypres. Nous reprenons les villages de Messines et de Hollebeck dont les Allemands s'étaient emparés la veille. La lutte est violente en Argonne, où les ennemis ne font aucun progrès.

Nos aviateurs bombardent et détruisen le quartier général allemand à Thielt (Belgique).

Sur mer. — Les Italiens occupent l'île de Saseno, qui ferme l'entrée de la rade de Vallona. Le croiseur anglais *Hermes* est coulé dans le pas de Calais.

Bataille navale de Coronel (Chili).

Un peu avant la nuit, les croiseurs allemands ont attaqué une escadrille anglaise. La canonnade dura une heure. Le *Good Hope* fut sérieusement endommagé; le *Monmouth* coula et l'on suppose que tout l'équipage a péri; le *Glascow* et l'*Otranto* reçurent des avaries et purent néanmoins s'échapper.

Les navires allemands n'ont pas subi de graves dommages. Des témoins oculaires affirment que ces derniers pouvaient porter secours aux naufragés. Ils ne l'ont pas fait sous le prétexte, reconnu faux, du mauvais temps.

Les officiers allemands s'accordent à reconnaître le courage de l'équipage du *Monmouth* qui, au moment de sombrer, essaya encore de couler un des vaisseaux allemands.

2 Novembre

France. — Les Allemands réoccupent en partie le village de Messines (Belgique); par contre, nous progressons légèrement sur de nombreux points du front. — Dans les Vosges nous reprenons les hauteurs dominant le col de Sainte-Marie et réoccupons le Ban-de-Sapt.

3 Novembre

France. — Nous réoccupons les passages de l'Yser, au sud de Dixmude et vers Gheluvelt. — Notre front a été, partout, maintenu ou rétabli en fin de journée ; néanmoins, à l'est de Vailly (région de l'Aisne), nous perdons quelque terrain.

Dans la forêt de l'Argonne, de nouveaux efforts des Allemands sont enrayés.

4 Novembre *France.* — Entre Dixmude et Nieuport, les forces alliées ont sensiblement progressé. — A Vailly (Aisne), une contre-attaque de nos forces nous a rendu une partie du terrain perdu la veille.

5 Novembre *France.* — Lutte d'artillerie sur plusieurs points du front.

6 Novembre *France.* — Les Allemands bombardent Arras. — Près de Berry-au-Bac (Aisne), nous reprenons le village de Sapigneul. — Dans l'Argonne, en Woëvre, au nord-est et à l'est du Grand Couronné de Nancy, nous arrêtons toutes les attaques ennemies.

7 Novembre. — *France.*

Résumé du communiqué officiel français.

Dans les régions de Dixmude, Ypres, Armentières, Arras, dans l'Argonne, et sur les avancées du Grand Couronné de Nancy, de vives attaques allemandes sont repoussées; nous reprenons le village de Soupir, près de Vailly (Aisne); nous nous emparons de Maucourt et de Mogeville, au nord-est de Verdun; nous progressons dans la région de Vermelles (Pas-de-Calais) et au sud d'Aix-Noulette.

Les offensives ennemies échouent également dans la région boisée des Hauts-de-Meuse (au sud-est de Verdun), et dans la forêt d'Apremont (au sud-est de Saint-Mihiel), et au col de Sainte-Marie.

Communiqué officiel allemand.

Nos attaques dans la direction d'Ypres ont fait hier, encore, particulièrement au sud-ouest d'Ypres, des progrès. Plus de mille Français ont été faits prisonniers et trois mitrailleuses ont été capturées.

Des attaques françaises à l'ouest de Noyon, ainsi que contre les localités de Vailly et de Chavonne que nous avons prises, ont été repoussées avec de fortes pertes pour l'ennemi. Nous avons dû évacuer la localité de Soupir que nous avions prise, mais seulement faiblement occupée, ainsi que la partie occidentale de Sapigneul qui se trouvait continuellement sous un violent feu d'artillerie.

L'ennemi a été repoussé près de Serven et refoulé plus loin dans la forêt de l'Argonne.

8 Novembre. — *France.*

Résumé du communiqué officiel français.

Toutes les attaques allemandes ont été repoussées. Progrès près d'Armentières,

Communiqué allemand.

Nos attaques près d'Ypres et à l'est de Lille ont continué hier.

de Soissons, dans la région de Vailly ; des tranchées ont été enlevées à Thiepval (au nord d'Albert), à Vailly (Aisne) ; nous avons enlevé à la baïonnette le village de Saint-Rémy (Hauts-de-Meuse).

Sur la lisière ouest de l'Argonne, nous avons gagné une position importante, près de Vienne-le-Château, pour la prise de laquelle nous avions combattu des semaines. A cette occasion, nous nous sommes emparés de deux canons et de deux mitrailleuses.

9 Novembre

France. — Grande activité allemande dans la région d'Ypres. Les attaques ennemies sont repoussées et nous progressons entre Dixmude et la Lys. — Une attaque allemande contre les hauteurs de Sainte-Marie-aux-Mines est vigoureusement repoussée.

10 Novembre

France. — Nos troupes ont avancé entre Langemark et Dixmude, autour de Bixschoote, entre Ypres et Armentières, et enfin dans la région de Loivre, entre Reims et Berry-au-Bac.

Sur mer. — Le croiseur corsaire allemand *Emden* a été canonné et incendié par le croiseur anglais *Sydney*, près de l'île des Cocos, dans l'Océan Indien.

Un autre croiseur allemand, le *Kœnigsberg*, vient également d'être mis hors de combat. Un télégramme officiel de Londres annonce qu'il a été découvert par le croiseur britannique *Chatham* devant l'île Mafia, dans les eaux de l'Est Africain allemand. Le *Chatham* a coulé un navire charbonnier à l'entrée de la petite baie où est réfugié le *Kœnigsberg*, de telle sorte que celui-ci se trouve embouteillé, en attendant que le croiseur anglais prenne d'autres mesures pour régler son sort.

11 Novembre

France. — A la suite de violents combats, nous avons réoccupé Lombaertzyde, tandis que les Allemands s'emparaient de Dixmude.

12 Novembre

France. — L'armée britannique repousse une offensive tentée par les éléments de la Garde prussienne.

Sur mer. — La canonnière anglaise *Niger* a été torpillée hier matin par un sous-marin et a coulé. Tous les officiers et 77 marins ont été sauvés. La canonnière a coulé en quinze

minutes au large non loin de Douvres, à deux milles environ de la côte, sous les yeux de plusieurs milliers de personnes.

De nombreux bateaux de Doal et de Kingsdown se rendirent sur les lieux après l'explosion de la canonnière et purent ainsi sauver tout l'équipage.

La canonnière *Niger* jaugeait 800 tonnes; elle avait été construite en 1912 et était employée au service des patrouilles.

13 Novembre — *France.* — Nos troupes occupent Tracy-le-Val (Oise). — Progrès autour de Saint-Mihiel et dans la région de Pont-à-Mousson.

14 Novembre — *France.* — Les offensives allemandes ont échoué sur tout le front.

15 Novembre — *France.* — Les attaques allemandes sont repoussées partout où elles se sont produites, sur tout le front.

16 Novembre — *France.* — L'ennemi est rejeté sur la rive droite du canal de l'Yser. — Un régiment allemand est anéanti au sud de Bixschoote.

17 Novembre — *France.* — Violente canonnade dans la région de Nieuport, Dixmude et Ypres. — Progrès dans les Hauts-de-Meuse, au sud de Verdun.

Sur mer. — Le croiseur auxiliaire allemand *Berlin* est désarmé à Trondhjem (Norvège). Ses officiers et son équipage sont internés.

18 Novembre — *France.* — Près de Bixschoote, les zouaves enlèvent un bois à la baïonnette. — Le bombardement de Reims continue. — Les Allemands font sauter les casernes de Chauvoncourt.

19 Novembre — *France.* — Une attaque allemande pour reprendre Tracy-le-Val est refoulée brillamment par nos contingents algériens.

20 Novembre — *France.* — La journée est marquée par une canonnade violente sur la partie Nord du front.

21 Novembre *France.* — Nous avons progressé du côté de Verdun et dans les Vosges. — Des attaques d'infanterie allemande sont repoussées à Hollebeke (Belgique) et dans la Woëvre.

22 Novembre *France.* — L'ennemi a bombardé de nouveau Ypres, Soissons et Reims. A Ypres, le bombardement a détruit les Halles, l'Hôtel de Ville et la Cathédrale.

23 Novembre *France.* — Le bombardement d'Ypres a continué.

24 Novembre *France.* — Violentes attaques repoussées dans l'Argonne ; nous gagnons du terrain dans la région du Four-de-Paris. — Une escadrille d'avions anglais a bombardé les ateliers et hangars à Zeppelins, à Friedrichshafen (lac de Constance). Les dégâts sont considérables. Un Zeppelin a été détruit. Trois des quatre appareils ayant pris part au raid sont rentrés à Belfort sans accident; Le quatrième, ayant reçu un projectile dans son réservoir, a dû atterrir ; l'officier qui le montait, commandant Briggs, a été blessé et fait prisonnier.

Sur mer. — Un destroyer britannique a éperonné et coulé sur le littoral septentrional de l'Ecosse le sous-marin allemand *U*-18. L'équipage a été sauvé.

25 Novembre *France.* — Progrès de nos troupes entre Langemark et Zonnebeke (Belgique), Berry-au-Bac (Aisne) et en Argonne.

26 Novembre *France.* — Nous réalisons quelques progrès à l'ouest de Souain.

27 Novembre *France.* — Deux attaques d'infanterie allemande dirigées contre nos têtes de pont sur l'Yser, au sud de Dixmude, ont été repoussées. — Reprise du bombardement de Reims.

Sur mer. — Le cuirassé anglais *Bulwark*, qui se trouvait à Sheerness, a coulé hier soir à la suite d'une violente explosion, qui a ébranlé les maisons de la ville. Quand se fut dissipée la fumée qui s'était élevée, le cuirassé avait complètement disparu. Tous les officiers ont péri. Quelques

hommes seulement de l'équipage ont été sauvés. Les autres navires de guerre descendirent aussitôt leurs filets protecteurs contre les attaques de sous-marins, mais l'explosion n'était due ni à une attaque de sous-marin, ni à une combustion spontanée des poudres, comme à bord de l'*Iéna*, elle a été causée par un accident survenu au moment d'un transbordement de munitions à bord du cuirassé.

Détail poignant : au moment de l'explosion, la musique du *Bulwark* était en train de jouer à bord.

Il sera procédé demain à une enquête sur la perte du cuirassé, dont la disparition n'affecte en rien la situation militaire de l'Angleterre.

La flotte anglaise bombarde les installations allemandes de Zeebrugge. Des sous-marins sont coulés dans le port.

28 Novembre *France.* — Une attaque d'infanterie allemande au-dessus d'Ypres est repoussée.

29 Novembre *France.* — Nous avons fait quelques progrès entre la Somme et Chaulnes et repoussé trois contre-attaques allemandes dans les Vosges, au Ban-de-Sapt.

30 Novembre *France.* — Les attaques allemandes sont repoussées sur tous les points du front où elles se sont produites. — Notre artillerie prend partout l'avantage.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS DE NOVEMBRE

(Communiqués officiels.)

Le 30 octobre, les troupes anglaises, la cavalerie notamment, avaient dû reculer de quelques centaines de mètres devant l'effort puissant de l'ennemi. Nos troupes, contre-attaquant en même temps que celles de nos alliés, ont rétabli la barrière inviolable qui fermait les accès d'Ypres. Ce qu'ont fait là nos corps d'armées, en union étroite avec le corps anglais qu'ils encadraient, est digne des plus belles pages de l'histoire militaire.

Le 12 novembre, l'ennemi avait réussi, au nord d'Ypres, à passer le canal sur deux points. Le 13, il était déjà rejeté sur l'autre rive. Le 12 novembre aussi, il avait gagné quelque terrain dans la région au sud d'Ypres. Ce terrain lui a été repris. Le 15, les attaques se ralentissaient et notre position, déjà forte, devenait inexpugnable.

Ce résultat a été obtenu par l'armée de Belgique, sous les ordres

du général d'Urbal, avec participation des armées des généraux de Maud'huy et de Castelnau, ces trois armées constituant le groupe d'armées du général Foch.

Les deux dernières ont brillamment contribué à notre succès en repoussant toutes les attaques dirigées contre elles et en enlevant, de l'Oise à la Lys, plusieurs positions importantes.

Le concours décisif que nous avons apporté en cette circonstance aux troupes anglaises a profondément scellé la fraternité des armes entre alliés. L'énergie enfin de notre résistance a rendu confiance à l'armée belge qui, réorganisée sur son propre sol, est maintenant prête aux combats de demain.

Les pertes des Allemands ont été considérables; elles dépassent certainement 120 000 hommes. Dans certaines tranchées, d'une longueur de 1200 mètres, on a trouvé plus de 2000 cadavres, et l'on sait cependant que les Allemands, toutes les fois qu'ils le peuvent, enlèvent leurs morts du champ de bataille. Des pertes aussi grandes s'expliquent d'ailleurs par des circonstances particulières :

Si, pendant trois semaines, les Allemands ont attaqué en masses profondes, c'était la conséquence forcée de la constitution récente de plusieurs de leurs corps d'armée. La nombreuse artillerie que nous avions groupée au sud d'Ypres ouvrit dans ces masses des brèches sanglantes. Tout cela marque l'importance de notre succès; sa grandeur prend une signification singulièrement frappante si l'on songe que les Allemands eux-mêmes ont toujours regardé la percée sur Ypres comme décisive. En brisant leur offensive, nous leur avons infligé la plus humiliante des déceptions.

Nous avons, d'autre part, obtenu des résultats dont il n'est pas inutile de signaler l'importance. Les voici : l'armée belge étant rejetée hors de son territoire, Guillaume II non seulement réalisait son projet de proclamer à Ypres l'annexion de la vaillante nation, mais il était autorisé à se glorifier de l'anéantissement de l'un au moins de ses adversaires : cette double satisfaction lui a été refusée.

Si Dunkerque, Calais et Boulogne avaient été pris, l'Angleterre eût été gênée dans ses communications avec son armée du continent. La France enfin, en maintenant inviolable de la mer à Arras le front de ses armées, a pris contre un retour offensif de l'ennemi sur Paris la meilleure et la plus efficace des garanties.

Ainsi se précise la portée de notre succès. Pour la mesurer exactement, il suffit, en se plaçant dans le cadre général de la campagne, de comparer les fronts occupés par notre gauche et par la droite allemande au début de septembre d'abord, au milieu de novembre ensuite. Ce résultat obtenu — et ceci encore est à noter — provient non de succès momentanés, mais d'une progression continue qui a rendu vain l'effort également ininterrompu de l'ennemi.

Après que notre victoire de la Marne eut, au milieu de septembre, obligé les armées allemandes à une retraite précipitée, celles-ci cherchèrent aussi à reprendre l'avantage et toujours en débordant notre gauche. Nulle part, elles n'y réussirent. Pendant ce temps, au contraire, nous parvenions à atteindre cette gauche jusqu'en Belgique et nous la portions jusqu'à la mer; nous l'avons ensuite maintenue inviolable sur la ligne où nous l'avons conduite.

Le succès remporté dans les Flandres, dont les troupes françaises ont porté le poids principal, est donc la continuation, le prolongement et la consécration de la victoire de la Marne. La gloire de ces succès revient à nos chefs et à nos soldats. Il est désormais démontré par les faits que notre commandement lit dans le jeu du commandement allemand, est prêt partout et toujours, non seulement à la parade, mais encore à la riposte.

Quant aux troupes, elles ont gagné des qualités qui leur manquaient peut-être au début des opérations, notamment la pratique rapide de l'organisation défensive : les tranchées qu'elles construisent valent aujourd'hui celles de l'ennemi.

Si satisfaisantes que soient ces constatations, elles n'épuisent pas cependant nos motifs de confiance, car à ce progrès de nos armées correspond le progrès des armées russes, lequel s'est accentué à partir du 3 novembre. Aux portes de Cracovie et de Kalisch, nos alliés commencent à peser maintenant d'un grand poids dans la balance des forces. C'est par là qu'il faut conclure, mais c'est par là que se caractérise en pleine lumière l'échec du plan allemand. Ce plan, celui de von der Goltz, de Bernhardi, de Falkenhayn, c'était, on l'a rappelé souvent, d'écraser la France en trois semaines et de se retourner contre la Russie. Or, voici que touche à sa fin le quatrième mois de guerre, et la France n'est pas écrasée. Tout au contraire, elle n'a, depuis le 6 septembre, enregistré que des succès, malgré l'accumulation réalisée contre elle d'une masse de troupes représentant plus de cinquante corps d'armées.

Ces cinquante corps d'armées, il faut le dire et le redire — car telle est la vérité et cette vérité est à notre honneur — sont tous encore devant nous; quinze corps d'armée allemands, réunis à la presque totalité des forces autrichiennes, font face à la Russie. On ne saurait trop répéter que, depuis le 6 septembre, la masse formidable qui nous assaille n'a pu, quelle que soit sa valeur, nous faire fléchir nulle part; bien au contraire, sur beaucoup de points, elle a reculé sous la poussée de notre effort.

Pour nous déborder suivant sa vieille méthode, l'État-major allemand n'avait rien négligé; sur la partie du front qui s'étend de la Lys à la mer, il avait massé, du début d'octobre au début de novembre, quatre corps de cavalerie et deux armées comprenant ensemble près de quinze corps d'armée.

Les chefs : Kronprinz de Bavière, général de Fabeck, général

de Deimling, duc de Wurtemberg, pour exalter le moral des troupes, ont multiplié les appels et les exhortations.

Nous avons trouvé leurs ordres sur des officiers morts ou prisonniers. Tous concordent. Il s'agissait d'une *action décisive contre la gauche française;* il s'agissait de percer sur Dunkerque ou sur Ypres, car, disait l'un de ces ordres, *le coup décisif reste encore à frapper*, et *décisive* doit être la *percée.*

A tout prix et en toute hâte, on veut obtenir une décision sur le théâtre occidental des opérations avant de se retourner contre l'adversaire de l'Est.

Au surplus, l'Empereur est là pour animer ses soldats de sa présence.

Il a annoncé qu'il veut entrer à Ypres le 1er novembre, et tout est préparé pour qu'à cette date soit proclamée l'annexion de la Belgique; en somme, tout est prévu, tout, sauf la victorieuse résistance des armées alliées.

Pour rendre la résistance possible, nous avons dû opposer à l'ennemi des forces sinon égales aux siennes, du moins suffisantes. Or, quelle était au commencement d'octobre la situation?

L'armée belge sortait d'Anvers intacte, mais trop éprouvée pour pouvoir participer à une manœuvre; l'armée anglaise quittait son front de l'Aisne pour aller opérer dans le Nord; mais transports et débarquements exigeaient de longs délais; l'armée du général de Castelnau ne dépassait pas, par sa gauche, le sud d'Arras; l'armée du général de Maud'huy s'étendait de ce point au sud de Lille; plus loin, nous avions de la cavalerie, des territoriaux, des fusiliers marins.

Ce n'était pas assez pour que le général Foch, appelé par le général Joffre au commandement des armées du Nord, pût briser la volonté de l'ennemi. Des renforts lui furent donc envoyés. Ce fut, pendant trois semaines, le règne du chemin de fer et de l'automobile. Nuit et jour, des troupes roulèrent. Elles arrivèrent à temps. Divisions et corps d'armée, moins nombreux que ceux de l'ennemi, mais animés d'un admirable esprit, s'engagèrent à peine débarqués. Un mois durant, ils furent au front.

Vers le 20 octobre, ce front se déterminait ainsi : de Nieuport à Dixmude, une de nos divisions d'infanterie et nos marins tenaient la ligne du chemin de fer, tandis que l'armée belge se réorganisait en arrière; au sud de Dixmude, nous étions installés sur le canal; puis notre ligne s'éloignait vers l'Est, dessinant, en avant d'Ypres, un vaste demi-cercle occupé par quatre corps d'armée français et par un corps anglais.

La ligne descendait ensuite vers le Sud, de Messines à Armentières, formant deux secteurs tenus, le premier par le reste de l'armée anglaise, le second par nous.

L'attaque allemande tendit d'abord à enlever Dunkerque, à atteindre Calais et Boulogne, à nous envelopper, à couper les communications directes de l'armée britannique avec la mer.

Toute l'artillerie lourde amenée d'Anvers était là, prête à s'employer de nouveau.

Dès le 3 novembre, l'attaque était repoussée. Du chemin de fer, nous marchions vers l'Yser, refoulant l'ennemi qui avait réussi à passer sur la rive gauche, noyant ses arrière-gardes sous l'inondation. On peut voir encore près de Ramscapelle les canons allemands enfoncés dans la boue et les cadavres à demi-submergés.

Alors, l'ennemi, ne pouvant tourner, essaya de percer, et ce fut la bataille d'Ypres, bataille furieuse, acharnée, où l'armée allemande lança ses unités par masses profondes, sans souci des pertes, sacrifiant tout au but, pourvu que ce but fût atteint.

Il ne l'a pas été. Pendant près de trois semaines, nous avons subi des assauts répétés, précipités, frénétiques; tous ont été repoussés.

Notre front, avec sa forme circulaire, n'était pas facile à tenir: nous l'avons cependant conservé.

La guerre de siège de la Lys aux Vosges

Pendant que la grande bataille se livrait en Belgique, les armées ont continué, sur le reste du front, à opposer les unes aux autres des organisations défensives également formidables.

De notre côté, à des offensives violentes, qui risquaient d'être plus onéreuses que productives, on a substitué des opérations de moindre envergure qui nous ont permis de gagner souvent du terrain. En novembre, nous avons donné de l'air à Verdun, fermé à l'ennemi le débouché de Saint-Mihiel, progressé à l'est de Nancy définitivement à l'abri des obus allemands, au nord de Lunéville, au nord-est et à l'est de Saint-Dié, reconquis, entre Belfort et la Moselle, la presque totalité du territoire envahi.

Communiqué de l'état-major résumant quatre mois de guerre

Quatre mois ont passé depuis le début de la guerre. L'orgueil allemand ne prévoyait pas qu'il en pût être ainsi. En trois semaines il s'était flatté de nous terrasser.

Cette simple constatation ne suffit pas cependant à marquer l'importance du résultat que nous avons obtenu. Pour la préciser, il faut suivre, sans restriction ni réticence, du 2 août au 2 décembre, l'enchaînement des faits.

Tout d'abord, notons les forces de l'adversaire qui nous fait face.

Nous le savions puissant et minutieusement préparé à cette guerre, que sa diplomatie a préméditée et déchaînée : son effort contre nous a dépassé pourtant les prévisions.

Les forces mobilisées par l'Allemagne sur sa frontière occiden-

tale d'août à novembre, représentent en effet 52 corps d'armée, dont voici le décompte :

1° 2 août, 21 corps actifs, 13 corps de réserve ;

2° Fin août, 4 corps formés de 17 brigades mixtes d'erzatz ;

3° Septembre, 8 corps formés de 33 brigades de landwehr ;

4° Octobre, 3 demi-corps de réserve de formation récente, 1re division de fusiliers marins.

A ces 52 corps s'ajoutent 10 divisions de cavalerie.

Au moment où la guerre commence, l'Allemagne garde l'espoir d'un coup heureux sur Nancy. Elle n'ose le risquer en présence de la solidité de notre couverture, puissamment renforcée, comme on sait, à la fin de 1913.

Notre concentration s'achève donc librement, sans accident, et toutes les tentatives de sabotage préparées par l'ennemi sont déjouées.

La régularité de nos transports a témoigné de la bonne organisation de notre armée.

Ce qu'ont été les opérations de guerre les résumés mensuels des mois d'août, de septembre, d'octobre et de novembre nous l'ont appris. Voici quelle était la situation de nos armées au début de décembre, cinquième mois de la guerre :

Quant au nombre, l'armée française est aujourd'hui égale à ce qu'elle était au 2 août, toutes les unités ayant été complétées.

La qualité de la troupe s'est infiniment améliorée. Nos hommes vont aujourd'hui à la guerre en vieux soldats. Ils sont tous profondément imbus de leur supériorité et ont une foi absolue dans la victoire.

Le commandement, renouvelé par des sanctions nécessaires, n'a commis, dans les trois derniers mois, aucune des erreurs constatées et frappées en août.

Notre approvisionnement en munitions d'artillerie s'est largement augmenté, l'artillerie lourde qui nous manquait a été constituée et jugée à l'œuvre.

L'armée anglaise a reçu en novembre de très nombreux renforts. Elle est plus forte numériquement qu'à son entrée en campagne. Les divisions de l'Inde ont achevé leur apprentissage de la guerre européenne.

L'armée belge est reconstituée à 6 divisions, prête et résolue à reconquérir le sol national.

Le plan allemand a enregistré sept échecs d'une haute portée :

Echec de l'attaque brusquée projetée sur Nancy ;

Echec de la marche rapide de Paris ;

Echec de l'enveloppement de notre gauche en août ;

Echec de ce même enveloppement en novembre ;

Echec de la percée de notre centre en septembre ;

Echec de l'attaque par la côte sur Dunkerque et Calais ;

Echec de l'attaque sur Ypres.

Dans cet effort stérile, l'Allemagne a épuisé ses réserves. Les troupes qu'elle forme aujourd'hui sont mal encadrées et mal instruites.

Or, de plus en plus, la Russie affirme sa supériorité aussi bien contre l'Allemagne que contre l'Autriche.

L'arrêt des armées allemandes est donc fatalement condamné à se changer en retraite.

Telle est l'œuvre des quatre derniers mois. Il était opportun de la présenter dans son ensemble, en laissant à la presse européenne le soin de la commenter et de la juger.

Une revue de la situation militaire par lord Kitchener

Une revue de la situation militaire a été faite, le 25 novembre, par lord Kitchener, à la Chambre des Lords.

Il dit que l'occupation retardée d'Anvers par les Allemands rendit possible pour le général French de prendre ses positions pour rencontrer le mouvement allemand et pour empêcher l'ennemi d'atteindre son objectif, qui était la capture des côtes nord-est de la France.

Comme un exemple de ce qui a été fait par nos troupes, il ajouta qu'une division de cavalerie refoula l'attaque de tout un corps d'armée allemand pendant plus de deux jours.

L'arrivée des troupes indiennes fut d'une grande assistance au général French.

En présence des événements de cette période, la fanfaronnade allemande de prendre Calais ressembla à la fanfaronnade de prendre Paris.

Depuis qu'il s'est, pour la première fois, entretenu avec la Chambre, ajouta lord Kitchener, les Français n'ont pas cédé un mètre de leur territoire à l'ennemi.

Il paya un tribut au travail héroïque de l'armée belge qui, constamment, a été amenée sur le champ de bataille par le roi Albert lequel, quoi qu'on l'en pressât, n'a jamais quitté le territoire belge et n'a pas l'intention de le quitter.

« Le 11 novembre, continua-t-il, un effort suprême fut fait par les Allemands. La garde prussienne reçut l'ordre de se frayer un chemin à travers nos lignes et de gagner Calais à tout prix.

« Cette tentative échoua, le général Joffre ayant envoyé de gros renforts.

« Un nombre considérable de nos tranchées furent occupées par les Français et les lignes anglaises furent redressées. Beaucoup de troupes purent prendre un repos bien gagné.

« Nos pertes ont été naturellement très lourdes, mais légères en comparaison de celles de l'ennemi.

« Les troupes britanniques ne sont qu'une fraction des troupes engagées dans cette campagne, et la dissémination des informa-

tions relativement à une fraction peut avoir une répercussion sur les autres parties.

« C'est le général Joffre, commandant en chef de toutes les armées alliées, qui a la responsabilité à cet égard, comme pour tout ce qui se rattache à la conduite de la campagne. Il est de mon devoir, et c'est pour moi un devoir impératif, de coopérer loyalement avec le général Joffre et de tenir la main à ce que ses désirs soient loyalement satisfaits.

« Nous nous occupons de maintenir les effectifs actuellement en campagne; mais, bien que le chiffre de nos pertes soit en apparence considérable, il est, en réalité, peu important, parce que nos officiers et nos soldats reprennent leur place aussitôt guéris et reviennent au front, ayant acquis la prudence née de l'expérience, ce qui n'est pas un mince avantage pour un soldat, même le plus vaillant, dans une campagne comme celle-ci. »

En réponse à des questions, lord Kitchener a dit qu'il attendait approximativement 30000 recrues par semaine, en dehors des régiments formés en certaines localités. Lorsque le moment sera venu où il devra demander davantage, il le fera connaître ouvertement.

« Nous nous occupons de fournir à nos soldats le matériel le plus moderne, l'équipement le plus complet et le mieux conçu, l'instruction la plus efficace.

« Nous avons simplement de quoi recevoir, armer, équiper, exercer quiconque est disposé à servir son pays. Nous avons besoin d'hommes.

« Je compte bien qu'au moment où nous ferons de nouveaux appels sous les drapeaux, on répondra, comme auparavant, de manière à nous permettre de faire aboutir la guerre à une conclusion heureuse.

Au sujet de la Turquie, lord Kitchener ajoute :

« Les Turcs ayant massé des troupes pour envahir l'Égypte, armé les Bédouins et traversé notre frontière, bombardèrent à l'improviste Odessa et plusieurs autres ports de la mer Noire.

« Nous sommes maintenant en contact avec les troupes turques à environ 30 milles à l'est du canal de Suez.

« Les troupes russes du Caucase avancent sur Erzeroum. Des combats ont lieu aussi dans la région montagneuse avoisinant Van.

« Des troupes de l'armée de l'Inde ont été envoyées au nord du golfe Persique : elles ont battu les Turcs à deux reprises et se sont emparées de Bassora.

« Les opérations se poursuivent aussi dans le sud et l'est de l'Afrique. »

En ce qui concerne les Russes, lord Kitchener a dit qu'ils avaient pu faire échec à l'avance allemande sur Varsovie, leur infligeant, croit-il, des pertes plus importantes que jamais auparavant. L'avance russe sur Cracovie et les Carpathes est ininterrompue.

Décembre 1914.

1er Décembre *France.* — Nous enlevons le château et le parc de Vermelles (Pas-de-Calais). — Sensible avance de nos troupes dans le bois de la Grurie (Meuse). — Des attaques allemandes sont repoussées à Ypres (Belgique), Craonne (Aisne) et en Argonne.

2 Décembre *France.* — En Alsace, nos troupes enlèvent Aspach-le-Haut et Aspach-le-Bas, au sud-est de Thann.

Les Allemands ont bombardé Lampernisse (Belgique) et Aix-Noulette (Pas-de-Calais).

3 Décembre *France.* — Nous occupons Lesménil et le Signal de Xon (Meurthe-et-Moselle); dans les Vosges, nous enlevons la Tête-de-Faux, au sud du village du Bonhomme (frontière), et la station de Burnhaupt (Alsace). Nous progressons vers Altkirch.

4 Décembre *France.* — Nous enlevons à Pœsele (entre Dixmude et Ypres), sur la rive droite du canal, une maison de passeur, point stratégique important, disputé depuis un mois. — Reims est bombardé de nouveau avec une intensité particulière.

5 Décembre *France.* — Canonnade violente en Belgique, en Woëvre et en Lorraine. L'ennemi cherche à nous enlever Weidendreft (près de Langemark) : il est repoussé.

6 Décembre *France.* — Duel d'artillerie en Champagne. Nous progressons en Argonne, au sud-est de Varennes.

7 Décembre *France.* — Nous occupons définitivement le village de Vermelles et la position du Butoir, entre Béthune et Lens. Nous progressons dans la région Rouvroy-Parvillers-Le-Quesnoy-en-Santerre (Somme).

8 Décembre *France.* — Combats d'artillerie en Belgique, dans la région d'Ypres, et en Champagne. Nous progressons en Argonne (bois de la Grurie) et au nord-ouest de Pont-à-Mousson (bois Le Prêtre).

9 Décembre *France*, — Une attaque allemande sur Saint-Eloy, au sud d'Ypres, est repoussée.

Légers progrès en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.

10 Décembre *France*. — Progrès sensibles dans les régions du Quesnoy et d'Andrechy (Somme), de Reims, de Perthes, dans l'Argonne et sur les Hauts-de-Meuse (bois Le Prêtre).

Nos aviateurs ont bombardé avec succès la gare de Fribourg-en-Brisgau.

11 Décembre *France*. — L'ennemi est actif dans la région d'Ypres; ses attaques sont repoussées, sauf une qui lui assure la possession d'une de nos tranchées. — Sur les Hauts-de-Meuse, nous continuons à progresser dans le bois Le Prêtre. Au sud de Thann (Alsace), nous enlevons la gare d'Aspach.

12 Décembre *France*. — L'ennemi a complètement évacué la rive gauche du canal de l'Yser. — Nous reprenons la tranchée que les Allemands nous avaient enlevée la veille, près d'Ypres. — Combats d'artillerie dans les régions d'Arras, de Perthes (Marne), du bois de la Grurie (Argonne); au nord-est de Vailly, nous détruisons une batterie d'obusiers allemands; à Deuxnouds (Meuse), nous démolissons deux batteries ennemies, faisons, dans la même région, sauter un blockhaus et des tranchées.

13 Décembre *France*. — De violentes attaques d'infanterie ennemie sont repoussées au sud-est d'Ypres et dans les Vosges. — Progrès sérieux dans le bois Le Prêtre.

14 Décembre *France*. — Dans la région de l'Aisne, bombardement de tranchées, au nord-ouest de Soupir. — Nous progressons en Argonne (bois de la Grurie), en Woëvre (bois de Mortmare); en Alsace, nous amenons notre front à la cote 425, nord de Steinbach, pont d'Aspach, pont de Brininghoffen. — En Belgique, nous progressons le long du canal de l'Yser et à l'ouest d'Hollebeke. — Les Allemands bombardent à grande distance la gare de Commercy (Meuse); dégâts insignifiants.

15 Décembre *France.* — Nous progressons à l'ouest de Wytschaete (Belgique) et occupons la ligne : ouest de Lombaertzyde, ferme Saint-Georges. — Bombardement à grande distance par les Allemands de la gare de Saint-Léonard (Vosges). — En Alsace, une attaque d'infanterie allemande réussit contre Steinbach, dont nous continuons à tenir les hauteurs.

16 Décembre *France.* — L'escadre anglaise bombarde Westende (nord de Nieuport). — Progrès belges sur la rive gauche de l'Yser. — Attaques allemandes repoussées en Woëvre (bois de Mortmare) et en Alsace (ouest de Cernay).

Sur mer. — Une escadre allemande a bombardé, sur le littoral Est de l'Angleterre, les villes ouvertes de Hartlepool, Scarborough et Whitby.

Il y a eu de nombreux morts et blessés.

Dans aucune des trois localités bombardées, il ne s'est manifesté de panique. L'attitude de la population ne laisse rien à désirer.

L'Amirauté britannique saisit cette occasion de déclarer que les démonstrations de ce genre, d'ailleurs faciles à exécuter pourvu qu'on accepte quelques risques, n'ont aucune importance militaire. « Elles peuvent coûter la vie à un certain nombre de personnes dans la population civile et causer des dégâts à la propriété privée, toutes choses fort regrettables ; mais elles ne doivent pas nous déterminer à modifier le moins du monde la politique navale de l'Amirauté. »

L'ensemble de la presse anglaise estime que l'Allemagne manque de psychologie si elle pense que cette agression peut en quoi que ce soit paralyser le recrutement anglais en vue de la guerre continentale.

17 Décembre *France.* — Progrès en Belgique, dans la région de Vermelles (Pas-de-Calais), au nord d'Arras, dans la région de Bapaume.

18 Décembre *France.* — Notre artillerie lourde prend l'avantage dans la région de Tracy-le-Val (Aisne). — Dans l'Argonne, les Allemands font sauter une de nos tranchées au nord du Four-de-Paris, mais leurs attaques d'infanterie sur ce point et à Saint-Hu-

bert sont repoussées. — Progrès dans la région d'Albert (Somme).

19 Décembre *France.* — Progrès sensibles au sud de La Bassée (Pas-de-Calais), dans la région de Mametz et celle de Lihons (Somme). — Progrès allemands dans le bois de la Grurie (Argonne). — Vers Lihons, une colonne allemande est fauchée par l'artillerie.

20 Décembre *France.* — Quelques progrès en Belgique dans les régions de Lombaertzyde et Saint-Georges, au sud-ouest de Bixschoote (cabaret Korteker), à Zwartelen; bombardement de l'hôpital d'Ypres. — Nous progressons également en France, au nord-est de Lens (à Notre-Dame-de-Lorette, près de Loos), en Champagne (régions de Prosnes, Perthes et Beauséjour), en Argonne, sur la rive droite de la Meuse et sur les Hauts-de-Meuse (bois des Chevaliers). — Arras est bombardé une fois encore.

21 Décembre *France.* — Une attaque allemande est repoussée à Carency (Pas-de-Calais). — Les troupes britanniques reprennent à Lihons (Somme) des tranchées précédemment perdues et repoussent quatre attaques allemandes. — Nous progressons à Puisaleine (sud de Noyon-Oise), à Tracy-le-Val (Aisne), à Perthes-les-Hurlus (Marne), à Beauséjour, en Argonne (bois de la Grurie); vifs combats en Champagne, en Argonne, autour de Souain.

22 Décembre *France.* — Progrès en Belgique, entre la mer et la route de Nieuport à Westende, ainsi que dans la région Steenstraate-Bixschote. — En France, nous réoccupons Givenchy (Pas-de-Calais). — Progrès à Perthes-les-Hurlus (Marne), Beauséjour et en Argonne (Bois de la Grurie), et à Boureuilles et Vauquois (Meuse). — Nos aviateurs bombardent des positions allemandes à Bruxelles et à Ostende.

23 Décembre *France.* — En Belgique, progrès dans les dunes et à Zwartelen. — Combats d'artillerie aux abords de Lassigny. — Une attaque allemande à Puisaleine est brillamment repoussée par les zouaves. — Nous gagnons du terrain à Mesnil-les-Hurlus (Marne), en Argonne (au bois de la Grurie).

Sur mer. — Communiqué officiel du Ministère de la Marine. — I. Un sous-marin autrichien a lancé deux torpilles, dans le canal d'Otrante, sur l'un des cuirassés de l'armée navale en croisière. L'une des torpilles a atteint le cuirassé à l'avant et explosé. Les avaries du bâtiment ne sont pas importantes et aucun homme n'a été blessé.

II. Des journaux autrichiens et italiens ont annoncé que le sous-marin *Curie*, ayant heurté une estacade au moment où il tentait d'entrer dans le port de Pola, aurait été contraint de faire surface, canonné et coulé. Le commandant et l'équipage auraient été faits prisonniers; l'officier en second serait porté comme disparu.

Il est exact que le *Curie* avait été détaché de l'armée navale pour tenter une attaque des navires de guerre autrichiens mouillés dans le port de Pola. Comme ce sous-marin n'a pas rallié l'armée, les informations étrangères le concernant peuvent être tenues pour exactes.

III. Le torpilleur d'escadre *Fanfare* a canonné et dispersé des troupes turques près de Guekli, sur la côte asiatique, en face de Tenedos.

24 Décembre

France. — Nous occupons La Boisselle, au nord-est d'Albert (Somme), à Puisaleine, à Boureuilles-Vauquois (Meuse). — L'action de notre artillerie devient de plus en plus efficace sur tout le front. — Nous nous sommes avancés à 1500 mètres de Cirey (Meurthe-et-Moselle). — Un aviateur anglais s'est rendu, à bord de son biplan, à Bruxelles, où il a lancé huit bombes sur un hangar qui contenait un dirigeable allemand.

25 Décembre

France. — En Belgique, légère progression en avant de Nieuport. — Attaques allemandes repoussées à Noulette (Pas-de-Calais), La Boisselle (Somme), Lihons, Perthes (Marne). — En Alsace, progrès sensibles devant Cernay.

26 Décembre

France. — A Perthes (Marne), à l'est de Saint-Mihiel (Meuse), des attaques ennemies sont repoussées. — Nous progressons en Argonne (Saint-Hubert) et en Haute-Alsace près de Cernay. — Un Zeppelin bombarde Nancy (deux morts, deux blessés). — Nos aviateurs, bombardent, à Metz, les hangars de Frascaty et la gare de Saint-Privat.

Sur mer. — Les vaisseaux de guerre allemands ancrés dans la passe de Schilling, non loin de Cuxhaven, ont été attaqués vendredi matin par une escadrille de sept hydravions anglais partis des environs d'Héligoland. Les hydravions étaient escortés par une escadre de croiseurs légers, de destroyers et de sous-marins.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu nos forces, écrit l'Amirauté britannique, les Allemands nous attaquèrent avec deux Zeppelins, trois ou quatre aéroplanes et plusieurs sous-marins.

Grâce à une rapide manœuvre, les sous-marins ennemis purent être évités et les Zeppelins furent facilement repoussés par les canons des croiseurs *Undaunted* et *Arethusa*.

L'escadre anglaise resta trois heures sur la côte ennemie sans être inquiétée, elle put réembarquer trois aviateurs avec leurs appareils. Trois autres aviateurs, qui revinrent plus tard, furent recueillis par nos sous-marins et nous coulâmes ensuite leurs appareils.

Un seul pilote est porté manquant, son appareil a été aperçu, brisé, à huit milles d'Héligoland.

L'étendue des dégâts causés par les bombes lancées par nos aviateurs ne peut pas être appréciée, mais tous les projectiles ont été jetés sur des points présentant une importance militaire.

27 Décembre

France. — En Belgique, progrès à l'ouest de Lombaertzyde. — Nous perdons une tranchée à Hollebeke. — En France, nous prenons 800 mètres de tranchées à Carency (Pas-de-Calais). — Légers progrès sur les Hauts-de-Meuse. — Saint-Dié (Vosges) est violemment bombardé par les Allemands.

Les fours d'Essen, en Allemagne, où furent fondus les derniers canons transportés sur la côte belge, ont été détruits par les aviateurs alliés.

28 Décembre

France. — En Belgique, nos troupes enlèvent Saint-Georges. — Progrès en Argonne, dans les bois de la Grurie, Bolante et de Courtechausse. — En Alsace, nous investissons Steinbach. — Trois avions allemands survolent Nancy et jettent des bombes.

29 Décembre

France. — Progrès en Belgique dans la région de Nieuport et au sud de Zonnebeke. — En Argonne, nous progressons dans la ré-

gion du Four-de-Paris. — Attaque allemande repoussée à la Tête-de-Faux (Vosges).

30 Décembre *France.* — Nous enlevons des tranchées à Mesnil-les-Hurlus, à Beauséjour (Marne), à Fontaine-Madame (Argonne). — En Alsace, nos troupes ont enlevé, maison par maison, la moitié du village de Steinbach.

31 Décembre *France.* — Violents combats d'artillerie, de la mer à l'Aisne. — Nos avions bombardent la gare de Metz.

A l'est de Reims, au nord de Pranay, il y a eu, du 19 au 22 décembre, des combats sur lesquels il faut revenir à la lumière des comptes rendus détaillés parvenus depuis le dernier communiqué.

Nous avons, dans ces quatre jours, gagné de 600 à 700 mètres dans la direction de la Berthonnerie, malgré de nombreuses difficultés : réseaux de fils de fer très épais, flanquements par mitrailleuses dissimulées, abatis, fausses tranchées renfermant des fougasses, artillerie très bien abritée. Notre progression s'est poursuivie avec méthode et ténacité. On a noté que l'attitude de l'ennemi avait été strictement défensive et on a eu l'impression qu'il attendait jusqu'à la dernière minute pour garnir d'infanterie ses tranchées de première ligne

Dans la même région, le 30, près de la ferme Alger, les Allemands ont réussi à faire sauter une de nos tranchées. Ils ont attaqué aussitôt. Mais une contre-attaque à la baïonnette les a mis en déroute. Sur le détachement ennemi de 100 hommes qui avait attaqué, 70 sont tombés. Nous avons immédiatement rétabli nos tranchées bouleversées par l'explosion.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Sur tout le front, parmi les faits d'armes saillants, il convient de noter l'attaque du parc et du château de Vermelles par deux pelotons de spahis à pied et trois compagnies d'infanterie, les combats également d'infanterie au nord d'Écurie, les insuccès répétés de l'ennemi dans l'Argonne et dans les Hauts-de-Meuse; plus tard, la prise de Saint-Georges, au nord de la Lys, par les fusiliers marins et les chasseurs cyclistes, la ligne de tranchée

conquise au nord de Massiges par trois bataillons d'infanterie coloniale.

Dans l'ensemble, la situation est stationnaire sur tout le front de la Lys aux Vosges, avec une légère avance en Alsace.

La physionomie du mois militaire est retracée dans ses grandes lignes, le 6, par lord Kitchener, au point de vue anglais.

Après avoir rappelé l'échec des Allemands qui voulaient percer les lignes des alliés dans le Nord, lord Kitchener a raconté l'engagement de Givenchy, le 20 décembre, durant lequel la ligne anglaise, après avoir été entamée un instant, réussit à progresser. Elle est aujourd'hui solide, grâce à des renforts envoyés au général French.

Au début de la guerre, ajoute lord Kitchener, nous éprouvions des difficultés, de l'anxiété même, au sujet des cadres ; nous avons pu cependant pourvoir le corps expéditionnaire de tous les officiers dont il avait besoin. Nous avons maintenant un excédent considérable d'officiers disponibles. Depuis le début de la guerre, nous avons nommé 29 100 officiers pour l'armée ; progressivement, nous sommes parvenus à surmonter les difficultés relatives à l'approvisionnement et à l'équipement de nos nouvelles troupes.

L'instruction et l'entraînement de nos nouvelles armées et du contingent canadien continuent en dépit du très mauvais temps, de la pluie et de la boue.

Les officiers et les hommes sont pleins d'entrain et de belle humeur, désireux de prendre leur rang le plus tôt possible sur le champ de bataille.

Janvier 1915.

1er Janvier

France. — Les Allemands nous font sauter deux caissons, entre Baumetz et Achicourt (Pas-de-Calais) ; nous bouleversons leurs tranchées à Parvillers et La Boisselle (Somme) ; nous enlevons un bois près de Mesnil-les-Hurlus (Marne). — En Argonne (bois de la Grurie), nous reprenons le terrain perdu la veille ; nous progressons en Woëvre, dans le bois Le Prêtre, et en Alsace, à Steinbach.

Le cuirassé anglais *Formidable* a été torpillé et a coulé dans la Manche. La plus grande partie de l'équipage s'est noyée ; une centaine d'hommes ont été sauvés.

Le *Formidable* jaugeait 15 000 tonnes et comprenait 750 hommes d'équipage.

2 Janvier *France.* — Combats d'artillerie dans les régions de Zonnebeke (Belgique), d'Albert et de Roye (Somme), sur les Hauts-de-Meuse, dans le Ban-de-Sapt et la vallée de la Fave (Vosges).

3 Janvier *France.* — Nous marquons des progrès dans le bois Le Prêtre (nord-ouest de Pont-à-Mousson), en Haute-Alsace, à Cernay et à Steinbach.

4 Janvier *France.* — Nous progressons en Belgique, dans les dunes en face de Nieuport, et dans la région de Saint-Georges; en Alsace, au sud-est du col du Bonhomme, nous occupons le hameau de Creux-d'Argent et maintenons nos gains sur la route de Thann à Cernay.

5 Janvier *France.* — Nous repoussons des attaques en Belgique, dans la région des dunes et au sud-est de Saint-Georges. — En Alsace, les Allemands nous enlèvent une tranchée à la cote 425 (ouest de Cernay).

6 Janvier *France.* — Nous avons progressé en Woëvre (au nord-ouest de Flérey) et en Alsace, dans la direction d'Altkirch; l'ennemi a bombardé l'hôpital de Thann.

7 Janvier *France.* — Nous avons réalisé des progrès, en Belgique, près de Lombaertzyde et à l'est de Saint-Georges, près de Reims, à l'ouest du bois des Zouaves; en Alsace, où nous occupons la cote 425 tout entière, à Burnhaupt-le-Haut, que nous avons enlevé. — Une attaque d'infanterie allemande entre Bétheny et Prunay a échoué.

8 Janvier *France.* — Dans la région de Soupir (Aisne), nous enlevons la côte 132 et trois lignes de tranchées allemandes sur 600 mètres; nous gagnons 500 mètres dans la région de Perthes (Marne) et enlevons ce village. Nous progressons en Woëvre, au nord-ouest de Flirey, dans le bois d'Ailly et dans le bois Le Prêtre. — En Alsace, l'ennemi réoccupe Burnhaupt-le-Haut.

Les Allemands bombardent Soissons, dont le Palais de Justice est incendié.

9 Janvier *France.* — Nous avons progressé en Champagne, enlevé un fortin et gagné du terrain à la ferme de Beauséjour. — Reprise du bombardement de Soissons.

10 Janvier *France.* — Au nord-est de Soissons, nous avons conquis toute la hauteur dite éperon 132, à Perthes, où nous avons pris des tranchées. — A Beauséjour, l'ennemi a attaqué violemment, mais sans succès.

11 Janvier *France.* — Violents combats au nord-est de Soissons autour de la côte 132 que nous avons conquise la veille. — A la ferme de Beauséjour (Marne), l'ennemi réoccupe une partie du fortin que nous avons pris l'avant-veille.

12 Janvier *France.* — Au nord-est de Soissons, le combat est de plus en plus violent autour de l'éperon 132 ; nous nous maintenons sur les pentes ; à l'Est, nous avons dû céder du terrain.

13 Janvier *France.* — Canonnade violente en Belgique, autour de Nieuport et d'Ypres.

Les combats continuent au nord-est de Soissons ; l'action a été localisée sur le terrain comprenant les deux croupes situées au nord-est et au nord-ouest de Crouy, dont nous ne tenions que les premières pentes.

A gauche, notre contre-attaque a légèrement progressé, sans pouvoir cependant marquer une avance sensible. Au centre, nous avons maintenu nos positions autour du village de Crouy, malgré les efforts répétés de l'ennemi, mais à l'est, devant Vrégny, nous avons dû céder.

La crue persistante de l'Aisne a déjà emporté plusieurs des ponts et des passerelles que nous avions jetés, rendant ainsi précaires les communications de nos troupes ; dans ces conditions, nous nous sommes établis au sud de la rivière, dans la partie comprise entre Crouy et Missy, avec des têtes de ponts sur la rive nord.

14 Janvier *France.* — Les attaques ennemies dans la région de Soissons sont enrayées.

La crue de l'Aisne, risquant d'emporter nos ponts et, par suite, de couper nos communications, le repli

des troupes a été ordonné ; quelques canons, rendus d'ailleurs inutilisables, ont dû être abandonnés ; les Allemands nous ont fait des prisonniers, notamment des blessés qui n'ont pu être évacués. Nous avons fait, de notre côté, un nombre important de prisonniers non blessés appartenant à sept régiments différents.

En résumé, cette bataille constitue pour l'ennemi un succès partiel, mais qui ne saurait avoir d'influence sur l'ensemble des opérations. L'ennemi, par suite de la crue de l'Aisne et des dispositions prises, ne peut exploiter, au Sud de la rivière, un succès purement local.

Les Allemands ont, à deux kilomètres au nord-est de Soissons, attaqué Saint-Paul ; ils y sont entrés, mais nous les en avons aussitôt chassés.

A titre de document, voici le communiqué allemand sur l'affaire de Soissons :

Nous avons progressé à Blangy, près d'Arras, et repoussé une attaque ennemie à la Tête-de-Faux (Vosges.)

Au nord et nord-est de Soissons, les Français évacuèrent complètement la rive droite de l'Aisne. Nous prîmes Cuffies, Crouy, Bucy-le-long, Missy-sur-Aisne, les fermes de Vauxrot et d'Herries.

Durant les trois jours que dura la bataille au nord de Soissons, nous infligeâmes aux Français de grosses pertes.

La retraite française au sud de l'Aisne s'opéra sous le feu violent de notre artillerie lourde.

La comparaison des batailles autour de Soissons avec celles de 1870 montre combien l'état de choses a changé. Le champ de bataille du nord du Soissonnais est presque le même que celui de Gravelotte et de Saint-Privat au point de vue de la largeur, mais sans avoir le même développement que les combats du 18 août 1870.

Une note officielle française fait remarquer à ce sujet que, de notre côté, il a été engagé moins de 3 brigades et que nous avons simplement cédé 1800 mètres sur un front de 5 kilomètres.

15 Janvier

France. — Nous progressons dans le secteur de Reims, repoussons toutes les attaques dans le secteur de Soissons et avançons du côté de Clémery (Est de Pont-à-Mousson). — Nous perdons des tranchées à Notre-Dame-de-Lorette, près de Carency (P.-de-C.).

Rapport officiel sur les opérations de guerre du 15 novembre au 15 janvier.

Depuis le 15 novembre, — c'est-à-dire depuis la fin de la bataille d'Ypres et l'échec complet de la grande offensive allemande contre notre gauche, — la guerre a pris le caractère d'une guerre de siège. Mais, dans cette guerre, il s'en faut que les résultats obtenus des deux parts s'équivalent.

On peut même dire que, sauf sur un point unique, nous seuls avons gagné du terrain. Partout, en dehors de ce point unique, les Allemands ont reculé.

Ce tableau permettra d'en juger :

De la mer a la Lys. — *Résultats obtenus par les Français.* — Reprise de toute la rive gauche de l'Yser entre Knocke et Hetsas.

Débouché sur la rive droite entre la mer et Saint-Georges.

Installation d'une tête de pont de 4 kilomètres dans cette région.

Installation d'une tête de pont au sud de Dixmude.

Prise de Saint-Georges, de la maison du passeur, de Korteker.

Extension générale de notre front autour d'Ypres (succès de Weidendreft).

Cessation des attaques d'infanterie ennemie.

Résultats allemands. — Destruction des halles, de la cathédrale et de l'hôpital d'Ypres.

Destruction de Nieuport-Ville et de Nieuport-Bains.

De la Lys a l'Oise. — *Résultats français.* — Prise du château et du village de Vermelles et du Rutoire.

Prise de nombreuses tranchées allemandes entre Aix-Noulette et Carency.

Reprise partielle de Saint-Laurent et Blangy, près d'Arras.

Prise de la Boisselle.

Prise des tranchées allemandes de Lihons.

Prise du Quesnoy-en-Sancerre à la fin d'octobre et progression à l'Est depuis lors.

Extension générale et consolidation de notre front.

Résultats allemands. — Bombardement d'Armentières, Béthune et Arras.

De l'Oise a Reims. — *Résultats français.* — Prise des tranchées allemandes de Nampoël et du plateau de Nouvron.

Prise de l'éperon 132 et de la dent de Crouy (reperdus).

Destruction de nombreuses pièces allemandes.

Diminution de 4/5 de nos pertes d'infanterie grâce au succès de notre artillerie.

Consolidation de notre système défensif.

Résultats allemands.— Bombardement de Soupir et de Soissons.

Reprise de la cote 132 et de la dent de Crouy et gain de 1200 à 1800 mètres au nord de Soissons.

De Reims a la Meuse. — *Résultats français.* — Progression d'un kilomètre dans la région de Prunay.

Progression de plus de 2 kilomètres dans la région de Perthes et échec de 17 contre-attaques allemandes.

Progression de près d'un kilomètre en Argonne, dans les bois de la Grurie et de Bolante et nombreuses attaques repoussées.

Extension de notre front autour de Verdun.

Nombreuses destructions de batteries ennemies.

Résultats allemands. — Progression de 300 mètres en Argonne, près du ruisseau des Meurissons, sur un front de 800 mètres.

De la Meuse a la frontière suisse. — *Résultats français.* — Progression importante dans les bois de Consenvoye, d'Apremont, d'Ailly, de Mortmare, Le Prêtre. Echec de toutes les attaques allemandes.

Progression au nord-est de Nancy (Xon, Lesmenil, forêt de Parroy).

Progression au nord et au sud de Senones et dans tout le Ban-de-Sapt.

Prise de la tête de Violu qui commande Sainte-Marie et de la Tête-de-Faux. Echec complet de 34 contre-attaques ennemies.

Prise d'Aspach, de Steinbach et des hauteurs à l'Est.

Progression vers Munster, Cernay, Altkirch.

Résultats allemands. — Bombardement d'une église à Nancy et de l'hôpital de Thann.

De la Lys à la Somme à Notre-Dame-de-Lorette l'ennemi a réoccupé une partie des tranchées qu'il avait perdues.

De l'Argonne aux Vosges, échec complet d'une attaque assez vive dirigée contre nos tranchées de Flirly et évacuation par les Allemands, en raison du tir de notre artillerie, de la crête au nord de Pont-à-Mousson.

17 Janvier

France. — Nous progressons aux abords de Perthes (Marne) et au nord de la ferme de Beauséjour. — Notre artillerie a travaillé efficacement en Belgique, bouleversant des tranchées dans les dunes et démolissant un redan au nord de la Grande-Dune. — A la Bassée, après un combat acharné, les Anglais repoussent des forces ennemies supérieures en nombre.

Le combat de Blangy.

Entre la Bassée et Arras, grande activité d'artillerie; quelques attaques d'infanterie que nous avons repoussées. L'action la plus sérieuse a eu lieu le 16, à Blangy. Elle n'a, du reste, mis en ligne que quelques compagnies de notre côté, dont trois seulement ont été engagées. En voici le récit :

Le 16 janvier, le bombardement a commencé dans la matinée. L'intensité a augmenté progressivement, jusqu'à devenir extrêmement violente. Tous les calibres ont donné : 77, 105, 150 et 210. Les lance-bombes se sont également mis de la partie et ont lancé sur la fonderie et la malterie de Blangy une vingtaine de bombes longues d'environ 1 mètre. Ces engins ont produit, dans les bâtiments, les effets les plus violents. La fonderie est actuellement en ruines, la malterie crevée en deux endroits.

Un de ces engins, tombé dans la rue, sur la barricade, l'a renversée et tué un lieutenant qui se trouvait dans cette tranchée, à son poste de mitrailleur.

Tout le terrain compris entre la Scarpe, le Chemin des Blancs-Murs, la route Blangy-Tilloy et nos barricades a été arrosé copieusement.

Vers 12 h. 30, le tir de l'artillerie allemande s'est allongé, faisant prévoir une attaque d'infanterie. Les compagnies de réserve ont reçu, à ce moment, l'ordre de se tenir prêtes à entrer en action et toutes les dispositions nécessaires ont été prises.

Vers 14 h. 30, cette attaque s'est déclanchée, se dirigeant sur la fonderie et la malterie, au sud de la rue. Les fantassins ennemis se sont portés en avant, en longeant la Scarpe, par la rue de Blangy, et en partant du Mur-Rouge, à l'ouest de la ferme.

Seules, les défenses avancées de Blangy (maison à l'est de la fonderie, entonnoirs dans la rue et au sud de la poste) n'avaient pas été atteintes par le bombardement. Immédiatement en arrière, la façade de la fonderie, les maisons brûlées et le Mur-Blanc étaient en complète démolition, inutilisables, et formaient obstacle aux fractions placées en avant. Celles-ci ont été attaquées à coups de grenades et n'ont pas pu résister.

Certains hommes sont parvenus à se replier, d'autres ont été tués ou faits prisonniers après blessures. Tous les officiers ou soldats placés dans ces avancées ont complètement fait leur devoir.

Dans ces conditions, les Allemands ont pu occuper le premier bâtiment de la fonderie, au nord de la route, et sont arrivés au sud de la route jusqu'au Mur-Blanc, qu'ils ont garni.

A ce moment, — 15 h. 30 environ, — la contre-attaque a été ordonnée, appuyée par une compagnie envoyée en soutien.

Trois compagnies qui venaient d'arriver ont été prendre position sur la deuxième ligne de défense.

Au moyen d'attaques successives, dans les différentes pièces de la fonderie, faites tantôt par le feu, tantôt à la baïonnette, tout le terrain perdu a été reconquis et les positions initiales réoccupées.

Au sud de la route, nos tireurs ont permis par leur feu aux autres fractions de prononcer leur avance, et dans cette partie du secteur, de même qu'au nord de la rue, toutes les positions premières ont été réoccupées.

Vers 17 heures, la situation était complètement rétablie.

18 Janvier *France.* — Nous progressons dans le bois Le Prêtre (Meuse). — Nous reprenons à la Boisselle (Somme) des tranchées que nous avions dû évacuer la nuit précédente, à la suite d'une explosion. — En Champagne, deux avions allemands sont abattus ; ils tombent dans nos lignes ; les aviateurs sont faits prisonniers.

19 Janvier *France.* — Duel d'artillerie dans la région d'Arras au Ban-de-Sapt (Vosges) et dans le secteur de Thann (Alsace).

20 Janvier *France.* — Nos troupes, un moment refoulées dans le bois de la Grurie (Argonne), ont, à la suite d'une contre-attaque, réoccupé toutes leurs positions.

Une escadrille d'avions allemands et de Zeppelins exécute un raid au-dessus de la côte Est de l'Angleterre. Des bombes sont jetées à Yarmouth, Kings-Lynn, Sandringham, Cromer, Beeston, Sheringham, villes ouvertes et non fortifiées. On compte 5 morts et une douzaine de blessés.

21 Janvier *France.* — Nous avons progressé à Beauséjour (Marne), dans la forêt d'Apremont (sud-est de Saint-Mihiel) et dans le secteur de Thann (région de Silberbach-Hartmannsweiler). — Notre artillerie fait exploser des munitions dans les tranchées allemandes à l'est de Reims.

22 Janvier *France.* — En Belgique, nous progressons à l'est de la chaussée de Lombaertzyde. — Nous perdons des tranchées conquises la veille dans la forêt d'Apremont (Saint-Mihiel) et dans le

bois Le Prêtre. — En Alsace, le combat se poursuit à Hartmannsweiler-Kopf.

23 Janvier *France.* — Les Allemands bombardent Berry-au-Bac. — Le combat d'infanterie continue dans la région d'Hartmannsweiler-Kopf.

24 Janvier *France.* — En Belgique, dans la région de Nieuport, une attaque d'infanterie allemande est brisée par notre artillerie. — Nous progressons en Alsace dans la région d'Hartmannsweiler-Kopf. — Des aviateurs anglais survolent Zeebrugge et bombardent avec succès les travaux du port.

Sur mer. — Victoire navale anglaise de la mer du Nord. (*Rapport de l'Amirauté*). — Une escadre anglaise, composée de croiseurs cuirassés et de croiseurs légers, sous le commandement du vice-amiral Sir D. Beatty et escortée par une flottille de destroyers, aperçut quatre croiseurs cuirassés allemands, plusieurs croiseurs légers et un certain nombre de destroyers se dirigeant vers l'Ouest, selon toutes probabilités vers la côte anglaise.

L'ennemi vira de bord aussitôt et prit la fuite à toute vitesse.

La poursuite commença immédiatement et, vers neuf heures trente, l'action s'engagea entre les croiseurs *Lion*, *Tiger Princess Royal*, *New Zealand* et *Indomitable*, d'un côté, et le *Dörfflinger*, le *Seydlitz*, le *Moltke* et le *Blücher* de l'autre.

Le combat, qui eut lieu à toute vitesse, fut chaudement disputé.

Un peu avant une heure de l'après-midi, le *Blücher*, qui s'était auparavant détaché de la ligne de combat, chavira et coula.

L'amiral Sir D. Beatty annonce que deux autres croiseurs ennemis ont été sérieusement endommagés, mais qu'ils ont pu néanmoins continuer à fuir et atteindre la zone où le danger de rencontrer des sous-marins allemands ou de heurter des mines a empêché de continuer à les poursuivre.

Les Anglais n'ont perdu aucun navire et leurs pertes en hommes sont insignifiantes.

Le *Lion*, qui se trouvait en ligne, n'a eu que onze blessés, il n'a aucun tué.

Cent vingt-trois survivants de l'équipage du *Blücher*, qui portait 885 hommes, ont été recueillis; il est possible que

d'autres marins allemands aient été sauvés par les destroyers anglais.

L'Amirauté n'a reçu jusqu'à présent aucun renseignement sur le combat engagé entre destroyers et croiseurs légers.

L'Amirauté a adressé ses félicitations à l'amiral Sir D. Beatty.

Les forces navales en présence dans le combat étaient de puissance très différente, que le nombre seul ne peut indiquer. On y trouve cinq croiseurs anglais contre quatre croiseurs allemands; mais la proportion entre les deux escadres n'était nullement de 4 à 5. Le tableau suivant va permettre de se rendre compte de la valeur réciproque des deux partis :

Noms des navires.	Tonnage.	Vitesse.	Poids de la bordée.	Effectifs.
—	—	—	—	—
	Tonnes.	Nœuds.	Kilos.	Hommes.
	ANGLAIS.			
Tiger	30.000	30	5.352	1.150
Princess Royal . .	26.800	28,5	4.536	980
Lion	26.800	30	4.536	980
New Zealand . . .	19.100	26,4	3.084	800
Indomitable . . .	17.600	26,6	3.084	730
	ALLEMANDS.			
Dörfflinger . . .	28.000	27	3.396	1.150
Seydlitz	25.000	26,5	3.276	1.108
Moltke	23.000	28	3.276	1.018
Blücher	15.800	25,08	1,184	885

L'artillerie anglaise comprenait 24 canons de 343 mm., 16 de 305, 12 de 152 et 64 de 101.

L'artillerie allemande se composait de 8 canons de 305, 20 de 280, 12 de 210 et 44 canons de 150.

On peut conclure de ce tableau que la puissance de l'escadre anglaise était presque double de celle de l'escadre allemande.

(*Le Temps*).

La version allemande sur le combat naval de la mer du Nord mérite aussi d'être signalée.

A l'entendre, l'escadre anglaise, après avoir coulé le *Blücher*, aurait pris la fuite. C'est une victoire allemande!

25 Janvier

France. — En Belgique, nous progressons à l'est de Saint-Georges. — Des attaques violentes contre les lignes anglaises, à La Bassée, Givenchy et Cuinchy, sont repoussées. — En Argonne, des attaques très vives ont lieu à Fontaine-Madame, à l'ouvrage Marie-Thérèse. Après une lutte qui a duré jour et nuit et qui a été menée avec une extrême énergie des deux côtés, les tentatives de l'ennemi ont été repoussées.

Extrait du communiqué officiel résumant les opérations du 16 au 26 janvier.

A 8 heures, un bataillon allemand chassait les Anglais de la tranchée qu'ils occupaient en avant de Cuinchy. Quelques instants après, Givenchy était attaqué, et l'ennemi prenait pied dans le village.

Aussitôt, le commandement anglais ordonne trois contre-attaques que l'artillerie française soutient de son feu. A 15 heures, toutes les tranchées perdues le matin sont reprises. Cinq fois les Allemands reviennent à l'assaut; ils sont repoussés. Leurs pertes représentent deux bataillons au moins. Des centaines de morts sont sur le terrain. A la nuit, une nouvelle attaque, également repoussée. L'échec allemand est complet du côté anglais.

Du côté français, un léger fléchissement s'était produit dans la matinée à la suite du recul momentané des Anglais. Mais vingt minutes après, nous reprenons la tranchée perdue. La journée était bonne pour les alliés.

Non moins bonne à l'est d'Ypres où les Allemands ont subi un échec très onéreux.

26 Janvier

France. — Les Belges avancent vers Pervyse. — Des attaques allemandes repoussées entre Béthune-la-Bassée et Aix-Noulette (Pas-de-Calais).

Dunkerque a de nouveau reçu la visite d'un Taube. L'avion ennemi a lancé une dizaine de bombes qui n'ont causé que quelques dégâts matériels. Poursuivi par nos aviateurs, il s'est échappé du côté de la Belgique.

L'affaire de la Creute.

Deux de nos bataillons ont repris dans la soirée du 26 des tranchées perdues dans l'après-midi et qu'ils abandonnèrent ensuite, les ravages de l'artillerie leur ayant ôté toute valeur défensive. Le rapport officiel ajoute :

L'affaire de la Creute a commencé le 25 janvier, à 10 heures du matin, et s'est développée pendant toute la journée suivante. Elle a été vive, mais insignifiante quant aux conséquences.

Les Allemands ont ouvert d'abord un feu intense d'artillerie et de lance-bombes sur nos tranchées de première ligne, entre Heurtebise et le bois Foulon. Ces tranchées étaient occupées par quelques éléments d'infanterie.

Jusqu'à 14 h. 30, le bombardement alla toujours en augmentant de violence. A cette heure-là, il atteignit son maximum d'intensité, bouleversant les réseaux de fil de fer et les parapets et causant dans nos rangs des pertes assez sérieuses.

Les compagnies de réserve se préparaient à intervenir quand, sous les coups répétés des projectiles de gros calibre et des bombes, la voûte d'une carrière où elles s'étaient abritées s'effondra partiellement, les emmurant.

L'ennemi en profita pour prononcer une attaque violente contre toute la zone qu'il avait soumise au bombardement. Il dirigea en particulier ses efforts sur les tranchées d'Heurtebise et de la Creute.

Cette attaque fut menée en première ligne par quatre ou cinq bataillons, avec deux régiments en réserve.

En abordant nos tranchées, l'ennemi subit des pertes considérables. Les premières unités lancées à l'assaut furent entièrement anéanties. Les cadavres ont été retrouvés par nous ultérieurement. Mais l'attaque, violemment nourrie, réussit vers 17 heures à enlever la gauche de nos tranchées.

Malgré le feu violent qu'elle avait subi toute la journée, notre infanterie ne voulut pas en rester là et, dans la soirée, deux de nos bataillons reprirent la totalité de ce qui avait été perdu dans l'après-midi.

Toutefois, la situation était modifiée du fait des effondrements causés par le tir de l'artillerie allemande. Les tranchées reprises étaient complètement bouleversées et avaient perdu toute valeur défensive. Elles étaient, par conséquent, moins faciles à conserver, si les attaques se renouvelaient. L'ennemi s'en rendit compte et bientôt, revenant à l'assaut, il reprit une seconde fois ce terrain ruiné.

27 Janvier

France. — A Saint-Mihiel, notre artillerie a détruit les passerelles jetées par l'ennemi sur la Meuse. — Les pertes allemandes dans les combats de la veille représentent l'effectif de 2 batail-

lons au moins. — Les Allemands, pour fêter l'anniversaire de l'Empereur, ont fait un effort général sur tout le front; leurs attaques se sont produites avec une violence particulière du 25 au 27; toutes ont été repoussées et les pertes ennemies en morts, blessés et prisonniers sont considérables.

28 Janvier

France. — Dans la région de Nieuport (Belgique), nos troupes ont pris pied dans la Grande Dune.

Nous avions réussi à établir sur la rive droite de l'Yser une importante tête de pont de plusieurs kilomètres entre Saint-Georges et la mer.

L'attaque que nous avons prononcée avait pour objet de reconnaître exactement les défenses ennemies, dont l'ensemble seul nous était connu.

La droite des Allemands, au contact immédiat de la plage, a pour base principale une grande dune — la dune 17 — contenant plusieurs abris blindés, trois ou quatre lignes de tranchées avec des chevaux de frise et des fils de fer.

Après la dune, dans le Polder, une organisation analogue, très forte également, relie le système défensif de la dune à celui de Lombaertzyde, village organisé par l'ennemi, au nord des terres qu'atteint l'inondation.

En attaquant le 28 janvier au matin, nous n'espérions pas entamer l'organisation défensive de la Grande Dune. Nous y avons pris pied cependant au cours d'une journée de bataille qui, secondaire en raison des effectifs engagés, a été remarquable grâce au courage héroïque de nos troupes.

Les troupes d'attaque ne comprenaient que trois compagnies attaquant sur le Polder, pendant qu'une quatrième opérait sur la Grande Dune.

L'attaque, préparée par notre artillerie et par nos reconnaissances d'infanterie, a commencé à 9 heures du matin.

Après une demi-heure de tir, nos colonnes débouchaient de leurs places d'armes et se lançaient à l'assaut sur tout le front. Sans difficultés, elles enlevèrent la première ligne de tranchées allemandes, qu'elles trouvèrent pleines d'eau et inoccupées.

Sans s'arrêter à la première ligne, nos tirailleurs continuent en suivant la route pavée où, à 40 mètres en avant, de nombreux soldats allemands sont blottis dans des abris. La plupart de ces soldats sont tués à coups de baïonnette; mais, à ce moment, et avant toute installation possible, nos hommes

sont pris sous des feux d'enfilade et subissent deux contre-attaques qui les obligent à se retirer jusqu'à leur point de départ.

Au centre, avec une rapidité merveilleuse, ils réussissent à se créer quelques abris rudimentaires et organisent des postes où ils se maintiennent.

A droite, au delà des tranchées de première ligne allemande, ils établissent un parapet de fortune, qui, malheureusement, ne résiste pas au feu de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies.

Malgré la destruction du parapet, nos tirailleurs, magnifiquement tenaces, se maintiennent jusqu'au soir sur la position qu'ils ont conquise.

Mais, pendant ce temps, c'est plus à gauche que va se concentrer l'intérêt de la journée.

Au moment où se déclanche l'attaque sur le Polder, deux sections de tirailleurs ont sauté, en effet, jusqu'au sommet de la Grande Dune.

L'une d'elles descend même sur le revers opposé; mais, là, sur un terrain extrêmement mouvementé, elle est exposée à un feu violent partant d'une seconde crête en arrière de la première.

En même temps, des mitrailleuses la prenant sous leur feu du bord de la mer, la section engagée subit de grosses pertes, mais six survivants, dont un sous-officier, se retranchent et se maintiennent dans un petit fortin construit par les Allemands sur le revers sud-ouest de la Grande Dune.

Aussi héroïquement obstinés que leurs camarades, ils demeurent dans cet ouvrage, où ils sont tués tous les six, les uns après les autres, au cours de l'après-midi.

Leurs camarades, pour les soutenir, aménagent un boyau entre le fortin et nos anciennes tranchées. Par le boyau, à 13 heures, nos tirailleurs font un nouvel effort. Vigoureusement soutenus par nos canons, ils parviennent à atteindre le fortin. Mais une contre-attaque, considérablement renforcée, le leur enlève quelques instants après.

Nous ne conservons ainsi que la partie extérieure de la Dune. Mais nous sommes exactement fixés sur l'organisation défensive de l'ennemi.

Aux environs du fortin, nous avons compté plus de trois cents cadavres ennemis et nous avons fait une cinquantaine de prisonniers, dont deux sous-lieutenants.

29 Janvier *France.* — Nous consolidons partout les positions conquises, sauf sur un point, en Argonne, dans le bois de la Grurie, où, à la suite d'une violente attaque, nous nous retirons à 200 mètres en arrière des tranchées que nous occupions.

Un avion allemand est abattu en Belgique, un autre est capturé à Gerbeviller.

30 Janvier *France.* — Nous progressons méthodiquement. Dans la région de Perthes (Marne), au nord-est de Mesnil-les-Hurlus, nous nous emparons d'un bois; dans l'Argonne, nous repoussons des attaques à Fontaine-Madame et près de Bagatelle. — Sur le reste du front, duel d'artillerie.

31 Janvier *France.* — A Ypres, une attaque allemande sur nos tranchées a été arrêtée. — Violente lutte d'artillerie sur le reste du front ; dans la région de l'Aisne, nous démolissons des tranchées et des abris de mitrailleuses.

Sur mer. — Les vapeurs anglais *Bechuanan* et *Kilcoan* sont coulés dans la mer d'Irlande par un sous-marin allemand.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS DE JANVIER
(*Bulletin des Armées.*)

Principaux faits de guerre.

La période du 5 au 15 janvier a été, comme la précédente, marquée par un temps déplorable : pluie, vent, brouillard, boue. Les opérations s'en sont trouvées ralenties.

Les faits à signaler sont :

1° L'extension et la consolidation de nos succès sur la rive droite de l'Yser entre Saint-Georges et la mer. L'offensive allemande s'était, dans cette région, brisée sur l'Yser. Nous avons conquis, au contraire, un large débouché au delà de la rivière ;

2° Les combats autour de Soissons, où notre offensive, brillamment commencée, a été enrayée par la crue de l'Aisne qui a détruit trois ponts ou passerelles et empêché nos renforts de faire face, sur la rive droite, à une très forte attaque ennemie, d'où un repli de moins de 1800 mètres sur un front de moins de 5 kilomètres;

3° Les nouveaux progrès réalisés par nous dans la région de Perthes et l'insuccès de toutes les contre-attaques ennemies ;

4° L'échec des attaques allemandes en Argonne;

5° La continuation et le maintien de nos succès en Haute-Alsace.

LE FRONT DES ARMÉES EN LORRAINE ET EN ALSACE AU 30 JANVIER 1915.

La période du 16 janvier au matin au 25 janvier au soir n'a été marquée d'aucun événement important par ses conséquences. Les faits de guerre les plus intéressants, en raison du chiffre des effectifs engagés, nous ont tous été favorables. Tels sont :

1° Le gros échec très onéreux, subi par les Allemands à l'est d'Ypres, le 25 ;

2° L'échec, plus onéreux encore, subi par eux à La Bassée, le 25 et le 26 ;

3° Dans l'ordre négatif, l'absence de toute attaque allemande dans le secteur de Soissons.

Partout ailleurs les engagements, dont les principaux sont relatés ci-dessous, n'ont mis en ligne, de part et d'autre, qu'une, deux, trois, parfois quatre compagnies ; c'est dire que leur importance n'était que secondaire.

Les circonstances atmosphériques, également défavorables pour l'ennemi et pour nous, expliquent pour une part la médiocrité de l'effort fourni.

En ce qui concerne les armées alliées, il y a une autre raison.

Ces armées se renforcent constamment en effectifs, en cadres, en matériel. Leur puissance offensive augmente de jour en jour.

Il est donc de leur intérêt certain de produire leur effort maximum au moment où elles disposeront du maximum de moyens.

C'est ce qu'elles feront.

Si, dans le public non mobilisé, l'attente qui en résulte produit une impression parfois désagréable, le commandement est convaincu que cette impression disparaîtra si ceux qui la ressentent veulent bien se rappeler que ce qui seul importe, c'est d'atteindre, sans sacrifices inutiles, un résultat complet.

Toutes les rencontres locales des derniers jours ont confirmé les autorités militaires dans la certitude qu'elles ont de ce résultat.

Pour résumer cette période, on peut dire que :

1° Partout où les Allemands ont attaqué avec de gros effectifs (une brigade au moins dans les secteurs d'Ypres et de La Bassée) ils ont été repoussés avec d'énormes pertes ;

2° Là, où, d'après leurs propres communiqués, ils prétendaient avoir obtenu un avantage décisif (secteur de Soissons), ils n'ont pas osé attaquer.

Sur les autres points du front, il n'y a eu que plusieurs chaudes affaires du 21 à la fin du mois. D'après le nombre des morts trouvés sur le terrain les 25, 26 et 27 à l'est d'Ypres, à La Bassée, à Craonne, en Argonne, en Woëvre et dans les Vosges, les pertes de l'ennemi dans les trois journées paraissent supérieures à 20 000 hommes. Le 31 janvier, il est confirmé que l'ennemi a laissé un grand nombre de morts au nord de Lombaertzyde, au pied de la Grande Dune, ainsi que devant les lignes anglaises près de La Bassée.

CHAPITRE II

FRONT ORIENTAL

Russie. Serbie. Monténégro. Autriche. Turquie.

Août 1914.

1er Août

LA GUERRE. — L'Allemagne, à 7 h. 30 du soir, fait remettre, par son ambassadeur à Saint-Pétersbourg, sa déclaration de guerre à la Russie. Peu après, l'ambassadeur d'Allemagne, ayant retiré ses passeports, quitte la Russie.

Dès le 27 juillet, deux transports serbes, chargés de troupes, ont été saisis sur le Danube par des monitors autrichiens. Le 28, des avant-postes serbes prennent contact à Plevlie (Monténégro), avec des troupes monténégrines; un traité lie, en effet, le sort des deux États balkaniques. Le Roi et le Gouvernement de ce dernier pays abandonnent la capitale, Cettigné, et se réfugient à Podgoritza. Le 29, des bandes serbes pénètrent en Bosnie, font sauter les ponts, détruisent les lignes télégraphiques et téléphoniques; le même jour, les Autrichiens bombardent Belgrade, et des escarmouches d'artillerie se produisent à Vichnitza, à 5 kilomètres au sud de Belgrade. D'autre part, sur intervention de la légation d'Allemagne à Belgrade, le Gouvernement austro-hongrois fait relâcher les deux transports serbes capturés sur le Danube, l'avant-veille, c'est-à-dire avant l'ouverture des hostilités. Le 30, le bombardement recommence; les services publics serbes s'installent à Nich, dans l'intérieur du pays, tandis que le quartier général se fixe à Kragouïevatz. Le même jour, les Serbes font sauter le pont de Semlin sur le Danube.

2 Août

Russie. — Communiqué russe. — Une patrouille russe est entrée à Eydtkuhnen (Prusse orientale). De leur côté, les Allemands ont franchi sur plusieurs points la frontière et se sont emparés de trois villes de la Pologne russe : Czenstochowa, Bendzin et Kalisz.

5 Août

Russie. — Communiqué russe. — Les opérations de mobilisation se poursuivent dans un ordre parfait. Le peuple est exalté par la pensée que la France, la nation sœur, fidèle à sa parole, a tiré l'épée avec la Russie.

Le grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, a adressé au général Joffre l'assurance de sa foi absolue dans la victoire et de son attachement.

7 Août

Autriche. — Un communiqué officiel du Gouvernement annonce que l'Autriche-Hongrie a déclaré hier la guerre à la Russie.

Les Autrichiens entrent en campagne avec 49 divisions d'infanterie et 11 de cavalerie.

Monténégro. — Le Monténégro a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie.

8 Août

Russie. — Communiqué russe. — Les Autrichiens ont passé en Russie près de la frontière roumaine et incendié plusieurs villages.

Sur mer. — Les navires autrichiens ont bombardé le port monténégrin d'Antivari qui a subi de graves dégâts.

Les Monténégrins prononcent d'autre part leur attaque en Herzégovine.

9 Août

Russie. — Communiqué russe. — Les troupes russes ont pénétré par la vallée de la rivière Styr sur le territoire autrichien, chassant devant elles les avant-gardes ennemies.

Le général Radko Dmitrief, ministre de Bulgarie à Saint-Pétersbourg, a été autorisé à prendre du service dans l'armée russe.

De nombreux Bulgares s'enrôlent pour combattre les Austro-Hongrois.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les Autrichiens se fortifient vers Mitrovitza, sur la rive de la Save, en face de Chabatz, et vers la forêt située sur la rive autrichienne près de Ratcha.

L'ennemi a coulé, par un feu d'artillerie, le vapeur *Stip*, qui était encore dans le port de la Sara.

Les Serbes ont repoussé à Loubovia les Autrichiens, qui tentaient de traverser la Drina. C'est une victoire complète : 12 officiers et 500 soldats autrichiens ont péri.

Monténégro. — Communiqué monténégrin. — L'Allemagne ayant déclaré la guerre à la Russie, le Gouvernement monténégrin fait remettre ses passeports au ministre d'Allemagne.

Sur mer. — Vingt navires marchands allemands capturés dans le golfe de Finlande et dans la mer Baltique ont été amenés à Saint-Pétersbourg. Leurs équipages, environ 500 hommes, ont été dirigés vers les provinces de l'intérieur.

Les navires allemands *Breslau* et *Gœben*, qui n'ont pas su ou pu faire obstacle au transport de nos troupes d'Afrique en France, ont passé dans les eaux grecques, se dirigeant vers les Dardanelles.

Les vaisseaux de guerre austro-hongrois qui se trouvaient dans les bouches du Cattaro (Adriatique) ont quitté le port parce qu'ils étaient trop exposés au tir de l'artillerie monténégrine, placée sur le mont Lovcen. Spitza et Budua ont été aussi évacuées.

11 Août

Russie. — Communiqué russe. — L'état-major signale une tentative allemande pour reprendre Eydkuhnen (Prusse orientale). Les Allemands arrivèrent en force avec l'artillerie, mais ils échouèrent et durent se retirer précipitamment, abandonnant de nombreux tués, blessés et prisonniers. Ces derniers appartiennent tous au 20e corps d'armée allemande.

Serbie. — Communiqué serbe. — Un combat a été engagé devant Belgrade.

Toutes les tentatives de la traversée du Danube par les Autrichiens ont échoué.

En Bosnie, les troupes serbes et monténégrines gagnent du terrain. Les tentatives de l'ennemi pour reprendre les positions perdues ont été repoussées avec des pertes sensibles dans le rang autrichien.

12 Août

Russie. — Communiqué russe. — La mobilisation s'achève plus vite qu'on ne le pensait tout d'abord.

13 Août

Dardanelles. — Le Gouvernement ottoman déclare que les croiseurs allemands *Gœben* et *Breslau* sont entrés aux Dardanelles sous pavillon ottoman, la Porte les ayant achetés.

16 Août

Russie. — Communiqué russe. — Les Russes ont infligé une défaite aux Autrichiens au sud de la Pologne russe, où des troupes ennemies tentent une vigoureuse offensive, renonçant à celle qu'ils esquissaient en Podolie.

Serbie. — Communiqué serbe. — Une grande bataille a eu lieu à Chabatz (frontière serbe) entre les Autrichiens et les Serbes.

L'action engagée par les troupes serbes a été couronnée de succès. A l'heure actuelle, l'ennemi a complètement évacué le territoire serbe.

Les pertes que les Autrichiens ont subies au cours de la bataille de Chabatz s'élèvent à 300 morts, 5000 blessés et 300 prisonniers.

17 Août

Russie. — Communiqué russe. — Prusse orientale. — A Stallupönen, près d'Eydtkuhnen, les Russes ont battu le 1er corps allemand. Ils ont pris huit canons, douze caissons et fait de nombreux prisonniers.

Galicie. — Les opérations effectuées à la frontière de Galicie, entre les 13 et 17 août, par les détachements chargés de la défense et du service de reconnaissance, ont donné lieu à une série de combats livrés par la cavalerie, soutenue par l'infanterie, avec des canons-revolvers et de l'artillerie de campagne. Les Autrichiens ont été battus partout.

Serbie. — Communiqué serbe. — L'ennemi a bombardé Belgrade à l'aube avec son artillerie lourde.

Sur mer. — La flotte française, commandée par l'amiral Boué de Lapeyrère, coule, devant Antivari, le croiseur autrichien *Aspern* (2300 tonnes; 340 hommes).

Capture, sur divers points, de vapeurs et voiliers allemands et autrichiens.

Port-Saïd. — Le trafic dans le canal de Suez a cessé presque complètement.

19 Août

Russie. — Communiqué russe. — L'offensive russe est générale.

Un violent combat a eu lieu à Preskeltsy entre Russes et Autrichiens. Il a duré huit heures.

L'offensive autrichienne a été arrêtée sur la rive droite de la Vistule.

Serbie. — Communiqué serbe. — Nich. — La grande bataille engagée samedi dernier sur le front Loznitza-Tzer-Chabatz a duré cinq jours pendant lesquels le combat n'a pas cessé un instant. L'armée autrichienne se retire sur tout le front, poursuivie par les troupes serbes, et cherche à regagner les ponts jetés par elle sur la Drina. Elle est poursuivie de près.

20 Août *Serbie. — Communiqué serbe.* — Les Serbes continuent leur vigoureuse offensive. Deux bataillons du génie autrichien ont été faits prisonniers près de Belgrade.

21 Août *Russie. — Communiqué russe.* — Les combats des 17, 18, 19 et 20 août dans la Prusse orientale ont été livrés avec un grand acharnement. Le front de combat s'étend sur 40 verstes, les troupes russes ont occupé Goldap. La retraite du 20e corps allemand, aux environs de Lyck, ressemblait à une déroute.

Le 20 août, dans les environs de Gumbinnen, l'armée allemande engagea dans un combat trois corps d'armée, qui tentèrent d'envelopper l'aile droite russe. C'est de ce côté que le combat atteignit son plus haut degré de violence. Les troupes du centre prirent l'offensive, s'emparèrent de nombreux canons et firent de nombreux prisonniers.

L'ennemi demanda un armistice pour enterrer ses morts. Cette demande fut rejetée.

Le 21, la victoire couronne les efforts de l'armée russe; les Allemands, qui ont subi des pertes énormes, se replient poursuivis de près.

22 Août *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes ont enlevé Johannisburg, Ortelsbourg, Willenberg sur la Soldau. Ils s'avancent sur la ligne de Dantzig à Neuenburg, d'où les Allemands fuient en désordre vers le Nord.

L'offensive en Galicie continue avec succès.

Serbie. — Communiqué serbe. — L'Autriche annonce que les opérations contre la Serbie sur la Drina ont été abandonnées et que la guerre avec ce pays n'aura plus, par conséquent, que le caractère d'une expédition de châtiment (*sic*).

23 Août *Russie. — Communiqué russe.* — A Krasnik, les Russes sont mis en échec par les Autrichiens.

A Vienne, l'empereur signe un décret ordonnant la mise en état de défense de la capitale.

Monténégro. — Communiqué monténégrin. — Le détachement français qui tenait garnison à Scutari et qui avait quitté cette ville, est arrivé à Cettigné, où il va rejoindre les troupes monténégrines.

26 Août

Serbie. — Communiqué serbe. — Nowa-Warosch a été évacuée par l'armée austro-hongroise qui se retire du sandjak de Novi-Bazar.

27 Août

Russie. — Communiqué russe. — En Prusse orientale, les troupes allemandes, repoussées par l'armée russe, continuent leur mouvement de retraite sur Kœnigsberg et Allenstein. La défense mobile de Kœnigsberg est progressivement refoulée dans la place. En Galicie, par une offensive énergique, les Russes, après des combats heureux du côté de Romanov, marchent sur Lemberg, dont ils ne sont plus séparés que par une trentaine de kilomètres.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les Serbes bombardent les positions autrichiennes situées sur la rive gauche de la Drina.

Monténégro. — Communiqué monténégrin. — Le bombardement de Cattaro a été repris vigoureusement par la flotte anglo-française et les Monténégrins. Les forts de Castelnuovo et de San-Stefano sont démolis.

Sur mer. — Le croiseur allemand *Magdeburg* s'est échoué dans le golfe de Finlande ; des croiseurs russes s'en sont emparés.

28 Août

Russie. — Communiqué russe. — Une bataille acharnée a eu lieu à Ortelsburg (Prusse orientale) entre les Russes et les Allemands ; elle s'est terminée à l'avantage de ces derniers. Les Russes se replient. — En Galicie, les combats commencés le 26 août du côté de Lemberg se sont transformés en une bataille générale sur un front de plus de trois cent kilomètres. — En Pologne russe, un Zeppelin qui avait bombardé la gare de Mlawa (Pologne russe), poursuivi et canonné, tombe à huit verstes de la gare. Dans la nacelle se trouvaient huit soldats, deux mitrailleuses et des engins explosifs.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les Autrichiens, après avoir tenté de prendre l'offensive contre l'aile sud de l'armée serbe, du côté de Plevlie, et occupé cette ville défendue par les troupes monténégrines, s'avancent contre les Serbes. Battus et poursuivis, ils laissent entre les mains de l'ennemi un butin important.

29 Août

Russie. — Communiqué russe. — Sur tout le front autrichien la bataille continue.

Au sud de Lublin, les troupes russes ont passé de la défensive à l'offensive; elles s'avancent dans une région encombrée de cadavres autrichiens que l'ennemi n'a pas pu emporter.

Bien que certains régiments se battent déjà depuis sept jours, l'acharnement des combats ne diminue pas. En maints endroits, les troupes russes attaquent à la baïonnette.

Près de Tomaszow, la bataille se poursuit toujours aussi vive.

Sur tout ce front, les troupes russes ont fait beaucoup de prisonniers, pris des canons, des mitrailleuses et des caissons d'artillerie ainsi qu'un nouveau drapeau autrichien.

Dans la direction de Lemberg, après un combat acharné, les troupes russes ont poussé leur front jusqu'à la hauteur de Kamionka qui a été occupé.

Monténégro. — Communiqué monténégrin. — Les Autrichiens ont tenté un assaut général pour s'emparer du mont Lovcen. Cette attaque était appuyée par les navires autrichiens qui contribuèrent à l'action.

Après un combat très violent, les Autrichiens sont repoussés et laissent sur le terrain 160 morts, 500 blessés et des prisonniers.

30 Août

Russie. — Communiqué russe. — Aux combats de la Prusse orientale prennent part les garnisons des forteresses de Thorn et de Graudenz, avec une grande quantité de canons de siège. La défensive russe continue sur le front entier.

La bataille sur le front autrichien se poursuit avec acharnement. Les forces autrichiennes concentrées dans le gouvernement de Kielce traversent la Vistule.

Le grand-duc Nicolas, généralissime de l'armée russe, annonce que certains ennemis, étant donnés leur conduite déloyale et l'usage qu'ils font de balles explosives à pointes

coupées, n'ont pas droit à être traités comme des combattants, mais comme des malfaiteurs, selon les lois militaires.

31 Août

Russie. — Communiqué russe. — La bataille engagée entre la Vistule et le Dniester continuait hier; la victoire des Russes a été éclatante du côté de la Galicie, l'aile droite de l'armée autrichienne ayant été définitivement tournée, taillée en pièces et laissant trente mille prisonniers entre les mains du vainqueur.

D'autre part, les Allemands, essayant d'opérer une jonction avec les Autrichiens, ont tenté d'opposer à l'offensive russe une contre-offensive. Ils ont été repoussés avec pertes.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS D'AOUT

Russie. — Au Nord, la belle victoire de Gumbinnen, qui a ouvert la Prusse Orientale aux armées russes, n'a pas de lendemain.

Ce raid audacieux se termine dans les terrains marécageux d'Ortelsburg, où Sazonoff s'est aventuré et trouve la mort. Quatre corps d'armée russes sont défaits; les autres, qui s'avançaient au nord de la Prusse orientale, se replient pour éviter d'être enveloppés. Leur aile gauche mise en échec vers Insterburg est poursuivie par les armées allemandes qui se dirigent au delà de la frontière russe vers Grodno, Suwalki et Kovno où le front russe va se reformer.

En Pologne russe et en Galicie, les adversaires, dont les forces s'équilibrent peu à peu, ont des alternatives heureuses et malheureuses au cours d'escarmouches plutôt que de réelles batailles, jusqu'aux derniers jours d'août où les Russes avancent victorieusement vers Lemberg, après avoir battu les Autrichiens, tandis qu'ils reculent, au contraire, de Lodz à Kielce, vers Varsovie, sous la poussée austro-allemande.

Serbie. — Sur ce front, les faits essentiels du mois sont : la victoire de Chabatz, sur la rive droite de la Drina; le bombardement de Cattaro conduit par la flotte anglo-française et les Monténégrins; et enfin la mise hors de cause de l'escadre austro-hongroise, immobilisée à Pola, d'où elle n'ose sortir.

Septembre 1914.

1er Septembre

Prusse Orientale. — Communiqué allemand. — Les faibles restes de l'armée du général Sazonoff qui ont échappé à l'écrasante défaite de Tannenberg se sont enfuis de l'autre côté du Nareff.

L'armée du général Rennenkampf, dite du Niemen, a subi une défaite analogue au sud d'Insterburg ; elle n'a pu mettre en sûreté ce qui lui restait que grâce à une fuite rapide derrière les forteresses de Polita et de Kovno.

D'après les dernières évaluations, 150 000 Russes ont péri près de Tannenberg, dans les marais mazuriques.

Sur les 300 000 prisonniers internés en Allemagne, plus de la moitié sont Russes.

Le nombre des canons de tout calibre pris à l'ennemi atteint 2000.

Galicie. — Communiqué russe. — La victoire des Russes a été éclatante du côté de la Galicie, l'aile droite de l'armée autrichienne ayant été définitivement tournée, taillée en pièces et laissant 30000 prisonniers entre les mains du vainqueur.

Sur le front de la Vistule, où les Russes ont rencontré l'aile gauche autrichienne, le résultat était un peu incertain, lorsque l'arrivée d'importants renforts permit aux Russes de prendre une vigoureuse offensive et de repousser l'ennemi, capturant un grand nombre de pièces d'artillerie.

2 Septembre

Russie. — De Russie parvient le communiqué suivant sur les batailles en Prusse Orientale qui ont donné lieu au communiqué allemand de la veille :

Dans la partie septentrionale de la Prusse orientale, notre offensive continue.

Dans la partie méridionale de la Prusse orientale, les Allemands ont amené sur tout le front des renforts importants. Avec des forces considérablement supérieures, ils ont attaqué nos deux corps d'armée qui ont subi des pertes considérables, causées par la grosse artillerie que les Allemands avaient amenée des forteresses voisines, situées sur la Vistule. Dans ces combats, le général Sazonoff a été tué. Nous avons conservé le contact avec l'ennemi et de nouveaux renforts sont amenés.

Sur le front autrichien, des combats tenaces continuent.

Le communiqué russe est accompagné de la note suivante :

Nous opposons un démenti formel aux nouvelles répandues par l'état-major allemand sur une prétendue catastrophe qui se serait produite à la suite des combats près d'Ortelsburg. Le nombre des prisonniers et l'importance stratégique de cet événement ont été exagérés hors de toute proportion.

Galicie. — Communiqué autrichien. — La bataille acharnée qui dure depuis une semaine, dans la région de Zamosc, s'est terminée mardi par la victoire complète de l'armée du général Auffenberg. Des foules de prisonniers et cent soixante canons ont été pris. Les Russes se trouvent en retraite sur le Bug. L'armée du général Dankl, elle aussi, qui attaque Lublin, signale des succès continuels. Dans la Galicie orientale, Lemberg est en notre possession; cependant la situation sur ce point est difficile, vis-à-vis des forces russes supérieures.

4 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — En Galicie, la nouvelle de la prise de la forteresse de Lemberg par l'armée russe est officielle.

5 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — Après une bataille qui a duré sept jours, les Autrichiens, battus près de Lemberg, sont en pleine déroute, abandonnant un grand nombre de canons de campagne et de gros calibre, une quantité considérable de fusils et de mitrailleuses. Les Russes ont fait des milliers de prisonniers.

On signale la part active qu'a prise, dans les récents combats en Galicie, le général Radko Dimitrieff, ex-ministre de Bulgarie en Russie, actuellement général de l'armée russe.

Monténégro. — Communiqué monténégrin. — Les Monténégrins ont défait les Autrichiens à Bolianitza, en Herzégovine, et se sont emparés d'un gros butin.

6 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — Les Russes ont capturé près de Seradz (au confluent de la Narew et du Bug) un dirigeable comprenant un équipage de trente hommes, dont deux officiers d'état-major et deux canonniers, ainsi que des munitions, des cartes et des photographies.

7 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — Douze divisions de l'armée autrichienne de Lemberg ont été complètement détruites. Une seconde

armée autrichienne, qui opérait sur le front Krasnostaw-Opeln (région de Lublin), a subi de très grosses pertes. Elle se tient maintenant sur la défensive et a, par endroits, battu en retraite.

Les troupes russes soutenant depuis le 21 août l'offensive incessante de l'ennemi, entre la Vistule et le Bug, ont défait complètement, le 28 août, près de Lutschow, la 15e division autrichienne et l'ont poursuivie jusqu'au 4 septembre.

Dans les combats livrés dans cette direction, les Russes ont pris 3 drapeaux, 23 canons, 18 mitrailleuses, 2 aéroplanes, plus de 150 officiers et 12000 soldats et, rien que dans la direction de Lemberg, 70000 prisonniers, 300 bouches à feu, 30 locomotives, 150 wagons, de nombreux convois de bagages divers, etc.

8 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — En Galicie, l'offensive russe contre les Autrichiens se continue avec succès. Malgré ses tourelles à coupoles cuirassées et ses trois lignes de fortifications, Nicolaiew, au sud de Lemberg, a été pris par l'armée russe, qui a capturé 40 canons et une grande quantité de munitions.

Les Autrichiens se replient en abandonnant un nombre considérable de canons, de trains et de prisonniers.

La cavalerie russe est déjà sur les crêtes des Karpathes; la 11e armée autrichienne, opérant dans la région de Lublin, a été fortement éprouvée.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les Serbes battent les Autrichiens à Ratcha.

10 Septembre

Communiqué russe. — Sur tout le front de bataille autrichien, des combats ont été livrés tous les jours du 6 au 9.

Au centre, l'armée autrichienne poursuit sa retraite. Dans la région de Rawa-Rusca, une lutte importante se poursuit contre de grandes forces autrichiennes.

Les troupes russes attaquent une position puissamment fortifiée près de Grodeck.

Sur la rive gauche de la Vistule, l'offensive russe se poursuit avec succès.

11 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — Les Russes assiègent la position fortifiée de Grodeck. La seconde armée autrichienne, attaquée aux environs de Tomaschow, a été contrainte à la retraite.

Les troupes allemandes transportées de l'Ouest se sont concentrées sur la rivière Alle, d'où elles ont commencé un mouvement vers l'Est en grandes colonnes dirigées entre les lacs mazuriques. Les troupes russes d'avant-garde se replient vers l'Est, contenant l'avance de l'ennemi.

12 Septembre *Serbie. — Communiqué serbe.* — Les Serbes ont occupé Semlin.

13 Septembre *Russie. — Communiqué russe.* — La bataille engagée en Galicie depuis dix-sept jours s'est terminée par une grande victoire des armées russes. Les Autrichiens sont en retraite sur tout le front, laissant aux mains des Russes un grand nombre de prisonniers et un matériel important.

16 Septembre *Serbie. — Communiqué serbe.* — Les troupes serbes ont occupé Visegrad (Bosnie).

17 Septembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les armées autrichiennes évacuant la Galicie sont en pleine déroute ; on évalue à plusieurs centaines de mille leurs pertes en tués, blessés et prisonniers. Les corps allemands venus à leur secours battent en retraite.

Serbie. — Communiqué serbe. — L'armée monténégrine a infligé une défaite aux Autrichiens près de Koulihovo, dans la direction de Krastatz et de Gatzko, le 13 septembre.

Les troupes serbes prirent hier Visegrad, après une lutte acharnée; les Serbes poursuivirent l'offensive avec succès sur la rive gauche de la Drina. Après avoir franchi la Drina près de Baynabachte, les Serbes avancent à l'intérieur de la Bosnie. Des combats acharnés continuent dans la direction de Kroupagne.

Sur le front Lioubovija-Zwornik, la situation devient de plus en plus favorable pour les armées serbes.

Sur le front de Loznitza, les Serbes enlevèrent à l'ennemi, qui avait franchi la Drina, la possibilité de se développer en le tenant acculé à la rivière.

Sur le front Loznitza-Bacha, les Autrichiens tentèrent de franchir la Drina, mais ils y perdirent deux compagnies entières. Nous fîmes 50 prisonniers, dont un officier.

Au delà de la Save, malgré une offensive couronnée de succès, les Serbes furent rappelés pour des raisons stratégiques.

Des manifestations populaires ont eu lieu hier devant les légations des nations alliées en l'honneur des victoires remportées par les armées françaises, russes, anglaises et belges.

21 Septembre *Russie. — Communiqué russe.* — L'état-major général russe annonce que les Autrichiens, essayant d'arrêter l'avance des Russes sur le front Baranow-Raniszow, furent repoussés avec de grandes pertes. L'artillerie de siège bombarde les fortifications de Przemysl.

Des combats sont engagés contre la garnison de Przemyzl.

Les Russes ont trouvé en traversant les forêts des batteries abandonnées par les Autrichiens.

22 Septembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les troupes russes ont occupé la position fortifiée de Jaroslaw et un important nœud de chemin de fer et une tête de pont sur la rivière San dominant le passage de cette rivière.

23 Septembre *Russie. — Communiqué russe.* — On annonce la prise, par les Russes, de la forteresse de Jaroslaw, en Galicie.

26 Septembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes se sont emparés de Rzeszow, sur la voie ferrée de Jaroslaw à Cracovie, et de deux positions fortifiées au nord et au sud de Przemysl.

En Posnanie, les Allemands paraissent se fortifier au nord de Kalisz.

29 Septembre *Russie.* — L'état-major du généralissime communique :

Les troupes russes poussent rapidement leur offensive dans les forêts d'Augustow.

Au bombardement d'Ossoviec participent de grosses pièces qui ont engagé, le 27, une canonnade assez intensive. Une tentative de l'infanterie allemande d'avancer plus près de la forteresse a été repoussée.

Sur le front de Galicie, l'ennemi, considérablement renforcé, a montré une grande activité. Des sorties de la garnison de Przemysl n'ont pas eu de succès.

Des prisonniers, des canons et des munitions tombent entre nos mains. La retraite des Autrichiens continue, révélant une pleine confusion de leurs unités combattantes.

30 Septembre

Russie. — Communiqué russe. — Des tentatives de sortie de la garnison de Przemysl ont échoué.

Un détachement russe a défait une brigade hongroise et pénétré en Hongrie par le col d'Ozsok, dans les Karpathes.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les troupes serbes, avançant en Bosnie, ont occupé Romania, dans la montagne dominant Serajevo.

Au Nord, les Serbes ont traversé la Save et réoccupé Semlin.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS DE SEPTEMBRE

A la suite de la défaite que, de Tannenberg à Ortelsburg, le maréchal Hindenburg a fait subir au général Sazonoff, dans les derniers jours du mois d'août, l'armée allemande s'est portée contre l'armée du général Rennenkampf. Ce dernier, mis en échec à Lyck, doit, dans la première quinzaine de septembre, abandonner la ligne qu'il occupait dans la Prusse Orientale; mais à la fin de septembre les Russes y ont pénétré de nouveau, car chez eux les retraites sont souvent les préludes de redoutables contre-attaques.

A la fin de septembre, l'Autriche a perdu Lemberg, la seconde ville de la Pologne autrichienne, et son armée se rabat sur la capitale, Cracovie, pendant que les Russes investissent Przemysl.

Le général autrichien Potiorek a forcé le passage de la Save au début de septembre, mais il a été rejeté. D'autres troupes parviennent à s'installer sur les rampes de la Drina. Les Serbes, tout en les tenant en échec, n'ont pas rencontré, jusqu'à la fin du mois, l'occasion d'une nouvelle offensive.

Octobre 1914.

2 Octobre

Russie. — Communiqué allemand. — Sur le théâtre oriental des opérations, la marche en avant des troupes russes, par-dessus le Niemen, contre le gouvernement de Suwalki, semble imminente.

3 Octobre

Russie. — Communiqué russe. — Quatre corps d'armée allemand opérant en Russie, près de la frontière de la Prusse Orientale, ont leur aile droite rejetée sur Mariampol et Suwalki; au centre, les

Russes prennent Augustovo ; à l'aile droite allemande, la lutte continue autour d'Ossowiec. En Galicie, les arrière-gardes autrichiennes sont refoulées au delà de la Vistule.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les colonnes serbo-monténégrines avancent sur Serajevo (Bosnie).

5 Octobre

Russie. — Communiqué français. — Après une bataille qui a duré dix jours, l'armée allemande qui opérait entre la frontière de la Prusse orientale et le Niémen a été battue sur toute la ligne et effectue sa retraite en abandonnant un nombreux matériel. Elle a complètement évacué le territoire des gouvernements de Suwalki et de Lomja.

6 Octobre

Russie. — Communiqué russe. — Le grand-duc Nicolas a adressé au Ministre de la Guerre, pour être communiqué au général Joffre, un télégramme annonçant la victoire d'Augustovo.

Le général Joffre a envoyé, en son nom et au nom de l'armée française, ses plus vives félicitations au généralissime de l'armée amie et alliée, pour sa victoire remportée, gage de succès futurs.

Russie. — Communiqué français. Source russe. — L'armée allemande, défaite à la bataille d'Augustovo, qui a duré du 25 septembre au 3 octobre, tente d'arrêter la poursuite sur des positions préparées le long de la frontière de Wirballen à Lyck.

Les troupes russes continuent d'avancer et ont pénétré, sur plusieurs points, en Prusse orientale.

En résumé, l'offensive allemande, sur le Niémen, est terminée par un échec complet et des pertes très considérables.

8 Octobre

Russie. — Communiqué autrichien. — Des combats très vifs se livrent sur la frontière, à l'ouest de Suwalki.

Notre offensive a forcé les Russes à diminuer, devant Przemysl, l'intensité de leurs vaines tentatives, qui ont atteint le 8 octobre leur phase la plus violente et qui ont coûté d'énormes sacrifices aux assiégeants. Dans la matinée de jeudi, le feu de l'artillerie russe contre la forteresse s'est affaibli et l'assaillant a commencé à retirer une partie de ses forces.

Près de Lancut, nos colonnes, en s'avançant, ont rencontré

un ennemi en force et un combat s'est engagé qui dure encore.

L'ennemi vient d'être repoussé de Roswadow.

La situation est également bonne dans les Karpathes.

La retraite de l'ennemi dans le comitat de Maramaros prend les allures d'une fuite.

Près de Boosko, un fort détachement de Cosaques a été dispersé.

Le corps des volontaires de l'Ukraine fait des progrès.

L'ennemi qui avait été repoussé du col d'Oujock, vers Slavsko et Tucholka, est refoulé sur Turka.

9 Octobre

Monténégro. — Communiqué monténégrin. — Les troupes monténégrines sont à 8 kilomètres de Serajevo (Bosnie).

10 Octobre

Russie. — Communiqué allemand. Source russe. — Des combats très vifs continuent sur la frontière de la Prusse orientale, où les troupes russes ont eu des succès partiels ; elles ont occupé la ville de Lyck. Le siège de Przemysl se poursuit dans des conditions favorables pour les Russes, qui ont pris d'assaut un des forts de la ligne principale.

Sur le théâtre de la guerre, toutes les attaques des 1re et 10e armées russes contre les armées de la Prusse orientale ont été repoussées au Nord, les 9 et 10 octobre.

La tentative d'enveloppement des Russes à Schirwindt (17 km. nord-est de Eydtkuhnen) a été également repoussée et 1000 Russes ont été faits prisonniers.

11 Octobre

Russie. — Communiqué russe. — Les combats continuent avec les arrière-gardes allemandes, au sud-est de Wirballen et sur les lignes des lacs, à l'ouest de Suwalki.

Sur mer. — Le croiseur cuirassé russe *Bajan* (8000 t. et 593 h.) a été coulé dans le golfe de Finlande par une torpille.

12 Octobre

Russie. — Communiqué russe. — La lutte continue toujours avec acharnement, sur les frontières de la Prusse Orientale. Au nord-ouest de Lyck, les Allemands battent en retraite en détruisant les ponts.

Dans la Pologne méridionale, entre Ivangorod et Sandomir, des combats d'artillerie sont engagés avec les colonnes ennemies qui atteignent la Vistule.

FRONT RUSSE

LA SITUATION DES ARMÉES RUSSES DE FIN AOUT AU 10 OCTOBRE 1914.

Communiqué autrichien. — Lundi, nos forces s'avançant contre Przemysl, soutenues par nos soldats de la garnison, ont battu les troupes assiégeantes, de telle sorte que l'ennemi ne se maintient plus actuellement que sur le front Est de la forteresse. Nos braves troupes continuent à être brillantes, malgré le temps très défavorable et le mauvais état des chemins.

17 Octobre *Russie. — Communiqué russe.* — Sur tout le front, au sud de Przemysl, les combats continuent. Les Russes ont fait 500 prisonniers.

18 Octobre *Sur mer. — Communiqué autrichien.* — Quelques torpilleurs ennemis ont entrepris un raid dans le port d'Antivari. Ils ont détruit quelques magasins et wagons chargés en les bombardant de très près.

22 Octobre *Russie. — Communiqué russe.* — Le mouvement en avant des armées russes s'affirme.

Un succès important dans la région de Varsovie a rejeté l'ennemi à plus de 16 kilomètres.

Les progrès des Russes sont également sensibles à Ivangorod et au sud de Przemysl.

23 Octobre *Russie. — Communiqué russe.* — Toutes les tentatives des Autrichiens pour franchir le San, au nord de Jaroslaw, ont été repoussées et les Russes passent à l'offensive dans cette région.

24 Octobre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Allemands battent en retraite, aussi bien au sud-ouest de Varsovie, qu'à l'ouest d'Ivangorod et de Nova-Alexandrya. Des combats acharnés continuent en Galicie, sur le front Sandomir-Przemysl. Les Russes ont fait 2 000 Autrichiens prisonniers.

26 Octobre *Russie. — Communiqué français. Source russe.* — En Russie, à l'ouest de la Vistule et au nord de la Pilica, les Allemands ont été rejetés sur Loviez, Skiernievice et Rava, qui ont été enlevés à la baïonnette par les Russes.

Au sud de Solec, les troupes russes ont franchi la Vistule de vive force, rejetant les Autrichiens sur le San.

Au sud de Przemysl ont lieu des combats opiniâtres favo-

rables aux Russes; une colonne autrichienne, débouchant des Karpathes sur Dolina, a été mise en déroute.

27 Octobre *Serbie. — Communiqué serbe.* — Les Serbes et les Monténégrins, qui avaient envahi la Bosnie et marchaient sur Serajevo, sont contraints, devant les forces imposantes qui leur sont opposées, de se replier en bon ordre sur leurs territoires respectifs.

28 Octobre *Russie. — Communiqué français. Source russe.* — Au sud de Varsovie, la bataille s'étend de Rava au confluent de l'Iljanka avec la Vistule, sur un front de 100 kilomètres. Dans la région nord-est de Rava, les Russes ont infligé aux Allemands de grosses pertes. Des combats acharnés ont lieu dans les bois, entre Rava et Radom.

En Galicie, les Russes progressent au sud de Sambor. Ils ont entouré, dans la vallée encaissée du Podbuj, la 38e division de honved et des éléments de landsturm et les ont décimés, leur prenant 20 canons et un nombreux matériel.

En Prusse orientale, les tentatives partielles de contre-offensive allemande ont échoué.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS D'OCTOBRE.

Russie. — La bataille d'Augustovo (3 octobre), passée sous silence par les communiqués allemands, a permis aux Russes une seconde invasion de la Pologne orientale, qui devient le principal théâtre de la guerre.

D'autre part, les Autrichiens tiennent difficilement sur le San devant les Russes.

Serbie. — Dans le début du mois d'octobre, les Serbes sont en Bosnie, à quelques kilomètres de Serajevo; ils ont fait leur jonction avec l'armée monténégrine, et de nombreux volontaires bosniaques se sont joints à eux. L'Autriche, inquiète, décide de faire un effort. Tandis que sur le Danube elle continue à bombarder Belgrade, elle envoie une armée contre les Serbo-Monténégrins qui, après une série de combats acharnés (19-22 octobre), reculent jusqu'à Visegrad; d'autre part, une armée autrichienne, franchissant la Drina, prononce une vigoureuse offensive sur le front Zwornik-Losnitza; néanmoins les Serbes résistent énergiquement, et octobre s'écoule sans que les Autrichiens aient sensiblement avancé.

Novembre 1914.

1er Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Succès partiels russes à Vladislavoff (frontière de la Prusse orientale), à Ozarow (Pologne) Ucsachovo et Dadverna (Galicie).

2 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — L'avance des Russes est générale sur l'ensemble du front.

3 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les forces austro-hongroises ont passé, sur tout le front, à la défensive.

Serbie. — Communiqué autrichien. — L'armée serbe bat en retraite devant de nombreuses forces autrichiennes. Le général en chef autrichien Potiorek chante victoire dans le communiqué suivant :

Sur les rives de la Matchwa, la seconde armée serbe, commandée par le général Stefanovitch, et comprenant quatre à cinq divisions, n'a pu se soustraire au danger qui la menaçait que par une fuite hâtive au cours de laquelle elle a abandonné des provisions de toute nature et des trains, et a perdu de nombreux prisonniers.

L'ennemi, sans livrer aucune résistance dans les positions de seconde ligne qu'il avait préparées, a reculé, sans arrêt, jusque dans le terrain de collines qui s'étend au sud de Chabatz.

A Chabatz seulement il a été pris d'assaut, dans la nuit du 1er au 2 novembre, par nos vaillantes troupes, et a opposé une résistance opiniâtre mais inutile.

4 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — La retraite générale des armées austro-allemandes s'accentue. Les Russes ont repris Balsalarjevo (frontière de la Prusse orientale), délogé les arrière-gardes allemandes de Kolo et de Przedborg (Pologne), battu les Autrichiens sur le front Kielce-Sandomir, repris cette dernière ville (Pologne) et progressé au delà du San, dans la région Nizko-Rudnik (Galicie).

Turquie. — Communiqué russe. — Dans le Caucase, les forces russes franchissent la frontière turque et prennent l'offensive.

Sur mer : Dardanelles. — Communiqué anglais. — La flotte anglo-française, divisée en trois escadres, bombarde les forts des Dardanelles.

6 Novembre

Russie. — Un communiqué officiel russe annonce la retraite générale des armées autrichiennes et se termine ainsi :

Cette victoire, nous la devons à l'inépuisable grâce de Dieu, qui bénit l'héroïsme surhumain des admirables guerriers, dont la Russie a le droit d'être fière. Elle permet à nos troupes de passer à la réalisation de nouvelles tâches qui inaugureront une autre période de la guerre.

7 Novembre

Russie. — Communiqué allemand. — Sur le théâtre oriental de la guerre, trois divisions de cavalerie russe qui avaient franchi la Wartha, en amont de Kolo (Pologne), ont été battues et rejetées au delà de la rivière. Il n'y a pas eu d'autre engagement de ce côté.

Turquie d'Asie. — Communiqué russe. — Les Russes, après un combat acharné, se sont emparés de la position turque de Keuprikeui (région d'Erzéroum) ; deux divisions turques ont été mises en fuite.

Un détachement indien et une brigade de la marine britannique ont occupé Faou, à l'embouchure du Chott-el-Arab (golfe Persique).

8 Novembre

Russie. — Communiqué russe. — Sur la frontière nord de la Pologne, les Russes repoussent les Allemands sur un front s'étendant de Chorzele à Mlawa et Rypris. Ils réoccupent Mlawa s'emparant ainsi de tout le réseau ferré de la Pologne.

En Galicie, l'offensive russe continue.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les Serbes, poussés par des forces autrichiennes très supérieures en nombre, continuent leur mouvement de retraite.

Turquie d'Asie. — Communiqué russe. — Un violent combat a recommencé auprès de Keuprikeui entre les troupes russes et les divisions turques battues la veille et que de nombreux éléments venus d'Erzéroum ont renforcées.

Annexion de Chypre par les Anglais.

9 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les troupes russes occupent Soldau (Prusse orientale).

11 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes ont eu des succès partiels dans les environs de Goldap (Prusse orientale), Mlawa (Pologne) et Soldau (Prusse orientale).

12 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes occupent Johannisburg (Prusse Orientale). — Le blocus de Przemysl (Galicie), un moment suspendu, est rétabli.

Turquie. — Officiel. — Un iradié impérial proclame l'état de guerre entre la Turquie et les Puissances de la Triple-Entente.

Communiqué russe. — Les attaques turques dirigées contre la position de Keuprikeui ont été repoussées.

13 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Allemands ont évacué la Pologne russe. En Galicie, les Russes ont occupé Krosno.

14 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes occupent Tarnow (Galicie) et se rapprochent de Cracovie. — En Prusse orientale, les combats continuent à Stalluponen et Soldau. — En Pologne, à Wloclaweck, les Allemands repoussent un corps d'armée russe.

Serbie. — Communiqué serbe. — Le quartier-général serbe est transféré de Valjevo à Gornji-Milanovats.

15 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Le Tzar a visité la forteresse d'Ivangorod. On a montré au souverain les trophées enlevés aux Allemands dans les combats qui ont eu lieu sous cette place forte.

La municipalité de Moscou ayant exprimé au Tsar ses sentiments de fidélité et de dévouement à l'occasion de la guerre avec la Turquie, Nicolas II, dans sa réponse, remercie l'ancienne capitale, « qui ne peut pas douter que la Grande Russie ne conclura pas la paix aussi longtemps, déclare-t-il, que la résistance de l'ennemi ne sera pas brisée définitive-

ment et que ne seront pas résolus les problèmes que nous ont légués nos ancêtres ».

Turquie d'Asie. — Officiel. — Les forts turcs de Sheikh Saïd, près de Périm, ont été détruits par les obus d'un croiseur anglais.

16 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Une action générale est engagée en Pologne russe, où de nouvelles armées allemandes se sont avancées sur le front Plozk-Leutschiza-Uniejow. Les Russes éprouvent un échec à Kutno.

Turquie d'Asie. — Officiel. — Devant des forces supérieures, les Russes abandonnent Keuprikeui.

17 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Une escadre allemande bombarde le port russe de Libau (sur la Baltique).

Turquie d'Asie. — Officiel. — La flotte russe de la mer Noire bombarde le port, le fort et les casernes de Trébizonde. Cinq navires turcs sont coulés.

18 Novembre *Turquie d'Asie. — Officiel.* — Les forts turcs de Smyrne tirent sur une chaloupe du croiseur américain *Tennessee*, qui allait de Vourla à Smyrne.

20 Novembre *Russie. — Officiel.* — Des combats opiniâtres sont engagés sur le front Gzestochow-Cracovie. — Les Russes ont occupé quelques cols des Karpathes.

21 Novembre *Serbie. — Communiqué serbe.* — Les Serbes battent une colonne autrichienne à Braicovitz.

23 Novembre *Turquie d'Asie. — Officiel.* — Une députation des notables de Bassora, accompagnée d'Anglais, est arrivée à Mohamerah; elle annonce que les valis turcs de Bassora et de Bagdad, avec les débris de leurs troupes, se sont enfuis dans la direction du Tigre. Les Anglais occupent Bassora.

24 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — La garnison de Przemysl ayant tenté une sortie, a été écrasée par les Russes et obligée de battre précipitamment en retraite.

Turquie d'Asie. — Officiel. — Les récentes opérations britanniques dans le golfe Persique ont eu un succès plus grand et plus rapide qu'on ne l'espérait.

Après la complète défaite infligée aux Turcs le 15 novembre, ceux-ci, cessant toute résistance, se sont enfuis en abandonnant huit canons et de nombreux blessés.

Les forces britanniques de terre et de mer ont occupé Bassora.

Zobeir a également capitulé.

Les troupes ottomanes ont fui.

25 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — En Pologne, la bataille engagée autour de Lodz est marquée par des avantages à l'actif des deux adversaires.

26 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Les Autrichiens sont battus à Rava, près de Cracovie. D'autre part, en Bukovine, nos alliés occupent Czernowitz.

28 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Entre la Vistule et le Dunajec, dans la région de Brzesko et Bochnia (Galicie), les Russes ont infligé aux Autrichiens une sérieuse défaite.

29 Novembre *Russie. — Communiqué russe.* — Du côté de Lodz, des forces allemandes, enserrées entre deux armées russes, font des tentatives désespérées pour se frayer un passage et subissent des pertes énormes.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS DE NOVEMBRE.

Russie. — La première quinzaine s'est dessinée favorablement pour nos alliés. Au nord, ils occupent Soldau, atteignent les lacs de Mazurie. Plus bas, ils menacent Cracovie.

Partout, aux nouveaux corps d'armée allemands, transportés par chemin de fer de l'Est à l'Ouest, ils opposent de nouveaux contingents.

Serbie. — Les Serbes décimés, à court de munitions, ayant dû se replier sur leur territoire, laissent les Autrichiens occuper Valévo. Forcés à la fin du mois d'évacuer Delpav, ils ne se sont jamais trouvés, depuis le début des hostilités, dans une situation plus critique.

Décembre 1914.

2 Décembre *Caucase. — Communiqué russe.* — A la suite d'un violent combat, les Russes se sont emparés de Saray et de Bachkala. Les Turcs se sont enfuis en abandonnant de nombreux blessés, des provisions de bouche et des munitions.

Serbie. — Communiqué serbe. — Les armées, repliées sur des positions bien fortifiées, se préparent à reprendre une active offensive.

4 Décembre *Russie. — Communiqué russe.* — Des combats acharnés se poursuivent dans la région de Lovicz, dans celle de Lodz et à l'ouest de Petrokow. Des automobiles blindées russes ont dispersé, par le feu des mitrailleuses, une forte colonne allemande qui a éprouvé de lourdes pertes.

7 Décembre *Russie. — Communiqué russe.* — Une offensive allemande, tentée à la faveur de la nuit, sur la rive gauche de la Vistule, est éventée et rudement refoulée.

8 Décembre *Russie. — Communiqué russe.* — De violents combats se livrent sur le front Lowicz-Ilof, dans la région de Petrokow, et au sud de Cracovie.

9 Décembre *Russie. — Communiqué russe.* — L'offensive allemande est brisée dans les régions de Ciéchanow et de Petrokow.

10 Décembre *Serbie.* — Les Serbes, passant à l'offensive, remportent une éclatante victoire sur les Autrichiens, qui fuient devant eux.

Voici le communiqué serbe :

L'offensive foudroyante de l'armée serbe a réussi pleinement sur tout le front. Partout, l'ennemi se retire dans le plus grand désordre, laissant entre nos mains un très grand nombre de prisonniers, des bouches à feu et du matériel de guerre.

On annonce que, sur une partie du front, nous avons fait

deux mille prisonniers, enlevant la musique et le drapeau du 22e régiment.

En se retirant précipitamment devant les troupes serbes qui ont, le 6 décembre, défait leur centre et leur aile droite, les Autrichiens ont abandonné sur le terrain, entre autre butin, neuf obusiers, neuf mitrailleuses et une grande quantité de fusils.

Les troupes serbes, lancées à la poursuite de l'ennemi, le talonnent avec une telle vigueur, que les Autrichiens n'ont pu jusqu'ici s'arrêter sur aucune position et fuient en se débarrassant de tout ce qui est susceptible de gêner la rapidité de leur retraite.

L'ennemi, qui a subi des pertes terribles et a notamment souffert cruellement du feu des batteries à tir rapide serbes, est profondément démoralisé.

Sur presque tous les points, le recul des Autrichiens a été si précipité qu'ils ont été obligés d'abandonner leurs morts et blessés.

Plusieurs milliers de prisonniers autrichiens sont arrivés à Nich.

L'enthousiasme et l'ardeur des troupes serbes sont admirables.

Le butin de ces derniers jours se décompose ainsi : 95 officiers et 16 000 prisonniers ; 28 canons de campagne, 11 canons de montagne, 9 obusiers, 36 mitrailleuses, plus de 10 000 fusils, d'énormes quantités de munitions, la caisse d'un régiment, des trains sanitaires, des chevaux et de nombreux bœufs.

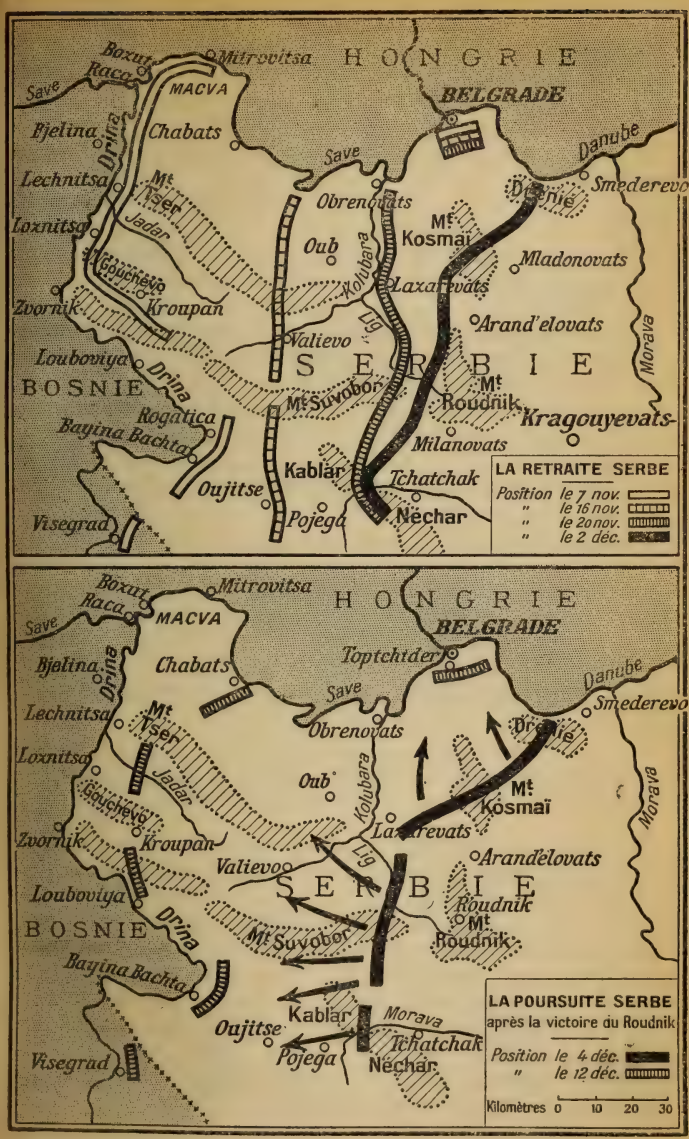
Les succès serbes sont confirmés par le communiqué autrichien suivant :

Notre mouvement offensif, dirigé au sud-est de la Drina, s'est heurté, au sud-est de Valévo, à des forces considérablement supérieures.

Il a fallu, non seulement suspendre la marche en avant, mais encore exécuter une retraite plus prononcée des troupes, lesquelles, depuis plusieurs semaines, combattent obstinément et brillamment, mais subissent de grandes pertes.

En revanche, nous pouvons annoncer l'occupation de Belgrade.

Nous prendrons de nouvelles décisions et de nouvelles mesures afin de repousser l'ennemi.



LA RETRAITE DE L'ARMÉE SERBE EN NOVEMBRE 1914 ET LA REPRISE DE L'OFFENSIVE (DÉCEMBRE 1914).

11 Décembre *Turquie d'Asie. — Officiel.* — La guerre dans le golfe Persique : les forces anglo-indiennes ont pris Masera, ont traversé le Tigre et ont occupé les positions au nord de Kumah, qui a capitulé.

13 Décembre *Russie. — Communiqué russe.* — Dans la direction de Mlawa (Pologne), les Russes continuent à repousser devant eux l'armée allemande.

Serbie. — Communiqué serbe. — Le 11 décembre, les troupes serbes ont continué à poursuivre l'ennemi.

Toutes les tentatives des Autrichiens pour s'arrêter ont été brisées ; nos troupes s'avancent au delà de la ligne Mokhra-Gora-Zavlika-Dobriva et continuent à débarrasser le pays des troupes ennemies qu'elles ont battues.

Les troupes serbes, après un violent combat, sont rentrées à Belgrade.

Le Président de la République, MM. Viviani et Millerand ont adressé des télégrammes de félicitations au Roi de Serbie, au Prince héritier et au Président du Conseil des ministres de Serbie, M. Pachitch.

16 Décembre *Serbie. — Communiqué serbe.* — Entre la Drina et la Save, il ne reste plus en Serbie de troupes austro-hongroises. Les Autrichiens ont perdu 60 000 tués ou blessés. Les Serbes ont en outre fait prisonniers 274 officiers et 40 000 sous-officiers et soldats ; ils ont pris 126 canons.

17 Décembre *Turquie. — Officiel.* — Le *Gœben*, provisoirement réparé, est sorti de la mer Noire et a attaqué Batoum. Les dégâts ont été insignifiants.

20 Décembre *Russie. — Communiqué russe.* — Dans la région de Mlawa (Pologne), les Allemands ont reculé vers le front Lautenbourg-Neidembourg. En Galicie, l'offensive autrichienne est définitivement entravée par nos troupes. Une des divisions autrichiennes qui opéraient dans la région de Doukla a été mise en déroute par une attaque à la baïonnette de nos troupes ; l'ennemi a laissé sur le champ de bataille 500 morts, dont 10 officiers, et nous avons fait plus de 1000 prisonniers.

Les tentatives faites par la garnison de Przemysl pour rompre le blocus ont été repoussées définitivement.

21 Décembre

Russie. — Communiqué russe. — Le 20 décembre, la 26e division de la landwehr autrichienne, qui s'avançait au sud de Toukhovo (Galicie occidentale), est tombée dans une embuscade que nous avions tendue.

Tandis que cette division marchait en avant sans prendre les mesures de précaution de rigueur, nos troupes ont pris l'ordre de combat sur une crête parallèle à la route et ont ouvert à l'improviste le feu avec leurs mitrailleuses.

Au sud de Toukhovo, nos troupes ont culbuté la 102e division autrichienne : elles lui ont fait de nombreux prisonniers et se sont emparées de plusieurs mitrailleuses.

Les 20 et 21 décembre, nous nous sommes emparés, dans la Galicie occidentale, de trois canons et de dix mitrailleuses, et nous avons fait prisonniers 5,600 soldats et 66 officiers, dont 1 major de l'état-major général.

Dans la direction de Mlawa, les Allemands ont essayé à nouveau de franchir notre frontière entre la Vistule inférieure et la Pilica. Pendant la nuit et durant la journée du 22 décembre, ils ont concentré leurs efforts pour traverser la Bzoura et la Rawka dans les districts de Mistrzewice et de Bolimowo et aussi contre Skiernewice.

Nos contre-attaques ont rejeté l'ennemi au delà de ces rivières, sur ses anciennes positions, en lui infligeant des pertes considérables. Dans la seule région de Skiernewice, nous avons compté plus de 1000 cadavres allemands.

Le front des troupes russes qui combattent contre les troupes austro-allemandes va d'Iloff, à l'ouest de Varsovie, jusqu'à un point situé à l'est de Cracovie. Il s'étend par conséquent sur une longueur de 350 kilomètres allant presque en ligne droite du Nord au Sud.

24 Décembre

Russie. — Communiqué russe. — Dans la nuit du 23 au 24 décembre, les Allemands ont prononcé leurs attaques principalement dans la région de Sochaczew et de Bolimow. Toutes ces attaques ont été repoussées et nous avons infligé des pertes énormes à l'ennemi.

26 Décembre

Serbie. — Communiqué serbe. — Le général autrichien Potiorek a été relevé de ses fonctions pour avoir fait subir à l'armée autrichiennne des « pertes considérables » au cours de sa retraite en Serbie.

Sur mer. — Une escadre britannique a violemment bombardé les fortifications et les casernes turques dans le golfe de Xyros.

27 Décembre

Russie. — Officiel. — Dans la journée du 26 décembre, les combats sur les rivières Bzoura et Rawka se sont bornés, d'une manière générale, à un duel d'artillerie. Nous avons repoussé avec succès les diverses attaques des Allemands.

Sur le cours inférieur de la Nida, nous avons délogé du village de Vislica, qu'ils défendaient avec obstination, les Autrichiens qui ont alors essayé de se fortifier sur la rive gauche de la Nida; nous les avons ensuite rejetés au delà de cette rivière.

Au sud de la Vistule supérieure, dans la région de Tarnow, nous avons repoussé les Autrichiens de la ligne Tachow-Olanimy. L'ennemi a abandonné 10 mitrailleuses; nous lui avons fait prisonniers 43 officiers et plus de 2500 soldats.

Nous avons continué la poursuite des Autrichiens qui se retiraient en désordre et nous leur avons encore enlevé 8 mitrailleuses et fait environ 1000 prisonniers; nous avons occupé les hauteurs près de Sublizka, sur la rive gauche de la Biala.

Les Autrichiens ont subi des pertes énormes et ont abandonné entre nos mains, comme prisonniers seulement, plus de 10000 hommes.

L'Empereur est arrivé sur le front.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Russie. — La stratégie russe est inspirée par une constante sagesse. Pour avoir à temps abandonné Lodz, le grand-duc Nicolas a pu établir une position défensive sur la Bzoura, assez formidable pour lui permettre de faire des hétacombes d'Allemands presque sans précédent dans l'histoire et l'année va commencer pour nos alliés sous les plus favorables auspices.

Serbie. — Les Serbes, reprenant l'offensive dès le début de décembre, rejettent vigoureusement les Autrichiens qui, fuyant devant eux, abandonnent le territoire serbe, puis évacuent Belgrade.

Rarement, un aussi complet revirement de situation ne s'est produit dans une campagne. La Serbie semblait irrémédiablement perdue. Le 31 décembre, après l'étonnante victoire qui a mis

6000 prisonniers, 3 drapeaux et 126 canons dans les mains de l'armée serbe, le roi Pierre est rentré dans sa capitale, après avoir vu fuir le dernier Autrichien de son royaume.

Janvier 1915.

1er Janvier — *Turquie d'Asie. — Communiqué russe.* — Des combats acharnés se déroulent autour de Sarykamysch (Caucase). — L'offensive turque est entravée dans la direction d'Olty.

2 Janvier — *Russie. — Communiqué russe.* — Sous la poussée russe, la retraite des Autrichiens en Bukovine s'accentue.

4 Janvier — *Russie. — Communiqué russe.* — En Bukovine, les Russes ont occupé la ville de Suczawa.

5 Janvier — *Russie (Caucase). — Communiqué russe.* — Nos troupes ont remporté une victoire décisive dans la région de Sarykamysch.

Le 9e corps d'armée turc a été fait prisonnier tout entier. Nous continuons la poursuite des autres fractions des troupes turques qui sont en pleine déroute.

Le grand-duc Nicolas a adressé au général Joffre le télégramme suivant :

Je m'empresse de vous faire part d'une heureuse nouvelle. L'armée du Caucase, malgré que ses forces aient été réduites au minimum en vue de ne pas affaiblir nos armées sur le théâtre principal de la guerre, a remporté deux victoires décisives, les 21 et 22 décembre (style russe correspondant aux 3 et 4 janvier), sur des forces turques supérieures en nombre; à Arbagan contre le 1er corps et à Sarykamysch contre les 9e et 10e corps turcs.

Le 9e corps entier a capitulé ; le 10e s'efforce de se retirer, mais il est poursuivi par nos troupes.

Le général Joffre a répondu :

Je prie Votre Altesse Impériale d'accepter mes chaleureuses félicitations pour la grande victoire remportée par l'armée du

Caucase. Par leur effort constant et ininterrompu sur tous les théâtres d'opérations, les armées alliées préparent les victoires définitives de l'avenir.

6 Janvier *Turquie d'Asie. — Communiqué russe.* — La flotte russe a bombardé Sinope (Asie Mineure) et coulé tous les navires qui étaient ancrés dans ce port.

8 Janvier *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes ont occupé Kimpolung (Bukovine) et atteint la chaîne de montagnes séparant la Bukovine de la Hongrie.

11 Janvier *Russie. — Communiqué russe.* — Les Russes continuent leur avance victorieuse en territoire autrichien. La Bukovine presque tout entière est en leur possession.

D'autre part, ils refoulent constamment les Autrichiens dans les Karpathes.

15 Janvier *Russie (Caucase). — Communiqué russe.* — Dans la région de Karaourgan, le combat continue, l'avantage restant à nos troupes. Par une attaque à la baïonnette, nous avons anéanti le 52e régiment turc, dont les survivants, parmi lesquels le commandant et plusieurs officiers, ont été faits prisonniers.

Durant la poursuite des troupes turques défaites, nous nous sommes emparés de plus de 5000 prisonniers et de 14 canons, d'une énorme quantité d'approvisionnements et d'environ 10000 têtes de bétail.

17 Janvier *Russie (Caucase). — Communiqué russe.* — L'armée du Caucase à couvert ses drapeaux d'une gloire nouvelle, un exploit héroïque ayant complètement anéanti le 11e corps turc, à l'exception de quelques éléments insignifiants qui fuient en désordre.

Les troupes russes ont pris toute l'artillerie du corps d'armée turc.

Sur mer. — Le sous-marin français *Saphir*, en voulant forcer la passe des Dardanelles, se glisse sous les champs de mines, mais par suite d'une avarie, il doit remonter à la surface; canonné, il coule, mais la plus grande partie de l'équipage est sauvée.

25 Janvier

Russie. — Communiqué russe. — A huit heures du matin est apparu au-dessus de Libau un Zeppelin qui a jeté neuf bombes; mais les projectiles n'ont pas atteint la ville.

Après avoir subi un bombardement, le Zeppelin est descendu sur l'eau, près de la côte; il a été détruit par les bateaux envoyés par nous. L'équipage a été fait prisonnier.

L'armée russe, en capturant tout un corps d'armée turque à la frontière d'Arménie et en infligeant à l'autre des pertes sérieuses, a brisé toute offensive au Sud. Au Nord, elle a pénétré pour la seconde fois en Prusse Orientale.

Les trois corps d'armée turque dirigées contre l'Égypte n'ont encore livré qu'un combat d'avant-garde à l'est du canal de Suez. Ils ont été repoussés.

Les troupes anglo-indiennes ont obtenu un succès signalé contre les Ottomans près du golfe Persique.

CHAPITRE III

HORS D'EUROPE

Orient. Extrême-Orient. Afrique. Amérique. Mers du Sud.

Août 1914.

8 Août *Afrique.* — Les autorités de la Côte de l'Or se sont emparées du port de Lomé, dans la colonie allemande du Togo.

Le Togoland méridional, à 120 kilomètres dans l'intérieur, est perdu également pour les Allemands.

10 Août *Japon.* — La presse japonaise annonce que le Gouvernement a résolu d'accomplir, vis-à-vis de la Grande-Bretagne, son devoir d'allié et que le souci du prestige de l'Empire guidera son attitude.

16 Août *Japon.* — Le Gouvernement adresse à l'Allemagne un ultimatum la sommant de retirer des eaux japonaises et chinoises ses bâtiments de guerre ou de les désarmer et d'évacuer dans le délai d'un mois les territoires qu'elle occupe à Kiao-Tchéou, dont elle fait un arsenal et une base navale menaçante pour la flotte japonaise.

Cet ultimatum est narquoisement copié sur celui de la mise en demeure adressée de Berlin au Japon en 1895 pour l'obliger à évacuer Port-Arthur après la guerre sino-japonaise.

Le Japon accorde à l'Allemagne jusqu'au dimanche 23 août à midi pour faire connaître sa réponse.

20 Août *Afrique. — Libreville.* — Le Congo belge oriental a été attaqué par les Allemands. Le Gouvernement belge a pris des mesures pour se défendre d'accord avec l'Angleterre et informe le Gouvernement français de sa décision.

Colonies anglaises. — Le 20 août, les troupes anglaises du Cap sont maîtresses dans le Sud-Africain allemand.

23 Août *Japon.* — L'ambassade du Japon communique aux journaux la proclamation suivante du mikado :

Nous, par la grâce du Ciel, Empereur du Japon, siégeant sur le trône occupé par la même dynastie depuis un temps immémorial, adressons la proclamation suivante à tous nos loyaux et braves sujets.

Nous déclarons la guerre à l'Allemagne et commandons à notre armée et à notre marine de conduire les hostilités contre cet Empire avec toutes leurs forces.

Depuis le début de la guerre actuelle en Europe, dont nous avons vu les effets calamiteux avec un grave souci, nous avons nourri l'espoir de sauvegarder la paix en Extrême-Orient par le maintien d'une neutralité stricte ; mais la conduite de l'Allemagne a obligé l'Angleterre, notre alliée, à ouvrir les hostilités contre ce pays.

A Kiao-Tchéou, l'Allemagne fait activement des préparatifs de guerre tandis que ses navires armés, croisant dans les mers de l'Asie orientale, menacent notre commerce comme celui de notre alliée.

La paix en Extrême-Orient est par suite en péril.

La proclamation rappelle qu'après entente avec le Gouvernement britannique, le Japon fit des ouvertures sincères à l'Allemagne, laquelle ne répondit pas dans le délai fixé. Elle ajoute :

C'est avec un profond regret que, malgré notre ardent dévouement à la cause de la paix, nous sommes obligé de déclarer la guerre dans les premiers temps de notre règne, étant encore en deuil de notre mère regrettée.

25 Août *Japon.* — Une dépêche de Tokio annonce que la flotte japonaise a commencé hier le bombardement des ouvrages construits à grands frais par l'Allemagne à Tsing-Tao pour défendre l'entrée de la baie de Kiao-Tchéou.

27 Août *Sur mer.* — Le croiseur léger anglais *Highflyer* a coulé le croiseur auxiliaire allemand *Kaiser Wilhelm der Grosse* au large de Rio de Oro.

28 Août *Japon.* — L'investissement de Tsing-Tao est complet ; la reddition de la place n'est plus qu'une question de jours.

Afrique. — Le gouverneur du Nyassaland (Afrique orientale anglaise) annonce qu'il a repoussé une attaque allemande.

Une expédition australienne fait prisonnières des forces allemandes en Nouvelle-Guinée.

Septembre 1914.

16 Septembre

Océanie. — En Océanie, les îles Samoa ont été occupées par un corps expéditionnaire anglais venu de Nouvelle-Zélande sous la protection d'une escadre, à laquelle était joint le *Montcalm.*

En Afrique équatoriale. — Les Allemands avaient préparé la guerre au Cameroun comme ailleurs. Un de leurs transports, qui avait quitté Hambourg dès la fin de juillet, bondé de troupes blanches, de munitions et d'approvisionnements, fut heureusement capturé par la croisière anglaise. Les antennes du Cameroun menaçaient de s'étendre jusqu'à nos postes du Congo et du Gabon.

A la fin du mois de septembre, les colonnes françaises Largeau venant du Tchad, Morrisson venant de l'Oubanghi-Chari, Hutin-Brisset, venant du Congo, prenaient l'offensive et pénétraient en territoire allemand. Notre colonne du Gabon, qui suivit, ne réussit pas à s'établir au delà de notre frontière; pourtant de ce côté-là la canonnière *Surprise* réussissait avec 200 tirailleurs un coup de main sur Cocobeach, à l'extrémité de l'antenne ouest, et l'enlevait après une affaire rapide, mais assez chaude. Venant de l'est de la Nigeria, les colonnes anglaises franchissaient elles-mêmes la frontière ouest du Cameroun et progressaient lentement à l'intérieur du pays.

Sur mer, à la même époque, la division navale anglaise, renforcée ensuite du croiseur *Bruix*, occupait le principal port de la côte, Duala, qui se rendit, le 27, malgré une défense soigneusement préparée et malgré qu'un ordre pompeux du gouverneur allemand eût préalablement invité les habitants à assister, comme au spectacle, à l'engloutissement des bâtiments anglais par l'explosion de mines sous-marines. Le débarquement du corps expéditionnaire franco-anglais de 5000 à 6000 hommes suivit immédiatement, et l'occupation des

chemins de fer, des routes, des importants centres du Cameroun proches de la côte commença.

Elle donna lieu à des combats très vifs où les Allemands avaient l'avantage de la position, mais que nos Sénégalais gagnèrent héroïquement. Il y eut dans cette partie de la campagne des faits d'armes de premier ordre : la prise du pont de Japoma, la prise de Kopongo, qui mériteraient mieux qu'une mention rapide.

— Le *Pegasus*, de la marine britannique (2200 t.; 234 h.), est canonné et s'ensable sur la côte du Zanzibar.

— Une expédition australienne prend possession en Nouvelle-Guinée allemande, de la terre de l'Empereur-Guillaume.

Octobre 1914.

8 Octobre — *Aux Colonies.* — Dans le Sud-Africain britannique, révolte du lieutenant-colonel Maritz, qui prend le commandement d'une force rebelle.

9 Octobre — *Sur mer.* — A la suite d'une collision en Méditerranée, les torpilleurs français 347 et 348 (100 t. et 25 h. chacun) coulent tous les deux.

10 Octobre — *Aux Colonies.* — Les Japonais occupent les principales îles des Carolines.

14 Octobre — *Sur mer.* — Le croiseur russe *Pallada* (7809 tonnes) est coulé par un sous-marin allemand dans la Baltique.

16 Octobre — *Sur mer. — Communiqué autrichien.* — Dans l'Adriatique a eu lieu une escarmouche à la hauteur de la Pointe d'Ostro, entre quelques torpilleurs et sous-marins accompagnés d'un aéroplane, et le croiseur français *Waldeck-Rousseau*.

Bien que le croiseur ait bombardé violemment nos unités, celles-ci se retirèrent indemnes.

Le phare de la Pointe d'Ostro a été également bombardé par le croiseur français, mais il n'y a fait que des dégâts insignifiants à la galerie. A la vue de nos sous-marins, le gros des forces navales françaises quitta nos eaux en grande hâte.

Chine. — Le Japon décide que le bombardement suprême de Tsing-Tao n'aura lieu qu'après le départ des femmes et enfants.

17 Octobre Le croiseur anglais *Nawke* est coulé par le sous-marin allemand *U*-49 dans la mer du Nord.

Le croiseur japonais *Takachiho* (3700 t. 365 h.) heurte une mine et saute dans la mer de Chine.

19 Octobre *Sur mer.* — Le destroyer allemand *S.* 90 (400 t. et 55 h.) échoue.

25 Octobre *Sur mer.* — L'Amirauté anglaise annonce la destruction d'un sous-marin allemand par le croiseur *Badger*, de la marine britannique.

27 Octobre *Aux Colonies : Orange.* — Défaite, par les forces régulières, du lieutenant-colonel Maritz.

28 Octobre *Sur mer.* — Le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*, croiseurs allemands, bombardent Papeete, capitale de Tahiti, ville ouverte; ils coulent dans le port de cette ville la canonnière française en désarmement, *Zélée* (647 t.).

Aux Colonies : Sud-Afrique. — Les généraux boërs Dewet et Beyers suscitent un nouveau mouvement insurrectionnel.

29 Octobre *Sur mer.* — Les vaisseaux turcs ont, sans avertissement et sans provocation d'aucune sorte, commis des actes de guerre. A Odessa, un navire ottoman a canonné le paquebot français *Portugal*, des Messageries maritimes, et tué plusieurs personnes à bord.

Le même jour, sans déclaration de guerre, des vaisseaux turcs ont coulé des navires russes et bombardé Theodosia et Novorossisk, attaquant ainsi des villes ouvertes et non défendues de la côte russe de la mer Noire.

30 Octobre *Sur mer.* — Le *Temes* (440 t. et 77 h.), autrichien, heurte une mine et coule.

31 Octobre *Égypte.* — Des tribus de Bédouins violent la frontière égyptienne mais sont repoussées.

Sur mer. — L'*Emden*, au cours de ses opérations de corsaire, pénètre, maquillé, dans le port de Poulo-Pinang, coule un croiseur russe et le contre-torpilleur français *Mousquet* qui, malgré la disproportion de forces, s'était porté au secours du croiseur russe.

« A la presqu'île de Malacca, le *Mousquet* accomplissait un service de surveillance quand il aperçut un navire de guerre sortant de Pinang. Il hisse ses couleurs. Un coup de feu répond à ce geste. L'*Emden*, qui avait hissé le pavillon allemand, ouvre le feu. Une première salve tombe sur le *Mousquet*, qui riposte, mais l'inégalité des forces est trop grande. Le contre-torpilleur, criblé de projectiles, glisse sur son avant et coule; les survivants se tiennent sur l'eau au moyen des bouées. Ils sont recueillis sur l'*Emden*; mais on ne revit pas le commandant. »

Des escadres australiennes occupent l'archipel de Bismarck en Océanie, la Nouvelle-Guinée allemande.

Deux sous-marins qui avaient coulé le croiseur russe *Pallada* dans la Baltique sont coulés à leur tour.

Le *Gœben* et le *Breslau* pénètrent dans la mer Noire.

Des bateaux de la Nouvelle-Zélande s'emparent de Samos.

Aux Colonies. — Les Anglais attaquent Kala dans la région du lac Tanganyika.

Les Anglo-Français occupent le Togoland allemand.

Les Japonais prennent Yap, une des îles Cawlona.

Novembre 1914.

4 Novembre

Mer de Chine. — Les forces japonaises débarquées à Kiao-Tchéou, attaquent les tranchées allemandes.

Chine. — Tsing-Tao a capitulé.

5 Novembre

Sur mer. — Des croiseurs allemands coulent un sous-marin anglais dans la mer du Nord; par contre, un contre-torpilleur de la marine britannique coule un croiseur allemand, le *York*, à l'ouest de l'embouchure du Weser.

9 Novembre

Sur mer. — Le croiseur allemand *Geier*, réfugié à Honolulu, a été remis aux autorités américaines, à l'expiration du délai qui lui avait été donné pour quitter le port.

Turquie d'Asie. — La prise de Bassora a eu un immense retentissement dans le monde arabe. Un retentissement d'autant plus grand que l'opération a été exécutée avec une admirable maîtrise. La guerre est déclarée à la Turquie le 4 novembre. Le corps expéditionnaire de l'Inde s'embarque à Kurachee. Le 8 novembre, Fasc est pris, à l'embouchure de Chat-el-Arab. Les troupes marchent sur Bassora, appuyées par l'*Odin* et l'*Espiègle* et quelques embarcations armées en guerre. Le 15 et le 17, elles bousculent 4500 Turcs et entrent à Bassora le 21, dix-sept jours après l'ouverture des hostilités.

Le 18 novembre, franchissant le Tigre, les troupes hindoues s'emparent de Kusnah, prenant 1100 hommes et 9 canons, et assurent la domination de tout le Delta.

12 Novembre

Chine. — Huit navires austro-allemands ont été coulés en rade de Tsing-Tao. Ce sont : le croiseur autrichien *Kaiserin Élisabeth* (4000 t.), le croiseur allemand *Cormoran* (1550 t.), les canonnières allemandes *Lucks*, *Tiger*, *Jaguar* et *Iltis*, le destroyer allemand *Taku*, le poseur de mines allemand *Ruchin*.

23 Novembre

Aux Colonies : Transvaal. — Le général Dewet, énergiquement poursuivi par les troupes loyalistes, remonte vers le Nord. Son commando ne comprend plus que 25 hommes.

25 Novembre

Aux Colonies. — Communiqué anglais. — Des opérations heureuses ont été effectuées par les forces anglo-françaises dans la région du Niger et dans le Cameroun. Victoria, le port de mer de Bouéa, siège du gouvernement colonial allemand, a été occupé par les alliés. Des opérations sans importance ont eu lieu sur la frontière du Niger, où les Allemands ont été repoussés.

Dans l'air. — Le 8, bombardement de Zeppelin à Cologne et à Düsseldorf.

Le 11, des Cosaques capturent un Zeppelin près de Varsovie.

Le 15, des avions alliés survolent Carlsruhe.

Décembre 1914.

8 Décembre

Sur mer : La victoire navale des îles Falkland. — A sept heures trente du matin, les croiseurs allemands *Scharnhorst*, *Gneisenau*, *Nürnberg*, *Leipzig* et *Dresden* étaient vus près des îles Falkland par une escadre anglaise, sous le commandement du vice-amiral Sir Frederick Sturdee. Un combat suivit, au cours duquel le *Scharnhorst*, battant pavillon de l'amiral Graf von Spee, le *Gneisenau* et le *Leipzig* ont été coulés.

Le *Dresden* et le *Nürnberg* ont fui pendant l'action et sont poursuivis. Deux charbonniers ont été capturés.

Le vice-amiral rapporte que les pertes anglaises sont peu nombreuses. Quelques survivants du *Gneisenau* et du *Leipzig* ont été sauvés.

Le Roi et le premier Lord de l'Amirauté ont adressé les remerciements de la nation à l'amiral Sturdee, aux officiers et aux hommes de la flotte victorieuse.

Le *Nürnberg* a été également coulé le 8 décembre.

La poursuite du *Dresden* continue.

Le combat dura cinq heures, avec des intervalles.

Le *Scharnhorst* coula au bout de trois heures; le *Gneisenau* deux heures après.

Les croiseurs légers ennemis dispersés furent poursuivis par nos propres croiseurs. On ne signale la perte d'aucun navire anglais.

11 Décembre

Extrême-Orient. — Les négociations entre le Japon et la Chine relativement à Kiao-Tchéou ont été satisfaisantes. Le Japon a acquis la haute main sur l'administration de la voie ferrée de Kiao-Tchéou à Tsin-Nan.

15 Décembre

Aux Colonies. — Les navires anglais *Fox* et *Goliath* ont fait d'heureuses opérations à Dar-es-Salam, la principale ville de la colonie allemande de l'Afrique-Orientale.

Les deux navires ont bombardé la ville et tous les navires qui étaient dans le port jusqu'à ce que ceux-ci fussent rendus incapables de naviguer.

Janvier 1915.

LA GUERRE AU CAMEROUN.

La campagne a commencé fin septembre contre le Cameroun. A l'aide de lettres reçues du front, écrit *Le Temps*, nous pouvons en résumer les phases essentielles.

Après le bombardement de la capitale, Duala, au pied du mont Cameroun, par les croiseurs *Cumberland* et *Challenger* et notre canonnière *Surprise*, les Allemands s'étaient retirés plus à l'Est, vers Edea, à 4° de latitude Nord. Les troupes françaises — 6 compagnies environ — et les forces anglaises remontèrent en octobre la rivière Njong, pour les attaquer vers la forêt.

Détail instructif, qui vient s'ajouter aux preuves de préméditation déjà amoncelées : nous trouvâmes, pour arrêter notre marche en avant, non seulement des ponts coupés, mais de gigantesques abatis d'arbres *préparés depuis plus de deux mois*.

Dans les engagements, les Allemands ne tiraient que sur les blancs, et ils employaient à cet effet leurs habiles tireurs d'éléphants. De notre côté, la section de mitrailleuses faisait merveille.

Edea, à 80 kilomètres de Duala, n'est pas une ville à proprement parler, mais un groupe de factoreries, dans une région fertile et d'exploitation rationnelle bien comprise.

Fin novembre, vive attaque des Allemands à 25 kilomètres d'Edea. Nous avons plusieurs tués et vingt blessés, mais les Allemands sont repoussés.

En décembre, le cercle se resserre autour des Allemands. Par la Nigeria, les Anglais se sont avancés vers Victoria et Mora. Les colonnes françaises, venues du Gabon et du Congo, se sont emparées de Nola, de Carnot. Le champ se rétrécit de plus en plus.

DEUXIÈME PARTIE

DIPLOMATIE ET POLITIQUE

CHAPITRE I

NÉGOCIATIONS ET ACTES DIPLOMATIQUES

Septembre 1914.

Le pacte de Londres. — La déclaration suivante a été signée le 6 septembre, à Londres, au Foreign Office.

Les soussignés, dûment autorisés par leurs Gouvernements respectifs, font la déclaration suivante :

« Les Gouvernements de Grande-Bretagne, de France et de Russie, s'engagent mutuellement à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre. Les trois Gouvernements conviennent que lorsqu'il y aura lieu de discuter les termes de la paix, aucune des Puissances alliées ne pourra poser des conditions de paix sans accord préalable avec chacune des autres alliées. »

Ont signé : Sir Edward Grey, ministre des Affaires Étrangères; Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres; et l'ambassadeur de Russie à Londres, le comte de Benkendorff.

Ce pacte, en coupant court aux bruits mis en circulation depuis quelques jours à propos de traités de paix que les alliés signeraient séparément, constitue un important événement historique.

Octobre 1914.

Le Livre Gris. — Le 28, publication du *Livre Gris Belge* qui fait bon marché des misérables justifications allemandes, tirées de papiers trouvés, ou soi-disant trouvés à Bruxelles.

Novembre 1914.

Turquie. — Le 2, les trois ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie, MM. Bompard, Sir Louis Malet et de Giers, ont demandé leurs passeports et quitté Constantinople.

Le 3, le quai d'Orsay expose ses griefs contre la Porte et l'état des négociations.

Il termine ainsi sa déclaration :

Les nouvelles reçues d'Algérie, de Tunisie et du Maroc, à la suite de l'agression turque, prouvent que le monde musulman du nord de l'Afrique a très bien compris l'erreur et la faute commises par la Sublime Porte en abdiquant sa souveraineté et l'indépendance d'un empire musulman entre les mains de l'Allemagne. Cette puissance ne poursuit, en effet, que des vues égoïstes et dominatrices et veut entraîner une fraction importante de l'Islam dans une lutte qui ne peut lui être que funeste.

Il ressort des impressions reçues du nord de l'Afrique, que le monde musulman n'entend à aucun degré se solidariser avec les Turcs, qui compromettent d'une façon si téméraire la cause musulmane.

Le 4, les trois puissances alliées déclarent officiellement la guerre à la Turquie.

Le *Livre Bleu Anglais* montre que les Alliés ont été tolérants jusqu'au bout avec la Turquie :

Le 7 août, l'Angleterre propose de garantir le statut de l'Egypte si la Turquie reste neutre. Le 16 août, les puissances de la Triple-Entente offrent de garantir l'intégrité du territoire ottoman, toujours sous la seule condition de neutralité. La patience britannique va jusqu'à accueillir avec dédain une manière d'ultimatum lancé par la Turquie le 12 octobre à propos de la présence d'un navire de guerre anglais dans le Chat-el-Arab.

Les intrigues et l'or de la diplomatie allemande ont prévalu. L'Allemagne a désormais, pour docile instrument en Turquie, Enver-Pacha, l'assassin de Nazim-Bey.

Mer du Nord. — L'Angleterre avertit les neutres que, vu la persistance de l'Allemagne à immerger de nouvelles mines, elle considère la mer du Nord comme une zone soumise à son contrôle. Elle ne répondra plus de la sécurité des navires qui pour s'y rendre ne suivraient pas les indications de ses pilotes. Par là, outre qu'elle simplifie le rôle de ses dragueurs,

elle obtient que les bateaux porteurs de contrebande de guerre passent sous le contrôle des croiseurs français à l'entrée de la Manche, puis des pilotes anglais à partir de la ligne Calais-Douvres.

Les États Scandinaves ne protestent que pour la forme contre cet avis.

Italie. — Le nouvel ambassadeur allemand remplaçant à Rome M. de Flotow est l'ancien Chancelier de l'Empire, M. de Bülow, la main de fer classique dans le gant de velours. L'opinion européenne se demande si M. de Bülow obtiendra de l'Italie pour son pays mieux que, suivant un mot de lui, un « tour de valse ».

Le Livre Jaune. — Le 30, le Gouvernement français publie le *Livre Jaune.*

Grâce à la publicité considérable que reçoit ce document, le moindre village en France sait qu'aujourd'hui nous combattons pour la plus juste des causes.

Décembre 1914.

Autriche-Hongrie. — Le 14, démission du comte Berchtold, et son remplacement par l'ancien gouverneur de la Bosnie, le baron Burian.

Cette nomination marque la prédominance de l'élément hongrois dans les conseils de l'Empire, surtout à la suite du voyage à Berlin du comte Tisza dont le baron Burian est le compatriote et, manifestement aussi, la doublure.

Note du Gouvernement des États-Unis. — Le cabinet de Washington adresse une note à la Grande-Bretagne, dans laquelle il la prévient que la saisie ou la retenue de certaines cargaisons américaines et le droit de visite que les bâtiments anglais exercent sur les navires battant le pavillon étoilé commence à éveiller les susceptibilités de l'opinion publique aux États-Unis.

La note ajoute que le Gouvernement des États-Unis ne saurait accepter des délais injustifiés dans la visite ou le remorquage vers des ports anglais en vue d'une visite minu-

tieuse; il déclare que la preuve que le destinataire est ennemi doit être faite au moment de la visite en mer.

Le président Wilson se fait ainsi l'écho des plaintes des exportateurs américains qui rendent l'Angleterre, ainsi que la France et la Russie, responsables de la crise que subit leur commerce. Il reconnaît toutefois que les belligérants ont le droit de visite, mais pas au point de diriger les vapeurs dans leurs ports sur simple conjecture.

Le document se termine par cette déclaration que les expéditeurs neutres ne doivent pas pâtir par suite de présomptions de culpabilité : c'est plutôt, dit-il, aux belligérants qu'il appartient de justifier leur intervention à leur égard.

Une réserve au moins pourrait être faite sur cette note.

Les États-Unis n'ayant pas, lors de la guerre de Sécession, toléré le ravitaillement des États du Sud, ont créé un précédent qui peut être invoqué contre eux.

Pendant que l'Angleterre annonce une prompte réponse, sa presse se borne à constater le ton très courtois de la communication de M. Wilson.

Janvier 1915.

Le Livre Jaune. — Le *Livre Jaune* est résumé par M. S. Pichon, ancien ministre des Affaires étrangères, dans *Le Petit Journal :*

Le Livre Jaune, qui s'étend sur une période comprise entre le mois de mars 1913 et le 3 août 1914, constitue un réquisitoire accablant contre l'Allemagne.

Il établit : 1° que, depuis près de deux ans, la guerre était décidée dans l'esprit de l'empereur Guillaume et de son Gouvernement : 2° que les conditions dans lesquelles elle devait être conduite étaient arrêtées; 3° que l'invasion de la Belgique et, au besoin, d'autres pays neutres était résolue ; 4° que notre ambassadeur et nos attachés militaires à Berlin avaient tenu notre Gouvernement au courant des dispositions allemandes et que nos lois militaires, si âprement combattues au Parlement, n'étaient que la conséquence des projets portés à notre connaissance; 5° que, du jour de la remise de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie, jusqu'au début des hostilités, le Gouvernement allemand n'a cessé de jouer la comédie en alléguant mensongèrement des intentions pacifiques ; 6° que les calculs de la diplomatie germanique tendaient à isoler la France, après avoir humilié la Russie, à les

séparer l'une et l'autre de l'Angleterre, et que ces projets ont été déjoués par la prudence de la diplomatie française; 7° que la double agression de l'Allemagne et de l'Autriche — la seconde étant sans doute entraînée par la première — ne peut prêter à aucune contestation.

Rien de tout cela n'était ignoré des personnes mêlées à notre histoire diplomatique.

Ambassade anglaise auprès du Vatican. — Sir Edward Grey, après avoir nommé sir H. Howard ambassadeur extraordinaire d'Angleterre auprès du Vatican, lui donne ces instructions :

Vous devez, en présentant vos lettres de créance à Sa Sainteté et en lui offrant les cordiales félicitations du roi Georges, lui faire savoir que le Gouvernement de Sa Majesté désire vivement se mettre en communication avec le Vatican *pour lui exposer les raisons qui ont inspiré sa conduite au moment où les relations entre les grandes puissances européennes ont commencé à être troublées* et lui démontrer que le Gouvernement de Sa Majesté a fait tous les efforts possibles *pour maintenir en Europe la paix qui tenait tant à cœur au vénéré prédécesseur de Sa Sainteté.* Vous serez aussi en mesure de fournir de temps en temps à Sa Sainteté des *informations exactes* sur les événements qui se sont déjà produits et qui pourraient se produire durant votre mission.

L'Allemagne et la Convention de la Haye. — Au mépris de l'article 7 de la Convention de la Haye, en vertu duquel « une puissance neutre n'est pas tenue d'interdire ou de restreindre l'exportation et le transit, pour le compte de l'un ou de l'autre des belligérants, d'armes, de munitions et en général de tout ce qui peut être utile à une armée ou à une flotte », l'Allemagne proteste contre les livraisons d'armes et de munitions faites aux Alliés par des manufactures américaines.

« Reprenez l'empire des mers, répond indirectement M. Bryan aux Allemands, sous forme d'une lettre adressée au sénateur Stone, président du Comité des Affaires étrangères, et vous profiterez des avantages dont bénéficient maintenant vos ennemis. »

La réponse à la note des États-Unis du 31 décembre. — Elle est adressée à l'ambassadeur américain à Londres. Sir Edward Grey déclare que la note américaine a été soigneusement examinée et que les points soulevés par elle reçoivent l'attention nécessaire, mais que des observations préliminaires

aideront à éclaircir le débat. Le Gouvernement de Sa Majesté, reconnaissant l'esprit amical dans lequel est conçue la note, désire y répondre dans le même esprit; il se range entièrement au principe énoncé par le Gouvernement des États-Unis, à savoir : que l'intervention d'un belligérant dans les transactions commerciales entre neutres ne devrait se produire que si cette intervention est nécessaire à la sécurité nationale du belligérant.

Nous nous efforcerons de maintenir notre action dans les limites de ce principe, étant bien entendu qu'il reconnaît notre droit d'intervenir lorsque cette intervention ne vise pas le commerce de bonne foi entre les États-Unis et les autres pays neutres, mais bien le commerce de contrebande destiné à un pays ennemi, et nous sommes prêts, dans le cas où notre intervention aurait excédé ce principe, à accorder des compensations.

La note continue ainsi :

Le Gouvernement de Sa Majesté estime qu'on s'est mépris sur les limites dans lesquelles s'est exercée notre intervention. La note de Son Excellence semble tenir le Gouvernement de Sa Majesté pour responsable de la situation actuelle du commerce avec les pays neutres et il y est déclaré que, par suite de notre action, les produits des grandes industries américaines se sont vu refuser l'accès de marchés établis de longue date dans les pays neutres contigus au siège de la guerre. Le Gouvernement de Sa Majesté n'a jamais eu l'intention de créer cet état de choses et regretterait profondément qu'il ait été provoqué par son attitude.

Il se peut qu'une diminution se soit produite dans les exportations, mais le Gouvernement de Sa Majesté a pris grand soin de ne pas gêner le commerce du coton et de lui maintenir scrupuleusement sa place sur la liste des objets dont le commerce est autorisé. Sir Edward Grey suggère ensuite que les conditions défavorables dans lesquelles se trouve placé le commerce avec les pays neutres est dû à la guerre et non aux mesures prises par l'Angleterre.

La guerre, dit-il, exerce toujours une influence adverse sur les grandes industries telles que le coton, parce que la puissance d'achat de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre se trouve diminuée.

En ce qui touche aussi cet article, sir Edward Grey réfute la déclaration faite par l'Amérique que l'attitude de la Grande-Bretagne au sujet du coton est ambiguë. Il dit que le coton n'a jamais été déclaré contrebande de guerre. On apprend

maintenant que, par suite de l'attitude de la Grande-Bretagne dans cette question, les navires chargés de coton seront spécialement choisis pour transporter la contrebande; et le Gouvernement a, en outre, été informé que du cuivre sera dissimulé dans des balles de coton. Dans des cas de ce genre, les navires doivent être conduits au port et, si l'examen est justifié, le cas sera soumis à un tribunal des prises qui opérera de la façon habituelle.

La question du caoutchouc. — La note soulève ensuite la question de l'embargo britannique sur les exportations de caoutchouc. On a reproché au Gouvernement britannique de porter ainsi préjudice aux intérêts commerciaux américains.

La note déclare qu'il est difficile au Gouvernement britannique d'autoriser l'exportation du caoutchouc des Dominions britanniques en Amérique alors que le caoutchouc est indispensable aux puissances belligérantes et à un moment où un nouveau commerce d'exportation du caoutchouc en quantités anormales entre l'Amérique et les puissances neutres a pris naissance. Il serait impossible de permettre l'exportation du caoutchouc de Grande-Bretagne à moins qu'on ne reconnût au Gouvernement de Sa Majesté le droit de soumettre à un tribunal des prises les cargaisons de caoutchouc exportées d'Amérique qu'on croit destinées à une puissance ennemie, et il conviendrait d'accorder dans ce but une latitude raisonnable.

Mais le Gouvernement de Sa Majesté, ajoute la note, a conclu un accord provisoire avec les exportateurs de caoutchouc de Grande-Bretagne, aux termes duquel il sera accordé des licences en échange de garanties convenables pour l'exportation du caoutchouc aux Etats-Unis.

La note traite ensuite du danger que constitue la possibilité pour les puissances neutres contiguës à l'ennemi d'être approvisionnées de contrebande à lui destinée; mais, ajoute-t-elle, « nous n'avons aucun grief à adresser aux Gouvernements de ces pays auxquels, autant que nous le sachions, on ne peut reprocher aucun manquement aux règles relatives à la neutralité ».

La nouvelle ligne de conduite adoptée par les États-Unis, tendant à prohiber la publication des connaissements avant un délai de trente jours après le départ des navires, ajoute la note, augmente la difficulté de se rendre compte de la présence de la contrebande et rend nécessaires l'examen et

la détention d'un plus grand nombre de navires que n'auraient exigé les méthodes suivies auparavant.

Les exportations de cuivre. — Passant ensuite à l'allusion faite dans la note américaine à la détention du cuivre, sir Edward Grey cite les chiffres officiels d'exportation du cuivre des États-Unis en Italie depuis le début de la guerre jusqu'à la fin de la troisième semaine de décembre et qui sont les suivants :

1913 : 15 millions 202.000 livres.
1914 : 36 millions 285.000 livres.

Les chiffres pour les autres pays d'Europe, c'est-à-dire à l'exception du Royaume-Uni, de la France, de la Belgique, de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Italie, étaient les suivants :

1913 : 7 millions 271.000 livres.
1914 : 35 millions 347.000 livres.

En présence de tels chiffres, il est permis, à bon droit, de supposer que la presque totalité du cuivre expédié récemment dans ces pays n'était pas destinée à leur usage personnel, mais à un belligérant, qui ne peut pas l'importer directement. C'est pourquoi la Grande-Bretagne a le devoir impérieux de faire tout en son pouvoir pour arrêter les exportations qui ne sont pas destinées réellement aux puissances neutres.

Sir Edward Grey déclare que la note américaine ne fait pas allusion à la détention d'envois de cuivre en Suède, mais le Gouvernement de Sa Majesté a acquis la preuve que quatre envois de cuivre et d'aluminium en Suède, dans le moment présent, sont réellement destinés à l'Allemagne.

Je ne peux pas croire qu'avec de tels chiffres devant lui, et en présence des cas qui viennent d'être mentionnés, le Gouvernement des États-Unis puisse mettre en question l'opportunité des mesures prises par le Gouvernement de Sa Majesté, en soumettant les cargaisons suspectes à un tribunal des prises, et nous sommes convaincus qu'il ne peut répondre au désir soit du Gouvernement, soit du peuple américain de tourner le Code international en faveur d'intérêts privés, de façon à empêcher la Grande-Bretagne d'user des moyens légitimes qui sont en son pouvoir pour atteindre son but.

La réponse anglaise reconnaît que les objets d'alimentation ne devraient pas être saisis sans présomption qu'ils sont destinés à un Gouvernement ennemi ou à ses troupes. Le

Gouvernement britannique croit que cette règle a été suivie jusqu'à présent, mais il examinera les cas où elle ne l'aurait pas été si le Gouvernement américain le désire, et il a l'intention d'adhérer à cette règle bien qu'il ne puisse prendre un engagement illimité ou sans conditions de le faire, car il se peut que l'ennemi viole dans l'avenir à cet égard les règles de la guerre entre nations civilisées.

Du 4 août au 3 janvier, 773 vapeurs se sont rendus des États-Unis en Hollande, au Danemark, en Norvège, en Suède, en Italie. Les cargaisons de 45 ont été déférées à un tribunal des prises; huit vaisseaux seulement ont été retenus et l'un d'eux a été, depuis, relâché.

Cette note règle définitivement la question du droit de visite.

« Les saisies opérées par le Tribunal des prises, écrit Me Clunet, ne sont pas des actes capricieux et arbitraires; elles sont contrôlées, vérifiées et validées par une juridiction spéciale qu'on appelle le « Conseil des prises » et devant lequel est appelé à se défendre l'intéressé menacé de la perte de son bien. »

Au cours de ses démonstrations, Sir Edward Grey jette indirectement une lumière intéressante sur la question du ravitaillement alimentaire de l'Allemagne. En regard du dommage qu'aurait éprouvée l'importation américaine du coton, il reproduit le tableau suivant des exportations de New-York aux pays neutres pendant le mois de novembre 1913, comparativement à celles de novembre 1914 :

	1913	1914
	Dollars	Dollars.
Danemark	558.000	7 101.000
Suède	377.000	2.858.000
Norvège	477.000	2.318.090
Italie	2.971 000	4.781.000
Hollande	1.389.000	3.960.000

On voit que le commerce américain a décuplé d'une année à l'autre avec les États scandinaves et doublé avec l'Italie, ce qui permet de conclure à un ravitaillement très important de nos ennemis.

En effet, du 15 décembre au 15 janvier, écrit la revue *La Renaissance*, il a été dirigé du seul port franc de Gênes sur l'Allemagne et l'Autriche, plus de 1300 tonnes de produits

alimentaires, en outre, 250 tonnes de soufre et 1000 tonnes de nitrate de soude. De plus une organisation formidable de contrebande de guerre, avec Barcelone comme centre actif, a permis de considérer l'encerclement de la flotte britannique comme à peu près illusoire.

États-Unis. — Le 10 janvier, dans un discours prononcé à Indianopolis, M. Wilson dit que si les États-Unis gardaient leur neutralité, ils se réservaient ainsi de pouvoir intervenir un jour comme arbitres de la paix. Les Américains s'occupent toujours de ce qui ne les regarde pas, et surtout de ce qui se passe au delà de l'Océan :

« Je plaisante, assurément, en disant cela, mais je ne plaisante qu'à moitié. »

D'autre part, un vapeur allemand, le *Dacia*, a été vendu à un Américain. Le Gouvernement anglais ne peut admettre ce transfert. Toute la flotte de commerce allemande recourt à une supercherie qui mettrait ce bateau à l'abri de la vigilance britannique; mais la cargaison du *Dacia* étant du coton, article si important dans l'exportation américaine, l'Angleterre déclare offrir de payer la cargaison, mais elle retiendra le navire si elle arrive à le capturer sur mer. Le *Dacia* est parti à la fin du mois.

Turquie. — Les troupes ottomanes ayant violé sur plusieurs points le territoire de la Perse, cette puissance adresse à la Porte une véhémente protestation.

CHAPITRE II

ATROCITÉS

Août 1914.

En Belgique. — 4 août. — Une commission d'enquête d'une compétence et d'une impartialité reconnues relève les faits suivants :

Dans la matinée du 4 août, l'armée allemande, après une lutte de quelques heures, entrait dans la pittoresque petite ville de Visé, forçait les habitants à niveler les travaux de défense creusés par nos soldats, et fusillait, pour l'exemple, onze civils. Les cadavres de deux notables, MM. Broutsa, furent jetés sur un trottoir, la face découverte; un officier supérieur et quelques jeunes lieutenants prussiens se placèrent contre le mur, et d'autres ayant obligé la population à venir contempler ce sinistre spectacle, l'un d'eux cria en français : « Ce sort vous est réservé à tous, si vous nous êtes encore hostiles !... » Le lendemain, devant Liége, les régiments prussiens montaient à l'assaut en imitant la sonnerie de nos clairons, et les détachements précédés du drapeau blanc, se démasquant tout à coup, attaquaient nos hommes à bout portant.

Extrait d'une proclamation du général von Bülow, affichée à Liége le 22 août 1914 :

Les habitants de la ville d'Andenne, après avoir protesté de leurs intentions pacifiques, ont fait une surprise traître sur nos troupes. C'est avec mon consentement que le Général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes environ ont été fusillées.

Or le *Rapport* belge conteste que les habitants d'Andenne aient fait acte d'hostilité contre les troupes allemandes, et ajoute :

En réalité, plus de deux cents personnes ont été fusillées. Tout est à peu près ravagé. Sur une distance de trois lieues au moins les maisons sont brûlées.

La journée de Louvain a dicté ces lignes à un officier prussien : « ... De tous côtés, la ville brûlait. Là où elle ne

brûlait pas, c'était la destruction ; nous avons pénétré dans les caves où nous nous sommes bien remplis » pendant que d'autres allumaient l'incendie, détruisaient les pompes à incendie, tiraient sur les personnes qui montaient sur les toits pour éteindre le feu.

Un officier saxon écrit de Bouvignes, au nord de Dinant, le 23 août :

Nous pénétrons, par une brèche pratiquée par derrière, dans la propriété d'un habitant aisé, et nous occupons la maison. A travers un dédale de pièces nous atteignons le seuil. Là le corps gisant du propriétaire. A l'intérieur, nos hommes ont tout détruit comme des Vandales. Tout a été fouillé. Au dehors, dans le pays, le spectacle des habitants fusillés, étendus contre le sol, défie toute description. La fusillade à bout portant les a presque décapités. Chaque maison a été fouillée dans les moindres recoins, et les habitants arrachés de toutes leurs cachettes. Les hommes, fusillés ; les femmes et les enfants, enfermés dans un couvent, d'où des coups de feu ont été tirés. Le couvent est, pour cette raison, sur le point d'être incendié ; il pourra se racheter néanmoins, s'il livre les coupables et s'il paye une rançon de 15 000 francs.

Il arrive, comme on va voir, que ces carnets se complètent les uns les autres :

Carnet du soldat Philipp (de Kamenz, en Saxe, 1re compagnie du 1er bataillon du 178e régiment). Le même jour, 23 août, un soldat du même régiment voyait une certaine scène, analogue à celle qui vient d'être décrite, probablement la même, mais le point de perspective est autre :

Le soir, à 10 heures, le 1er bataillon du 178e descendit dans le village incendié au nord de Dinant. Spectacle triste et beau, et qui faisait frissonner. A l'entrée du village gisaient environ cinquante bourgeois, fusillés pour avoir, par guet-apens, tiré sur nos troupes. Au cours de la nuit, beaucoup d'autres furent pareillement fusillés, si bien que nous en pûmes compter plus de deux cents. Des femmes et des enfants, la lampe à la main, furent contraints à assister à l'horrible spectacle. Nous mangeâmes ensuite notre riz au milieu des cadavres, car nous n'avions rien mangé depuis le matin.

L'officier saxon déjà cité rapporte qu'aux environs de Lisognes (Ardennes belges) « un chasseur de Marburg, ayant placé trois femmes l'une derrière l'autre, les abattit du même coup de feu ».

Quelques lignes prises au carnet du réserviste Schlauter, de la 8e batterie du 4e régiment d'artillerie de campagne de la Garde :

25 août. En Belgique : Des habitants de la ville, on en fusilla trois cents. Ceux qui survécurent au feu de salve furent réquisitionnés comme fossoyeurs. Il aurait fallu voir les femmes à ce moment ! Mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

En France. — Contre les nombreuses atrocités commises sur notre territoire le Gouvernement français adresse, le 22 août, aux Puissances la protestation ci-dessous :

MEMORANDUM N° I.

Le Gouvernement de la République française a l'honneur de porter à la connaissance des Puissances signataires des conventions de La Haye les faits ci-dessous exposés qui constituent de la part des autorités militaires allemandes une violation des conventions signées le 18 octobre 1907 par le Gouvernement impérial allemand.

Suivant rapport du 10 août 1914, transmis par le général commandant en chef de l'armée de l'Est, les troupes allemandes ont achevé un nombre important de blessés par des coups de feu tirés à bout portant dans le visage, ainsi que peut en faire foi la dimension de la blessure ; d'autres blessés ont été piétinés intentionnellement et labourés à coups de talon. A la date du 10 août, les fantassins allemands, des Bavarois, ont, dans la région de Barbas, Harboney, Montigny, Montreux, Parux, systématiquement incendié les villages qu'ils ont traversés, alors que durant l'action aucun tir d'artillerie, de part et d'autre, n'avait pu provoquer d'incendie. Dans la même région, ils ont obligé les habitants à précéder leurs éclaireurs.

Suivant rapport du 11 août 1914, transmis comme ci-dessus, les troupes allemandes brûlent les villages, massacrent les habitants, font marcher devant eux les femmes et les enfants pour déboucher des villages sur le champ de bataille (à Billy, notamment, dans le combat du 10 août), ils achèvent les blessés et tuent les prisonniers.

Le Gouvernement de la République, en présence de semblables procédés que réprouve la conscience universelle, laisse aux Puissances civilisées l'appréciation complète de ces faits criminels, qui déshonorent à jamais un belligérant.

Cette protestation est venue à son heure. Le cri d'horreur soulevé par les atrocités allemandes dès les premiers jours de l'invasion était un cri de vérité, qu'une attestation éclatante est venue plus tard justifier encore, et avec quelle auto-

rité! M. Joseph Bédier, professeur au Collège de France, a pu établir la documentation de son livre intitulé : *Crimes allemands d'après des témoignages allemands* au moyen principalement de « ces journaux de guerre », que l'article 75 du règlement allemand du service en campagne recommande aux soldats en cours de route, et qui ont été saisis par nous à titre de papiers militaires sur des prisonniers. Pour plusieurs raisons, mais surtout parce que le même texte de dix lignes témoigne à la fois des crimes les plus divers, M. Bédier a renoncé à trouver un principe ferme de classement et il puise « presque au hasard dans le tas! » Faisons comme lui à sa suite.

Ceci est la première page d'un carnet non signé :

Langeviller, 22 août. — Village détruit par le 11e bataillon de pionniers. Trois femmes pendues aux arbres : les premiers morts que j'aie vus.

Qui sont ces trois femmes? dit M. Bédier. Des criminelles assurément, coupables sans doute d'avoir tiré sur les troupes allemandes, à moins qu'elles n'aient « communiqué par téléphone » avec l'ennemi; et le 11e pionniers, à n'en pas douter, les a châtiées justement. Mais enfin, elles ont expié maintenant, et le 11e pionniers a passé, et de leur crime la nouvelle troupe qui s'avance ne sait rien. Dans cette troupe nouvelle, ne se trouvera-t-il pas un chef, un chrétien, pour ordonner que l'on coupe les cordes et que l'on rende ces femmes à la terre? Non, le régiment passera sous les gibets, et les drapeaux frôleront les cadavres; ils passeront, colonel et officiers, ces gentilshommes, ces *Kulturträger*. Et ils savent ce qu'ils font; ces mortes doivent rester là, pour l'exemple; pour l'exemple, non pas des autres femmes du village (déjà, sans doute, elles ont compris), mais bien pour l'exemple du régiment, et des autres régiments qui viendront après, qu'il s'agit d'aguerrir, à qui il convient d'enseigner leur devoir, et c'est de tuer à l'occasion des femmes. L'enseignement porta.

Comme, selon la pratique constante des armées allemandes, le pillage n'est que le prélude de l'incendie, le sous-officier Hermann Levith (du 160e régiment d'infanterie, VIIIe corps) écrit :

L'ennemi a occupé le village de Bièvre et la lisière du bois par derrière. La 3e compagnie s'est avancée en première ligne. Nous avons enlevé le village, puis pillé et brûlé presque toutes les les maisons.

Et le soldat Schiller (du 133e d'infanterie, XIXe corps) écrit :

C'est à Haybes (Ardennes) que, le 24 août, nous avons livré notre premier combat. Le 2e bataillon entre dans le village, fouille les maisons, les pille et brûle celles d'où l'on avait tiré.

Et le soldat Séb. Reishaupt (du 3e d'infanterie bavaroise, Ier corps bavarois) écrit :

Parux (Meurthe-et-Moselle) est le premier village que nous ayons brûlé ; après, la danse commença : les villages, l'un après l'autre; par prés et par champs nous fûmes à bicyclette jusqu'à des fossés au bord de la route, et là nous mangeâmes des cerises.

26 août. — *Carnet d'un officier saxon anonyme* (du 178e régiment, XXIIe corps d'armée, Ier corps saxon) :

L'admirable village du Gué-d'Hossus (Ardennes) a été livré à l'incendie, bien qu'innocent, à ce qu'il me semble. On me dit qu'un cycliste est tombé de sa machine et que dans sa chute son fusil est parti tout seul; alors on a fait feu dans sa direction. Là-dessus on a tout simplement jeté des habitants mâles dans les flammes.

Carnet du soldat Hassemer (VIIIe corps) :

A Sommepy (Marne). — Horrible carnage, le village brûlé jusqu'à ras de sol, les Français jetés dans les maisons en flammes, les civils et tout brûlés ensemble.

Septembre 1914.

En France. — Ier septembre. — Paul Spielmann, soldat de la Garde prussienne, écrit sur son carnet, le Ier septembre, du village français de Blamont, après une alerte survenant à l'improviste. A l'appel des clairons, la Garde se réveille, massacre :

Les habitants ont fui par le village. Ce fut horrible. Du sang est collé contre toutes les maisons ; et quant aux visages des morts, ils étaient hideux. On les a enterrés tous aussitôt, au nombre de soixante. Parmi eux, beaucoup de vieilles femmes, des vieux et une femme enceinte, le tout affreux à voir, et trois enfants qui s'étaient serrés les uns contre les autres et sont morts ainsi. L'autel et les voûtes de l'église sont effondrés. C'est qu'on avait le téléphone avec l'ennemi. Et, ce matin, 2 septembre, tous les

survivants ont été expulsés, et j'ai vu quatre petits garçons emporter sur deux bâtons un berceau où était un enfant de cinq à six mois. Tout cela est affreux à regarder. Coup pour coup! Tonnerre contre tonnerre! Tout est livré au pillage... Et j'ai vu aussi une maman avec ses deux petits : et l'un avait une grande blessure à la tête et un œil crevé.

On lit dans le carnet, non signé, d'un soldat du 32e d'infanterie de réserve (IVe corps de réserve) :

3 septembre. *Creil.* — On a fait sauter le pont de fer. A cause de quoi, les rues sont incendiées par nous et des civils fusillés.

Seules pourtant, les troupes régulières du génie français ont dû faire sauter le pont de fer de Creil : et les civils n'y furent pour rien.

Pour excuser ces massacres, quand ils daignent fournir une excuse, les carnets disent communément : c'est que des *civils* ou des *Franktirœrs* avaient tiré sur nos troupes. — Mais la Convention de 1907, ce « chiffon de papier » signé par l'Allemagne, stipule, en son article premier, que « les lois, les droits et les devoirs de la guerre ne s'appliquent pas seulement à l'armée, mais encore aux milices et aux corps de volontaires » réunissant certaines conditions, dont la principale est de « porter les armes ouvertement », et en son article 2, elle stipule que « la population d'un territoire non occupé qui, à l'approche de l'ennemi, prend spontanément les armes pour combattre les troupes d'invasion sans avoir eu le temps de s'organiser conformément à l'article premier, sera considérée comme belligérante si elle porte les armes ouvertement et si elle respecte les lois et coutumes de la guerre. »

Violations des lois de la guerre. — Voici le texte d'une affiche apposée sur les murs de Valenciennes :

AVIS

En cette localité furent attaqués et tués les médecins, les membres du personnel médical et assassinés une vingtaine de soldats allemands. Les pires atrocités commises d'une manière incroyable (oreilles coupées, yeux arrachés et autres bestialités du même genre),

J'ai, en conséquence, fait détruire complètement la ville. Or-

chies, autrefois ville de 5,000 habitants, n'existe plus : maisons, hôtel de ville, église ont disparu, et il n'y a plus d'habitants.

Le commandant de la place :
Major Von Mehring.

Valenciennes, le 27 septembre 1914.

Inutile d'ajouter que les faits mis à la charge des nôtres n'ont pas été prouvés et, l'eussent-ils été, les lois de la guerre n'ont jamais autorisés d'aussi sauvages représailles.

Octobre 1914.

Ils avouent. — Un officier allemand, le premier lieutenant A. Eberlein, a fait paraître dans les *Münchner Neuesten Nachrichten* du 7 octobre, un récit de l'occupation temporaire de Saint-Dié, où l'on trouve ceci :

... Nous avons arrêté trois autres civils et alors me vient une bonne idée. Ils sont installés sur des chaises et on leur signifie d'avoir à aller s'asseoir au milieu de la rue. Supplications d'une part, quelques crosses de fusil d'autre part. On devient peu à peu terriblement dur. Enfin ils sont assis dehors, dans la rue. Combien de prières angoissées ont-ils dites, je l'ignore, mais leurs mains sont continuellement jointes comme dans une crampe.

Je les plains, mais le moyen est d'une efficacité immédiate.

Le tir dirigé des maisons sur nos flancs diminue aussitôt et nous pouvons maintenant occuper la maison en face et sommes ainsi les maîtres de la rue principale. Tout ce qui se montre encore dans la rue est fusillé. L'artillerie elle aussi a travaillé vigoureusement pendant ce temps, et lorsque, vers sept heures du soir, la brigade s'avance à l'assaut pour nous délivrer, je puis faire le rapport : « Saint-Dié est vide d'ennemis. »

Comme je l'ai appris plus tard, le régiment de réserve... qui est entré à Saint-Dié plus au Nord a fait des expériences tout à fait semblables aux nôtres. Les quatre civils qu'ils avaient également fait asseoir dans la rue ont été tués par les balles françaises. Je les ai vus moi-même étendus au milieu de la rue près de l'hôpital.

Traduction d'un carnet de sous-officier allemand fait prisonnier :

15 octobre. — On nous avait dit d'abord que nous irions cantonner à Billy dont toute la population civile avait été chassée.

Cette manière de faire la guerre est franchement barbare. Je m'étonne que nous osions parler de la conduite des Russes; nous autres Allemands, nous nous conduisons infiniment plus mal qu'eux en France; à toute occasion on incendie et on pille. Dieu est juste et voit tout. Sa justice est lente, mais inexorable.

Décembre 1914.

En Belgique. — Voici la proclamation affichée à Grivegnée (Belgique) et signée par le major commandant allemand Hiechmann :

J'exige que tous les civils qui circulent dans ma circonscription témoignent de la déférence envers les officiers allemands, en ôtant leur chapeau ou en portant la main à la tête comme pour le salut militaire. En cas de doute on doit saluer tout militaire allemand. Celui qui ne s'exécute pas doit s'attendre à ce que les militaires allemands se fasse respecter par tous les moyens. Celui qui n'obtempère pas de suite au commandement: « Levez les bras » se rend passible de la peine de mort.

En France. — Ordre général 31. Grand Quartier Général des Armées de l'Est. Etat-Major. 1er Bureau.

Le Général Commandant en chef porte à la connaissance des troupes le fait suivant :

Nous avons la preuve que le lieutenant commandant la 7e compagnie du 112e régiment d'infanterie badois a communiqué à ses hommes l'ordre suivant du général commandant la brigade (58e brigade du 14e corps badois) :

« A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait aucun prisonnier. Tous les prisonniers seront mis à mort. Les blessés, avec ou sans armes, seront mis à mort. Les prisonniers, même en grandes unités constituées, seront mis à mort. Aucun homme vivant ne doit rester derrière nous. »

Cet ordre a été exécuté. Des interrogatoires de prisonniers allemands prouvent que de nombreux blessés français ont été achevés à coups de fusil.

Au Grand Quartier Général, 17 décembre 1914.

Le Général en chef : JOFFRE.

Janvier 1915.

Rapport officiel français sur les atrocités commises par les Allemands. — MM. Georges Payelle, premier Président de la Cour des Comptes; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire; Georges Maringer, conseiller d'État, et Edmond Paillot, conseiller à la Cour de cassation, chargés, en vertu d'un décret du 23 septembre, d'aller procéder sur place à une enquête relativement aux actes commis en violation du droit des gens, dans les parties du territoire français que l'ennemi a occupées, ont déposé leur rapport.

Le 9 janvier, en Conseil des Ministres, M. Viviani annonce ce dépôt.

Les témoignages accablants produits dans cette enquête provoquent une réponse embarrassée de la presse allemande, suivie de contre-accusations où des noms de localités remplacent les preuves.

CHAPITRE III

EN FRANCE

Août 1914.

Remaniement ministériel. — Le 3 août, M. Gauthier, ministre de la Marine, donne sa démission; il est remplacé par M. Augagneur qui a lui-même pour successeur à l'Instruction publique M. Albert Sarraut. M. Doumergue prend le portefeuille des Affaires étrangères.

Les étrangers en France. — Engagements de nombreux étrangers : Italiens, Suisses, Roumains, Américains du Nord et du Sud, etc.

— Un décret réglemente la situation des étrangers en France; les dispositions prises varient suivant qu'il s'agit de neutres qui peuvent continuer à résider là où ils se trouvent en se munissant de permis de séjour, ou bien d'Allemands, d'Autrichiens et de Hongrois. Les étrangers appartenant aux nations ennemies sont invités à quitter la France ou à s'éloigner des zones-frontières (départements du Nord, Nord-Est, Sud-Est) et des camps retranchés de Paris et Lyon ; plus tard, des arrêtés préfectoraux grouperont dans des camps de concentration ceux qui sont restés en France.

Moratorium. — Des décrets règlent : 1° la question des échéances. Celles-ci sont prorogées de trente jours pour toutes valeurs négociables, factures, bons ou contrats d'assurance, de capitalisations ou d'épargne (9 août); 2° la question des loyers. Leur délai de paiement est prorogé de quatre-vingt-dix jours, quand ils excèdent : à Paris, 1000 francs, dans les villes de plus de 100 000 habitants, 600 francs; dans celles de moins de 100 000 habitants et de plus de 5000 habitants, 300 francs ; dans les autres localités, 100 francs (14 août); 3° la question judiciaire en matière commerciale : nulle instance en cessation de paiement, faillite, liquidation judiciaire ne pourra être présentée contre les citoyens présents sous les drapeaux (21 août);

4° la question des assurances sur la vie souscrites par des militaires ou assimilés : le délai de paiement de l'avenant de guerre est prorogé (26 août).

Mesures diverses. — Un décret fixe le montant des allocations dues aux familles des mobilisés (1 fr. 25 par adulte, 0 fr. 50 par enfant au-dessous de 16 ans) (loi du 5 août). Postérieurement, ces mesures sont étendues aux familles des mobilisés anglais, belges, russes et serbes et engagés de nationalité étrangère.

La Banque de France est autorisée à élever le chiffre des émissions de billets de 6 milliards 800 millions à 12 milliards; la Banque d'Algérie pourra élever son chiffre d'émission de 300 à 400 millions (5 août). La Bourse est fermée. Le cours forcé des billets de banque est décrété. La Banque émet des billets de 20 et de 5 francs.

Les Alsaciens-Lorrains sont admis à contracter des engagements dans l'armée française.

L'amnistie est accordée aux déserteurs des armées de terre et de mer.

La Presse. — La presse tout entière comprend tout son devoir; elle accepte avec l'état de siège une censure remplaçant par du blanc les articles jugés dangereux. *L'Humanité* s'honore en ne tirant pas de la mort de Jaurès, assassiné le 31 juillet, l'occasion de ce qu'on appela autrefois « la promenade du cadavre » ; elle s'entend avec *le Gaulois*, *l'Action française* et *l'Autorité* pour faire front à l'ennemi du dehors. Dans *la Guerre sociale*, Gustave Hervé lui-même, hier anarchiste, demandera « qu'on fonde, si besoin est, le bronze des cloches d'église », en ajoutant « qu'on refera d'autres cloches après la guerre ! »

Le nouveau Cabinet. — Le 26, le Président de la République accepte la démission collective du Cabinet que lui a remise le Président du Conseil. M. Viviani est chargé de former un nouveau Ministère, qu'il constitue ainsi qu'il suit :

Présidence du Conseil (sans portefeuille)	MM. Viviani.
Justice (vice-présidence du Conseil).	Briand.
Affaires étrangères.	Delcassé.
Intérieur	Malvy.
Guerre.	Millerand. .
Marine	Augagneur.

Finances	MM. Ribot.
Agriculture.	Fernand David.
Travaux Publics	Sembat.
Travail.	Bienvenu-Martin
Commerce, Postes et Télégraphes. .	Thomson.
Instruction publique.	Sarraut.
Colonies	Doumergue.
Sans portefeuille	Jules Guesde.

Le jour suivant, le nouveau Ministère adresse au pays la proclamation qui suit :

FRANÇAIS.

Le Gouvernement nouveau vient de prendre possession de son poste d'honneur et de combat. Le pays sait qu'il peut compter sur sa vigilance, sur son énergie et que, de toute son âme, il se donne à sa défense. Le Gouvernement sait qu'il peut compter sur le pays. Ses fils répandent leur sang pour la patrie et la liberté. Aux côtés des héroïques armées belges et anglaises, ils reçoivent sans trembler le plus formidable ouragan de fer et de feu qui ait jamais été déchaîné sur un peuple. Et tous se tiennent droit! Gloire à eux! Gloire aux vivants et aux morts! Les hommes tombent, la Nation continue. Grâce à tant d'héroïsme, la victoire finale est assurée. Un combat se livre, capital, certes, mais non décisif; quelle qu'en soit l'issue, la lutte continuera. La France n'est pas la proie facile que s'est imaginée l'insolence de l'ennemi.

FRANÇAIS,

Le devoir est tragique, mais il est simple; repousser l'envahisseur, le poursuivre, sauver de sa souillure notre sol, et de son étreinte la liberté, tenir tant qu'il le faudra, jusqu'au bout, hausser nos esprits et nos âmes au-dessus du péril, rester maîtres de notre destin. Pendant ce temps, nos alliés russes marchent d'un pas décidé vers la capitale de l'Allemagne, que l'anxiété gagne, et infligent des revers multiples à des troupes qui se replient. Nous demanderons au pays tous les sacrifices, toutes les ressources qu'il peut fournir en hommes et en énergies. Soyez donc fermes et résolus! Que la vie nationale, aidée par des mesures financières et administratives appropriées, ne soit pas suspendue! Ayons confiance en nous-mêmes, oublions tout ce qui n'est pas la Patrie. Face à la frontière! Nous avons la méthode et la volonté, nous aurons la victoire!

Cet appel est entendu. Au surplus Paris ne s'est pas alarmé même devant l'annonce des premiers uhlans presque à ses portes. La majorité des Parisiens, certaine que le périmètre des fortifications élevées depuis la dernière guerre

exigerait un million d'hommes pour un investissement, ne crut pas au siège de Paris. Ignorant, en outre, la puissance de l'artillerie de siège allemande, elle estima que la Capitale ne pourrait pas être prise de force. C'est donc à la France seule qu'elle songea le jour où la proclamation du Gouverneur lui laissa entrevoir la gravité de la situation. Et ce jour-là sa douleur patriotique ne se répandit pas en vaines plaintes. Encore moins chercha-t-elle une diversion, comme à d'autres époques, dans de tumultueuses manifestations devant l'Hôtel de Ville. L'union sacrée ne fut pas un vain mot.

M. Millerand, nommé Ministre de la Guerre, adresse, le 27 août, au général Joffre la lettre suivante :

MON CHER GÉNÉRAL,

Au moment où je reprends la direction du Ministère de la Guerre, je veux que mon premier acte soit pour envoyer aux troupes qui combattent sous vos ordres et à leurs chefs le témoignage de l'admiration et de la confiance du Gouvernement de la République et du pays. La France est assurée de la victoire parce qu'elle est résolue à l'obtenir. A votre exemple et à celui de vos armées, elle gardera jusqu'au bout le calme et la maîtrise de soi, gage du succès. Soumise à la discipline de fer qui est la loi et la force des armées, la Nation tout entière, levée pour la défense de son sol et de ses libertés, a accepté d'avance d'un cœur ferme toutes les épreuves, même les plus cruelles. Patiente et tenace, forte de son droit, sûre de sa volonté, elle tiendra. Je vous donne l'accolade.

Signé : A. MILLERAND.

Septembre 1914.

Proclamation du Gouverneur militaire de Paris. — Le général Galliéni, nommé Gouverneur militaire de Paris, adresse la proclamation suivante :

ARMÉE DE PARIS, HABITANTS DE PARIS,

Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.

J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

Paris, le 3 septembre 1914.

GALLIÉNI.

Lettre du Président de la République. — Au Conseil des Ministres, le Président de la République a donné connaissance de la lettre suivante qu'il a adressée au Ministre de la Guerre :

Bordeaux, 11 septembre 1914.

MON CHER MINISTRE,

Nos vaillantes armées ont de nouveau donné, dans les quatre dernières journées de combat, des preuves éclatantes de leur bravoure et de leur entrain.

L'idée stratégique que le Général commandant en chef avait conçue avec tant de clairvoyance et réalisée avec tant de sang-froid, de méthode et de résolution, s'est traduite dans les opérations récentes par une tactique impeccable.

Loin d'être fatiguées par de longues semaines de marches et de batailles incessantes, nos troupes ont montré plus d'endurance et de mordant que jamais.

Avec le vigoureux concours de nos alliés anglais, elles ont refoulé l'ennemi à l'est de Paris, et les brillants succès qu'elles ont remportés, les magnifiques qualités qu'elles ont déployées sont le gage certain des victoires définitives.

Je vous prie, mon cher Ministre, de vouloir bien transmettre au Général commandant en chef, aux officiers et aux soldats, avec l'expression émue de mon admiration et avec mes vœux les plus ardents, les félicitations et les encouragements du Gouvernement de la République.

Croyez, mon cher Ministre, à mes sentiments affectueux et dévoués.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Ministre de la Guerre a transmis en ces termes, au général Joffre, la lettre du Président de la République :

MON CHER GÉNÉRAL,

J'ai reçu et je suis heureux de vous transmettre, en saisissant cette occasion de vous renouveler l'expression de mes félicitations personnelles, la lettre suivante de M. le Président de la République :

(*Suit le texte de la lettre.*)

M. le Président du Conseil a bien voulu me demander de joindre à cette manifestation si flatteuse du chef de l'État, l'expression des vives félicitations du Gouvernement de la République tout entier.

Croyez, mon cher Général, à mes sentiments d'affectueuse sympathie.

MILLERAND.

Revision des réformés et exemptés. — Les réformés et exemptés des classes 1887 à 1914 sont renvoyés devant les Conseils de revision.

Mesures économiques et financières. — Les effets du moratorium ayant fait l'objet de plusieurs décrets au cours du mois d'août, sont renouvelés pour une période égale à celle primitivement fixée.

Un décret (13 septembre) règle l'émission et le placement des bons de la Défense Nationale. Ces bons qui donnent aux souscripteurs un droit de préférence pour la souscription des emprunts futurs, sont productifs de 5 pour 100 d'intérêts.

Le 27 septembre, un décret dénonce le traité de Francfort (1871) avec l'Allemagne, et celui de Zurich (1859) avec l'Autriche. D'où rupture de nos relations commerciales avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Défense à toute personne habitant en territoire français de commercer avec des sujets d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Défense aux individus originaires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie d'exercer tout négoce en France, enfin mise sous séquestre des établissements allemands et austro-hongrois en France. Cette mesure n'est pas, ne peut pas être, une liquidation. La maison séquestrée restera à l'état de gage.

Paris en septembre. — Dans le courant du mois, libérée de l'obsession d'un siège ou d'un assaut, même après la bataille de la Marne, notre capitale n'a pas voulu reprendre tout de suite sa physionomie de reine de l'élégance mondiale, et un écrivain neutre découvre un nouveau Paris :

Peu bruyante la rue, la plupart des maisons fermées ; à défaut des énormes limousines et des luxueux landaulets réquisitionnés, des petits coupés montent silencieux, se rangent discrètement aux appels impérieux des automobiles militaires. Celles-ci passent, couvertes de boue, protégées par des tourelles de pneumatiques superposées et des caisses où tremblent les bidons d'essence. Un fusil pend à la portière, comme un fanion, et parfois le marchepied est orné de phares d'un nouveau modèle, à pointes métalliques...

Les distractions n'ont rien qui rappelle les folies d'hier.

Un seul théâtre ouvert. « Guignol, écrit M. Vély au *Gaulois*, tient bravement ses assises à l'avenue Marigny ; mais il a ajouté à ses lazzis coutumiers, des plaisanteries d'actualité sur les Prussiens, qui ont le plus vif succès parmi un public jeune, mais déjà averti. » Vers cinq heures, quelques moments d'émoi silencieux avec l'arrivée des journaux du soir. On les achète précipitamment, on les lit, on se les communique. Puis le jour commençant à

tomber, on se lève, et doucement, placidement, avec une belle sérénité, chacun rentre chez soi.

Il le faut bien. A neuf heures, les restaurants et les cafés se ferment, les moyens de locomotion s'arrêtent, et un nombre restreint de réverbères sont allumés. L'ombre envahit la grande ville silencieuse. Les phares seuls lancent leurs faisceaux de lumière et projettent des ronds de clarté dans la nuit.

Octobre 1914.

M. Poincaré aux armées. — Le 7 octobre, après une visite aux armées, M. Poincaré écrit à M. Millerand :

... Nos troupes magnifiques sont la synthèse vivante de l'énergie nationale et éveillent dans l'esprit les souvenirs les plus glorieux de notre histoire... Elles savent que la victoire sera le prix non seulement de leur bravoure, mais de leur persévérance, de leur ténacité. Les nombreux succès qu'elles remportent leur inspirent une légitime confiance dans le triomphe définitif... La méthode d'impassibilité du généralissime est l'objet de l'admiration de tous ceux qui le voient à l'œuvre.

Après une visite au camp retranché de Paris, M. Poincaré adresse au général Galliéni, par l'intermédiaire de M. Millerand, une lettre disant que sa visite lui a permis d'apprécier les excellentes mesures prises pour assurer plus complètement la défense éventuelle de la capitale.

M. Millerand adresse en même temps au général Galliéni ses félicitations personnelles.

Mort du comte Albert de Mun. — Le même jour meurt à Bordeaux le comte Albert de Mun; le grand orateur catholique avait couronné sa carrière politique par une campagne de presse qui valut à sa tombe le respect de tous les partis.

Instruction publique. — Le 12, circulaire du Ministre de l'Instruction publique aux recteurs : « Les lycées, collèges, écoles d'enseignement public vont s'ouvrir à la jeunesse française partout où le droit supérieur, nos glorieux blessés, n'aura pas fait obstacle à la reprise des études ».

Ce même jour, le vice-recteur de l'Académie de Paris prie les professeurs des hautes classes de nos lycées et collèges de lire à leurs élèves l'article suivant paru dans le *Times* :

La France jugée par les Anglais. — Parmi toutes les tristesses de cette guerre se cache pourtant une joie : le lien qui nous unit maintenant aux Français. Jamais deux nations n'en connurent d'aussi étroit. Il y eut des jours où, durant la rapide marche en avant allemande, nous craignions que les armées françaises ne fussent par trop inférieures à leurs adversaires, où nous croyions que l'Allemagne ne serait battue que sur mer et sur sa frontière orientale, et qu'après la guerre la France ne subsisterait en tant que puissance que grâce à l'aide de ses alliés. D'avoir eu cette peur, nous devons maintenant lui demander pardon. Si en dépit de la victoire finale, la France avait perdu sa haute situation parmi les nations, nous aurions senti que cette victoire même était une défaite irréparable pour le monde. Et maintenant, si nous pouvons parler librement de cette crainte, si peu fondée qu'elle fût, cela révèle mieux que tout la nature de l'amitié qui existe entre la France et l'Angleterre.

Car derrière nos luttes et en dépit des différences de caractère, il y eut toujours entre nous une certaine compréhension qui se manifesta dans les courtoisies de Fontenoy et dans cent autres batailles. Quand Sir Philipp Sidney parlait de la France comme de « notre douce ennemie », il trouvait la formule qui exprima le sentiment anglais pour les siècles passés et à venir. Nous nous sommes battus longuement, mais c'était comme un homme et une femme qui savent qu'un jour leur amour sera le plus fort et qui s'en veulent seulement l'un et l'autre de retarder le jour heureux de l'aveu. Nous nous trouvions ridicules, et pourtant nous savions la fausseté de nos jugements. Nous disions que les Français étaient frivoles, et ils disaient que nous étions sinistres. Maintenant ils voient la gaieté de nos soldats et, nous, nous admirons le sérieux profond de la France dans cette crise de sa destinée. De toutes les nations qui prennent part à cette guerre, elle est la seule qui combatte sans l'aile de l'illusion de la gloire et du romanesque. Pour elle, l'invasion allemande est comme une maladie : s'en défaire est une nécessité de son existence, et pour s'en débarrasser, elle montre un courage semblable à celui des docteurs et des infirmiers, ce courage qui est si loin de l'instinct animal. Dans la France de nos jours, il n'y a plus aucune trace des espoirs passionnés des guerres révolutionnaires ; 1870 se dresse devant elle ; elle a appris mieux que toute autre nation en Europe la grande leçon de la défaite : qu'on ne peut pas mélanger les rêves concrets et les rêves idéologiques ; elle a dépassé le stade des illusions, et pourtant son courage est aussi haut que si elle était enivrée de toutes les chimères qui bercent la Germanie.

Et c'est pourquoi nous l'admirons comme jamais nous n'avons admiré un peuple. Nous aussi, nous sommes vieux et expérimentés, nous rêvons, nous poursuivons de grands et dangereux rêves; mais nous n'avons pas été mis à l'épreuve comme les Français, nous ne savons pas si nous serions capables de supporter ce qu'ils ont enduré. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont survécu et conservé leurs forces, c'est parce qu'ils ont une force neuve, semblable à celle que nous voyons chez les femmes très belles qui ont eu de grandes tristesses, qui ont survécu aux triomphes et aux passions de leur jeunesse, qui sourient là où autrefois elles rirent; et pourtant elles sont plus belles que jamais, et elles semblent vivre non pas seulement pour elles, mais pour tous. Nous sentons en effet que la France, à l'heure actuelle, ne combat pas uniquement pour son propre honneur et pour son beau territoire, encore moins pour un triomphe sur un rival arrogant; mais bien pour ce qu'elle signifie dans le monde.

Anniversaire d'Iéna. — 14 octobre. — M. Frédéric Masson écrit dans le *Bulletin des Armées :*

Ce jour-là, l'Empereur ayant par des manœuvres contraint les Prussiens à une concentration qu'il croyait complètement effectuée, arrive avec son gros en avant d'Iéna; tandis qu'à Auerstædt, Davout porte l'effort des corps que commande Brunswick, il triomphe de l'armée où le roi se trouve en personne. Dès le soir, commence à travers l'Allemagne cette randonnée épique où Murat, à la tête de ses cavaliers, cueille les drapeaux, les régiments, les corps d'armée, les villes, les magasins, les places fortes, les couronnes.

Le 27 octobre, treize jours après la bataille, l'Empereur, par la Porte de Brandebourg, fit, à la tête de sa Garde, son entrée à Berlin.

Il n'y avait plus de monarchie prussienne.

Regardez vers le 14 octobre, jeunes gens, et que Dieu nous aide !

Frédéric Masson,
de l'Académie Française.

Mesures économiques et financières. — Par décret du 27, le Ministre des Finances est autorisé à ouvrir un compte d'avances à des Gouvernements et établissements étrangers.

Ces avances s'élèvent à 340 500 000 francs répartis comme suit :

Avances au Gouvernement belge.	250.000.000 fr.
— — serbe.	90.000.000 —
— à la Banque du Monténégro. . .	500.000 —

Lutte économique. — Une Ligue antigermanique se fonde, avec l'engagement pour les sociétaires :

1° de n'acheter et de ne vendre aucun produit de fabrication allemande ou autrichienne ;

2° de n'occuper aucun employé, ouvrier ou domestique d'origine germanique.

D'autre part, M. Hayem, président de la *Société des Industriels et Commerçants de France*, relève quelques-unes des industries où nous pourrions remplacer des articles allemands, sans les copier, par une reproduction licite, intelligente et originale, de goût français. Le « Made in Germany » ne suffit pas pour détourner le public. Le point capital, c'est qu'à un client de l'étranger, surtout le client éloigné, demandant un article déterminé, il soit loisible d'en trouver un identique ou un analogue dans les mêmes conditions de prix et de qualité.

« L'intérêt, comme dit un adage de droit, est la mesure des actions. »

Comment arriver à ce précieux résultat ?

1° Par l'étude de toutes les industries, branches d'industries et articles variés qui sont habituellement fabriqués en Allemagne et exportés dans les différents pays. Cette étude doit être faite par des gens compétents, par les intéressés, et les résultats doivent en être communiqués soit à l'Office national du commerce extérieur, soit aux journaux spéciaux qui représentent les intérêts de certaines industries ou de certains groupes industriels ;

2° Par la nécessité, pour tous ceux qui représentent au dehors les intérêts français et qui sont les intermédiaires entre les acheteurs étrangers et nos producteurs, de rechercher, aujourd'hui plutôt que demain, les fabricants capables de produire tous les articles qui se fabriquent et se vendent en Allemagne.

Principales industries dans lesquelles l'Allemagne a fait en ces dix dernières années des progrès gigantesques :

Industries chimiques et pharmaceutiques. — Dans les matières colorantes, l'Allemagne a su se créer une supériorité incontestée, grâce aux usines : la « Badische Anilin und Soda Fabrik », les « Farbwerke Meister Lucius et Bruning ».

L'exportation de l'aniline a atteint, en 1912, 133 764 000 marks ; l'exportation des couleurs d'alizarine, 14 millions 407 000 marks.

L'exportation des produits et préparations pharmaceutiques s'est élevée à plus de 23 000 000 de marks en 1913.

Industries textiles. — L'exportation des tissus de soie a atteint plus de 23000000 de marks en 1913.

L'exportation des articles en laine a dépassé 58 000 000 de marks en 1912.

La vente au dehors des vêtements de femme, en laine, a atteint près de 42 millions en 1913.

Industries métallurgiques. — L'Allemagne a produit, en 1912, 17 554 000 tonnes de fonte, venant ainsi immédiatement après les États-Unis.

L'exportation du fer brut s'est élevée à 62 026 000 marks en 1912 et à 66 143 000 marks en 1913.

Institut de France. — Au cours du mois, l'intellectualisme français entretient avec ferveur le sentiment national.

Le 26, séance solennelle à l'Institut de France. Un Strasbourgeois, M. Appell, de l'Académie des Sciences, préside.

« L'Alsace, a-t-il dit, se trouve ainsi, par un de ses fils, à la première place dans la séance d'aujourd'hui, l'Alsace fidèle qui a souffert en silence pendant quarante-quatre ans sous le bâillon allemand, qui n'a jamais désespéré, qui voit se lever enfin le jour de la justice et, dans le triomphe du droit, la reconstitution de la patrie une et indivisible.... »

Puis M. René Doumic magnifie le soldat de 1914 :

Ah! c'est qu'il sait, lui, pourquoi il se bat! Ce n'est pas pour l'ambition d'un souverain ou pour l'impatience de son héritier, pour la morgue d'une caste de hobereaux ou pour le gain d'une firme de commerçants. Non. Il se bat pour la terre où il est né et où dorment ses morts, il se bat pour délivrer le sol envahi et lui rendre les provinces perdues, pour son passé frappé au cœur par les obus qui ont bombardé la cathédrale de Reims, pour que ses enfants aient le droit de penser, de parler, de sentir en français, pour qu'il y ait encore dans le monde, qui en a besoin, une race française. Car c'est bien à cela que vise cette guerre de destruction : la destruction de notre race. Alors la race s'est émue jusque dans ses plus intimes profondeurs; elle s'est redressée tout entière et ramassée sur elle-même; elle a rappelé du plus lointain de son histoire toutes ses énergies, pour les faire passer dans celui qui est aujourd'hui chargé de la défendre : elle a mis en lui, avec la vaillance des anciens preux, l'endurance du laboureur penché sur son sillon, la modestie des vieux maîtres qui ont fait de nos cathédrales des chefs-d'œuvre anonymes, et la probité du bourgeois, et la patience des petites gens, et cette conscience du

devoir que les mères enseignent à leurs fils, toutes ces vertus qui, élaborées d'une génération à l'autre, deviennent une tradition, la tradition d'une race laborieuse, forte d'un long passé et faite pour durer. Et ce sont elles, toutes ensemble, que nous admirons chez le soldat de 1914, image complète et superbe de la race tout entière.

Réponse aux « intellectuels allemands ». — De plus, l'Institut de France a décidé de répondre à l'impudent factum des « intellectuels » allemands que l'on trouvera au chapitre V, *Chez les Ennemis*, page 246, par une flétrissante protestation contre ceux des signataires de ce scandaleux document qui sont correspondants ou associés de nos diverses Académies.

C'est l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui a pris l'initiative de cette protestation contre les Teutons n'ayant pas hésité à approuver solennellement les attentats et les atrocités commis par l'armée de Guillaume II : la violation de la neutralité belge, la destruction de Louvain, le bombardement de la cathédrale de Reims, etc.

Ces actes, dit la protestation de l'Institut, ont été déjà flétris par l'indignation publique. Mais l'Académie croit devoir élever la voix à la suite de l'appel adressé par un certain nombre de savants allemands, dont quelques-uns ont été associés à ses travaux, et qui n'ont pas craint, pour excuser des crimes, de nier les faits les plus certains. Ils ont ainsi obéi à l'ordre d'un Gouvernement qui a fait profession de n'attacher aucune valeur à la parole donnée.

En conséquence, l'Académie déclare que ceux qui ont mis ainsi l'autorité de leur nom au service de la violence pour l'aider à se déguiser lui paraissent avoir manqué gravement à un devoir d'honneur et de loyauté.

Toutes les Académies ont décidé de s'associer, par une manifestation solennelle et unanime, à cette revanche de la vérité sur le mensonge, de l'honneur sur la honte, de la loyauté sur la mauvaise foi.

De son côté, à la séance du 29, l'Académie française a pris la délibération suivante :

L'Académie française proteste contre toutes les affirmations par lesquelles l'Allemagne impute mensongèrement à la France ou à ses alliés la responsabilité de la guerre.

Elle proteste contre toutes les négations opposées à l'évidente authenticité des actes abominables commis par les armées allemandes.

Au nom de la civilisation humaine, elle flétrit les violateurs de la

neutralité belge, les tueurs de femmes et d'enfants, les destructeurs sauvages des nobles monuments du passé, les incendiaires de l'Université de Louvain, de la cathédrale de Reims, qui voulurent incendier Notre-Dame de Paris.

Elle exprime son admiration aux armées qui luttent comme nous contre la coalition de l'Allemagne et de l'Autriche.

Avec une émotion profonde, elle envoie un salut à nos soldats qui, animés des vertus de nos ancêtres, démontrent ainsi l'immortalité de la France.

Le 15 octobre, M. Boutroux écrit dans la *Revue des Deux Mondes* :

... Hier encore, l'Allemagne était, dans le monde, redoutée, certes, pour sa puissance, mais estimée pour sa science et pour son patrimoine d'idéalisme. Aujourd'hui, c'est, contre elle, d'un bout à l'autre de la terre, un même cri de réprobation et d'horreur. La peur est vaincue par l'indignation. De toutes parts on dit tout haut que la victoire de l'impérialisme et du militarisme allemands serait le triomphe du despotisme, de la brutalité, de la barbarie. Ces idées nous sont exprimées par des Américains du Nord et du Sud, par des Espagnols, par des Portugais, par des Italiens, par des Grecs, par des Suisses, par des Roumains, etc. La nation qui a brûlé l'Université de Louvain et la cathédrale de Reims s'est déshonorée.

Que penser du prodigieux contraste qui se manifeste entre la haute culture de l'Allemagne et la fin qu'elle vise comme les moyens qu'elle emploie dans la guerre actuelle ? Suffit-il, pour expliquer ce contraste, d'alléguer que, malgré toute leur science, les Allemands demeurent, au fond, peu civilisés, qu'au XVIe siècle ils étaient encore grossiers et incultes, et que leur culture, affaire de spécialistes et d'érudits, n'a pu pénétrer leur âme et influer sur leur caractère?...

... Reste-t-il possible que l'Allemagne, quelque jour, remonte jusqu'au carrefour où elle se trouvait encore avant 1870, et s'engage, cette fois, dans l'autre voie, celle des Leibniz, des Kant, des Bluntschli, celle qui, d'abord, va vers la liberté des individus et des peuples, et qui se dirige ensuite, seulement ensuite, vers une forme d'accord et d'harmonie où sont respectés, à titre égal, les droits de tous?

Un mot du professeur écossais William Knight me revient en ce moment à la mémoire : *The best things have to die and be reborn*, « les meilleures choses doivent mourir et renaître ». L'Allemagne qu'a respectée et admirée le monde, l'Allemagne de Leibniz et de Gœthe paraît bien morte : renaîtra-t-elle?

Cet article a été publié également dans *Pages d'Histoire* (Berger-Levrault, éditeur).

Novembre 1914.

Académie des Sciences. — Le 2 novembre, l'Académie des Sciences s'associe hautement aux protestations des autres Académies et exprime son indignation contre un peuple qui viole les engagements les plus solennels. Elle dénonce avec horreur les pillages, les exécutions systématiques, les menaces et demande qu'on publie les enquêtes faites sur ces actes odieux. Elle proteste en même temps contre la prétention des savants allemands de lier l'avenir intellectuel de l'Europe à l'avenir de la science allemande et attend avec confiance l'heure qui délivrera la civilisation humaine de la barbarie savante, produite par l'union du militarisme et de la « Kultur » germanique.

Félicitations aux troupes. — Le Président de la République, retour du front, écrit au Ministre de la Guerre :

MON CHER MINISTRE,

Après une longue série de violents combats, nos armées et les troupes alliées ont réussi à repousser les attaques désespérées de l'ennemi. Elles ont fait preuve, dans cette nouvelle phase de la guerre, de qualités aussi admirables que dans la victorieuse bataille de la Marne.

A mesure que se développent les hostilités, le soldat français, sans rien perdre de son ardeur et de sa bravoure, acquiert plus d'expérience et adapte mieux ses vertus naturelles aux exigences des opérations militaires. Il conserve une incomparable force d'offensive et s'accoutume en même temps à la patience et à la ténacité.

Sous le feu de l'ennemi, il s'établit entre les chefs et les hommes une intimité confiante qui, loin d'altérer la discipline, l'ennoblit encore par la conscience éclairée de la solidarité dans le dévouement et dans le sacrifice.

Chaque fois qu'on revient au milieu des troupes, on est émerveillé par cette abolition totale de l'intérêt personnel, par ce glorieux anonymat du courage, par la grandeur de cette âme collective où se fondent tous les espoirs de la race.

Et lorsque à portée des projectiles, devant un horizon que les éclatements d'obus couvrent de fumée ou déchirent de lueurs, on voit des paysans tranquilles pousser leur charrue et ensemencer leur sol, on comprend mieux encore combien sont impérissables sur notre vieille terre de France les provisions d'énergie et de vitalité.

Je vous prie, mon cher Ministre, de vouloir bien transmettre

mes nouvelles félicitations au général en chef aux commandants d'armées, aux commandants de corps d'armée, à tous les officiers, sous-officiers et soldats.

Je les enveloppe tous dans une même admiration. L'armée est digne du pays comme le pays est digne de l'armée. La France est invincible parce qu'elle est sûre de son droit et qu'elle a foi dans son immortalité.

Croyez, mon cher Ministre, à mes sentiments dévoués.

Raymond Poincaré.

La sollicitude des femmes françaises. — Les froids précoces dès le 15 novembre éprouvent les soldats alliés, surtout bien entendu nos troupes d'Afrique et les Hindous.

Chez nous, les femmes n'ont pas attendu les premières rigueurs de la température pour faire de la France un immense ouvroir. Tricots, chandails, gants, chaussettes s'expédient par monceaux au front.

Manifeste des Universités françaises. — Les Universités françaises adressent aux Universités des États Neutres un manifeste prouvant la responsabilité des autorités civiles et militaires allemandes dans tous les crimes commis en Belgique et en France.

« Comme les armées alliées, conclut ce manifeste, les Universités françaises défendent la liberté du monde. »

Allocution de M. Poincaré. — Le Président de la République, les Présidents du Sénat et de la Chambre, le Président du Conseil et le Ministre de la Guerre sont partis ensemble de Paris, avant-hier, en automobile, pour aller rendre visite aux armées. Ils se sont d'abord arrêtés au grand quartier général, où M. Poincaré a remis la médaille militaire au général Joffre. A cette occasion, le chef de l'État a prononcé le discours suivant :

Mon cher Général,

Il m'est très agréable de vous remettre aujourd'hui, en présence de MM. les Présidents des Chambres, de M. le Président du Conseil et de M. le Ministre de la Guerre, cette simple et glorieuse médaille qui est l'emblème des plus hautes vertus militaires et que portent avec la même fierté généraux illustres et modestes soldats. Veuillez voir dans cette distinction symbolique un témoignage de la reconnaissance nationale.

Depuis le jour où s'est si remarquablement réalisée, sous votre

direction, la concentration des forces françaises, vous avez montré, dans la conduite de nos armées, des qualités qui ne se sont pas un instant démenties : un esprit d'organisation, d'ordre et de méthode, dont les bienfaisants effets se sont étendus de la stratégie à la tactique, une sagesse froide et avisée, qui sait toujours parer à l'imprévu, une force d'âme que rien n'ébranle, une sérénité dont l'exemple salutaire répand partout la confiance et l'espoir.

Je répondrai, j'en suis sûr, à vos désirs intimes en ne séparant pas de vous, dans mes félicitations, vos fidèles collaborateurs du grand quartier général appelés à préparer, sous votre commandement suprême, les opérations de chaque jour et absorbés, comme vous, dans leur tâche sacrée. Mais, par delà les officiers et les hommes qui m'entourent en ce moment, ma pensée va rejoindre sur toute la ligne de front, des Vosges à la mer du Nord, les admirables troupes auxquelles je dois rendre, demain et les jours suivants, une nouvelle visite, et je traduirai certainement, mon cher général, votre propre sentiment, si je reporte sur l'ensemble des armées une part de l'honneur que vous avez mérité.

Dans les rudes semaines que vous venez de passer, vous avez consolidé et prolongé, par la défense des Flandres, la brillante victoire de la Marne; et grâce à l'heureuse impulsion que vous avez su donner autour de vous, tout a conspiré à vous assurer de nouveaux succès : une parfaite unité de vues dans le commandement, une solidarité active entre les armées alliées, un judicieux emploi des formations, une coordination rationnelle des différentes armes ; mais, ce qui a plus particulièrement servi vos nobles desseins, c'est cette incomparable énergie morale qui se dégage de l'âme française et qui met en mouvement tous les ressorts de l'armée.

Irrésistible force d'idéal, qui, depuis le début de la campagne, a permis à nos troupes de développer leurs qualités acquises et d'en gagner de nouvelles, de s'adapter à la pratique de l'organisation défensive sans perdre leur mordant, de résister également à la fatigue des combats ininterrompus et à la courbature des longues immobilités, de se perfectionner, en un mot, sous le feu de l'ennemi, tout en conservant, au milieu des mille nouveautés de la guerre, leur entrain, leur fougue et leur bravoure.

Le jour où il deviendra possible de passer en revue quelques-uns des actes de dévouement et de courage qui s'accomplissent quotidiennement parmi vous, il sera démontré par les faits que jamais, au cours des siècles, la France n'a eu une armée plus belle et plus consciente de ses devoirs. Cette armée, d'ailleurs, ne se confond-elle pas avec la France elle-même? et n'est-ce pas la France, la France tout entière, sans exception de partis ou de conditions sociales, qui s'est levée, à l'appel du Gouvernement de la République, pour repousser une agression perfidement prémé-

ditée? Tous les citoyens groupés sous les drapeaux n'ont plus qu'un cœur et qu'un esprit; et les vies individuelles sont prêtes à s'anéantir devant l'intérêt général. Dans ce sublime élan d'un peuple libre, les représentants du pays n'ont pas été les moins jaloux de payer leur dette à la patrie; et les présidents qui sont venus offrir aujourd'hui à l'armée les vœux des deux Assemblées souffriront que je me joigne à eux pour envoyer d'ici un souvenir ému aux membres du Parlement tombés, morts ou blessés, sur les champs de bataille.

Les deuils et les horreurs de cette guerre sanglante n'attiédiront pas l'enthousiasme des troupes; les pertes douloureuses que subit la nation ne troubleront pas sa constance et ne feront pas chanceler sa volonté. La France a épuisé tous les moyens pour épargner à l'humanité une catastrophe sans précédent : elle sait que, pour en éviter le retour, elle doit, d'accord avec ses alliés, en abolir définitivement les causes; elle sait que les générations actuelles portent en elles, avec le legs du passé, la responsabilité de l'avenir; elle sait qu'un peuple ne tient pas tout entier dans une minute, si tragique soit-elle, de son existence collective et que, sous peine de désavouer toute notre histoire, nous n'avons pas le droit de répudier notre mission séculaire de civilisation et de liberté.

Une victoire indécise et une paix précaire exposeraient demain le génie français à de nouvelles insultes de cette barbarie raffinée qui prend le masque de la science pour mieux assouvir ses instincts dominateurs. La France poursuivra jusqu'au bout, par l'inviolable union de tous ses enfants, et avec le persévérant concours de ses alliés, l'œuvre de libération européenne qui est commencée, et lorsqu'elle l'aura couronnée, elle trouvera, sous les auspices de ses morts, une vie plus intense dans la gloire, la concorde et la sécurité.

On n'a pas oublié que le dernier « grand chef » médaillé fut le roi Albert Ier.

Bons du Trésor. — 30 novembre. — Une statistique du *Bulletin des Français résidant à l'Étranger* montre que le total des souscriptions entre le 18 septembre et le 30 novembre, soit en deux mois et demi, s'est élevé à 890 millions de francs.

Décembre 1914.

Le roi Georges d'Angleterre en France. — Le Président de la République, accompagné du général Joffre et de M. Viviani, rencontre le roi Georges et passe avec lui la journée au milieu des troupes britanniques.

Le soir, M. Poincaré repart pour Paris.

A propos de la visite du roi Georges aux troupes britanniques, un journal anglais écrit :

C'est la première fois depuis 171 ans qu'un monarque anglais a quitté notre pays pour se rendre sur un champ de bataille où les troupes anglaises étaient engagées en Europe.

Le monarque qui se déplaça alors fut George II. Il se trouva sur le champ de bataille à Dettingen, en Bavière. Les alliés étaient alors des Hanovriens et des Autrichiens. Les ennemis, des Français.

En cas d'incursion de Zeppelins. — 5 Décembre. — En dehors des instructions en vue des Zeppelins annoncés, les mesures adoptées pour réduire l'éclairage public et l'éclairage privé ont permis de diminuer considérablement le rayonnement lumineux indiquant de loin l'emplacement de la région parisienne, et de près les points à viser.

1° Dès que l'avis de jour ou de nuit serait donné par l'autorité militaire, la population serait prévenue, à Paris et dans les communes du département de la Seine, par les sonneries des trompes des sapeurs-pompiers alternant avec celles des clairons (Garde à vous !).

2° Si l'incursion se produit de nuit, l'éclairage public ne sera maintenu que dans les carrefours et à l'entrée et à la sortie des rues et des ponts.

3° L'éclairage intérieur des magasins devra être supprimé et complètement voilé par la fermeture des devantures ou par des rideaux épais ; l'éclairage des usines, des ateliers importants, des grands établissements industriels devra être réduit jusqu'à la limite où il peut l'être sans inconvénient pour la sécurité du personnel ou la protection du matériel de ces établissements.

4° A ces signaux (trompes et sonneries, extinction de lumière), les habitants devront rentrer chez eux, se tenir à l'abri sous les endroits voûtés et dans les pièces intérieures. On courrait, en effet, plus de danger à stationner sur la voie publique qu'à rester chez soi.

5° Les enfants qui se trouveraient à l'école devront être gardés à l'intérieur des bâtiments et tenus éloignés des fenêtres. Ils ne seront renvoyés chez eux que lorsque tout danger aura disparu.

6° Les sapeurs-pompiers préviendront de la fin de tout danger par une nouvelle sonnerie de trompe et de clairon.

A la Bourse. — 7 Décembre. — Réouverture de la Bourse après quatorze semaines de suspension. Les opérations au comptant sont seules autorisées.

A titre d'indication voici, en dehors de quelques valeurs cotées à la réouverture, le cours des mêmes valeurs le 2 juillet en pleine paix et le 27 du même mois au moment où la guerre était jugée inévitable :

DERNIER COURS.

	2 juillet	27 juillet	7 déc.
3 %.	82,95	78,40	72,50
Russe 5 % 1906.		98,15	88,20
Crédit Lyonnais.	1586,00	1440,00	1050,00
Égypte Unifiée	101,20	86,50	83,00
Banque de Paris	1507,00	1242,00	1000,00
Ch. de fer du Nord, 3 % nouveau.	428,75	379,00	370,00

Académie des Sciences morales. — Le 12, M. Henri Bergson, à la séance publique de l'Académie des Sciences morales, voue, une fois de plus, à l'universelle exécration les crimes méthodiquement commis par l'Allemagne et fait le procès de cette nation qui, longtemps adonnée à la poésie, à l'art, à la métaphysique, est devenue une nation de proie, faisant de la guerre son industrie et son unique pensée, adorant la Force, son véritable Dieu, et méprisant le Droit, s'accoutumant maintenant à une barbarie scientifique qui écraserait l'Humanité tout entière, si celle-ci ne se redressait et, par une résistance invincible, allait échapper à une déchéance matérielle et morale qui eût été sa fin.

Le territoire occupé par les Allemands. — Le 15, la Société de Statistique de Paris a entendu une communication de M. E. Michel, inspecteur principal du Crédit foncier de France, sur la valeur immobilière du territoire français envahi par les Allemands. Les localités occupées par nos ennemis représentaient aux plus mauvais jours 4 400 000 hectares environ, soit 8,4 o/o de la superficie de la France, et,

au 15 novembre, le total n'était plus que de 2 000 000 d'hectares, soit 3,7 o/o du sol de la patrie.

Le Moratorium. — Le 17, un décret proroge de trois mois le délai de paiement des loyers.

Académie française. — Le même jour, M. Étienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, montre que le mouvement contemporain des esprits, généreux, élevé, spiritualisé, est une des évolutions les plus profondes qui aient assaini, renouvelé et étendu la culture française. « L'heure présente, si terrible qu'elle soit, n'est-elle pas faite pour exciter dans les intelligences créatrices les grands émois qui préparent les grands enfantements?... Déjà l'influence inspiratrice visite des poètes, des historiens, des penseurs encore soucieux qui seront les voix de demain. »

M. Maurice Donnay, rapporteur des Prix de Vertu, constate que ce beau et grand mot de « Vertu » est plus que jamais à l'ordre du jour, et faisant l'éloge naturel des officiers et des soldats français, célèbre leur patience et leur indéfectible espoir. « Les pensées s'élèvent, les églises s'emplissent, la grande voix des poètes est écoutée, on a besoin d'idéal; quelle France nouvelle tout cela nous prépare! Et ce discours sur la Vertu qui prend aujourd'hui un sens singulier, puis-je mieux le terminer que par ces trois mots qui résument toutes les vertus : Vive la France! »

Journée du Petit Drapeau belge. — Le 20, a eu lieu la journée du petit drapeau belge, heureuse idée qui a pleinement réussi, trois millions de francs de recette réalisés par l'initiative de la presse parisienne et par les efforts de son délégué, M. Arthur Meyer, brillamment secondé par M. Gaston Bérardi au nom du Comité franco-belge.

Sénat et Chambre des Députés. — Le 22, à la Chambre, M. Deschanel, président, s'exprime ainsi :

La France ne défend pas seulement sa terre, ses foyers, les tombeaux des aïeux, les souvenirs sacrés, les œuvres idéales de l'art et de la foi, et tout ce que son génie répand de grâce, de justice et de beauté, elle défend autre chose encore : le respect des traités, l'indépendance de l'Europe et la liberté humaine. Oui, il s'agit de savoir si tout l'effort de la conscience, pendant des siècles, aboutira à son esclavage; si des millions d'hommes pourront être pris, livrés, parqués de l'autre côté d'une frontière

et condamnés à se battre pour leurs conquérants et leurs maîtres, contre leur patrie, contre leur famille et contre leurs frères ; il s'agit de savoir si la matière asservira l'esprit et si le monde sera la proie sanglante de la victoire.

... Le monde veut vivre, enfin. L'Europe veut respirer. Les peuples entendent disposer librement d'eux-mêmes. Demain, après-demain, je ne sais ! Mais ce qui est sûr, — j'atteste nos morts ! — c'est que tous, jusqu'au bout, nous ferons tout notre devoir pour réaliser la pensée de notre race : le Droit prime la Force !

M. Ribot, ministre des Finances, fait ensuite un exposé de notre situation financière. Le Ministre établit à partir du 1er janvier l'unité budgétaire, supprimant ainsi le compte spécial pour la marine, la guerre et le Maroc.

Le Gouvernement demande six douzièmes provisoires : « Nul n'étant en mesure de prévoir quelle sera la durée de la guerre, il est soucieux de pouvoir prendre en toute sécurité les mesures indispensables pour la continuer avec toute l'énergie nécessaire. »

Les crédits demandés montent à un peu plus de 8 milliards et demi.

C'est à l'emprunt que l'État demandera la majeure partie des ressources dont il a besoin.

Après M. Ribot, M. Viviani monte à la tribune et donne lecture d'une déclaration ministérielle. Après avoir exprimé la certitude de notre succès dans une guerre que l'Allemagne a voulue, salué les victimes du champ de bataille, s'être découvert devant les victimes civiles des régions envahies, l'orateur termine ainsi :

Pour vaincre, il ne suffit pas de l'héroïsme à la frontière ; il faut l'union au dedans. Continuons à préserver de toute atteinte cette union sacrée. Aujourd'hui, comme hier, comme demain, n'ayons qu'un cri : la Victoire ; qu'une vision : la Patrie ; qu'un idéal : le Droit.

C'est pour lui que nous luttons, que luttent encore la Belgique qui a donné à cet idéal tout le sang de ses veines, l'inébranlable Angleterre, la Russie fidèle, l'intrépide Serbie, l'héroïque Monténégro, l'audacieuse marine japonaise. Si cette guerre est la plus gigantesque que l'histoire ait enregistrée, ce n'est pas parce que des peuples se heurtent pour conquérir des territoires, des débouchés, un agrandissement de la vie matérielle, des avantages politiques et économiques ; c'est parce qu'ils se heurtent pour régler le sort du monde. Rien de plus grand n'est jamais apparu au regard des hommes : contre la barbarie et le despotisme,

contre le système de provocations et de menaces méthodiques que l'Allemagne appelait la paix, contre le système de meurtre et de pillages collectifs que l'Allemagne appelle la guerre, contre l'hégémonie insolente d'une caste militaire qui a déchaîné le fléau, avec ses alliés, la France émancipatrice et vengeresse, d'un seul élan, s'est dressée. Voilà l'enjeu. Il dépasse notre vie. Continuons donc à n'avoir qu'une seule âme, et demain dans la paix de la victoire, restitués à la liberté aujourd'hui volontairement enchaînée de nos opinions, nous nous rappellerons avec fierté ces jours tragiques — car ils nous auront faits plus vaillants et meilleurs.

La déclaration ministérielle est approuvée à la Chambre comme au Sénat à l'unanimité.

Noël. — Pendant qu'à Londres et à Berlin, pour fêter Christmas et la Weihnacht, les boutiquiers éprouvaient l'agréable surprise d'être dévalisés, Paris n'a pas réveillonné, alors qu'il s'était accordé cette satisfaction gastronomique pendant le siège de 1870.

Par contre sur le front, où les petits paquets ont afflué de partout, on a joyeusement célébré la fête traditionnelle. Il y eut des messes de minuit émouvantes, telle celle que nous dépeint la lettre suivante :

Le lieutenant Le G. avait offert 20 francs de bougies. L'éclairage était donc superbe. Un élève du Conservatoire a chanté *Minuit, chrétiens*. Puis ç'a été la grand'messe royale. A l'Evangile, M. l'abbé B. a adressé aux hommes un gentil sermon (français et breton). Très bien, ce sermon. Si bien même, qu'à la fin, un des assistants, vieux socialiste de Brest, qui se croyait encore, sans doute, dans une réunion publique, n'a pu s'empêcher d'applaudir : « Bravo, B. ! » Pendant la messe basse d'actions de grâces, deux sergents ont chanté : *Il est né le divin Enfant... Les Anges dans les campagnes*, etc. Tous les hommes reprenaient en chœur le refrain. J'avais les larmes aux yeux et, à un moment donné de la messe, je ne savais plus où j'en étais ; c'est le servant C., scolastique du Saint-Esprit, qui m'a fait rentrer dans la réalité.

A 6 heures du matin, après avoir dormi quelques heures sur une paillasse, j'étais à l'église paroissiale et j'ai entendu les confessions jusqu'à 8 h. 1/2. Bretons, Vendéens, Bordelais des batteries lourdes se pressaient dans tous les coins de l'église autour des prêtres-soldats qui, assis sur une chaise, écoutaient leurs confidences et leur donnaient l'absolution. Le respect humain n'existe plus.

Il y eut aussi de plantureux réveillons, comme le prouve le menu suivant :

Hors-d'œuvre alliés
Sardines à l'Héligoland
Saucisses de la Wartha
Beurre franco-russe
Entrées berlinoises
Dindonneau de Bayreuth à la Wagner
Marrons des Crapouillauds
Farce à la Guillaume
Rôti de Turquie
Vrai filet autrichien
Salade von Kluck
EntreMetz Sainte-Barbe
Tartes Vermelles
Biscuits de 75
Fromage Museau de Boche
Poires kronprinz
Pommes Four-de-Paris
Vins de Hauts-de-Meuse
Champagne de la Victoire
Cigares de 220

De l'extrême Nord à l'Alsace, on a sablé le Champagne de la victoire. Les Allemands sont restés si peu de temps à Reims qu'ils n'ont pas eu le temps de déménager les caves !

Dans un bel article, écrit à l'occasion de la fête de Noël, M. Anatole France salue les soldats français :

Soldats de la France, défenseurs d'une juste cause, gardez votre brillant courage et armez-vous de constance. Vous avez devant vous un ennemi nombreux, savamment organisé. Ce serait nuire à votre gloire que de nier sa force. Il a déshonoré sa vaillance par des atrocités commises, soit pour satisfaire des instincts cruels, soit par système et afin de semer la terreur autour de lui. Ces barbaries n'ont semé que l'indignation et l'horreur. Loin de le rendre invincible, elles ont accru ses périls en enflant notre colère. Vous lui avez déjà porté des coups dont il ne se relèvera pas. Vous l'avez vaincu sur la Marne, vous lui avez résisté sur l'Aisne et l'Yser, dans l'Argonne et dans les Vosges. Son élan est brisé ; sa puissante machine a reçu d'irréparables atteintes ; pourtant elle demeure redoutable et il faut prévenir ses dernières explosions. Il nous reste à faire un immense effort en hommes, en armes, en munitions, en vivres. Nous sommes reconnaissants à nos alliés de leur aide précieuse. Mais nous devons compter sur nous-mêmes.

Sur notre vieille terre aimée du ciel, Noël sourit à tout le monde, surtout aux humbles et aux petits, et que, dans les chaumières, la nuit du réveillon dissipe les tristesses du sombre

hiver. Alors on s'assied à la table de famille et on mange force saucisses, andouilles, boudins noirs et boudins blancs, et l'on chante des chansons en patois. Saurait-on mieux faire? Hélas! combien de vieillards et de femmes, cette année, seuls avec les petits, à la table trop grande, mangeront leur pain mouillé de leurs larmes! Et pendant ce temps, combien de jeunes hommes, sous la lune froide, au fracas des obus, songeront, dans la tranchée, à ceux qui, demeurés dans la maison, pensent à eux et qui, cette nuit, allument tout de même la grosse bûche, font tout de même griller le boudin, car les usages anciens doivent être toujours suivis.

Chaque province a, pour la Noël, ses coutumes et ses traditions. Notre Alsace est fidèle au jeune sapin, brillant de givre, qui porte à chaque branche des bougies allumées et des bonbons, des jouets, des oranges pour les enfants. En Bretagne, on laisse, cette nuit-là, sur la table la part des morts. Ah! quelle multitude d'ombres chères viendront, cette fois, flotter autour des tables vides, comme les morts au pays des Cimmériens!

En Provence, où la terre et le ciel, d'une beauté grecque, communiquent aux esprits une grâce ingénue, subsistent encore des usages, des sentiments, qui semblent antiques et païens. C'est ainsi que, sur les bords de la mer bleue, le villageois met dans le foyer un vieux tronc d'olivier séché avec soin et le couronne de lauriers. Le foyer fume et pétille, la flamme jaillit et le maître de la demeure ordonne au plus jeune enfant de la famille d'invoquer le feu. Sans le savoir, il répète les rites par lesquels, dans l'Inde, ses lointains aïeux adoraient Agni, qui, dans son char traîné par des chevaux flamboyants, porte aux dieux les offrandes des hommes. Il dicte à l'enfant les paroles consacrées :

« O feu! réchauffe pendant l'hiver les pieds du vieillard et de l'orphelin, envoie un tiède rayon dans la plus humble chaumière; garde-toi de dévorer le toit du pauvre laboureur et le navire qui porte sur des terres lointaines le malheureux émigrant. »

Et pour rendre exorable le feu sacré, le maître de la demeure lui verse une libation de vin cuit. Le foyer crépite et une odeur aromatique se répand dans la salle enfumée.

Cette invocation au feu sacré, faisons-la cette nuit dans toute la France qui frissonne de douleur et de gloire. Disons :

« O feu! feu sacré, va, par la nuit froide et sombre, porter à nos soldats, dans la tranchée, ta chaleur bienfaisante, et brille allègrement dans leurs cœurs. »

Amis, pour que vous n'ayez pas combattu et souffert inutilement, pour que le sang des enfants et les larmes des mères n'aient pas coulé en vain, il faut détruire de fond en comble la puissance militaire de l'Allemagne et ôter à ce peuple barbare toute possibilité de poursuivre ce rêve d'un empire mondial, ce délire monstrueux qui met à cette heure l'Europe à feu et à sang.

La tâche est grande. Mais de quelles louanges éternelles, de quelles benédictions vous serez comblés pour l'avoir accomplie! Vous aurez assuré le salut et la grandeur de votre patrie, vous aurez délivré l'Europe d'une menace insolente et d'un perpétuel danger. Vous aurez permis aux dirigeants et aux foules de cette vaste partie du monde d'approcher de la justice, de l'inaccessible justice, ou du moins de marcher dans ses voies; vous aurez détruit l'oppression, rendu l'Alsace et la Lorraine à la France, le Schleswig au Danemark, Trente et Trieste à l'Italie, ressuscité la Pologne, rétabli l'indépendance et le droit des peuples, fondé une Europe harmonieuse, permis la conclusion d'une paix stable, assise sur le droit et la raison, une paix vraie, une paix paisible. Et vous serez chers à vos proches et grands dans l'histoire.

Oh! que le feu sacré de nos foyers aille par la nuit froide et sombre vous porter, dans la tranchée, sa chaleur bienfaisante et brille allègrement dans vos cœurs?

Sur la Voie glorieuse (Champion, éditeur).

Les Bons du Trésor. — Le 26, un décret porte à deux milliards et demi le chiffre de l'émission des Bons du Trésor.

Le commerce extérieur après cinq mois de guerre. — La publication des statistiques douanières relatives à l'ensemble de l'année dernière permet de mesurer exactement les effets qu'ont exercés sur le commerce extérieur de la France les cinq premiers mois de guerre. De combien ont fléchi nos importations et nos exportations du 1er août au 31 décembre? La dépression économique que devait fatalement entraîner une guerre qui nous fut imposée va-t-elle s'aggravant? Ou, au contraire, constate-t-on une reprise de l'activité? Les documents communiqués par le Ministère des Finances apportent à ces questions des réponses précises.

Et voici d'abord la valeur comparée des marchandises achetées ou vendues par la France à l'étranger et dans les colonies, au cours des mois d'août à décembre, en 1913 et en 1914 :

Importations.

	1914	1913
Août	271.794.000	584.935.000
Septembre	253.761.000	626.920.000
Octobre	203.185.000	709.623.000
Novembre	266.236.000	762.154.000
Décembre	390.298.000	826.800.000
Total	1.385.274.000	3.510.432.000

Exportations

	1914	1913
Août	267.256.000	525.708.000
Septembre	143.792.000	582.779.000
Octobre	180.738.000	619.841.000
Novembre	178.698.000	592.712.000
Décembre	224.140.000	648.394.000
Total	994.624.000	2.969.434.000

Le rapprochement des chiffres contenus dans le tableau ci-dessus révèle la perte, absolue et proportionnelle, que nos échanges commerciaux ont subie pendant chacun des cinq premiers mois qui ont suivi l'ouverture des hostilités et pendant l'ensemble de cette période. Les résultats en sont consignés dans ce second tableau :

DIMINUTION EN 1914

Importations

Août	—	313.141.000	ou	53 %
Septembre	—	373.159.000	ou	59 %
Octobre	—	506.438.000	ou	70 %
Novembre	—	495.918.000	ou	65 %
Décembre	—	436.502.000	ou	53 %
Total	—	2.125.158.000	ou	60 %

Exportations

Août	—	258 452.000	ou	49 %
Septembre	—	438.987.000	ou	75 %
Octobre	—	439.103.000	ou	71 %
Novembre	—	414.014.000	ou	70 %
Décembre	—	424.254.000	ou	65 %
Total	—	1.974.810.000	ou	67 %

Ainsi, les cinq premiers mois de guerre se sont soldés par une diminution, d'une année à l'autre, dans le montant de nos échanges commerciaux, de 4100 millions, dont 2125 millions pour les importations et 1975 millions pour les exportations.

Proportionnellement, au contraire, le fléchissement a été moindre à l'entrée qu'à la sortie : 60 pour 100 contre 67 pour 100.

Cela s'explique. La crise provoquée par la guerre devait, du moins au début, influencer nos exportations plus sérieuse-

ment que nos importations. L'entretien de l'armée en approvisionnements de toutes sortes, et aussi le ravitaillement de la population civile, exigeaient en effet le maintien, tout au moins partiel, de nos achats au dehors. Mais la plupart de nos usines et manufactures, à l'exception de celles qui travaillent pour la défense nationale et dont la production était absorbée à l'intérieur du pays, avaient dû fermer; la mobilisation avait privé de leur personnel les ateliers et les magasins; enfin la réduction des transports, réservés aux besoins de l'armée, avait presque complètement suspendu le trafic. Il était bien difficile, dans ces conditions précaires, de continuer les expéditions à l'étranger.

A côté de cette première constatation, il en est une seconde, mise en évidence par le tableau précédent que nous avons dressé à l'aide des statistiques officielles. C'est l'amélioration indiscutable de la situation économique; c'est — coïncidant avec l'amélioration de la situation militaire — le relèvement progressif de l'activité commerciale, succédant à une dépression qui s'était accentuée pendant les trois premiers mois de guerre.

En août, les importations avaient fléchi de 55 pour 100 et les exportations de 49 pour 100.

Après Charleroi, c'est la cruelle invasion. En septembre, les armées ennemies s'avancent jusque sur la Marne, jusqu'aux portes de Paris, massacrant, pillant, incendiant, détruisant tout sur leur passage. La victoire de la Marne les refoule sur l'Aisne, où elles s'accrochent. Les importations baissent de 59 pour 100, les exportations de 75 pour 100.

En octobre, c'est la course à la mer. Les Barbares, poussant jusqu'au bout leur félonie, achèvent d'occuper la Belgique. Ils s'étendent dans le nord de la France, opprimant une des régions industrielles et agricoles les plus riches de notre territoire. Le Grand Turc s'allie à Guillaume II et à François-Joseph; les Détroits sont fermés; la Russie perd son principal débouché; elle ne peut plus rien recevoir, nous ne pouvons plus rien lui envoyer par la mer Noire. Les importations tombent de 70 pour 100; les exportations de 71 pour 100.

En novembre, après l'Yser, l'effort des Vandales est définitivement enrayé; leur défaite finale est dès ce moment certaine; et, malgré l'affreuse douleur d'une amputation momentanée, la France, admirable de courage et de volonté, se remet résolument au travail. La crise économique a atteint

son maximum. Désormais l'amélioration va se marquer d'une façon continue. En novembre déjà on observe un léger progrès : pourtant les importations sont encore inférieures de 65 pour 100 et les exportations de 70 pour 100 à celles de l'année précédente.

Janvier 1915.

Situation économique de la France. — Les plus grands établissements de crédit français ont spontanément renoncé, à dater du 1er janvier, au bénéfice du moratorium en ce qui concerne le remboursement intégral des dépôts et comptes-courants.

Cette décision remet dans la circulation des sommes considérables presque immobilisées.

Le fait qu'elle a été prise démontre combien, pendant cinq mois d'une guerre à laquelle concourent toutes les forces de la nation, la situation économique de la France est restée prospère.

Les Obligations de la Défense Nationale. — M. Ribot ayant demandé au Parlement l'autorisation d'émettre des obligations qui, au lieu d'être comme les bons de la Défense Nationale remboursables à trois mois, six mois ou un an, seraient de plus longue durée et dont l'échéance serait portée à dix ans au maximum, obtient le 29, à la Chambre, un vote unanime. En même temps la Chambre lui accorde la faculté d'augmenter le chiffre des bons du Trésor.

Le rendement des impôts. — Le rendement des impôts au mois de juillet signale une moins-value de janvier 1913 à janvier 1914 plus faible qu'on ne le prévoyait, 27,2 pour 100 seulement, et une tendance au relèvement des contributions indirectes.

Les Zeppelins à Paris. — Ils n'ont ému la population que dans la mesure où elle pourrait redouter des défaillances dans notre service d'aérostation militaire en général. Ces appréhensions n'auraient pas été fondées. Le poste d'observation, plus tard les projecteurs ont signalé le raid. L'extinction des lumières a désorienté l'ennemi; si nos avions ne lui

ont pas lancé de projectiles, ce fut pour ne pas gêner le tir plus efficace de nos canons.

Le 30, une communication officielle a rendu pleine justice à nos aviateurs.

La vie à Paris. — La vie de Paris se ranime un peu, quelques théâtres rouvrent. Seules des pièces patriotiques ou évoquant des souvenirs d'Alsace-Lorraine trouvent un public empressé. Mais en raison de l'obscurité des rues et de la raréfaction des moyens de communication le soir, les matinées sont plus fréquentes que les soirées.

L'œuvre de la « Famille du Soldat ». — Des œuvres nombreuses continuent à se fonder, toutes visant l'armée. Une des plus touchantes s'appelle la « FAMILLE DU SOLDAT », sous la présidence de M. Jules Cambon et du baron Beyens, tous deux représentant encore hier à Berlin l'un la France, l'autre la Belgique.

« Séparé de sa famille dont il est sans nouvelles depuis des mois, le soldat originaire des régions envahies se trouve dans une situation particulièrement pénible.

« Pour lui le vaguemestre n'apporte jamais la moindre lettre ni le moindre paquet. Et le réconfort moral, l'aide matérielle et les gâteries que les autres reçoivent en abondance de chez eux, lui font complètement défaut.

« L'œuvre de la « FAMILLE DU SOLDAT » (siège, 57, rue Michelet, à Angers), a pour but de rechercher, d'une part, les hommes qui se trouvent dans cette triste situation, et, d'autre part, les personnes de cœur qui veulent bien remplacer auprès de l'un d'eux la famille absente.

« Pour faire partie de cette œuvre, il suffit de demander au siège social le nom d'un soldat sans famille.

« Chacun saura ensuite s'ingénier à faire parvenir à son protégé les vêtements chauds, les petites douceurs, et surtout les lettres affectueuses dont il a besoin. »

Et l'on est surabondamment récompensé par les lettres qu'on reçoit en réponse, si reconnaissantes, si ardemment patriotiques.

CHAPITRE IV

CHEZ LES ALLIÉS

Août 1914.

Angleterre. — La déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne provoque l'enthousiasme du peuple entier, fier de se lever pour une noble cause. A l'instant disparaissent toutes les divisions intérieures : la question d'Irlande s'efface.

Nos voisins n'ayant qu'un milliard de réserve métallique et l'économie monétaire et banquière puisant son crédit dans les chèques qui pour plusieurs centaines de millions par an sont liquidés dans les Clearing-Houses du Royaume, les mesures particulières suivantes s'imposent : 1° un moratorium d'un mois accordé aux lettres de change et aux dettes de commerce pour assurer la continuité intégrale du crédit dont jouit le travail. Ce moratorium ne s'étend pas aux comptes-courants particuliers dans les banques ; 2° la fabrication immédiate de billets d'État à échanger contre de l'or ; 3° la prise à charge par l'État de 80 o/o des risques que va courir la marine marchande (engagement de plusieurs milliards).

Dès l'ouverture des hostilités, l'Angleterre a compris que la guerre devait être aussi menée sur le terrain économique. Le « Board of Trade » (Bureau de Commerce) publiera chaque jour des brochures passant en revue les occasions qui s'offrent désormais pour l'expansion du commerce anglais, discutant les conditions locales, indiquant les plus utiles démarches à faire pour enlever à l'ennemi sa clientèle tant en Angleterre qu'au dehors. Une Ligue du Commerce de l'Entente se forme dont les membres s'engagent à ne pas acheter de marchandises allemandes et autrichiennes qui peuvent être remplacées par des articles confectionnés dans l'Empire anglais ou par des alliés et des nations amies.

Les colonies rivalisent entre elles de loyalisme. Des renforts prochains sont annoncés : le Canada enverra 100 000 hommes, l'Inde plus de 30 000 ; la flotte australienne coopérera avec la flotte anglaise pour assurer la liberté des mers aux

marines neutres et alliées. L'argent afflue de toutes parts ; un maharajah offre personnellement 250 000 livres sterling.

A Londres, la vie continue sans changement ; la " season " qui, à la fin de juillet, battait son plein d'élégance, persistera pendant tout le mois d'août.

Le 5 août, M. Lloyd George accorde la garantie de l'État aux 9 milliards d'effets tirés et acceptés avant cette date, et en outre à tous les effets *justifiés par une opération commerciale ou industrielle* qui seraient tirés ultérieurement jusqu'à la fin de la guerre. Cette double mesure, en dégageant les banques particulières et en couvrant la Banque d'Angleterre, a pour effet instantané d'assurer la reprise des affaires.

Le même jour, le Gouvernement anglais fait paraître un certain nombre de documents (*Livre Bleu*) montrant les efforts faits par l'Allemagne pour obtenir la neutralité anglaise et prouvant que le Gouvernement de Berlin a eu connaissance d'avance de l'ultimatum que l'Autriche devait adresser à la Serbie.

Le 24 août, l'apparition du *Livre Bleu* montre, par la correspondance échangée entre le Foreign Office et ses représentants à l'étranger, la continuité des efforts tentés par l'Angleterre pour le maintien de la paix.

Russie. — Le 7 août, le Gouvernement russe publie un recueil des documents (*Lvre Orange*) relatifs aux pourparlers qui ont précédé la guerre. Le 15, le Tsar promet aux Polonais russes, allemands et autrichiens la reconstitution d'une Pologne autonome. Cette promesse solennelle a été accueillie avec enthousiasme dans tous les milieux polonais.

Une autre inspiration admirable a été l'interdiction de la vodka (eau-de-vie de grains) dans tout le territoire de l'Empire.

L'appel suivant a été adressé par le généralissime grand-duc Nicolas au peuple russe de Galicie :

Frères, le jugement de Dieu est pour les chrétiens qui font preuve de patience et d'abnégation.

Le peuple russe languissait depuis des siècles sous le joug étranger ; mais ni la flatterie, ni les persécutions ne pouvaient briser en lui l'espoir de la liberté.

Comme un torrent grossi par l'orage emporte les rochers qui lui font obstacle pour aller se fusionner avec la mer, de même il n'y a pas de force capable d'arrêter le peuple russe dans son élan vers l'unification. Qu'il n'existe plus de Russie subjuguée. Que le pays formant l'héritage de saint Vladimir, le patrimoine de

Yaroslav Osmomisl et des princes Danilo et Roman rejette le joug et qu'il lève la bannière de la Russie unifiée, grande et indivisible.

Que se manifeste la Providence de Dieu qui a béni l'œuvre des grands hommes qui ont travaillé à l'unité de la Russie.

Que Dieu aide son oint, l'Empereur Nicolas de toutes les Russies, pour achever l'œuvre commencée par le grand-duc Ivan.

Lève-toi, fraternelle Russie galicienne qui a tant souffert, lève-toi à l'arrivée de l'armée russe! Pour vous tous, frères qui serez délivrés, il y aura place au sein de la mère Russie.

Sans vouloir blesser les gens paisibles, quelle que soit leur nationalité, sans chercher votre bonheur dans la persécution des étrangers, comme l'ont fait les Schwabes, levez votre glaive contre les ennemis, élevez vos cœurs vers Dieu, en lui adressant votre prière pour la Russie et pour le Tsar russe!

Belgique. — A la fin de juillet, la Belgique jouissait d'une prospérité enviée même par celui de ses voisins qui se prétendait l'objet de l'envie universelle. A la fin d'août, on a pu dire d'elle le « Tout est ruine et deuil » du poète. Traîtreusement envahi par un souverain qui, la veille encore, prodiguait à son roi les plus chaudes marques d'amitié, héroïque dans le conflit sanglant qui suivit la lutte, jamais, comme l'a dit un homme d'État des États-Unis, ce petit pays n'aura été plus grand.

Serbie. — A Belgrade, si voisine de la frontière autrichienne, les cris de : « Vive la France! », « Vive l'Angleterre! », poussés sous les fenêtres des légations, ne sont pas moins nourris que ceux qui accueillent la grande Russie protectrice.

Le roi est heureux de rappeler au personnel de la Légation de France ses souvenirs d'ancien élève à cette école de Saint-Cyr, dont les survivants parmi ses camarades d'alors furent ses hôtes à Belgrade, il y a peu d'années.

Monténégro. — La population de la capitale du Monténégro a fait, le 23 août, aux soldats français un accueil enthousiaste. Les Monténégrins ont porté les soldats sur leurs épaules, au milieu des ovations de la foule.

Le roi Nicolas Ier a reçu au palais le commandant du détachement français et l'a longuement embrassé.

Septembre 1914.

Angleterre. — Au 9 septembre, les enrôlements atteignent le chiffre de 435.000 hommes.

« Le pays, dit lord Asquith, pourra mettre en campagne douze cent mille hommes, sans compter les réserves et le contingent des colonies. »

Le chiffre des troupes coloniales dépasse 150.000.

Le Bureau de la Presse, à Londres, publie les pertes de l'armée anglaise sur le continent du 22 août au 7 septembre. Ce sont : tués, 73 officiers et 273 sous-officiers et soldats; blessés, 225 officiers et 1571 sous-officiers et soldats; manquants, 291 officiers et 16296 sous-officiers et soldats. Au total : 18729 hommes.

Le premier lord de l'Amirauté, M. Winston Churchill, déclare dans un discours :

On peut avoir la certitude que la suprématie navale de l'Angleterre sera efficacement maintenue. Ce qu'il convient de constituer en ce moment c'est une armée assez forte pour peser dans les décisions de cette terrible lutte. Le seul moyen sûr de mettre fin à la guerre, c'est que l'Angleterre envoie sur le continent une armée d'au moins un million d'hommes.

L'orateur ajoute que la situation dépasse de beaucoup ses espérances :

La bataille, eût-elle été aussi désastreuse qu'elle semble triomphale, je conserverais ma confiance dans le succès final; il sera, quoi qu'il arrive, conforme à nos intérêts et à ceux de la civilisation.

Dans son discours du trône, le roi d'Angleterre déclare solennellement que les alliés ne déposeront les armes qu'une fois le but atteint.

La Chambre des Communes vote, sur la proposition de M. Asquith, une augmentation de 500.000 hommes pour l'armée anglaise, qui se trouvera ainsi portée à 1.200.000 hommes.

Le 17, l'Angleterre émet un emprunt de 350 millions de livres (8 milliards 750 millions), le plus élevé qui ait jamais été lancé dans aucun pays. Il est couvert deux fois.

Le 18, à la Chambre des Communes, lord Kitchener affirme la volonté des Alliés de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire définitive.

Russie. — Le *Livre Orange* établit l'attitude pacifique du Gouvernement russe dans les origines de la guerre et l'intention arrêtée chez l'Allemagne d'envenimer le conflit après l'avoir provoqué.

Saint-Siège. — Le cardinal della Chiesa, connu pour avoir des sympathies à l'endroit de « la fille aînée de l'Église », est élu pape. Il prend le nom de Benoît XV.

Octobre 1914.

Angleterre. — Le 4, lord Roberts écrit : « Nous ne devons pas dépendre de nos Alliés. Il faut, comme lord Kitchener l'a dit, que nous ayons un million d'hommes au printemps. »

Le 18, l'importation des sucres provenant des pays ennemis est interdite; l'Angleterre se pourvoira désormais de cette denrée dans ses colonies et aussi à Java, etc.

En se basant sur les chiffres déjà connus, on peut calculer que les douze premiers mois de la guerre coûteront à l'Angleterre quatre cent cinquante millions de livres sterling (onze milliards un quart de francs), ce qui laissera au budget un déficit de trois cent quarante millions de livres.

(*Daily Mail.*)

Des accords ont été conclus d'après lesquels le Gouvernement garantit 50 pour 100 de toutes les avances faites par les banques de Liverpool aux négociants en coton. Comme, de son côté, l'Association cotonnière a pris les mêmes engagements, le marché du coton est rouvert.

Lord Fisher remplace le prince Louis de Battenberg, comme premier lord de l'Amirauté.

Colonies anglaises. — Le 31, le Canada interdit l'importation du nickel. La France étant avec le Canada la seule productrice, ou à peu près, de ce métal, l'Allemagne en éprouvera bientôt la pénurie.

Russie. — Le 15, la Russie proscrit l'exportation du manganèse dont elle est à peu près la seule productrice et qui est d'une importance essentielle pour la confection des obus en acier.

Le 21, par une deuxième proclamation, le Tsar fait appel au loyalisme des Polonais et leur renouvelle la promesse d'une Pologne autonome, sous la suzeraineté russe.

Le 26, un ukase interdit aux Allemands de devenir propriétaires dans la partie occidentale du territoire russe.

Les sacrifices que s'est imposés la Russie en prohibant l'eau-de-vie de grains ne sont pas restés vains. L'actif des caisses d'épargne s'est augmenté de tout ce qui, dans le salaire, ne va plus au cabaret.

Belgique. — Si, à la longue, Anvers devait succomber, sa résistance fut des plus utiles. Comme l'écrit le colonel Millard, de l'état-major belge : Anvers a joué le même rôle que Liége : elle a servi de place d'arrêt et de tête de pont, mais, à un degré supérieur, pour le plus grand bien de notre armée et des troupes amies opérant dans les Flandres. Obstinée à défendre Anvers jusqu'à la dernière extrémité, l'armée belge aurait peut-être dû capituler comme l'armée française à Metz, en 1870, tandis qu'elle a échappé à l'étreinte ennemie (après avoir résisté dans la mesure du possible) et qu'elle continue maintenant à lutter avec gloire et succès pour la libération de la Belgique.

La fête du roi Albert. — La fête du Roi des Belges a été l'occasion, en France, d'une manifestation spontanée de respect et d'affection pour le souverain, dont parle en ces termes M. Paul Bourget :

Le 3 août, le Gouvernement allemand lui remet une note demandant le libre passage pour ses armées sur son territoire, moyennant quoi l'Allemagne s'engage à maintenir l'intégrité du royaume et de ses possessions. Sinon la Belgique sera traitée en ennemie. Le roi Albert a douze heures pour répondre. Devant cet *ultimatum*, il n'hésite pas. Il sait que l'armée allemande est une force terrible. Il connaît l'empereur. Il sait que l'orgueilleux, après une telle démarche, ne reculera plus. Son trône est en jeu, plus que son trône : les sept millions d'âmes, — quelle éloquence prennent les vulgaires termes de statistique dans certaines circonstances ! — qui lui sont confiées : il voit en esprit ce beau pays indépendant ; ces charbonnages, ces carrières, ces usines, ces filatures, ces ports, cette florissante industrie épanouie dans ces plaines ouvertes qu'il ne pourra pas préserver. Mais il s'agit d'un traité où il y a sa signature. Répondre oui à l'Allemagne, c'est trahir un des co-signataires, le Français. C'est manquer à l'engagement pris, se déshonorer, soi et son peuple, et le roi dit non. Le reste est connu.

Cet héroïsme de la probité, c'est celui du Régulus antique

retournant à Carthage et au supplice pour tenir la parole donnée. Mais c'est aussi celui du commerçant qui ne veut pas être banqueroutier et qui vend tout, maison, meubles, linge, argenterie pour faire face à ses engagements. C'est celui du fils qui se ruine pour payer les dettes de son père. « A quel prix ce pacte aura-t-il été tenu. Y avez-vous pensé? » demandait M. de Bethmann-Hollweg à sir Edward Goschen. J'entends le roi Albert répondre : « Ce n'est pas mon affaire. Il y a là un chiffon de papier, comme vous dites. Mon nom est dessus. Cela suffit ». Turenne aussi, comme on lui reprochait un jour de remplir une promesse faite à des voleurs : « Je tiens parole à M. de Turenne », répliqua-t-il. Cette fidélité du Roi belge et de son peuple avec lui au « chiffon de papier », qu'elle est simple et qu'elle va loin !

Novembre 1914.

Angleterre. — L'emprunt de guerre de 350 millions de livres, de beaucoup le plus considérable qui ait jamais été émis, a été plus que couvert. Un fait remarquable est le grand nombre des petits souscripteurs. Ceci est un démenti direct au communiqué du bureau allemand Wolff, prétendant que la Banque d'Angleterre avait pris l'emprunt tout entier. La Banque d'Angleterre possède maintenant en livres sterling 85 millions 1/2 d'or, contre 26 millions au début de la guerre.

Comparaison. — Le stock d'or de la Banque Impériale d'Allemagne au 30 novembre 1914 est en livres sterling de 99 562 000. Celui de la Banque d'Angleterre de 71 410 000. Mais les billets en circulation de la première montent à 210 000 000 livres sterling, et ceux de la seconde à 35 900 000 seulement. L'examen des chiffres démontre qu'à cette date les émissions de billets de la Reichsbank ne reposent que pour moins de moitié de leur total sur une encaisse d'or, tandis que les billets de la Banque d'Angleterre sont couverts presque exactement deux fois par son encaisse.

Les douze commandements de lord Curzon. — Lord Curzon, dans un meeting tenu à Harrow, développe ce thème : « Comment se comporte un peuple fort en temps de guerre ». Et il conclut que la digne attitude d'une grande nation comme l'Angleterre tenait dans les douze préceptes que voici :

Ne pensez pas que la guerre ne vous atteint pas personnellement.

N'ayez pas d'excès de joie à la nouvelle des victoires ni d'abattement en apprenant les défaites.

Ne vous laissez pas énerver par les dommages que vous et les vôtres subiront.

Ne soyez pas effrayés par les listes des pertes si longues et parfois si affligeantes.

Ne croyez pas que vous savez comment il faut conduire la campagne et que l'État-Major ne le sait pas.

Ne devenez pas nerveux parce que le progrès de la guerre est lent. Il ne peut être autrement sur ces théâtres d'opérations.

Ne croyez pas tout ce qui vient de Berlin.

Ne dépréciez pas l'ennemi.

Ne vous épuisez pas à prévoir quel sera le destin de l'empereur d'Allemagne dans ce monde et dans l'autre.

Ne commencez pas à partager l'Allemagne avant de l'avoir conquise.

N'écoutez pas ceux qui crient : Halte! avant d'avoir pleinement atteint le but de la guerre.

La guerre finie, n'en oubliez pas les leçons.

27 Novembre. — M. Winston Churchill établit au Parlement qu'à la fin de 1915 l'Angleterre aura 15 nouveaux dreadnoughts, contre trois nouveaux que l'Allemagne pourrait construire.

Colonies anglaises. — L'Australie a envoyé 40 000 hommes, en grande partie pour la défense de l'Égypte, 50 000 ne tarderont pas à suivre.

Belgique. — Le 14, le Gouvernement belge s'installe provisoirement au Havre.

La reine Élisabeth. — Quand elle fut gravement malade, il y a quatre ans, et qu'après de longs jours d'angoissante attente, le peuple apprit qu'elle devait s'éloigner pendant des mois du pays, il en fut profondément ému.

Aussi, quand éclata la guerre, la pensée populaire alla tout de suite à elle : et la Reine? Allait-elle, avec les princes et la petite princesse Marie-José, chercher asile en Angleterre ou dans le midi de la France? Non, elle demeura au milieu de son peuple, et elle, qu'on ne voyait plus depuis des mois, on la revit brusquement partout. Du moment que le danger était là, que des populations entières étaient menacées de toutes les misères de l'invasion, que des hommes allaient souffrir et mourir, elle ne voulait plus connaître que son devoir.

La faim à Bruxelles. — Les autorités de Bruxelles informent le Gouvernement qu'elles se trouvent acculées à la faim, et qu'il se commet ainsi une fois de plus une violation du droit des gens et spécialement de l'article 13 de la quatrième convention de La Haye. L'armée allemande, après avoir enlevé à la population une partie importante de ses ressources, se prépare à la laisser mourir de faim.

Les mêmes informations arrivent d'autres villes du royaume, de Namur et du Luxembourg.

Le Gouvernement belge proteste avec indignation contre un tel acte de répugnante barbarie et le soumet à l'appréciation des nations civilisées.

La Légation belge à Rome communique la pièce suivante affichée en Belgique par les soins de l'armée allemande :

« Les événements de cette guerre démontrent qu'aucune armée au monde ne donne la preuve d'un esprit aussi seulement militaire, d'une civilisation aussi haute et d'une discipline aussi sévère que la nôtre; et que nulle part les lois de la guerre qui défendent le vol, l'assassinat et le pillage du bien d'autrui n'ont été respectées avec autant de sincérité et d'égards que dans l'armée allemande. »

La légation belge croit tout commentaire superflu.

Japon. — Le 23, l'ambassadeur japonais à Londres, dans un communiqué, s'exprime ainsi : « Le Japon, comme ses alliés, se trouve encore en guerre avec l'Allemagne et il continue à agir de concert avec eux; notre peuple n'a aucun doute sur le résultat de cette lutte. La victoire des alliés est d'une importance capitale pour nous, et c'est avec un enthousiasme égal à celui des nations d'Occident que nous poursuivrons la réalisation de l'objectif commun. »

Décembre 1914.

Angleterre. — 3 Décembre. — Le Roi d'Angleterre confère l'Ordre du Mérite au maréchal French.

10 Décembre. — Lord Kitchener déclare dans une interview :

Nos ennemis ont raison sur un seul point; cette guerre durera plus d'un an. Mais ils se trompent tout à fait en croyant

qu'ils vont la gagner, si vraiment ils le croient en leur âme et conscience, ce dont je doute fort. En tout cas, qu'ils le croient ou non, *ils ne la gagneront pas*. Leur campagne dans l'Ouest a échoué. C'est déjà un insuccès et cet insuccès dégénérera en quelque chose de beaucoup plus sérieux avec le temps. *Quand une armée envahissante cesse d'envahir, cette armée abandonne sa fonction naturelle et ne remplit plus son rôle.* Quand cette armée se cache dans des tranchées et se bat à distance, elle ne fait que s'affaiblir; et ceci est particulièrement vrai dans le cas présent : cette armée, ayant atteint son degré maximum de force, de capacité et de mordant plusieurs mois auparavant, est en train, maintenant, de perdre ses qualités essentielles. Ce n'est pas mener une campagne que de se terrer dans des centaines de kilomètres de tranchées, d'un bout à l'autre de la France. Ce n'est même pas faire la guerre ou du moins ce n'est pas là une façon de concevoir la guerre. Pour une armée sur la défensive, oui, peut-être, *pour un certain temps*. Mais pour une armée d'invasion, c'est le suicide. Du reste, l'avenir me donnera raison. *J'en suis aussi sûr que je suis sûr d'être vivant.*

18 Décembre. — Le khédive Abbas-Hilmi, circonvenu par Enver Pacha au cours de son séjour à Constantinople, ayant annoncé qu'il ne rentrerait en Egypte qu'à la tête d'une armée de 40 000 hommes pour en chasser les Anglais, la Grande-Bretagne l'a déclaré déchu. Son successeur, Husseïn-Kamel, fils d'Ismaïl, a été proclamé sultan aujourd'hui.

Russie. — Les documents du *Livre Orange*, qui vient d'être publié, font ressortir que l'indépendance de l'empire ottoman, déjà compromise lors de l'établissement à Constantinople de la mission militaire allemande, a été perdue définitivement au moment où le *Gœben* et le *Breslau* se sont réfugiés dans les Dardanelles. Le cabinet jeune-turc, croyant, de bonne foi peut-être, diriger les destinées du pays, a cherché par des faux-fuyants à se soustraire à une emprise teutonne.

La diplomatie de la Triple-Entente, se rendant compte du peu d'empressement que les Turcs mettaient à se laisser précipiter dans une aventure devant inéluctablement compromettre le pays, chercha à fortifier le courant pacifique qui régnait au sein du Gouvernement ottoman. Elle ne réussit cependant qu'à retarder la rupture qui faisait partie du programme tudesque.

Dès que les diplomates austro-allemands acquirent la conviction que les Turcs reculaient toujours devant la décision fatale pour eux, les Allemands conduisirent leurs navires

à une attaque traîtresse des côtes paisibles de l'empire russe qui entretenait avec les Turcs des rapports de bon voisinage.

Le Gouvernement russe publie dans le *Messager du Gouvernement* la déclaration officielle suivante :

Dès le début de la guerre, toutes les opérations de nos armées et flottes alliés ont formé un seul bloc. La coordination de tous les mouvements a été parfaite et telle que les buts tout essentiels de la guerre soient atteints dans les meilleures conditions possibles. Quelles que soient les épreuves temporaires qu'impose cette guerre et si longues que soient les périodes exigeant des alliés une tension extraordinaire des forces, cette coordination des opérations alliées a suscité dans les esprits et dans les cœurs belges, français, anglais, russes, japonais, serbes et monténégrins une confiance inébranlable dans la victoire finale des alliés.

L'esprit commun à toutes leurs armées, le fait qu'elles bénéficient toutes et chacune de l'ensemble des forces militaires et des moyens techniques disponibles, le développement coordonné des opérations — tout cela fait que chaque épisode de guerre qui se produit dans l'une ou l'autre des armées alliées intéresse et touche de près chacune de ces armées en particulier : un enlèvement à la baïonnette de tranchées ennemies sur l'Yser ou dans l'Argonne nous est aussi cher et aussi proche de notre cœur que l'est, pour nos alliés, un enlèvement de positions ennemies ou une prise de canons en Pologne, Galicie ou Prusse orientale. L'exploit du Belge, de l'Anglais, du Français s'identifie tellement à l'exploit du soldat russe qu'il en résulte l'impression que tous ces exploits s'accomplissent sous un seul et même drapeau.

Des gens qui sont très éloignés du cours des opérations peuvent se demander si le degré d'intensité de la guerre sur le front anglo-franco-belge correspond aux efforts que nous déployons sur le nôtre. Mais aujourd'hui comme alors chacune des parties est à l'abri de tout reproche. Toutes les opérations de nos alliés, dans tout leur détail, témoignent de l'extrême hardiesse des troupes anglo-franco-belges, de l'art extraordinaire de leurs chefs et de leur résolution immuable de rompre le réseau d'obstacles de tout genre élevés par les Allemands et de porter les opérations sur le territoire allemand.

Belgique. — Un arrêté affiché sur les murs de Bruxelles, le 3 décembre, transfère les pouvoirs du roi Albert entre les mains du commissaire impérial allemand.

L'article 3 est ainsi conçu :

« Tous les pouvoirs appartenant aux gouverneurs provinciaux sont exercés par les gouverneurs militaires allemands. Les pouvoirs appartenant au roi des Belges sont

exercés par moi en ma qualité de gouverneur général impérial.... »

M. Masson, avocat belge, publie dans le *Tablet*, de Londres, un aperçu sur les pertes infligées à la Belgique par les Allemands pendant les quatre-vingt-deux premiers jours de la guerre.

Liége et ses environs s'inscrivent pour 176 millions de francs environ ; Louvain pour 180 millions ; Malines pour 38 millions ; Namur pour 120 millions ; Dinant et les châteaux de la Meuse pour 79 millions ; Charleroi et ses usines pour 500 millions. Les œuvres d'art comptent pour 1200 millions. Les campagnes perdent 1400 millions. Anvers et ses alentours 500 millions.

Le total général s'élève à 5 301 440 000 francs.

La Belgique martyre. — M. Maurice Mæterlinck parle à la Scala de Milan :

La Belgique, maintenant, n'en peut plus. Elle est à bout, non point de courage, mais de force. Elle a payé de tout ce qu'elle possède l'immense service qu'elle vient de rendre à l'univers. Des milliers et des milliers de ses enfants sont morts, toute sa richesse est anéantie, presque tous ses souvenirs historiques qui faisaient son orgueil et sa joie, presque tous ses trésors artistiques qui comptaient parmi les plus beaux de ce monde, sont à jamais détruits. Elle n'est qu'un désert d'où émergent seulement, à peu près intactes, quatre grandes villes que les hordes d'outre-Rhin, auxquelles on fait vraiment trop d'honneur en les qualifiant simplement de barbares, n'épargnèrent, semble-t-il, que pour se réserver à l'heure de l'inévitable déroute une monstrueuse et suprême vengeance. Il est certain qu'Anvers, Gand, Bruges et Bruxelles sont irrévocablement condamnés. L'admirable grand'-place, l'Hôtel de Ville et la cathédrale de Bruxelles, notamment, — je le sais, et je répète que je le sais de source personnelle et sûre contre laquelle ne prévaudra nul démenti, — sont minés. Il suffira d'une étincelle pour faire d'une des plus authentiques merveilles de l'Europe un amas de décombres, pareil à ceux d'Ypres, de Malines, de Louvain. Peu après, — car à moins d'une intervention immédiate le désastre est aussi certain que s'il était accompli, — Bruges, Gand et Anvers subiront le même sort ; et du coup, comme je le disais récemment, disparaîtra l'un des coins de cette terre où s'étaient accumulés le plus de souvenirs, le plus de substance historique et le plus de beautés. Il est temps que cela finisse ! Il est temps que tout ce qui respire se soulève à la fin contre ces destructions systématiques, insensées et stupides, sans excuses guerrières et sans buts stratégiques. Si nous

poussons enfin un grand cri de détresse, nous qui sommes avant tout un peuple silencieux; si nous nous adressons à la noble Italie, c'est qu'elle est aujourd'hui la seule puissance de l'Europe qui soit encore à même d'arrêter au bord du crime la bête déchaînée. Vous êtes prêts. Vous n'avez qu'à tendre la main pour nous sauver. Nous ne venons pas supplier pour nos vies; elles ne comptent plus pour nous et nous en avons fait le sacrifice. Mais au nom des dernières beautés que nous ont laissées les barbares, nous venons implorer la terre de toutes les beautés. Il ne faut pas qu'au jour où nous reviendrons enfin, non point dans nos foyers, puisque la plupart de ceux-ci sont détruits, mais sur notre sol natal, ce sol soit à tel point désert et dévasté qu'il nous soit impossible de le reconnaître. Vous savez mieux que nul autre ce que sont pour un peuple les souvenirs et les chefs-d'œuvre, puisque votre patrie est couverte de souvenirs et de chefs-d'œuvre. Elle est aussi la terre de la justice et le berceau du droit qui n'est que la justice qui a pris conscience d'elle-même. A ce titre, elle nous doit justice. Elle se doit à elle-même d'arrêter la plus grande iniquité de l'histoire, car ne pas l'arrêter quand on peut, c'est presque y prendre part. C'est pour elle autant que pour la France que nous avons souffert. Elle est la source, elle est la mère de l'idéal pour lequel nous avons combattu et pour lequel combattent encore dans nos dernières tranchées les derniers soldats qui nous restent.

Serbie. — Les documents diplomatiques publiés par le Gouvernement serbe continuent à établir la préméditation de l'Autriche (*Livre Bleu serbe*, 10 décembre).

L'exploitation de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme a été immédiate. Le fils du roi Pierre recevait quotidiennement des lettres de menace. On répandait dans la capitale autrichienne le bruit de démonstrations à Belgrade contre la Légation d'Autriche-Hongrie. Les journaux austro-hongrois déclaraient que la guerre était nécessaire. Ils s'attachaient à provoquer des polémiques avec la presse serbe. La remise de l'ultimatum du 23 juillet fut le couronnement de toute cette campagne due en partie à ce qu'on considérait la guerre comme devant être rapide, en raison de l'épuisement présumé du pays qui sortait à peine de la double crise des Balkans.

Dans cette période préparatoire du grand conflit européen déterminé par les empires germaniques, l'attitude de la Serbie et de son Gouvernement a été aussi loyale, prudente et modérée que celle du Gouvernement austro-hongrois a été sournoise, perfide et provocatrice. On le savait déjà par les documents officiels publiés à Londres, Paris et Pétrograd.

Le *Livre Bleu* qui vient de paraître à Belgrade apporte des preuves nouvelles à l'appui des constatations précédemment faites.

Nisch. — Ordre du jour adressé à l'armée par le commandant en chef, le prince héritier Alexandre :

Soldats,

Cinq mois se sont déjà écoulés depuis que l'ennemi a attaqué notre chère patrie. Bien qu'éprouvés dans deux guerres glorieuses mais difficiles, nous l'avons virilement et héroïquement attendu. Après l'avoir battu une fois à Tser et à Jadar, nous lui avons, après de sanglants et glorieux combats, porté un coup plus dur que ceux que nous lui avions portés jusqu'à présent.

Soldats, je suis fier de vous annoncer qu'aucun ennemi ne se trouve plus sur le territoire du royaume de Serbie; nous l'avons expulsé et fortement éprouvé.

Dans ce moment solennel, quand, sur notre fière Belgrade, serbe de nouveau, est arboré le drapeau serbe victorieux, je veux avant tout accomplir un devoir de reconnaissance.

Dans tous vos rangs, coude à coude, pendant cette troisième guerre, luttent avec nous nos frères que nous avons délivrés des Turcs. Vous êtes témoins de leur héroïsme et de leur amour.

Envers la patrie, les soldats de Kossovo et du Vardar, de Jegligovatz et de Bregalnitza, de Bitoli et de Pooretch se sont montrés dignes de leurs frères de Choumadia et du Danube, de Podronie et de la Morava, du Timok et d'Oujitze.

Ils se sont montrés les dignes descendants des héros Miloutine et Douchan, qui, jadis, ont porté au loin la gloire du nom et des armes serbes. Je veux leur donner un témoignage visible de la reconnaissance de la patrie. Devant cette indubitable preuve de leur grande abnégation et devant leurs tombeaux, preuve de l'accomplissement enthousiaste de leur plus difficile devoir de citoyens, je proclame qu'ils jouiront un jour des droits politiques et constitutionnels tout comme les citoyens de la Serbie libératrice.

La Skoupchtina, dans la première session qui suivra la conclusion de la paix, prendra toutes les mesures nécessaires pour leur en assurer la mise en vigueur pleine et entière.

La fin de cette lutte gigantesque est dès maintenant évidente, bien qu'elle ne soit pas encore achevée.

Nous devrons encore, pendant quelque temps, accomplir notre difficile devoir et rester aux côtés de nos grands et puissants alliés, qui luttent aussi pour nous, jusqu'à ce qu'ils aient anéanti notre ennemi commun sur leurs immenses champs de bataille.

Et alors viendra la paix, qui couronnera dignement les victoires pour notre grande Serbie, et alors notre patrie sera beaucoup

plus grande, plus puissante et plus heureuse qu'elle ne le fut jamais.

Pour cela, mes héros, la Serbie vous sera reconnaissante.

Monténégro. — Dans une proclamation à son peuple, le Roi de Monténégro déclare : « J'ai perdu le tiers de mon armée » ; après quoi, à la tête de ses troupes clairsemées, il quitte sa montagne pour recommencer la lutte.

Japon. — Le 7 décembre, a lieu l'ouverture de la Diète japonaise.

L'adresse de l'Empereur ayant principalement trait à la guerre s'exprime ainsi :

Je suis heureux d'annoncer que l'amitié liant mon empire aux nations de l'Entente s'affirme de plus en plus cordiale.

L'alliance avec l'Angleterre, la France et la Russie a été cimentée, dans les circonstances critiques actuelles, par les plus forts liens d'amitié.

La paix s'est rétablie graduellement en Orient; mais la grande guerre n'est pas encore terminée, et nous comptons sur la loyauté et la bravoure de nos sujets pour atteindre le but final aussi vite que possible.

Plus tard, le Ministre des Affaires étrangères affirme que l'alliance anglaise reste la base de la politique japonaise, et le Ministre de la Marine assure qu'il n'est pas intervenu d'accord avec le Japon et l'Angleterre au sujet de la délimitation des opérations respectives des deux pays suivant la ligne de l'Équateur.

Janvier 1915.

Angleterre. — L'armée anglaise. — Il serait irrationnel, écrit le *Times*, de laisser ignorer au peuple anglais, au peuple français et au peuple belge tout ce qui est de nature à les toucher profondément ; ils se battront encore mieux si on leur montre combien grands ont été les efforts faits jusqu'ici par l'Angleterre et comment ces efforts permettront à l'Angleterre, grâce à ses nouvelles armées, de frapper un coup décisif en France.

Voici, dans les grandes lignes, la composition de l'armée anglaise :

1. Armée régulière (mercenaires) stationnée en Angleterre, environ 50 000 à 60 000 hommes, et dans les colonies, environ 125 000 hommes. Au début de la guerre, il semble que toute la partie de cette armée stationnée en Angleterre ait été transportée en France.

2. Territoriaux et réserve de l'armée active (soldats renvoyés dans leurs foyers avec pension après neuf ans de service dans l'armée régulière). Cette armée a servi en première ligne à remplacer dans les colonies l'armée régulière (qu'on rendait ainsi libre pour être transportée sur le continent) et ensuite elle a formé les dépôts destinés à combler les vides et à renforcer l'armée du front. Les territoriaux, parmi lesquels on peut aussi compter les volontaires organisés par lord Haldane, semblent aussi servir à protéger le pays contre les menaces d'invasion éventuelle.

3. L'armée de Kitchener, qui, comme l'a déclaré le Ministre de la Guerre aux Communes, se monte à environ un million et demi de volontaires, lesquels seront transportés en France après quatre ou cinq mois d'entraînement.

4. Enfin les contingents coloniaux (Indiens, Canadiens, Australiens et autres), dont il est impossible d'évaluer le nombre, vu que les engagements continuent dans les *Dominions beyond the sea*. Nombreux sont les princes hindous qui ont payé des millions pour l'équipement des troupes qu'ils envoyaient. Il y en a qui se sont chargés de tous les frais de guerre de leurs contingents pendant toute la durée de la guerre et d'autres ont payé des bateaux-hôpitaux pour la métropole.

On ne peut que difficilement se faire une idée du travail immense que tout ceci a engendré et de la tâche excessivement difficile qui a été accomplie. Il faut songer à ce que représentent l'équipement et le ravitaillement d'une armée de deux millions d'hommes en chiffre rond, dans laquelle il y a des Hindous et des musulmans, dont il faut respecter les usages et les régimes alimentaires. Les Hindous mangent surtout de la chèvre et du riz et il est interdit aux musulmans de manger entre autres du porc. On peut se figurer la complication créée sur le front, dans les services de l'arrière et les hôpitaux, de l'énormité des contrats passés avec des fournisseurs (habillement, canons, fusils, cartouches, baïonnettes, sacs, chevaux, selles, autos pour transport de blessés, camions automobiles pour le service de ravitaillement, etc., etc.), étant donné que tout ce qui touche à l'armée anglaise est de tout premier choix et qu'on n'a pas regardé à la dépense pour équiper le soldat anglais d'une façon tout à fait supérieure.

Officiel. — Six nouvelles armées, formées chacune de trois corps d'armée, viennent d'être créées.

Les commandants de ces six armées seront : pour la première, le lieutenant général sir Douglas Heig ; pour la

seconde, le lieutenant général sir Horace Smith Dorrien ; pour la troisième, le lieutenant général sir Archibald Hunter ; pour la quatrième, le général sir Ian Hamilton ; pour la cinquième, le général sir Leslie Rundle ; pour la sixième, le lieutenant général sir Bruce Hamilton.

4 janvier. — Réouverture de la Bourse de Londres avec certaines restrictions. Il ne peut être livré aucun titre reçu depuis le 30 septembre, et toute vente devra être accompagnée d'un certificat d'origine, ainsi que d'un bordereau numéroté. Il s'agit d'empêcher des ventes réelles ou à découvert par nos ennemis opérant grâce à des intermédiaires neutres.

Le Board of Trade (Bureau du Commerce) publie l'état du commerce britannique en 1914. Pour l'ensemble de l'année, il accuse un déficit de plus de 4 milliards part rapport à 1913 ; pour le seul mois de décembre le déficit s'élève à 620 millions. Mais cet écart se comblera vite. L'Angleterre est devenue un immense atelier. Les industries se transforment, s'adaptent. Un seul fabricant de plumes d'acier vient de fournir 12 millions de douilles de cartouches. A la suite d'une exposition de modèles austro-hongrois à Birmingham, de nombreux articles vont être confectionnés exactement comme ceux de l'ennemi, et non seulement pour les besoins anglais mais en vue de l'exportation.

L'émission des bons français du Trésor de 250 millions de francs a été couverte plusieurs fois à Londres.

Égypte. — Un journal du Caire, l'*Ahram*, écrit :

Des proclamations déclamatoires et des émissaires nombreux ont été envoyés au Hedjaz pour exhorter les populations à la guerre sainte. Ils furent l'objet de la dérision, car jamais, pour les Arabes, les Turcs n'ont eu le droit de proclamer de guerre sainte, d'autant plus que l'Islam n'est nullement menacé. Les notabilités du Hedjaz savent que c'est l'Allemagne qui s'est embarquée dans une guerre audacieuse, qui spécule sur les Turcs et sur l'Islam, qui ne saurait être un instrument de guerre pour aider des Européens qui combattent contre d'autres Européens.

A un point de vue plus pratique, les Arabes du Hedjaz estiment qu'ils ont plus de profits à retirer des musulmans des Indes, d'Égypte et de Russie, que du Gouvernement turc dont ils ne réalisent que de maigres bénéfices.

(*Le Temps.*)

Russie. — En réponse aux proclamations mensongères allemandes répandues parmi les troupes russes, l'état-major russe a envoyé aux soldats allemands, le 15 du mois, l'avis que voici :

Vos alliés, les Autrichiens, sont en fuite. Nous avons occupé toutes les passes des monts Karpathes. Notre cavalerie a déjà pénétré dans la plaine de la Hongrie et nous marchons sur Budapest. Le feld-maréchal von Hindenburg s'efforce en vain d'approcher de Varsovie. Des masses de cadavres allemands recouvrent les champs de bataille de la Pologne.

Nos amis, les Français et les Anglais sont en train d'expulser vos troupes de France et de Belgique, et ils envahiront bientôt votre territoire.

Voici le nombre des prisonniers faits par nous :

1476 officiers et 173 924 soldats allemands; 3621 officiers et 410 257 soldats autrichiens.

Au cours de la semaine dernière, nous avons pris plus de 50 000 hommes.

La guerre et les finances russes. — Le Ministre des Finances, dans le rapport annexé au projet de budget pour 1915, déposé sur le bureau du Parlement, fait tout d'abord ressortir la tâche ardue en présence de laquelle le Gouvernement s'est trouvé dans le second semestre de 1914, la déclaration de guerre ayant provoqué un subit resserrement des ressources du pays et ayant imposé au Gouvernement des devoirs nouveaux, tels que secours aux familles des mobilisés, maintien de la vie économique normale de l'Empire.

L'interdiction de la vente de l'alcool a réduit les recettes en même temps que diminuaient les produits des chemins de fer et des douanes. Le Gouvernement a dû introduire de nouveaux impôts. Pour augmenter les ressources disponibles en 1915, de nombreux crédits secondaires ont été ajournés. Après avoir beaucoup diminué pendant les deux premiers mois de la guerre, les recettes se sont relevées. Le Ministre en déduit que la vie économique a moins souffert de la guerre qu'on ne le redoutait.

Les dépenses de la guerre se sont élevées à 1 785 millions de roubles (4 462 millions de francs) jusqu'à la fin d'octobre.

Ces dépenses ont été couvertes par l'émission, le 28 août, d'un milliard de francs d'obligations à court terme 5 %.

Par l'émission le 14 octobre de Bons du Trésor 5 % pour la même somme.

Par l'émission le 4 septembre de 750 millions d'obligations 4 %.

Par l'émission le 16 octobre d'un emprunt intérieur de 1250 millions 5 %.

Par l'émission sur le marché anglais de 300 millions destinés à couvrir les commandes faites à l'étranger.

D'autres opérations seront effectuées pour couvrir les dépenses ultérieures.

Le Ministre insiste, en concluant, sur les pertes subies du fait de l'interdiction de l'alcool voulue par le Tsar. La puissance créatrice du peuple russe se développant par la sobriété et appliquée à faire valoir les immenses richesses naturelles du pays permettra au Gouvernement d'établir les budgets futurs sur des principes nouveaux.

Belgique. — Une lettre pastorale du cardinal Mercier, archevêque de Malines et primat de Belgique, a été lue le 3 janvier dans toutes les églises de Belgique au sujet de l'occupation allemande. Il y est dit :

« L'Allemagne n'est pas l'autorité légale, vous ne lui devez ni allégeance, ni obéissance. La seule autorité légale en Belgique, est celle du Roi, de son Gouvernement et des représentants de la nation.... La Belgique s'était engagée d'honneur à défendre son indépendance. Elle tint son serment. Les autres puissances étaient tenues de respecter et de protéger la neutralité belge. L'Allemagne viola ses engagements, l'Angleterre les respecta. Tels sont les faits.

Le gouverneur général von Bissing défendit la lecture et la propagation de cette lettre ; mais ayant osé déclarer dans une note qu'il y avait eu accord pour cette prohibition entre le cardinal et lui, il s'attira, sous la forme d'une lettre adressée au doyen de Sainte-Gudule, ce démenti :

Ni verbalement, ni par écrit, je n'ai révoqué ni ne révoque quoi que ce soit de mes premières instructions.

Je proteste contre la violence faite à mes fonctions pastorales.

On a tout fait pour obtenir que je signasse une modification de ma lettre, mais je ne signai point. Alors, on essaya de me séparer de mon clergé en lui interdisant de lire ma lettre. J'ai fait mon devoir ; mon clergé doit savoir s'il doit faire le sien.

Depuis cette date, le prélat est gardé à vue dans son palais archiépiscopal.

La population belge était de 7 750 000 habitants avant la

guerre. 200 000 habitants ont probablement péri dans les combats, bombardements, exécutions et massacres. Plus de 500 000 Belges se sont réfugiés en pays étrangers, dont 350 000 en Hollande, plus de 100 000 en Grande-Bretagne, et le reste en France. Il reste donc 7 millions d'habitants dans la Belgique dévastée.

En suite de quoi le professeur allemand Hermann Lasch propose la formation d'une « Union des États de l'Europe Centrale » :

« *Tout le territoire belge doit faire partie du prochain « bloc économique » de l'Europe centrale: ni Anvers, ni Zeebrugge ne peuvent rester des ports libres.* Du fait que la Belgique ne constituera plus un territoire spécial de douane dans le trafic international, il résulte que *ce royaume ne pourra plus avoir de représentation politique* dans des pays qui se trouveront en dehors du bloc économique de l'Europe centrale.

Tous les chemins de fer belges, l'administration des postes et du télégraphe doivent passer *entre les mains de l'Allemagne.*

Le gouverneur de la Belgique, en vertu d'un arrêté du 16 janvier, soumet à une forte pénalité pécuniaire tout Belge ayant quitté son domicile depuis le début des hostilités. Le Gouvernement belge proteste au nom d'un pays ruiné par la guerre, par les réquisitions et les amendes collectives, par les nombreuses saisies et les transports en Allemagne de bétail, de denrées alimentaires et de matières premières nécessaires à l'industrie.

Le Ministère de la Guerre étudie les moyens de porter progressivement l'armée à 150 000 et 200 000 hommes. « Cela n'est pas impossible, affirme un écrivain belge, M. Roland de Marès, puisqu'il y a environ 700 000 Belges réfugiés et que parmi eux se trouvent un grand nombre de jeunes gens ayant reçu une instruction militaire assez sérieuse pendant leur service dans la garde civique, qui fit campagne à la suite de l'armée, du 3 août au 12 octobre. »

Serbie. — Brisé par l'âge et la maladie, perclus de rhumatismes gagnés comme volontaire de l'armée française en 1870, le vieux monarque s'est rendu sur la ligne de feu. Il a visité régiment après régiment, et il est descendu dans la boue des fossés. Là, saisissant le fusil d'un soldat mort, il tira lui-même sur l'ennemi et dit à ses soldats : « Vous avez prêté serment de défendre votre roi et votre patrie. Je vous

dispense de la première partie du serment. Je ne laisse subsister que la seconde ».

On sait si les Serbes ont tenu tout entière la parole donnée par eux.

Japon. — Les vainqueurs de Tsing-Tao voudront-ils faire œuvre d'alliés en Europe? S'ils viennent sera-ce par mer, ou par Arkhangel, après avoir emprunté le territoire russe dans le Transsibérien?

Double question que la diplomatie étudie dans le mystère et qu'un fort courant en France désirerait voir aboutir dans le sens de l'intervention?

Dans le *Hodchi Chimboun* (journal japonais), le docteur Ariga, conseiller juridique de Yuan-Chi-Kaï, écrit :

Le Japon interviendrait énergiquement et sans retard dans la guerre européenne si une victoire de l'Allemagne devait anéantir toute l'importance de la prise de Tsing-Tao. La liberté du canal de Suez, c'est-à-dire la libre possession du canal par l'Angleterre, est une question de vie ou de mort pour le Japon. Notre intervention de ce côté permettrait à l'Angleterre d'employer ses troupes en France. Le Japon a environ 250 000 hommes prêts à être utilisés dans la zone du canal.

Les Japonais sont disposés à suivre les indications anglaises pour la lutte en Égypte et à renoncer à toute initiative dans la direction des opérations. Les troupes japonaises sont prêtes à jouer en Egypte le même rôle que les troupes indiennes en France.

En ce qui concerne les dépenses pour la guerre, le Japon se réglera sur l'exemple de la Sardaigne pendant la guerre de Crimée, c'est-à-dire que le Japon prendra les dépenses à sa charge, mais demandera des compensations si la campagne est victorieuse.

CHAPITRE V

CHEZ LES ENNEMIS

Août 1914.

Allemagne. — Tous les partis se sont groupés autour du Gouvernement, applaudissant aux écarts de plume dans la presse de toutes les nuances d'opinion. Le lendemain du jour où le départ de notre ambassadeur était marqué par des incidents honteux pour une nation civilisée, la *Gazette Nationale* écrit : « Notre-Dame de Lourdes aura de la peine à remettre en état tous les os qui vont être cassés aux Français », et la *Gazette de Francfort* se faisait adresser de Paris une lettre d'un prétendu Suisse odieusement insultante pour les femmes de réservistes français partis pour le front.

Après l'invasion de la Belgique, les journaux publient des consultations de juristes essayant d'atténuer l'aveu du chancelier au Parlement : « On passe où on peut », et commencent à gloser non plus, comme au début, sur l'intention qu'aurait eue la France de violer la neutralité belge, mais sur un accord qu'elle aurait conclu avec le roi Albert, de concert avec l'Angleterre, constituant une provocation vis-à-vis de l'Allemagne. Mais cette tentative de justification, aussi mensongère que tardive, ne rencontre partout qu'une incrédulité indignée.

Par acclamation, le 3 août le Reichstag vote un projet de loi autorisant le chancelier à mettre en circulation la somme de 5 milliards de marks pour parer aux dépenses extraordinaires.

La caractéristique de Berlin, durant tout le mois d'août, sera la jactance. Les théâtres et les cafés-concerts regorgent d'un public applaudissant à tout rompre les chansons patriotiques, répétant en chœur avec satisfaction le refrain de l'une d'elles qui fait fureur : « Wir sind so geliebt ! » (Nous sommes si aimés !) Plus tard, après le crime de Louvain, un film cinématographique représentant l'incendie de la malheureuse ville, obtient un vif succès dans toutes les classes de la société.

En même temps, dans Berlin illuminé et pavoisé, une foule compacte se rue devant les bulletins du grand quartier général

qui se multiplient et dont la *Nouvelle Gazette de Munich* dira qu'ils sont *taillés dans la pierre*, avant d'ajouter : « De Cambrai jusqu'aux Vosges, l'ennemi a toujours été battu et se trouve en pleine retraite. La direction de notre armée a, sur ses adversaires, une supériorité illimitée. Jusqu'à présent, dans tous les combats, nos troupes ont témoigné d'une supériorité tactique sur un adversaire qui ne s'est pas battu moins bravement. En bloc, ces victoires ont été achetées par des sacrifices qui, dès maintenant, nous aideront à obtenir un précieux résultat. Car la résistance dans l'Ouest est, avant tout, brisée. Le grand danger résultant du fait que nos adversaires puissent jamais nous surprendre est passé.»

Cette certitude dans le triomphe final ne s'accuse pas moins fermement vis-à-vis de la Russie « avec son armée sans officiers » et de l'Angleterre sur laquelle il est dit couramment, à la suite d'un homme politique, qu'elle deviendra une station de charbon pour la marine allemande.

En résumé, à la fin d'août, l'Allemagne éprouve pour la Russie du mépris, pour l'Angleterre de la haine, pour la France de la pitié.

Le départ de Berlin de M. Cambon. — Un rapport de M. Bapst, ministre de France à Copenhague, en date du 6 août, fait la lumière sur les incidents qui ont accompagné le départ de Berlin de M. Cambon et du personnel de l'ambassade française. A l'heure où M. de Schoen quittait Paris dans un train spécial mis à sa disposition par notre Gouvernement, le Gouvernement allemand laisse insulter notre ambassadeur. Aux abords du canal de Kiel, des sentinelles, le revolver chargé à la main, le doigt sur la gâchette, sont placées devant les compartiments qu'occupe le personnel de l'ambassade. A l'arrivée, on exige de M. Cambon le paiement immédiat du prix du wagon qui l'a amené à la frontière danoise.

Une dépêche de Guillaume II à M. Wilson. — Le 30, dépêche de l'Empereur Guillaume au Président Wilson, représentant, dit-il, des principes humanitaires :

Non seulement nos ennemis ont employé des armes prohibées, mais encore le Gouvernement belge a encouragé la participation de la population civile de la Belgique au combat. Il l'a même préparée depuis longtemps. Des actes de cruauté commis même par des femmes et des prêtres, dans cette guerre de guérilla, à l'égard des soldats blessés et des médecins et même des infirmières (des médecins ont été blessés et le lazaret attaqué à coups de feu), ont été tels, que mes généraux ont été finalement contraints

de prendre les mesures les plus sévères pour punir les coupables et, par un exemple terrible, empêcher une population avide de sang, à continuer ses meurtres et ses odieuses atrocités.

Comme mesure de défense, et pour protéger mes troupes, quelques villages et même l'antique cité de Louvain, à l'exception de son bel Hôtel de Ville, ont été détruits.

Mon cœur saigne quand je vois que de telles mesures sont devenues inévitables et quand je pense aux innombrables innocents qui ont perdu leur foyer et leurs biens à la suite de la conduite barbare de ces criminels.

Le président Wilson, éclairé par ses représentants à l'étranger, répond par une dépêche demandant des précisions qui n'ont jamais été fournies.

Autriche-Hongrie. — Le 9 août, le Gouvernement français, en raison de la situation internationale et vu l'insuffisance des explications fournies par le Gouvernement austro-hongrois au sujet de l'envoi de troupes autrichiennes en Allemagne, a fait connaître au comte Szecsen, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, au cours d'un entretien, qu'il se voyait dans l'obligation de rappeler en France l'ambassadeur de la République à Vienne, M. Dumaine. L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie a répondu à cette communication en priant M. Doumergue de bien vouloir lui faire remettre ses passeports. Le comte Szecsen a quitté Paris le soir à 7 h. 15 par train spécial, à destination de la frontière italienne d'ou il envoie un télégramme de remerciement au Gouvernement français pour la façon dont il a été traité pendant son voyage.

Pendant tout le mois d'août, Vienne, renseignée par Berlin, partage les haines et les illusions de l'Allemagne. Tout ce qui est français ou anglais est boycotté. A Vienne, à Budapest la foule s'enthousiasme à la lecture de communiqués frelatés.

Septembre 1914.

Allemagne. — Comme en 1870, un de Moltke est chef d'état-major général.

Le bras droit du chef d'état-major général est le quartier-maître général. Il est l'intermédiaire du commandant auprès des divers chefs de service.

Dans l'entourage immédiat de l'Empereur, se trouvent les généraux d'état-major et les aides de camp; ils sont chargés

des missions particulières. Ce sont les généraux von Gontar, von Chelius, le colonel von Mutius, le lieutenant-colonel von Hahnke, les commandants von Caprivi, comte de Moltke, von Hirschfeld.

Le chef du cabinet militaire, général von Lyncker, expédie, comme en temps de paix, les questions concernant le personnel de l'armée, avancement, nominations, tribunaux d'honneur. Le général von Plessen est commandant du quartier général, dont il est chargé d'assurer le service de sûreté. Le cabinet civil est représenté par son chef, le conseiller intime von Valentini. Le service sanitaire est confié à trois médecins et dirigé par le docteur von Elberg, du rang de général. C'est le pasteur Goens qui est premier aumônier. Enfin, le grand amiral von Tirpitz fait également partie du grand quartier général.

Le 15 septembre, le document suivant paraît à Berlin, sous le titre : *Appel aux Nations civilisées.*

En qualité de représentants de la science et de l'art allemands, nous soussignés protestons solennellement devant le monde civilisé contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et bonne cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée et qui ne menace rien de moins que notre existence. La marche des événements s'est chargée de réfuter cette propagande mensongère, qui n'annonçait que des défaites allemandes. Mais on n'en travaille qu'avec plus d'ardeur à dénaturer la vérité et à nous rendre odieux. C'est contre ces machinations que nous protestons à haute voix : et cette voix est la voix de la vérité.

Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué cette guerre. Ni le peuple, ni le Gouvernement, ni l'Empereur allemands ne l'ont voulue. Jusqu'au dernier moment, jusqu'aux limites du possible, l'Allemagne a lutté pour le maintien de la paix. Le monde entier n'a qu'à juger d'après les preuves que lui fournissent les documents authentiques. Maintes fois, pendant son règne de vingt-six ans, Guillaume II a sauvegardé la paix, fait que maintes fois nos ennemis mêmes ont reconnu. Ils oublient que cet Empereur, qu'ils osent comparer à Attila, a été pendant de longues années l'objet de leurs railleries provoquées par son amour inébranlable de la paix. Ce n'est qu'au moment où il fut menacé d'abord et attaqué ensuite par trois grandes puissances en embuscade, que notre peuple s'est levé comme un seul homme.

Il n'est pas vrai que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Nous avons la preuve irrécusable que la France et l'Angleterre, sûres de la connivence de la Belgique, étaient résolues à violer elles-mêmes cette neutralité. De la part

de notre patrie c'eût été commettre un suicide que de ne pas prendre les devants.

Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime. Car en dépit de nos avertissements, la population n'a cessé de tirer traîtreusement sur nos troupes, a mutilé des blessés et a égorgé des médecins dans l'exercice de leur profession charitable. On ne saurait commettre d'infamie plus grande que de passer sous silence les atrocités de ces assassins et d'imputer à crime aux Allemands la juste punition qu'ils se sont vus forcés d'infliger à des bandits.

Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfidement assaillies dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû, bien à contre-cœur, user de représailles et canonner une partie de la ville. La plus grande partie de Louvain est restée intacte. Le célèbre Hôtel de Ville est entièrement conservé : au péril de leur vie, nos soldats l'ont protégé contre les flammes. — Si dans cette guerre terrible, des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement. Tout en contestant d'être inférieurs à aucune autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes.

Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés. En revanche, dans l'Est de notre patrie, la terre boit le sang des femmes et des enfants massacrés par les hordes russes, et sur les champs de bataille de l'Oise, les projectiles dum-dum de nos adversaires déchirent les poitrines de nos braves soldats. Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exciter des Mongols et des nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre au rôle de défenseurs de la civilisation européenne.

Il n'est pas vrai que la lutte contre ce qu'on appelle notre militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. C'est pour la protéger que ce militarisme est né dans notre pays, exposé comme nul autre à des invasions qui se sont renouvelées de siècle en siècle. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. C'est dans ce sentiment d'union que fraternisent aujourd'hui des millions d'habitants sans distinction de culture, de classe ni de parti.

Le mensonge est l'arme empoisonnée que nous ne pouvons arracher des mains de nos ennemis. Nous ne pouvons que déclarer à haute voix devant le monde entier qu'ils rendent faux témoi-

gnage contre nous. A vous qui nous connaissez et qui avez été, comme nous, les gardiens des biens les plus précieux de l'humanité, nous crions :

Croyez-nous! Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout, en peuple civilisé, en peuple auquel l'héritage d'un Gœthe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer. Nous vous en répondons sur notre nom et sur notre honneur.

Wilhelm von Bode, directeur général des Musées royaux de Berlin; Lujo Brentano, professeur d'économie politique, Munich; Franz von Defregger, Munich; Richard Dehmel, Hambourg; Adolf Diessmann, professeur de théologie protestante, Berlin; Rudolf Eucken, professeur de philosophie, Iéna; Ludwig Fulda, Berlin; Ernst Hæckel, professeur de zoologie, Iéna; professeur Adolf von Harnack, directeur de la Bibliothèque royale, Berlin; Gerhart Hauptmann, Agnetendorf; Max Klinger, Leipzig; Paul Laband, professeur de droit, Strasbourg; Karl Lamprecht, professeur d'histoire, Leipzig; Max Liebermann, Berlin; Franz von Liszt, professeur de droit, Berlin; Henrich Morf, professeur de philologie romane, Berlin; Friedrich Naumann, Berlin; Walter Nernst, professeur de physique, Berlin; Wilhelm Ostwald, professeur de chimie, Leipzig; Max Planck, professeur de physique, Berlin; Wilhelm Rœntgen, professeur de physique, Munich; Gustav von Schmoller, professeur d'économie politique, Berlin; Martin Spahn, professeur d'histoire, Strasbourg; Franz von Stuck, Munich; Hermann Sudermann, Berlin; Hans Thoma, Karlsruhe; Wilhelm Trubner, Karlsruhe : Siegfried Wagner, Bayreuth; Félix von Weingartner; Wilhelm Windelband, professeur de philosophie, Heidelberg; Wilhelm Wundt, professeur de philosophie, Leipzig.

Ce brutal défi à la vérité est répandu au dehors à des millions d'exemplaires, après avoir été adressé directement aux sociétés savantes, littéraires et artistiques du monde entier, même à celles de la Triple-Entente dont les signataires étaient membres.

Le 20, l'Allemagne fait savoir que son emprunt de 6 milliards 250 millions est officiellement souscrit et même au delà. Le monde financier, même en Allemagne, ne croit pas à ce bulletin de victoire. Le concours de caisses de prêt dépendant du Gouvernement lui masque la sincérité de versements effectués ou à effectuer ultérieurement.

Quiconque se tient au courant des moyens latéraux employés pour lancer un emprunt, a pu remarquer que la veille de l'émission parut cette tartarinade expédiée dans toute l'Allemagne par l'agence Wolff :

Il est certain maintenant que l'offensive française a complètement échoué. Les attaques répétées et violentes de jour et de nuit ont maintenant cessé. Les Allemands occupent des positions fortifiées et repoussent chaque assaut. Les pertes des Français sont énormes.

L'armée allemande qui, ces jours derniers, a reçu des renforts considérables, à son aile droite et au centre, a repris sa marche en avant.

Deux corps d'armée ennemis viennent d'être complètement battus. Les troupes allemandes sont maîtresses du terrain entre l'Oise et la Meuse.

Au centre, l'armée française est en pleine retraite. L'armée allemande repousse toujours davantage l'ennemi vers le Sud, bien que ce dernier soit supérieur en nombre. Verdun est toujours bombardé avec succès. Les mortiers de siège allemands causent de grands ravages.

Les aviateurs allemands déclarent que les Français se retirent en grand désordre. Leur retraite est entravée par la pluie qui dure depuis trois jours.

Le plan de l'état-major allemand a réussi, car il a déjà abouti aujourd'hui à un résultat décisif en faveur des troupes allemandes.

Des forces françaises peu considérables, qui cherchaient à pénétrer à travers les cols des Vosges, sont repoussées chaque jour par les Allemands.

Lettre d'un soldat du 3e bataillon de chasseurs allemands, qui date du 5 septembre, c'est-à-dire de l'époque où les armées du kaiser furent arrêtées sur la Marne. Elle est datée de Coulommiers :

Bois-tu (écrit-il à Mlle Fanny Wacke, 18, Palisadenstr., Berlin), bois-tu à chaque surprenante nouvelle de victoire, une coupe de mousseux, quand il s'agit des Français? Tu peux le faire tranquillement, car nous ne dépensons pas un pfennig. Tout est pillé, chipé. On vole complètement toutes les épiceries, marchands de vins, de liqueurs, magasins d'approvisionnement. Chaque maison particulière est dévastée de fond en comble, chaque armoire vidée. Aucun soldat ne porte chemises et bas plus de deux à trois jours et ce n'est que le principal.

Et sa lettre termine par : « Les Français sont anéantis. Il doit y avoir une joie colossale à Berlin. » Willy annonce, bien entendu, que « dans quelques jours, il écrira de Paris. »

Du carnet d'un sous-officier :

6-7 *septembre.* — Combat terrible sur la Marne, hier vers onze heures. Je suis trop abattu pour en dire plus long...

Maintenant il est onze heures trois quarts. Nous paraissons

avoir perdu la bataille. Que Dieu me sauve et nous vienne en aide!

A une heure trois quarts, un éclat d'obus me touche à l'épaule droite. Je cours en rond et je crie : « Oh, je suis touché! » Alors je me dirige vers l'ambulance au milieu d'une pluie d'obus... Au pont, je me couche quelques minutes, à cause d'une pluie d'obus. Devant moi, à l'ambulance, où j'arrive après avoir perdu beaucoup de sang, on panse un homme sans pieds... Des obus nombreux arrivent dans la cour. Cinq hommes sont atteints aux côtés du général Marwitz... Visions effrayantes. »

Octobre 1914.

Allemagne. — Le 5, proclamation adressée aux Polonais par l'empereur Guillaume, de son quartier général Czenstochau (Pologne russe) :

Polonais! Vous vous souviendrez certainement qu'une nuit les cloches du saint couvent de Swati Gori (Monts sacrés) se mirent à sonner sans qu'aucune main humaine n'ait touché aux cordes. Alors toutes les personnes pieuses comprirent qu'un grand événement s'était accompli, annoncé précisément par ce miracle. Cet événement, c'est ma décision de combattre contre la Russie, de restituer à la Pologne toutes les choses sacrées, et de la réunir à la nation la plus cultivée, à l'Allemagne

J'ai fait un rêve prodigieux. J'ai vu la Sainte Vierge qui me commandait de sauver sa maison sainte, qui est menacée d'un grand danger. Elle me regardait les larmes aux yeux, et j'ai accompli sa volonté. Que cela advienne par votre entremise, ô Polonais! Et venez à la rencontre de mes soldats comme on va à la rencontre de frères et de sauveurs! Polonais, sachez que ceux qui seront avec moi auront de larges récompenses. Ceux qui seront contre moi périront. Dieu et la Sainte Vierge sont avec moi. Elle-même a levé le glaive pour aider la Pologne.

A la même date, le docteur Kaysel, bourgmestre de Weimar, premier-lieutenant sur le front, a écrit au *Deutschland*, journal publié à Weimar, une carte postale dans laquelle il dit entre autres :

L'empereur était ici hier. Ce qu'il nous a dit sonnait si joyeusement, trahissait tant de conviction, nous a remplis de tant de confiance que je ne puis m'empêcher de vous en écrire quelques mots : « Eh bien, jeunes gens, avant que les feuilles tombent de ces arbres, nous serons tous de retour dans notre chère patrie allemande », a-t-il dit en terminant. Ces paroles de l'empereur

sont pour nous le symptôme de la confiance inébranlable de l'empereur dans la victoire des armes allemandes.

7 Octobre. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* relève l'existence d'un commerce évidemment destiné, par voie neutre, aux États ennemis. Des commerçants allemands se prêtent à ce jeu, préoccupés seulement de leur intérêt momentané : qu'ils y prennent garde! Quiconque fournit des marchandises dont l'exportation est défendue ou qui ont pour objet de renforcer l'ennemi, s'expose à de graves pénalités et à des amendes.

Le 11, le professeur Lasson, un des personnages les plus renommés de l'Allemagne intellectuelle, écrit à un ami hollandais :

Un étranger est un ennemi jusqu'à preuve du contraire. On ne saurait rester neutre vis-à-vis de l'Allemagne et du peuple allemand. Ou bien on considère l'Allemagne comme la création politique la plus parfaite que l'Histoire ait connue, ou bien on approuve sa destruction, son extermination. Un homme qui n'est point Allemand ne sait rien de l'Allemagne. Nous sommes moralement et intellectuellement supérieurs à tous : hors de pair. Il en est de même de nos organisations et de nos institutions.

Guillaume II, *deliciæ generis humani* (en latin dans le texte allemand), a toujours protégé la paix, le droit et l'honneur, bien qu'il lui eût été possible par sa puissance de tout anéantir. Plus ses succès furent grands, plus il devint modeste. Son chancelier M. de Bethmann-Hollweg, le plus éminent des hommes actuellement vivants, ne connaît pas de plus hauts soucis que celui de la vérité, de la loyauté et du droit. Notre armée est pour ainsi dire une image réduite de l'intelligence et de la moralité du peuple allemand. Nous devons sacrifier les meilleurs et les plus nobles d'entre nous dans une guerre contre les brutes russes, les mercenaires anglais et les fanatiques belges. Les Français sont ceux qui se rapprochent encore le plus de nous. Nous n'aurons point de paix tant que ces trois trouble-fête européens ne seront point abattus. Nous voulons avoir la paix et la sécurité et nous la garantirons ensuite aux autres. Nous voulons pouvoir poursuivre notre œuvre civilisatrice. Nous n'avons à nous excuser de rien. Nous ne sommes pas un peuple de violents, nous ne menaçons personne tant qu'on ne nous attaque point. Nous faisons du bien à tous. Louvain n'a point été détruit. On y a brûlé seulement les maisons des meurtriers. Les contes qu'on rapporte sur les espions allemands en Belgique sont de méchantes calomnies. Nous autres Allemands, nous ne portons un jugement qu'après l'avoir établi par une enquête. La cathédrale de Reims n'a pas été démolie. Ce sont les Français qui provoquèrent le

dommage qu'on lui causa. L'Angleterre a une politique qui fait songer à celle des Etats d'Europe au XVIIIe siècle. L'Allemagne, au contraire, a enseigné au monde à diriger la politique avec conscience et à faire la guerre avec loyauté. L'Angleterre va à sa ruine. La France peut encore être sauvée. Quant à la Russie, elle ne doit plus être notre voisine. Nous ferons cette fois-ci table rase. Notre véritable adversaire est l'Angleterre. Malheur à toi, Albion : Dieu est avec nous et défend notre juste cause!

Le document suivant est parvenu à de nombreux industriels des pays neutres, créanciers de maisons allemandes :

Comme ce n'est pas l'intérêt de l'Empire allemand, actuellement en guerre, d'envoyer de l'argent à l'étranger, et persuadés comme nous le sommes que vous espérez de tout votre cœur la victoire de l'Empire allemand, nous pensons qu'il vous plaira de placer votre avoir dans l'emprunt de guerre allemand à 5 pour 100. Nous avons donc souscrit à la date d'aujourd'hui ..... francs, chiffre dont nous portons l'intérêt à votre compte. Nous vous avertissons encore que nous sommes décidés à ne continuer après la guerre nos relations qu'avec des fabricants qui déclareront accepter les mesures sus-énoncées.

La question économique. — Le 15, les autorités commencent à s'inquiéter sérieusement du gaspillage alimentaire. La fixation d'un prix maximum est adoptée.

La guerre a désorganisé la vie économique plus profondément que n'avait fait celle de 1870. Si le chômage est en partie enrayé, cela tient, explique le correspondant du *Journal du Commerce* d'Amsterdam, à ce que certaines usines, renonçant à leur production habituelle, se sont mises à fabriquer pour l'armée des obus, des boutons de métal, des bicyclettes, etc.

Autriche-Hongrie. — Le 18, l'Autriche-Hongrie suspend les droits sur les céréales et les farines.

Novembre 1914.

Allemagne. — Le 4 novembre, le maximum est établi en Allemagne pour les céréales. L'État se charge de fixer les prix. Des pénalités allant jusqu'à la prison menacent les délinquants.

22 Novembre. — Le *Vorwaerts*, socialiste, et la conserva-

trice *Gazette de Cologne* publient ce tableau identique sur la crise ouvrière en Allemagne :

Un grand nombre de patrons, sans tenir compte de l'augmentation du prix de la vie et des salaires élevés accordés par l'État, ont diminué brusquement les payes de leurs hommes. Le premier résultat de cette mesure a été une véritable épidémie de grèves parmi les travailleurs engagés dans les industries qui ont des accointances avec l'armée.

Le tableau ci-dessous indique le nombre des syndicalistes sans travail pour le troisième trimestre de l'année courante, comparativement à celui de l'année dernière :

	1914	1913	Pour 1914
	—	—	—
Syndicalistes inscrits.	1.384.586	2.081.333	— 666.747
Cas de chômage.	523.683	140.605	+ 383.078
Journées de travail perdues	2.395.164	1.841.042	+ 554.122
Nombre de sans-travail à la fin du trimestre.	216.603	27.525	+ 189.078
Membres recevant la paye de chômage	392.423	68.292	+ 324.131
Montant de la paye de chômage Fr.	12.071.600	2.047.000	+ 10.024.600

Ainsi donc, 392 423 travailleurs, que les organisations essaient de tirer de la misère en leur versant plus de 12 millions de francs en trois mois, 2 millions et demi de journées de labeur perdu, tel est, au point de vue ouvrier allemand, sans compter les maladies, les deuils, les angoisses, le bilan des douze premières semaines de conflit qui mutile l'Europe.

Cette situation critique explique l'émission de billets pour 6 milliards « qui permettront des avances à l'industrie, la reprise du travail et le soulagement de la misère ». Elle justifie moins ce commentaire de la *Gazette de Cologne* :

Les prévisions des Alliés se trouvent ainsi déçues pour leur plus amer découragement et à la plus grande admiration des neutres.

Dans la lutte à mort entreprise par l'Anglais pour ruiner le commerce, anéantir l'industrie et affamer la population de l'Allemagne, il est bien évident que la victoire économique importe autant que la victoire militaire.

Les rapports hebdomadaires de la Banque Impériale impressionnent l'univers autant que les bulletins de la victoire de l'incomparable armée germanique.

Tandis que la Banque d'Angleterre a dû recueillir de l'or des Colonies, des Etats-Unis, de la France, de la Russie, de tous les pays du monde, l'Allemagne n'a eu besoin que d'accumuler ses propres ressources.

Ce n'est pas seulement sa bourse, c'est son cœur que sa population a ouvert à l'Allemagne, et le mot « patriotisme » est celui qui ouvre les coffres les mieux gardés.

Le général von Disfurth écrit dans le *Tag* de Berlin :

Il est au-dessous de notre dignité de défendre nos troupes contre les accusations injustes de *l'intérieur* et de l'extérieur. Nos troupes et nous-mêmes, nous ne devons d'explications à personne, nous n'avons rien à justifier, rien à excuser. Tout ce que feront nos soldats pour faire du mal à l'ennemi, pour attacher la victoire à leurs drapeaux, tout cela sera bien fait et tout est justifié d'avance, du moins devons-nous le considérer comme tel. Nous n'avons pas du tout à nous occuper de l'opinion des autres pays, *même neutres. Et si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture* qui sont placés entre nos canons et ceux de l'ennemi *allaient au diable*, cela nous serait parfaitement égal.

Hambourg. — Il y a cinq mois, 1500 vaisseaux marchands, 1500 bateaux de l'Elbe et plus de 5000 chalands et péniches trouvaient aisément place dans le port. La flotte de Hambourg comptait 1400 navires, dont près de 450 vapeurs (jaugeant 1 500 000 tonnes) à la puissante Compagnie Hamburg-America Linie. En 1913, le mouvement du port a atteint, à l'entrée, la valeur de plus de 14 millions de tonnes ; l'importation et l'exportation réunies ont dépassé la somme de 15 milliards de marks (près de 19 milliards de francs).

Aujourd'hui, c'est la ville morte, écrit-on au *Journal*.

Encombrés de chalands vides, accotés les uns contre les autres, le long des sombres façades qui plongent dans les eaux dormantes, les canaux qui vont de l'Alster à l'Elbe laissent au voyageur l'impression d'une morne solitude. C'est bien pis lorsque, parvenu à l'extrémité du Rodingsmarkt, l'étranger s'aventure à poursuivre son exploration vers le port intérieur et les bassins du port franc, qui lui font suite. Le silence et l'abandon règnent ici sans partage ; les quais apparaissent déserts, dénudés de toutes les marchandises qui, jadis, les encombraient, grandis par l'excès même de leur vacuité. On s'y hasarde avec hésitation, presque furtif, tant le mouvement paraît chose paradoxale dans la paix de ces lieux.

Un écrivain étranger qui vient de parcourir l'Allemagne remarque que les conversations particulières, à table notamment, se résument souvent dans cette observation : « Ce sera plus long que nous ne pensions ». Au dessert, on laisse aux

Français une colonie de plus. Mais la victoire finale n'en est pas moins escomptée avec le résultat qu'elle comporte : l'Europe réorganisée par l'Allemagne, annonce le chimiste Ostwald, lauréat du prix Nobel, parlant à un journaliste suédois.

Le kronprinz se fait interviewer. — Le prince héritier allemand a fait appeler, le 30 novembre, M. Karl von Wiegand, correspondant à Berlin de l'agence de nouvelles *United Press of America.* L'interview est datée du quartier général de l'armée du prince héritier en France.

Le kronprinz déclare que la guerre actuelle est stupide, déraisonnable. Elle n'était pas nécessaire et elle n'a pas été voulue par l'Allemagne. Dans tous les pays, du plus humble au plus puissant, on se rend compte que l'Allemagne se bat pour son existence. Tous sont convaincus que la guerre n'a pas d'autre but que l'écrasement de l'Allemagne.

Le kronprinz reconnaît que le monde presque tout entier est contre l'Allemagne. Il attribue cet état de choses en grande partie à l'Angleterre qui contrôle les communications de presse et aussi à l'erreur commise par l'Allemagne de n'avoir pas compris le rôle important joué par la presse dans la politique mondiale.

Le prince nie avoir volé et avoir permis à ses soldats de piller les demeures françaises. Il nie également être le partisan de la guerre. Le militarisme allemand n'est qu'un mot employé par l'Angleterre pour ameuter le monde contre l'Allemagne.

Le prince héritier paie ensuite un large tribut à la bravoure du soldat français, bravoure qui n'est dépassée par aucun soldat. « Le Français se bat magnifiquement. Il est l'égal des troupes allemandes en intelligence. Il est parfois plus vif et plus agile, mais il manque d'endurance et de détermination lorsqu'il ne prend pas part à l'assaut des positions ou à des mouvements offensifs. »

Le kronprinz ajoute :

« Les événements ont démontré que le commandant en chef de l'armée française est des plus capables et qu'il est l'objet de l'admiration universelle. »

Autriche-Hongrie. — Le 16, l'Autriche-Hongrie émet, au cours de 97 1/2, des Bons du Trésor, 5 1/2 pour 100, remboursables en 1920. La Hongrie, au même cours, une rente 6 pour 100 dont les souscripteurs pourront, moyennant préavis d'un an, réclamer le remboursement en 1924.

La souscription, au dire des journaux officiels, aurait produit, en Autriche, 1600 millions, en Hongrie 840 millions.

Le voyage du comte Tisza, président du Conseil hongrois, à Berlin à la fin du mois, a visiblement pour objet d'appeler l'attention du kaiser sur l'éventualité d'une paix séparée que la Hongrie pourrait être obligée de conclure si elle n'est pas secourue à temps contre l'invasion russe.

Décembre 1914.

Allemagne. — 2 Décembre. — M. de Bethmann-Hollweg dit au Reichstag :

Dans nos négociations avec la France, nous avons toujours constaté le désir de la revanche. Puis pendant que les négociations étaient engagées, l'Angleterre pensait toujours à consolider ses relations avec la France et avec la Russie. L'Angleterre a proclamé bien haut qu'elle combattra jusqu'à ce que l'Allemagne soit militairement et économiquement abattue. La seule réponse des Allemands est que l'Allemagne ne se laissera pas anéantir. L'admirable ardeur patriotique qui, sans qu'on ait eu besoin de la stimuler artificiellement par des roulements de tambour et des appels à l'enrôlement, anime le cœur de tous les Allemands, doit vaincre et vaincra.

Nous sommes heureux de constater à cette heure que toutes les mesquines querelles de partis se sont tues. Ce silence est pour nous comme un affranchissement. Lorsque les luttes politiques reprendront plus tard, et cela est nécessaire pour la vie publique du pays, nous ne pourrons pas oublier qu'en cette heure de lutte grave, il n'y a eu en Allemagne que des Allemands !

Le chancelier conclut par ces mots :

Nous tiendrons jusqu'à ce que nous ayons acquis la certitude que personne ne pourra plus troubler notre paix, une paix où nous pourrons développer à notre aise, comme un peuple libre, la force allemande et la civilisation allemande.

En fin de séance, le président demande à l'assemblée de pousser des hurras en l'honneur de l'empereur, de l'armée, de la marine et de la patrie allemande.

Le même jour, au Reichstag, Karl Liebknecht formule en ces termes sa protestation contre la guerre :

Ma protestation va à la guerre, à ceux qui en sont responsables, à ceux qui la dirigent; elle va à la politique capitaliste qui lui donna naissance; elle est dirigée contre les fins capitalistes qu'elle poursuit, contre les plans d'annexion, contre la violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, contre la dictature militaire, contre l'oubli complet des devoirs sociaux et politiques dont se rendent coupables, aujourd'hui encore, le Gouvernement et les classes dominantes.

Et c'est pourquoi je repousse les crédits militaires demandés.

Le Reichstag se sépare jusqu'en mars.

7 Décembre. — A la Bourse de Genève, 100 marks (125 francs) ne valent plus que 114 francs, après avoir atteint le 30 novembre 111 fr. 40.

La question de l'alimentation commence à prendre une place importante dans la presse. Les feuilles les plus répandues à Berlin se montrent inquiètes. Le *Berliner Tageblatt* écrit le 10 :

Nous devons tenir et nous tiendrons, c'est certain. Mais il n'est pas certain que l'année prochaine, jusqu'à l'approche de la nouvelle récolte, nous disposions encore de stocks suffisants pour nous dispenser d'un changement complet dans la nature de notre alimentation.

14 Décembre. — Proclamation du Ministre du Commerce de Prusse engageant les citoyens à se montrer « ménagers de pain et de pommes de terre ».

Le 15, un cri d'alarme est poussé par le journal socialiste féminin « *Die Gleichkeit* » (L'Égalité).

Le pain de guerre, que nous sommes obligés d'acheter, est plus cher et de qualité inférieure.

La récolte de pommes de terre est excellente, et pourtant les prix sont très élevés ; les fermiers les gardent pour faire monter encore le prix de cette denrée indispensable. Aussi, comme ils manquent d'orge et d'avoine, ils en nourrissent leurs bestiaux. On nourrit le bétail — et les pauvres ne peuvent pas trouver à acheter de la nourriture.

Des millions sont dans la misère ; d'autres millions tremblent devant la menace de nouvelles privations encore, et plus dures. Et des spéculateurs tirent des profits de leur dénument.

Le maximum fixé par le Gouvernement est si élevé, qu'il y a deux mois personne n'aurait osé proposer ce prix pour les mêmes denrées. Ce maximum a simplement enregistré les prix les plus hauts que l'on ait atteints. Ce n'est ni raisonnable, ni juste.

Il y a peu de temps, on a vu un peu partout des articles disant

aux femmes d'écrire à leur mari sur le front que la vie était en Allemagne confortable et facile. C'était, disait-on, leur devoir et leur héroïsme. Quelle stupidité ! La situation est beaucoup trop grave pour cela.

Le 24 décembre, une ordonnance du Conseil fédéral allemand a institué un prix maximum pour chaque catégorie de laine et de lainages. Cette mesure provoque en Allemagne de vives protestations.

Notre artillerie jugée par l'ennemi. — La *Gazette de Cologne* publie une lettre du front allemand, écrite sans doute au pied des Vosges. Cela se passe le jour de Noël, vers onze heures du matin. Déjà les soldats allemands croyaient n'être pas attaqués ce jour-là, dit la lettre, « leurs visages s'éclairaient ». Mais l'artillerie française prend la parole :

Bientôt, de toutes les montagnes qui nous entouraient, les canons se mirent à tirer sur nos positions. La fureur de nos soldats était sans bornes. *Même le jour de Noël, nous ne devions donc pas avoir de repos! Même le jour de Noël, si misérablement que nous fussions réduits à le passer, il ne nous serait donc pas permis de célébrer une fête tranquillement !*

Le combat se développait. *Nos canons répondaient, mais ils étaient bien loin de pouvoir tenir tête à la supériorité plus que quadruple des Français.*

Sur nos tranchées, une partie des canons français dirigeait un feu enragé (*rasend*), tandis que l'autre partie s'occupait de notre artillerie. Les projectiles sifflaient, hurlaient et éclataient au-dessus de nos têtes. C'était une musique d'enfer (*Hœllenmusik*).

Les pertes de la marine allemande, d'après une statistique anglaise. — Voici l'état exact des pertes éprouvées à ce jour par la marine allemande :

			Tonnes.
Août	10.	— *S-15*, sous-marin.	»
—	27.	— *Magdeburg*, croiseur léger.	4.550
—	28.	— *Mainz*, croiseur léger.	4.350
—	28.	— *Köln*, croiseur léger	4.350
—	28.	— *Ariadne*, croiseur léger.	2.660
—	28.	— *V-187*, destroyer.	650
—	28.	— Un destroyer dout le nom est inconnu .	»
Sept.	10.	— *Héla*, croiseur léger	2.040
—	30.	— Un destroyer dont le nom est inconnu.	»
Oct.	7.	— *S-128*, destroyer.	487
—	8.	— *Cormoran*, croiseur léger	1.630
—	8.	— Deux canonnières	»
—	17.	— *S-115*, destroyer	420

			Tonnes.
Oct.	17.	— *S-117*, destroyer	420
—	17.	— *S-118*, destroyer	420
—	17.	— *S-119*, destroyer	»
—	22.	— Un destroyer dont le nom est inconnu	»
—	23.	— Un sous-marin dont le nom est inconnu	»
—	30.	— *Koenigsberg*, croiseur léger	3.400
Nov.	4.	— *York*, croiseur torpilleur	9.050
—	9.	— *Emdem*, croiseur léger	3.600
—	24.	— *U-18*, sous-marin	»
—	24.	— *S-124*, destroyer	»
Déc.	8.	— *Gneisenau*, croiseur torpilleur	11.600
—	8.	— *Scharnhorst*, croiseur torpilleur	11.600
—	8.	— *Leipzig*, croiseur léger	3.250

Les Allemands ont perdu en outre les steamers armés : *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse* et le *Cap-Trafalgar* (coulés à fond); le *Bethani* et le *Spreewald* (capturés) ; le *Kœnigin-Luise*, poseuse de mine (coulé); le *Möwe*, éclaireur (coulé); le *Soden* et la *Komet*, petites canonnières (capturées); le *Geier*, cuirassé léger, le *Lockoun* et le *Berlin*, croiseurs auxiliaires (internés).

L'état d'esprit en Allemagne. — Un neutre écrit au *Times* :

On montre moins les blessés. Une association s'est formée pour remplacer tout signe extérieur de deuil par une épingle d'écharpe avec l'inscription : *Fièrement j'ai donné une tête chérie à la patrie.* Beaucoup d'enfants sont habillés en petits soldats : on leur a défendu les imitations de la croix de fer.

Les étrangers neutres ne sont pas molestés, à la condition qu'ils ne parlent aux soldats rencontrés ni de mouvements de troupes ni de questions stratégiques. On affiche dans les compartiments de chemin de fer : « Le soldat doit, pour sa patrie, non seulement combattre, mais se taire », au-dessous la recommandation d'avoir l'œil sur tout voyageur suspect.

L'étranger trop curieux risque d'être arrêté; il sera difficilement élargi.

Aveu de la *Gazette de Cologne :*

Sous l'absolue nécessité créée par les circonstances, nous devons fréquemment nous éloigner du « droit chemin » et répondre aux mensonges par des mensonges. C'est la seule manière de réduire les menteurs au silence. Lorsque les bras solides de nos soldats les auront jetés à terre, nous retournerons avec joie à nos habitudes de stricte franchise.

Même note ou à peu près sous la plume de Maximilien Harden, l'écrivain favori de Bismarck, le dénonciateur des scandales Eulenbourg, qui écrit dans sa *Zukunft* :

Nous devrions aimer la vérité, vouloir qu'on ne nous cache rien. Mais sommes-nous ainsi ? Mucius Scævola s'est brûlé la main pour montrer au roi d'Etrurie de quels sacrifices les Romains étaient capables. Laissons cela aux oisifs. On n'impose pas aux French, aux Joffre, aux Nicolas, aux Putnik avec ces gestes pittoresques ; inutile de dissimuler à personne que l'Allemagne est en danger.

La bataille est plus dure que la plupart ne le croient. Il y a eu des surprises agréables ; elles ont été suivies d'amers désappointements, et la lutte peut être longue si la chance ne nous favorise. Tout un printemps de la jeunesse allemande est abattu ou froissé par la faux ; des centaines de milliers de ceux qui restent sont voilés de crêpes, des millions plongés dans l'angoisse. Richesse et fortune à la maison ou dans les champs sont une proie prête pour les vautours. Pour moi, je ne veux être trompé ni par mes amis ni par mes adversaires. Je suis un simple citoyen qui n'a rien à voir avec ces diableries. Mon seul désir est de savoir la vérité, d'être prêt, au dedans et au dehors, pour le soleil et pour l'orage.

Le 20, des avis affichés sur les murs dans la banlieue de Berlin appellent les hommes de la Landsturm des classes 88 à 86 qui n'ont pas servi pour une revision du 28 janvier au 12 février. Jusqu'à présent dans les environs de Berlin, ces avis étaient envoyés à chaque individu en particulier.

Depuis ce même jour, le service de la voie ferrée est complété entre Lodz et Ostrowo, de telle sorte que les chemins de fer allemands s'étendent présentement de Lodz à Lille.

Le 23, le *Berliner Tageblatt*, à propos de la rentrée des Chambres françaises et des discours qui y furent prononcés, dit :

Nous savons tous que pour vaincre il nous faudra faire encore de grands efforts. La France ne songe pas à se déclarer vaincue. Ce serait se faire grandement illusion de croire que déjà la nation française éprouve le moindre désir de paix. Actuellement, le seul langage que comprennent nos adversaires c'est le langage du glaive.

Le 25, le Kronprinz adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant :

Noël en France, au contact de l'ennemi, sera une fête inoubliable Je puis promettre à ma valeureuse armée la suprême bénédiction

du Ciel jusqu'au jour où, en combattant avec notre conscience et notre sentiment du devoir, nous aurons obtenu ce dont nous et notre chère patrie serons orgueilleux. Comme fit mon grand-père, le kronprinz Frédéric-Guillaume, au Noël de 1870, j'envoie à vos pères et grands-pères et à chacun de vous, mes fidèles camarades, comme modeste souvenir de la fête de Noël passée ensemble dans ce temps solennel pour l'Allemagne, une pipe à mon portrait.

Discours prononcé par l'empereur Guillaume, le jour de Noël, à son quartier général, à l'occasion du repas offert à près de mille officiers et soldats :

Camarades, Nous sommes réunis en armes pour célébrer cette fête sacrée que, les années précédentes, nous célébrions en paix dans nos foyers. Nos pensées vont aux nôtres et aux maisons à qui nous devons les dons qui couvrent cette table. Dieu a voulu que l'ennemi nous contraigne à célébrer ici cette solennité. Nous avons été assaillis, nous nous défendons. Dieu veuille que de cette fête de paix, sorte, avec son aide, dans cette lutte terrible, une grande victoire pour nos armes et pour notre pays. Nous sommes en territoire ennemi, dirigeons la pointe de notre épée contre l'ennemi et élevons nos cœurs vers Dieu. Répétons les paroles du Grand Electeur : « A bas tous les ennemis de l'Allemagne ! » *Amen*.

L'empereur fit ensuite le tour de la table et adressa la parole à de nombreux officiers et soldats.

A la même date, à cette question posée par un journal : « Dans quel sentiment la nation et l'armée veulent-elles saluer Noël ? » les réponses se résument dans ce conseil relativement modeste donné par le général von Kluck : « Résistance ! »

Cette autre question plus appropriée au sentiment général : « Pourquoi l'Allemagne doit-elle vaincre ? » dicte à quelques-uns cette réponse : « Parce que nous sommes les plus vertueux », mais à la majorité, celle-ci : « Parce que nous sommes les plus forts ».

Et le prédicateur de la cathédrale donne ses exhortations aux femmes qui l'écoutent :

Si tu veux subsister, combats ; celui qui ne lutte pas ne vit pas ; à travers le sang tu verras enfin l'aurore d'une nouvelle Allemagne radieuse et reconnaissante envers ses fils. Vous savez que frères, pères, époux sont là-bas, fusil en main, pour pousser dans les flancs ennemis le glaive vengeur de notre bien-aimé kaiser. Vous connaissez leur rôle, leur devoir ; mais vous, vous avez aussi les vôtres, femmes allemandes ; vous devez être le courage, le soutien, vous êtes celles qui prient, et qui exaltent le courage des hommes ;

vous avez un devoir aussi grand et aussi utile qu'eux. Il s'agit de la guerre sainte, du *Volkskrieg*, rien n'est inutile, rien ne sera perdu ; il n'y a pas de petit dévouement. Rien n'est de trop pour notre kaiser, notre kaiser de fer. Pas de pardon, pas de pitié pour les ennemis de l'Allemagne!

Enfin, le 31 décembre, la circulaire suivante communiquée au *National Suisse* par plusieurs industriels du Locle qui l'ont reçue d'une maison de Cologne, donne à cet exposé la note comique :

Je me permets de vous adresser en imprimés un nouveau bloc pour 1915 pour le calendrier de pupitre qui est en votre possession.

J'y joins mes meilleurs vœux à l'occasion du renouvellement de l'année, vœux qui ressortent de la ferme confiance que j'ai que l'Allemagne, unie à sa fidèle alliée, aura battu ses ennemis sur mer et sur terre, avant que tous les feuillets de ce calendrier aient été tournés.

Décembre 1914.

Plein de respect :
A.-H. SCHUTTE.

Autriche-Hongrie. — Le 2 décembre, la souscription aux deux milliards cinq cents millions de couronnes de l'emprunt autrichien est annoncée officiellement couverte. Le monde financier fait de nombreuses réserves sur ce bulletin de victoire.

L'ambassade d'Angleterre, à Paris, a reçu du Ministère des Affaires Étrangères de Londres le télégramme suivant en date au 14 décembre :

En six semaines, l'emprunt de guerre austro-hongrois de 160 millions de livres sterling n'a été souscrit qu'à moitié. Cet insuccès est une preuve de la situation économique de la monarchie, qui est à bout de ressources. Un nouvel emprunt sera impossible vu que la population austro-hongroise a déjà donné tout ce qu'elle possède. Cela constitue une différence frappante avec la situation de l'Angleterre où un emprunt de 350 millions de livres a été souscrit avec un grand succès.

Le 12, la presse de tous les pays émet l'hypothèse que les défaites de l'Autriche pourraient l'amener à traiter séparément de la paix, surtout si l'Italie et la Roumanie entraient en guerre. En Hongrie, un parti semble envisager cette solution, si l'Allemagne ne s'oppose pas vigoureusement à l'avance des Russes dans les Karpathes.

Le 22, plus de 150 associations commerciales et politiques ont adressé au Ministre de l'Intérieur d'Autriche une protestation demandant que la très grave situation économique de la monarchie puisse être discutée par les journaux.

A la Chambre des Seigneurs, le comte Goluchowski s'est déclaré partisan de la réquisition, mais seulement chez les commerçants possédant de grandes réserves qu'ils espéraient vendre au fur et à mesure de l'augmentation des prix.

D'autre part, les mesures prises par le Gouvernement hongrois en vue de la confiscation des céréales vendues à des commerçants autrichiens et l'interdiction de leur exportation en Autriche provoquent un grand mécontentement à Vienne où l'on soutient que tout le grain disponible de la double monarchie doit être réparti également dans tout l'Empire.

30 Décembre. — Pour quel chiffre figurent les espèces sonnantes dans le récent emprunt? Le Gouvernement hongrois, ayant aujourd'hui à payer le coupon d'un ancien emprunt, a décidé d'effectuer le paiement en papier, alors qu'il s'était engagé à payer en or.

Le 31, l'empereur François-Joseph adresse à l'armée et à la flotte austro-hongroises l'ordre du jour suivant :

Depuis cinq mois de l'année qui finit, la monarchie se trouve engagée dans une guerre contre de nombreux et puissants ennemis imposée à elle-même et à sa fidèle alliée, et considérant l'endurance opiniâtre, l'esprit belliqueux et la bravoure sans borne de mon armée et de ma flotte, on augure pour la nouvelle année de guerre la résistance confiante que les guerriers austro-hongrois soutiendront avec honneur, pour le bien de la patrie, les épreuves les plus dures réservées sur terre et sur mer à leurs qualités militaires.

C'est animé d'une profonde reconnaissance et d'une grande compassion que je songe à tous ceux qui ont donné leur vie pour notre cause sur les champs de bataille sanglants.

Je salue tous mes braves avec la plus chaleureuse admiration. Avec l'aide de Dieu, la nouvelle année les conduira à la victoire.

Turquie. — A la réouverture du Parlement, le sultan a fait les déclarations suivantes :

Nous allions justement opérer de nouvelles réformes dans l'intérieur du pays quand, soudainement, une crise éclata. Tandis que notre Gouvernement était résolu à observer la plus stricte neutralité, notre flotte fut attaquée par les Russes. L'Angleterre et la France commencèrent alors les hostilités, en envoyant des

troupes sur nos frontières. Je déclarai par conséquent l'état de guerre avec ces puissances.

Nous étions dans la nécessité de résister par la force armée à la politique de destruction qui, de tout temps, fut poursuivie contre le monde islamique par l'Angleterre, la Russie et la France, et qui a pris le caractère de persécution religieuse.

Je suis certain que nos armées ajouteront de nouvelles victoires, en Asie et en Afrique, à celles remportées par les glorieuses armées de l'Allemagne et de l'Autriche contre l'ennemi commun.

Les privilèges spéciaux accordés par notre Gouvernement, tels qu'ils étaient compris par les capitulations, constituaient un empiétement sur nos droits de souveraineté.

Je suis heureux d'ajouter que nos relations avec les puissances neutres sont sincèrement amicales.

La presse turque a des correspondants à Paris auxquels rien n'échappe des faits intéressants à noter pour un lecteur confiant.

Le discours, écrit l'un d'eux au *Tardjiman*, délivré par Sa Majesté Islamique Guillaume II, prononcé la semaine dernière au trône installé dans l'ancienne Chambre du parlement français, est un document inoubliable de ses grands exploits. Entouré par les vaincus, il offrit son impériale main à baiser à tous les anciens députés de la Chambre française dont les cœurs étaient touchés par la magnanimité de Sa Majesté Islamique.

Janvier 1915.

Allemagne. — Dès le début du mois, des préoccupations alimentaires ont surgi.

Le 1er janvier se fonde une Société pour le Blé de Guerre, qui a son siège à Berlin. Son but est d'acquérir le plus de blé possible, si c'est nécessaire avec le secours d'expropriations et de le retenir à disposition pour les derniers mois avant la nouvelle récolte. La vente du blé n'aura lieu qu'après le 15 mai. Le capital actions a été fourni par l'État prussien avec le concours des grandes villes allemandes et un certain nombre de grosses entreprises industrielles.

La Gazette de Magdebourg, dans ses numéros des 3 et

4 janvier, publie en gros caractères des recommandations comme celles-ci :

MANGEZ DU PAIN DE SEIGLE !

MÉNAGEZ LES POMMES DE TERRE !

EN CES TEMPS PRÉSENTS

ON NE DOIT PAS SERVIR DE GATEAUX

DANS LES FAMILLES ALLEMANDES

Mais il est trop tard. Pas plus que la loi sur le maximum, la Société des Céréales ne fait obstacle au gaspillage du pain. Un décret institue le monopole pour les céréales, par décision du Conseil fédéral.

Ce sont les associations communales qui détiendront les grains et qui les répartiront au fur et à mesure des besoins.

Les particuliers ne pourront posséder une quantité supérieure à 100 kilos et ne pourront avoir d'autres approvisionnements que ceux nécessaires pour les semences et pour la nourriture des personnes occupées aux exploitations agricoles.

Le Gouvernement va immédiatement faire le relevé des approvisionnements dont il peut disposer, et il exige à cet effet la déclaration obligatoire de tous les détenteurs de grains. Une commission centrale de l'État sera ensuite chargée de régler la consommation des vivres.

Un commentaire de cette décision est donné par le Ministère d'État prussien :

Les mesures prises jusqu'à présent n'ont pas suffi pour assurer une épargne suffisante des provisions de céréales et empêcher de les utiliser pour la nourriture des bestiaux. Il ne restait que deux moyens : ou bien l'augmentation extraordinaire du prix des céréales, qui aurait forcément renchéri le pain du peuple allemand, ou bien réquisition de toutes les provisions et leur distribution aux organisations communales, proportionnellement au chiffre de la population. Les gouvernements ont choisi le second moyen. Par là, nous avons la certitude que le plan ennemi d'affamer l'Allemagne sera réduit à néant. Nous aurons assuré une alimentation suffisante jusqu'à la prochaine récolte, et cela nous rend invincibles dans la guerre économique, comme nous sommes invincibles grâce à nos troupes sur le front.

Nous qui sommes restés chez nous, nous voulons soutenir la grande bataille pour l'existence et l'honneur de l'Empire.

Opinion des économistes. — L'Allemagne pouvait prendre ses précautions, écrit M. Leroy-Beaulieu. Il lui manquait deux millions de tonnes de blé. Au prix fort de 300 francs la tonne ou de 30 francs le quintal, cela eût nécessité une avance de 600 millions de francs. Avec des provisions d'autres céréales, de fourrages, de conserves de toutes sortes, c'eût été une dépense de 1200 à 1300 millions. L'Allemagne ne l'a pas faite, non qu'elle ne se fût pas préparée à la guerre avec le soin le plus méticuleux et la méthode la plus rigoureuse, mais, dans son infatuation elle pensait qu'en quelques mois de guerre elle aurait terrassé la France et la Russie. Elle pensait d'autre part endormir l'Angleterre et comptait sur ses sous-marins et ses Zeppelins pour maintenir la mer libre.

Sur la question de savoir si l'Allemagne pourra tenir jusqu'à la prochaine récolte (on sait qu'en Autriche-Hongrie la production et la consommation s'équilibrent), M. Leroy-Beaulieu opine :

Il ne paraît pas qu'on puisse littéralement affamer l'Allemagne; mais par la réduction obligatoire de la consommation on affaiblit sa force de résistance et physique et morale.

C'est également le sentiment du *Times* :

Le peuple allemand, auquel on a vanté l'abondance de sa provision alimentaire, est menacé moins par la faim que par une désillusion démoralisante.

D'autre part, M. Théry, s'appuyant dans une série d'articles et de brochures sur des statistiques officielles, sur l'examen aussi documenté que possible du « filtrage » du ravitaillement par les pays neutres, sur les hausses considérables du prix des denrées alimentaires, s'armant des aveux de journaux allemands dignes de créance, estime que la répartition vient trop tard pour les besoins austro-hongrois.

La pénurie des munitions. — Cette hausse de prix sert également de pierre de touche pour une autre pénurie de jour en jour plus manifeste : celle des munitions. Malgré les rafles opérées jusque dans les cuisines des territoires occupés, les primes offertes aux soldats rapportant du front les douilles de cartouches, le prix du cuivre continue à s'élever.

De même celui d'autres métaux non moins nécessaires pour le matériel de guerre : le nickel, l'étain, le plomb, l'aluminium, le manganèse, le chrome et aussi des substances comme le nitrate utilisé non seulement comme engrais mais pour les explosifs ; le pétrole, le caoutchouc, etc.

De toutes ces choses, écrit M. de Launay, de l'Académie des Sciences, dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'Allemagne n'a qu'une quantité limitée et ce sera pour elle une infériorité.

Préoccupations financières et économiques. La chasse à l'or. — On continue à faire affluer à la Banque d'Empire l'or en circulation dans le public.

A Guben, près de Francfort, des commerçants vont de maison en maison demander aux habitants d'échanger leur or contre des billets pour le remettre à la Banque d'Empire. D'autre part, des particuliers se sont mis à pratiquer la chasse à l'or. Les uns achètent des monnaies d'or allemandes pour les exporter ; d'autres acquièrent, dans la même intention, des pièces d'or étrangères : « Nous avons sous les yeux, écrit la *Gazette de Cologne* du 3 janvier, une offre aux termes de laquelle on donnerait 18 mark pour une pièce de 20 francs (cours officiel 16 marks 10) et 22 marks 10 pour un souverain anglais (cours officiel 20 marks 30). »

Si fructueuse qu'ait pu être cette chasse à l'or, la nouvelle qui suit mérite-t-elle une entière créance ?

« BERLIN, 17 janvier (Wolff). — L'encaisse d'or de la Banque de l'Empire s'est augmentée de 18 millions et s'élève maintenant à deux milliards cent vingt-neuf millions de marks. »

En tout cas, à la même date, la *Gazette de Francfort* écrit :

Sur la première tranche de 5 milliards de marks que le Gouvernement avait le droit d'émettre sous forme de rentes, en octobre, il reste à placer, *déduction faite de la « grande souscription » et des souscriptions recueillies dans l'armée*, 500 millions de marks environ.

Un nouveau Ministre des Finances. — En même temps, M. Kuehn, ministre des Finances, est remplacé par le Dr Helferich, un des directeurs de la Banque d'Allemagne.

Le départ de M. Kuehn ne semble pas dû à des raisons de santé, comme on l'a annoncé, mais à la crainte qu'il éprouvait de se trouver en face de problèmes financiers insolu-

bles. Les revenus habituels de l'État vont se trouver considérablement réduits, l'impôt sur le revenu notamment. De plus, l'industrie allemande ayant presque cessé de produire, les salaires des ouvriers et employés présenteront pour l'année une moyenne extrêmement basse.

Les droits de succession eux-mêmes sont menacés, car il y a en Allemagne un mouvement d'opinion puissant tendant à ce que les veuves des soldats tombés à l'ennemi ne paient pas de droits de succession. Il y aurait là encore une moins-value de plusieurs millions.

M. Kuehn serait finalement arrivé à la conclusion qu'un troisième emprunt de guerre aurait à être émis, non seulement pour faire face aux dépenses occasionnées par la guerre, mais même pour compenser le déficit dans les recettes habituelles et escomptées, sans lesquelles il est impossible de faire fonctionner les administrations de l'État.

L'anniversaire de l'Empereur. — Quelques jours après que le roi de Wurtemberg, adressant une allocution aux soldats qui prêtaient serment, les exhortait à tenir bon dans le combat « jusqu'à la dernière goutte de sang », l'empereur Guillaume a fêté son anniversaire au quartier-général en France, sans pompe, dans une petite église aux murs nus. Cérémonie religieuse, écrit un journal italien, selon l'austère règle luthérienne. Devant un auditoire de soldats et de journalistes, le prince Oscar, son fils, à ses côtés ainsi que l'amiral von Tirpitz, le ministre de la Guerre, le délégué autrichien et Zukkhi Pacha représentant le sultan, le Kaiser, après le sermon, s'est levé, au milieu d'un profond silence. Il resta encore muet, priant ; puis il sortit de la petite église, pâle et sévère, suivi de son cortège. Après quoi, il passa une revue de parade. Alors, s'adressant aux correspondants de guerre des journaux, il tint cette harangue : « Bonjour, messieurs. Je vous fais mes compliments. Vous écrivez d'une façon élevée et patriotique.... Je vous remercie ; votre œuvre est excellente ; je vous lis volontiers.... Je vous remercie aussi au nom de mes soldats dans les tranchées. Il est très utile de leur envoyer vos articles.... Et maintenant, écoutez attentivement ce que je vous dis : La maxime fondamentale aussi pour cette guerre est contenue dans ces mots du vieux John Knox, le réformateur de l'Ecosse : « L'homme avec Dieu constitue toujours la majorité ». Ce mot-là, vous pouvez l'envoyer à vos journaux. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonce que toutes les fêtes de cour à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur (27 janvier) sont contremandées.

Le Ministère prussien a émis à ce sujet la circulaire suivante :

Étant donné les heures graves que nous traversons, on devra s'abstenir, à l'occasion de l'anniversaire de S. M. l'Empereur-Roi, de toutes grandes fêtes publiques ayant un caractère de réjouissance, comme par exemple les banquets, les représentations de théâtre ou les bals. Par contre, des fêtes religieuses auront lieu : il est bon qu'elles soient célébrées par les gens de toutes confessions.

Le Gouvernement prussien a fait annoncer qu'en raison de la guerre toutes les fêtes du carnaval seraient supprimées.

Extrait d'une lettre trouvée sur un cadavre allemand :

Gelsenkirchen. — Dépêchez-vous d'en finir avec les pantalons rouges: ça traîne joliment longtemps là-bas. Prenez donc exemple sur ceux qui se battent contre les Russes, ceux-là ont été plus vite que vous, car hier on pouvait lire dans le journal que les Russes étaient à bout, car nous les avons presque tous faits prisonniers; le choléra a éclaté aussi chez eux et ici, à Gelsenkirchen, il y a eu le typhus, et tous les vivres sont horriblement chers. Voilà pourquoi il faut en finir bientôt, sinon il y aura ici une grande famine.

Le 22 janvier, le prince héritier allemand a envoyé au correspondant de l'*Associated Press* le message suivant, destiné aux Américains :

1° Chaque Allemand et chaque Autrichien est absolument certain qu'il triomphera, et il donnera la dernière goutte de son sang pour cela;

2° Nous sommes convaincus que ce jour viendra, quand les peuples de Russie et de France découvriront qu'ils font seulement « leur sale travail » pour l'Angleterre;

3° Nous attendons de l'Amérique un jeu franc dans toutes les questions.

Ce sont mes idées personnelles, mais bon nombre de mes compatriotes pensent de même.

Le général Wild von Hohenborn est nommé Ministre de la Guerre en remplacement du général von Falkenhayn.

Un conseil. — L'offensive des troupes allemandes est brisée sur le front occidental. Les armées du Kaiser sont désormais contraintes à rester sur la défensive. C'est ce qui

résulte d'une lettre adressée des tranchées allemandes à la *Gazette de Cologne* :

Il y a, écrit-il, des politiciens de brasserie qui, malheureusement, ne se rendent pas compte que la guerre de positions est infiniment difficile dans l'Ouest. Ils jugeraient autrement s'ils devaient passer ici quelques jours avec nous. Ils ne hausseraient pas alors les épaules, quand l'état-major dit : « Rien de nouveau en Flandres »... *Nous ne pouvons plus avancer ici.* L'eau nous en empêche.... Attaquer n'est pas tout. Car enfin nous ne servirons pas plus la patrie si nous nous faisons tous estropier. Les politiciens de taverne devraient bien y penser. On ne tire pas, ici, avec des petits pois, et la vie humaine vaut bien quelque chose.

Un cri d'alarme. — Du polémiste Maximilien Harden dans la *Zukunft* :

Dans le *Bulletin des Armées*, le généralissime français a publié un rapport sur les quatre mois de guerre. Il n'est possible qu'aux experts d'en contrôler les détails, mais l'aveu des retraites, des grandes pertes, des attaques mal dirigées, de l'insuffisance de certaines troupes et de leurs chefs, des succès de l'ennemi, des échecs de sa propre armée avant la victoire de la Marne est d'une franchise dont on aurait peine jusqu'ici à trouver un exemple égal dans l'histoire de la France. Une telle franchise est-elle nuisible ? Le général Joffre souhaite que la presse européenne discute son rapport et le juge. Mais certainement il souhaite surtout que ce rapport apprenne à la population nerveuse combien chaque avance a été difficile et combien les autres le seront encore. Par cela, dans la mesure de ses forces, il préserve le pays de la déception qui se répercute sur l'armée et qui est par cela même la plus terrible peut-être de toutes les calamités de la guerre.

L'opinion allemande. — Les *Hamburger Nachrichten*, sous le titre : « Six mois de guerre », écrivent :

La durée de la lutte actuelle égalera bientôt celle de la guerre de 1870-1871 sans qu'on entrevoie encore la perspective de son achèvement ; néanmoins, le peuple allemand, confiant dans la victoire finale, reste fermement résolu à tenir, afin d'aboutir à une paix honorable.

Toutefois, la supériorité numérique de nos ennemis rendra difficile et rude la lutte qu'ils nous ont imposée.

Dès le mois de septembre, nous avions pénétré très avant en France, nous avions battu les troupes belges, françaises et britanniques ; nous les avions refoulées et contraintes à traverser la Marne et l'Oise. Mais la nouvelle arriva que l'ennemi amenait de puissants renforts et que notre aile droite qui, dans son élan, était déjà aux portes de Paris, avait été obligée de se replier. Puis

succédèrent les luttes entre les ailes des armées allemandes et ennemies pour se déborder réciproquement à l'Ouest, luttes qui aboutirent à la longue guerre actuelle de tranchées.

Même si, à la rigueur, on pouvait admettre une victoire remportée par les Français sur la Marne, on doit dire que les Russes n'en remportèrent aucune.

Sauf une petite bande de la frontière, nous avons déblayé la Prusse orientale des troupes russes.

Les troupes austro-hongroises et allemandes marchent victorieusement contre Varsovie et Ivangor.

Si nous avons été battus au large des îles Falkland, nous avons remporté une victoire navale en vue du littoral du Chili.

Notre marine se montre égale à la marine britannique. Elle a bombardé le littoral britannique, que nos dirigeables ont, pour la première fois, attaqué avec succès.

Mais les ennemis, pour nous combattre, ont rassemblé les peuples de la terre et ont expédié en France tous les vaisseaux et toutes les troupes coloniales qu'ils ont pu. Nous avons devant nous, sur le front occidental, une foule bigarrée de peuples blancs, noirs, bruns, jaunes et rouges. Ce ne sont vraiment pas les hommes qui manquent à nos ennemis.

La situation de l'Allemagne après six mois de guerre. — Le compte des profits et pertes de Guillaume II. — Le *Weekly Dispatch*, de Londres, établit ainsi le compte que le Kaiser allemand peut mettre sous les yeux de son peuple après six mois de guerre :

PROFITS

Territoire.

	Kil. carrés.
Belgique	27.500
France	15.000
Pologne	25.000
	67.500

Population.

NÉANT.

Finances.

	Francs.
Indemnités extorquées à la France et à la Belgique (approximatif)	250.000.000
Valeur des navires britanniques coulés	125.000.000
	375.000.000

Marine marchande.

	Tonnage.
Navires des alliés saisis ou coulés : 36	120 000
Détenus dans les ports allemands : 100	250.000
	370.000

PERTES

Territoire.

	Kil. carrés.
Togoland	84.140
Samoa	2.625
Prusse Orientale	7.500
Kiao-Chéou	485
Iles du Pacifique	12.500
Nouvelle-Guinée allemande	125.000
Partie de l'Alsace	2.500
	234.750

Population.

	Tous rangs.
Armée prussienne (pertes officielles)	993.000
Bavarois, Saxons, Hanovriens, Brunswick, Wurtemberg	700.000
Pertes navales	7.000
	1.700.000

Finances.

	Francs.
180 jours de guerre à 30 000 000 de francs par jour	5.400.000.000
Pertes sur le commerce étranger	5.000.000.000
Pertes sur Kiao-Chéou	125.000.000
Pertes navales	375.000.000
Salaires des travailleurs allemands	6.750 000.000
	17.650.000.000

Marine marchande.

	Tonnage.
Navires saisis et détenus par les Alliés : 270	483.000
Capturés : 88	338.000
Navires retenus aux États-Unis : 15	247.000
	1.068.000

Autriche. — 13 Janvier. — Le comte Berchtold, ministre de la Chambre impériale et royale et des Affaires Étrangères, qui, depuis longtemps déjà, demandait à Sa Majesté de le décharger de ses fonctions, a renouvelé aujourd'hui sa requête.

L'Empereur, reconnaissant l'importance des raisons personnelles qui inspirent la décision du ministre, y a fait droit. Le baron Stephen Burian, ministre hongrois, remplacera le comte Berchtold.

(Le comte Berchtold avait succédé au comte d'Ærenthal le 17 février 1912.)

Le baron Burian sera l'*alter ego* du comte Tisza. Il a été désigné par lui au choix du souverain.

La *Revue commerciale* de Londres annonce la banqueroute de l'Autriche, qu'elle soit victorieuse ou vaincue, vu ses dépenses formidables et son non moins formidable arriéré.

Plusieurs membres du Parlement autrichien ont fait cette confession à un journal de la Suisse allemande :

A la fin du mois de novembre 1914 déjà, l'État avait mis en circulation pour 6 millards de billets, qui n'ont d'autre valeur que leur poids de papier, attendu qu'il n'y a pas vingt francs d'or pour les couvrir.

Le 30 janvier, l'Autriche a décidé d'établir un monopole d'État des grains sur le modèle du monopole allemand.

Le Ministre de l'Agriculture déclare que l'armée possède des approvisionnements de grains pouvant durer jusqu'en août, mais de grandes quantités d'orge et de maïs étant employées, à la place de froment, par la boulangerie, il y a lieu de craindre qu'une disette de fourrage ne se produise.

En principe, pour la répartition des vivres, l'Autriche emploiera le système allemand. La population a été divisée en cinq groupes : petits enfants, jeunes gens sans distinction de sexe, hommes adultes, femmes adultes, vieillards.

On a calculé pour chacun de ces groupes la quantité de substances alimentaires nécessaires à la production d'énergie pour la chaleur du corps et le mouvement des muscles, et la quantité de substances albuminoïdes nécessaires au développement et à la conservation matérielle des organes. On a reconnu que le peuple allemand mange trop de viande. De là, emploi recommandé des farines et des légumes.

La *Nouvelle Presse de Vienne* rend hommage à l'héroïsme du commandant du *Curie* et à son équipage.

Turquie. — CONSTANTINOPLE, 8 janvier. — Les conseils d'administration de la Banque ottomane siégeant à Paris et à Londres qui ont, d'après leurs concessions, le privilège d'émission, ayant refusé de consentir à l'émission de deux millions de livres en billets, le Gouvernement a décidé d'établir, pour la durée de la guerre, un comité ayant son siège à Constantinople, qui s'occupera des mesures financières nécessaires.

Comme le directeur français et le directeur anglais ont refusé les propositions du Gouvernement de rester à leurs

postes sous certaines conditions, on s'attend à ce qu'ils quittent bientôt Constantinople.

10 Janvier. — Pour couvrir un déficit de 200 millions, la loi de finances annexe à son bilan une autorisation du Gouvernement à émettre des obligations pour le solde des bons de réquisition et autres dettes, et de plus à introduire des taxes sur le papier à cigarettes, les allumettes, les cartes à jouer, le sucre, le pétrole, etc.

CHAPITRE VI

CHEZ LES NEUTRES

Août 1914.

Italie. — Le 3, le prince Ruspoli, chargé d'affaires de l'ambassade d'Italie, notifie officiellement au Président du Conseil, M. Viviani, la neutralité de son pays.

L'Italie n'a pas été tenue au courant des tentatives faites à deux reprises par l'Autriche-Hongrie, dès 1913, pour attaquer la Serbie. Elle a ignoré d'autre part les communications échangées entre les chancelleries allemande et austro-hongroise, au début de la crise. Elle ne devait donc rien à la Triplice. L'annonce de sa neutralité n'en a pas moins été accueillie chez nous comme un témoignage signalé d'amitié pour la nation-sœur.

Hollande. — Voisine de l'Allemagne, en relations constantes d'affaires avec elle, à Rotterdam notamment, la Hollande est, d'autre part, l'amie loyale de l'Angleterre et de la France et aussi de la Belgique dont elle traite avec générosité les fugitifs accourus sur son territoire.

Suisse. — Comprenant le danger du précédent belge en matière d'invasion des petits États, les Suisses, surtout les Suisses français et italiens, rendent l'Allemagne en grande partie responsable de la nécessité d'une mobilisation qui coûte à la Confédération helvétique un million par jour. Le 8 août, l'état de siège est proclamé.

États scandinaves. — La Suède, qui regrette la Finlande, le Danemark qui regrette le Schleswig, la Norvège dont les intérêts s'équilibrent entre les divers belligérants, gardent une attitude expectante.

Turquie. — Le sultan et quelques-uns de ses conseillers tels que Talaat-Pacha inclineraient plutôt vers l'Angleterre et la Russie, mais le Ministre de la Guerre Enver Pacha et son entourage ont la haute main dans les destinées de l'Em-

pire Ottoman et leurs préférences se sont accusées nettement dans l'achat fictif du *Gœben* et du *Breslau*.

Donc la Turquie mobilise pendant qu'à Paris l'ambassadeur Rifaat-Pacha proteste des dispositions pacifiques de son Gouvernement.

Roumanie. — Si le roi Carol penche vers une politique favorable aux deux Empires, c'est moins peut-être en considération de sa parenté avec l'empereur d'Allemagne que de ses rapports personnels avec l'empereur François-Joseph. Quoi qu'il en soit du reste, sa sympathie ne saurait combattre avec succès le courant sympathique à la France qui prévaut chez son peuple.

Bulgarie. — La Bulgarie semble avoir gardé de sa dernière guerre avec la Serbie assez d'animosité pour oublier trop vite qu'Andrinople, conquise par elle dans la guerre des Balkans, est retombée sous le joug ottoman.

Grèce. — La Grèce se réserve et paraît redouter la perte de ses récentes acquisitions territoriales plutôt que d'accueillir la perspective d'en acquérir de nouvelles.

Espagne. — Avant même l'ouverture des hostilités, le Roi d'Espagne a donné au quai d'Orsay des assurances qui nous ont permis de dégarnir notre frontière pyrénéenne.

Portugal. — Ami et allié de l'Angleterre, le Portugal attend l'heure des coopérations efficaces.

Saint-Siège. — Le cardinal della Chiesa, signalé comme ayant des sympathies à l'endroit de « la fille aînée de l'Église », est élu pape. Il prend le nom de Benoît XV.

États-Unis. — La justice de la cause des alliés apparaît tout de suite à la clairvoyance des États-Unis. L'opinion de quiconque n'est pas allemand immigré est exprimée par M. Elliot, l'ancien recteur d'une des deux plus célèbres universités du Nouveau-Monde, à savoir que l'iniquité des conquêtes de 1871 justifiait, à elle seule, notre entrée en campagne et que c'est l'Allemagne qui fait une guerre injuste.

D'autre part, tandis que le président Wilson invite ses concitoyens à garder dans leurs paroles même une rigoureuse neutralité, M. Roosevelt, l'ancien président, prend nettement parti pour nous dans le *Outlook* :

Il n'est pas possible de considérer comment la France aurait pu agir autrement qu'elle a fait. Elle n'avait en aucune façon

provoqué le conflit. La guerre n'a pas été déclarée par elle, mais contre elle; elle n'y aurait pas échappé si elle avait adopté une autre attitude qui aurait indiqué chez elle l'impuissance du Luxembourg, et la destinée du Luxembourg montre que l'impuissance n'est pas une formule de paix.

21 Août. — Les banquiers de New-York s'opposent presque unanimement à ce que le Gouvernement achète des paquebots allemands détenus aux États-Unis; navires luxueux, qui ne valent rien pour le transport des marchandises. De plus, leur transfert à la marine américaine n'empêcherait pas les Anglais ou les Français de les capturer s'ils étaient rencontrés en haute mer.

Des statistiques démontrent que le commerce maritime allemand a déjà disparu et que, dans l'avenir, la plus grande partie de ce commerce perdu par l'Allemagne sera partagé entre l'Amérique et l'Angleterre.

Octobre 1914.

Italie. — Le 15, meurt le Ministre des Affaires Étrangères, marquis di San Giuliano, dont les tendances étaient assez nettement tripliciennes. M. Salandra, président du Conseil, qui faisait l'intérim, prend possession du portefeuille laissé vacant.

Le 31, l'Italie manifeste l'intention d'occuper Vallona en Albanie; la Triple-Entente donne son approbation à ces visées.

Roumanie. — Le 11, mort du roi Carol, cousin de l'empereur Guillaume.

En Roumanie, écrit le député belge Georges Lorand, il y avait un traité formel conclu avec la Duplice, et le roi Charles considérait sa parole de soldat comme engagée. Il insista longuement en faveur d'une intervention. La victoire de l'Allemagne, d'ailleurs ne faisait pas pour lui l'ombre d'un doute et il ne comprenait pas que la Belgique, qu'il avait avertie en temps opportun du danger qui la menaçait (il en fut question, on peut le dire aujourd'hui, dans la séance secrète tenue par la Chambre belge au moment du vote de notre insuffisante réorganisation militaire), ne se fût pas mise du côté du manche, comme il conseillait aux Roumains de le faire. C'était d'ailleurs l'opinion générale dans les Balkans. La supério-

rité militaire écrasante de l'Allemagne, la certitude de la victoire allemande étaient un axiome. L'entrée des Prussiens à Paris devait avoir lieu au commencement de septembre.

La bataille de la Marne, qui cassa les reins à l'invasion allemande, causa une stupéfaction, mais le roi Carol ne fut empêché d'intervenir en faveur de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie que par l'opinion populaire.

Suisse. — La propagande allemande en Suisse provoque cette lettre de quatre professeurs allemands de l'Université de Zurich à un journal de Munich :

C'est parce que nous sommes parfaitement au courant que nous, Allemands résidant en Suisse, prions instamment nos compatriotes de l'Empire de cesser leur propagande de nouvelles en Suisse. Avec ce procédé, on ne fait qu'enfoncer des portes ouvertes. Nous sommes aussi bien et à certains égards mieux renseignés que nos compatriotes au delà de la frontière. Les Suisses qui ont de la sympathie pour l'Allemagne sont refroidis par les nombreux imprimés qu'on leur expédie d'outre-Rhin et ceux dont les sentiments vont vers la France et qui considèrent même les dépêches de M. de Stein comme des nouvelles fantaisistes, ne seront pas convertis par cette propagande, même si celle-ci est signée par des noms illustres.

Turquie. — La Turquie abolit les « capitulations » en vertu desquelles les sujets des grandes puissances européennes ne sont pas justiciables d'un tribunal turc dans la plupart de leurs litiges.

Les cabinets de Londres, Paris, Pétrograd et Rome protestent contre ce coup de force. Les chancelleries de Berlin et de Vienne gardent le silence.

Novembre 1914.

Italie. — 1er Novembre. — Les Italiens occupent l'Ile de Saseno, qui ferme l'entrée de la rade de Vallona.

Le 2, crise ministérielle à la suite de la démission de M. Robini, ministre des Finances, qui ne veut pas engager son pays dans de nouvelles dépenses de guerre.

Le 5, dans un cabinet complètement réformé par M. Salandra, M. Sonnino prend le Ministère des Affaires Étrangères.

Roumanie. — La Roumanie vote un emprunt de 400 millions (17 novembre) et convoque quatre classes de son armée.

D'après le Dr Jean Cantacuzène, professeur à l'Université de Bucarest, qui est venu accomplir en France une mission d'une haute importance, les Roumains réclament, en territoire hongrois : 1° la Transylvanie; 2° le banat de Temesvar; 3° la Crisiana; 4° le Maramures; soit une contrée qui couvre 123 000 kilomètres carrés et qui est peuplée de 6 344 000 habitants. Ils appuient ces réclamations sur la race, sur la langue, sur la religion, en évoquant aussi les violences commises par la Hongrie sur leurs nationaux opprimés, et dont M. Cantacuzène fournit la nomenclature historique.

En fait, si les prétentions roumaines triomphaient, la Hongrie perdrait 44 pour 100 de son sol et 33 pour 100 de sa population. Ces seules données attestent qu'elle ne cédera qu'à la force et que le cabinet de Bucarest n'obtiendra satisfaction que par la guerre. Les agrandissements territoriaux que demande la Roumanie la porteraient à 162 000 kilomètres carrés et à 13 millions et demi d'habitants, même si l'on fait abstraction d'une annexion possible et même probable de la Bukovine méridionale. La Hongrie, si l'on en détache la Croatie, qui a une administration à part, n'aurait plus que 159 000 kilomètres carrés et moins de douze millions d'habitants.

Espagne. — M. Dato, président du Conseil, affirme aux Cortès la résolution du Gouvernement de garder la plus stricte neutralité.

Grèce. — A la fin du mois, l'Épire du Nord a été occupée par les Grecs avec l'assentiment de la Triple-Entente.

Bulgarie. — A la Chambre Bulgare, une grande majorité se prononce sur l'opportunité non pas de mettre la main sur la Thrace, mais de reprendre à la Serbie les parties de la Macédoine octroyées à cette nation après la seconde guerre balkanique.

Saint-Siège. — Le Vatican a été amené à donner son avis sur les causes de la destruction de la cathédrale de Reims. M. de Bethmann-Hollweg s'étant, en octobre, porté fort de la fable de l'état-major allemand, l'abbé Landrieux,

archiprêtre, vicaire général de la cathédrale de Reims, proteste contre l'affirmation du chancelier :

La note affirme que de nouveau, c'est-à-dire depuis l'incendie du 19 septembre, on a placé une batterie devant la cathédrale et installé sur une des tours un poste d'observation. Au nom de S. Em. le cardinal-archevêque de Reims et au mien, j'atteste qu'à aucun moment il n'a été établi de batterie sur le parvis, ni de poste d'observation sur les tours.

Le chancelier de l'Empire allemand ne s'est pas tenu pour battu. Il a fait parvenir au Vatican une note rééditant les inventions de son état-major. Quinze jours après, le cardinal-archevêque de Reims ayant fait connaître la vérité, a reçu, d'après la *Gazette de Lausanne*, feuille protestante, cette réponse de Rome :

Je n'ai pas manqué de suivre à votre intention les graves événements qui se sont passés dans votre ville épiscopale. Je vous remercie de m'avoir envoyé une relation détaillée de ces faits et de les avoir *exposés dans leur exactitude.* » Et en terminant sa lettre, le pape déclare qu'il prend la plus vive part à la douleur que le cardinal Luçon a ressentie « des conséquences de la guerre au point de vue religieux *et artistique* ».

C'est, ajoute la *Gazette de Lausanne*, une sorte de démenti public opposé aux assertions allemandes. Entre la version allemande et la version française, le pape n'hésite pas. Il opte délibérément pour la version française.

Décembre 1914.

Saint-Siège. — Rome, 24 décembre. — Le pape a reçu aujourd'hui, en audience solennelle, dans la salle du trône, au Vatican, les cardinaux venus pour lui présenter leurs souhaits de nouvel an.

Dans un discours, le pape a rappelé que son prédécesseur avait fait tous les efforts pour éviter la guerre et ramener la paix entre les belligérants.

« Je m'y suis employé aussi, a-t-il ajouté, mais jusqu'à ce jour les efforts du Saint-Siège sont demeurés vains. »

Le pape a conclu en affirmant qu'il persévérerait dans ses

démarches auprès des puissances, pour mettre fin aux tristesses de la guerre.

Italie. — 5 Décembre. — Un discours de M. Salandra, prononcé la veille, fait dire à M. Hanotaux qu'il aura dans le monde entier un grand retentissement :

Un premier point d'une importance capitale est acquis : l'Italie a rompu définitivement, — et alors qu'il y avait du mérite a le faire, — avec la politique triplicienne : de ce côté, elle s'est absolument libérée. Il ne s'agit plus seulement d'interpréter telle ou telle clause d'un traité : le débat s'élève plus haut. Le ministre considère *les origines et les buts évidents du conflit*, et, se dégageant de toute autre considération, il se demande, *d'un jugement calme et libre*, ce qu'exige la sauvegarde des intérêts italiens.

L'orateur est maître d'aborder ce problème : la neutralité est-elle, pour l'Italie, une sauvegarde suffisante ?

Les manifestations qui se sont produites à la séance en l'honneur de la Belgique accentuent la portée du discours.

La préméditation austro-allemande. — A la fin de la séance du 5 décembre, M. Giolitti, ancien président du Conseil, le prédécesseur immédiat de M. Salandra, a fait des déclarations qui ont été accueillies par de longs applaudissements de la Chambre :

Puisqu'il importe surtout, dit-il, que la loyauté de l'Italie soit maintenue au-dessus de toute discussion, je rappelle, au sujet de la plénitude de son droit à déclarer sa neutralité, que, déjà en 1913, l'Autriche méditait une action contre la Serbie, à laquelle elle voulait donner le caractère d'une action défensive.

Mais l'orateur, avec le regretté Ministre des Affaires étrangères M. di San Giuliano, reconnut qu'il ne s'agissait pas là d'un *casus fœderis*, et cela ne troubla pas les relations amicales entre les deux puissances alliées.

En proclamant sa neutralité, l'Italie fut donc complètement loyale et n'exerça que son plein droit.

Un emprunt italien. — Rome, 19 décembre. — Un décret en date d'aujourd'hui autorise le Gouvernement à émettre un emprunt intérieur d'un milliard, en obligations amortissables en 25 ans, à partir du 1er janvier 1915, portant un intérêt net de 4 1/2 pour 100 et émis à 97 lires.

La souscription aura lieu dans les dix premiers jours de janvier.

Les souscriptions de 100 lires devront être entièrement

versées ; pour les souscriptions supérieures à ce chiffre, il sera fait un premier versement de 10 pour 100; les versements ultérieurs pourront être effectués les 1er avril, 1er juillet et 1er octobre 1915.

Pendant dix années, soit jusqu'au 1er janvier 1925, les obligations de cet emprunt ne pourront être ni converties ni amorties ; dans les quinze années suivantes, le Trésor devra procéder à l'extinction de l'emprunt.

Roumanie. — Le sentiment national roumain se reflète dans ces lignes de M. Take Jonescu, ancien ministre :

Je n'ai personnellement rien contre l'Allemagne dont j'admire le patriotisme, la force, le travail et la solidarité nationale ; mais je ne peux pas, sans presque une révolte physique de tout mon être, penser à l'envahissement de la Belgique et à l'ultimatum adressé aux Serbes ! Je ne conçois pas que le citoyen d'un petit Etat ne sente pas que les auteurs de ces deux actions sont ses ennemis irréductibles, irréconciliables.

Bulgarie. — Sofia, 11 décembre. — Le Roi, recevant la commission parlementaire chargée de lui remettre la réponse du Sobranié au discours du trône, a prononcé ces paroles :

Il m'a toujours été agréable de rencontrer les délégués de l'Assemblée nationale et d'échanger avec eux mes idées sur la situation et l'administration du pays.

Mais, cette année, au milieu des événements qui se déroulent autour de nous, le contact avec les représentants du peuple n'est pas dénué d'une certaine importance pour un chef d'État.

Je désire que vous me fassiez connaître quels sont, aujourd'hui, les soucis de la nation et partager avec vous la pensée que nourrit mon âme et la foi que, grâce à la fermeté et à la sagesse des Bulgares, l'Etat sortira de ces nouvelles épreuves sans être lésé ni menacé dans son avenir.

En vérité, je suis fier de rendre justice aux vertus de la nation bulgare. Quand, en 1913, avec une unanimité, un élan et une vaillance qui n'ont jamais été dépassés jusqu'à ce jour, elle a brisé son puissant adversaire, le monde a reconnu ses extraordinaires qualités militaires ; mais les vertus civiques dont elle a fait preuve dans l'adversité, en supportant virilement les coups du sort et en se remettant ardemment au travail pour atteindre ses fins, lui attirèrent un plus grand respect, de la part du monde, que celui qu'avait inspiré sa victoire, et réchauffèrent son cœur.

Alors que l'Europe entière est en flammes, que l'incendie se propage et s'approche de nous, que tous les peuples environnants se meuvent et que leurs troupes ont l'arme au pied, notre nation

a apprécié la situation et défini son attitude avec un sang-froid et une prudence qui sont les preuves incontestables de sa sagesse et de son expérience politiques.

Je constate la sollicitude dont vous faites preuve pour le bien de la nation et votre résolution de tout sacrifier sur l'autel des intérêts nationaux. Cela me rassure et m'inspire confiance pour l'avenir. Aussi le plein accord existera-t-il entre la nation et la couronne, et c'est dans cet accord que nous puiserons la force nécessaire pour assurer l'avenir de la Bulgarie.

Que Dieu veille sur les destinées de la patrie, qu'il veuille couronner de succès nos efforts communs!

Hollande. — La Haye, 13 décembre. — Répondant, à la seconde Chambre, à des questions sur le budget des Affaires étrangères, le Gouvernement proteste contre la capture de navires hollandais, contre l'augmentation des articles considérés comme contrebande de guerre, contre la fermeture de la mer du Nord. Il a fait remarquer que, bien que l'opinion du Gouvernement des Pays-Bas soit conforme à celle des Gouvernements scandinaves sur ces questions, il ne croyait pas nécessaire de coopérer avec les États neutres.

Le Gouvernement reconnaît l'activité prudente et vigilante du ministre des Pays-Bas en France, qui a amené un changement dans l'attitude observée a l'égard de la Hollande par la presse française, qui récemment n'a pas été très amicale.

États-Unis. — Washington, 8 décembre. — Dans le message annuel qu'il vient d'adresser au Congrès, le président Wilson dit :

La guerre, que nous considérons avec stupéfaction et anxiété, a interrompu, non seulement les moyens de faire le commerce, mais aussi la production. En Europe, elle détruit les hommes et les ressources d'une façon inaccoutumée, effrayante. Les nations européennes auront bientôt, à plusieurs points de vue, besoin de nos services plus qu'elles n'en ont jamais eu besoin; et il est aussi naturel que les nations que l'Europe fournissait habituellement d'un grand nombre d'articles de manufacture et de commerce comptent sur nous pour approvisionner leurs marchés devenus vides.

M. Dernburg, ancien Ministre des Colonies, que la chancellerie allemande a cru devoir adjoindre au comte Bernstorff, comme ambassadeur *in partibus*, s'ingénie à capter la faveur des États-Unis, à Washington et dans des conférences à New-York, en plaidant la thèse d'une mer libre du « despotisme britannique ».

Suède. — STOCKHOLM, 19 décembre. — Ce soir, après le départ des rois de Danemark et de Norvège de Malmoe, le communiqué suivant a été publié :

La réunion entre les trois monarques fut ouverte le vendredi 18 décembre par un discours du roi Gustave qui, en faisant ressortir la volonté unanime des royaumes du Nord de garder leur neutralité, a dit combien il était souhaitable qu'une coopération limitée à ces royaumes ait lieu pour la sauvegarde de leurs intérêts communs.

Le roi a déclaré que c'était dans un vif sentiment de sa responsabilité envers les contemporains et envers la postérité et dans la crainte qu'une mesure quelconque, propre à servir au bonheur des trois peuples, ait été omise, qu'il avait invité les souverains de Danemark et de Norvège à la délibération actuelle.

Les rois Haakon et Christian ont répondu au discours du roi Gustave. Tous deux ont témoigné la plus vive satisfaction pour l'initiative de ce dernier.

Ils ont exprimé leur conviction que l'entrevue aurait de bonnes et heureuses conséquences pour les trois peuples.

L'entrevue s'est terminée le 19 décembre dans la soirée.

Les délibérations entre les rois et les ministres des Affaires étrangères n'ont pas seulement consolidé à nouveau les bonnes relations déjà existantes entre les trois royaumes du Nord, elles ont aussi permis de constater qu'un accord était réalisé concernant les questions spéciales qui de part et d'autre avaient été mises en délibération.

Il a été finalement convenu que la coopération si heureusement engagée serait poursuivie et que, dans ce but, de nouvelles rencontres seraient organisées entre les représentants des trois Gouvernements aussi souvent que les circonstances le rendront utile.

Le roi de Suède, accompagné de la reine, est parti vers minuit, par train spécial, à destination de Stockholm. Il a été l'objet d'une ovation.

Perse. — PETROGRAD, 22 décembre. — La légation de Perse à Petrograd porte à la connaissance du public que les bruits répandus par certains journaux, d'après lesquels la Perse et son Gouvernement manifesteraient des sympathies pour la Turquie et l'Allemagne, sont tendancieux et dénués de tout fondement. Le Gouvernement persan, dès le commencement de la guerre, a observé, et il continue d'observer la plus stricte neutralité.

République Argentine. — M. Himmer, consul argentin, ayant été, d'après le récit du ministre de l'Argentine à

Bruxelles, massacré à Dinant, des notes s'échangent entre Berlin et Buenos-Ayres.

Chili. — La légation du Chili communique cette dépêche :

SANTIAGO-DU-CHILI, 25 décembre. — On considère ici qu'il n'y a aucune raison pour les puissances de la Triple-Entente de se plaindre de l'attitude du Gouvernement du Chili dans les faits qui ont été relatés et commentés dans un journal parisien du soir. Il y a eu jusqu'à ce jour trois incidents à propos de la neutralité.

Le combat de Coronel, à la suite duquel le ministre de la Grande-Bretagne à Santiago et le Foreign Office se sont déclarés parfaitement satisfaits.

La prise d'un chargement de charbon par le bateau allemand *Valentine* dans l'île lointaine et inhabitée de Mas-Afueras : le fait à peine constaté, le Gouvernement chilien a protesté auprès du Gouvernement allemand.

L'entrée du *Dresden* à Punta-Arenas pour charbonner : on a prétendu, à ce propos, que le *Dresden* avait fait du charbon dans un port chilien depuis moins de trois mois. Le fait est inexact.

Le Gouvernement déclare très regrettable de voir si mal interprétés les efforts extraordinaires qu'il a faits pour remplir strictement ses devoirs de puissance neutre dans des circonstances particulièrement difficiles.

M. Renato Sanchez, ancien ministre des Affaires étrangères au Chili, a aidé à rétablir la vérité à Paris.

Janvier 1915.

Italie. — L'Italie pourra-t-elle obtenir les provinces convoitées par elle sans prendre part à la guerre? Oui, semble dire sinon M. Giolitti, ancien président du Conseil, du moins son principal organe. — Non, répondent les interventionnistes. Le refus de l'empereur François-Joseph d'abandonner tout ou partie du Trentin est formel, et le baron Burian n'est pas moins catégorique.

M. Salandra déclare de son côté que l'Italie doit s'inspirer des conseils de « l'égoïsme sacré ».

ROME, 12 janvier. — On annonce officiellement que l'emprunt national de 1 milliard a été couvert avec 300 millions d'excédent.

Le syndicat des banques a souscrit 200 millions.

Roumanie — La Roumanie a-t-elle obtenu des sécurités du côté de la Bulgarie? Attend-elle le concours de l'Italie pour réaliser la libération de ses frères de la Transylvanie et de la Bukovine?

A la première question, M. Ghenadieff, délégué envoyé par la Bulgarie pour plaider sa cause en Europe, fait une réponse vague : « Nos relations s'améliorent de jour en jour avec la Roumanie ». A la seconde, M. Diamanty, député roumain influent, répond négativement. Pour lui la guerre est absolument décidée, même si l'Italie n'intervient pas. Qui croire? Quelques-uns insinuent que le cabinet roumain se serait laissé circonvenir par le prince Hohenlohe, l'envoyé autrichien. Tout ce qu'il est permis de dire avec quelque précision, après le *Times*, c'est qu'il serait injurieux pour les Roumains, et fatal pour leurs espérances, que l'œuvre d'affranchissement de leurs frères soit accomplie par d'autres mains que les leurs.

Bulgarie. — Le directeur de la Dette publique est allé négocier à Berlin une avance de 100 millions de francs sur un emprunt de 500 millions conclu en Allemagne avant la guerre et qui n'a pas été réalisé. Cette avance est consentie, proclame-t-on à Sofia officiellement, sans conditions aliénant la liberté d'action de la Bulgarie. Celle-ci a voulu simplement résoudre les difficultés occasionnées par la situation des changes et payer le coupon retardé d'un emprunt municipal bulgare de 1892.

Grèce. — M. Venizelos a laissé entendre récemment à la Chambre d'Athènes, que la Grèce, étant liée par un traité à la Serbie, se trouve moralement solidaire de la Triple Entente.

En attendant, la tension s'accentue avec la Turquie.

États-Unis. — 9 janvier. — L'ambassade d'Amérique a reçu la nouvelle que la France et l'Angleterre ont donné au Gouvernement de Washington l'assurance qu'elles ne comprendraient pas le coton dans la liste des objets reconnus comme contrebande de guerre et qu'elles ne saisiraient pas les cargaisons de coton.

Le télégramme conclut qu'en conséquence le coton peut être importé en Allemagne s'il est envoyé sur un bâtiment neutre.

Saint-Siège. — 22 janvier. — Le Pape, dans le Consistoire d'aujourd'hui, parle de la guerre :

Les mois, hélas! succèdent aux mois sans laisser luire l'espérance, même lointaine, de voir cesser bientôt cette guerre si funeste ou, pour mieux dire, ces massacres.

S'il ne nous est pas donné de hâter la fin d'un fléau aussi grave, puissions-nous au moins en atténuer les douloureuses conséquences! Nous nous y sommes employé jusqu'ici autant qu'il était en notre pouvoir, vous le savez, et nous ne manquerons pas de continuer à nous y employer dans l'avenir aussi longtemps que la nécessité l'exigera.

Notre mission apostolique ne nous permet pas de faire davantage aujourd'hui. Quant à proclamer qu'il n'est permis à personne, pour quelque motif que ce soit, de léser la justice, c'est sans aucun doute le plus haut devoir qui incombe au Souverain Pontife, constitué par Dieu comme son interprète suprême.

Il est inutile pour cela d'engager l'autorité pontificale dans le litige même des belligérants. A coup sûr, pour tout esprit pondéré il est manifeste que, dans cet effroyable conflit, le Saint-Siège, sans cesser de s'en préoccuper, est *tenu de garder une complète impartialité.*

Le Pontife romain, en tant d'une part qu'il est le vicaire de Jésus-Christ mort pour tous les hommes et pour chacun, en tant d'autre part, qu'il est le père commun des catholiques, doit embrasser dans un même sentiment de charité tous les combattants. Il a, de chaque côté des belligérants, un grand nombre de fils dont le salut doit lui causer une égale sollicitude Il est par suite nécessaire qu'il considère en eux non les intérêts spéciaux qui les divisent, mais le lien commun de foi qui les rend frères.

S'il se comportait autrement, non seulement il ne contribuerait pas à la cause de la paix, mais, ce qui est pire, il attirerait à la religion des aversions et des haines et exposerait à des troubles fort graves la tranquillité et la concorde intérieure de l'Église.

TROISIÈME PARTIE

À CÔTÉ DE LA GUERRE

CHAPITRE I

LA VIE AUX ARMÉES

Août 1914.

Effectifs des belligérants. — Armée de terre. — La France a été envahie par 44 corps d'armée. Un corps d'armée allemand, en comprenant les formations d'artillerie lourde, les pionniers, la division de cavalerie (3200 hommes), compte environ 40 000 hommes.

Le corps d'armée français compte environ 35 000 hommes.

Marine. — L'Angleterre, au début de la guerre, possède 60 cuirassés, 10 croiseurs de combat, 34 croiseurs cuirassés.

La France, 25 cuirassés, 19 croiseurs cuirassés.

La Russie, 4 cuirassés, 6 croiseurs cuirassés.

De plus, l'Angleterre a 62 croiseurs, 222 contre-torpilleurs, 59 torpilleurs, 79 sous-marins.

La France, 9 croiseurs, 83 contre-torpilleurs, 118 torpilleurs, 72 sous-marins.

La Russie, 6 croiseurs, 90 contre-torpilleurs, 12 torpilleurs, 14 sous-marins.

L'Allemagne possède 36 cuirassés, 5 croiseurs de combat, 9 croiseurs cuirassés, 27 sous-marins, 35 croiseurs, 140 contre-torpilleurs, 47 torpilleurs.

Sa flotte de haute mer comprend, sous les ordres d'un chef suprême qui arbore son pavillon sur un cuirassé indépendant, trois escadres dont deux de huit cuirassés, et la troisième de quatre seulement, mais son effectif sera porté à huit au fur et à mesure de l'achèvement des navires en chantier. Une escadre légère composée de trois croiseurs de combat et de sept petits croiseurs dépend de la flotte de

haute mer. Quatre cuirassés sont en réserve formant une division. En outre, sept flottilles de contre-torpilleurs sont continuellement armées.

L'Autriche a 15 cuirassés, 2 croiseurs cuirassés, 6 croiseurs, 10 contre-torpilleurs, 44 torpilleurs, 8 sous-marins.

Les divisions navales dans les stations lointaines enlèvent peu de bâtiments de combat aux forces de la métropole. Cependant un croiseur de bataille, le *Gœben*, était au début de la guerre dans la Méditerranée avec un petit croiseur et deux cuirassés, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*, dans la station de l'Extrême-Orient.

L'Allemagne dispose dans ses eaux, immédiatement, de 21 cuirassés, dont 13 dreadnoughts, et de 3 croiseurs de combat, de 7 petits croiseurs et de 72 contre-torpilleurs.

La confrontation des flottes de la Duplice et de la Triple-Entente mettrait immédiatement en face dans le Nord :

D'une part :

Angleterre, 37 cuirassés, dont 20 dreadnoughts ; Russie, 4 cuirassés.

D'autre part :

Allemagne, 21 cuirassés, dont 13 dreadnoughts.

Dans la Méditerranée.

D'une part :

France, 16 cuirassés, dont 8 dreadnoughts.

Autriche, 4 cuirassés, dont 3 dreadnoughts.

A. Rousseau (Journal *le Temps*, 2 août).

Le rôle des chemins de fer. — Le transport des troupes et de tout ce qui les accompagne, se rattachant à la mobilisation générale, commença le 2 août, c'est-à-dire simultanément avec le mouvement des troupes de couverture non encore achevé. Le 3 et le 4 août, environ 600 trains furent expédiés sur le seul réseau de l'Est.

Enfin, la concentration des armées commença le 5 août à midi. La première période pendant laquelle s'effectuèrent les transports les plus urgents se termina le 12 août à midi. La seconde période s'étendit du 12 août au 18 août à minuit.

Un rapport de source sûre français, communiqué à l'agence Reuter le 21 mars, signale particulièrement les « faits remarquables » suivants :

Pendant la première période de transports intenses, sur 2500 trains expédiés, il y en eut à peine 20 qui subirent de légers retards. Il n'y eut pas de retard dans la seconde période. En 14 jours,

4500 trains furent expédiés, sans compter 250 trains ayant fourni le transport des provisions de siège aux forteresses. Il y a lieu de remarquer que ces excellents résultats furent obtenus malgré la modification apportée dans la destination originelle de quatre corps d'armée, après que la mobilisation eut été commencée.

En ce qui concerne les transports de ravitaillement, ce service dirigé des « stations de contrôle » sur les lignes ferrées, a également fonctionné avec une régularité parfaite depuis le début de la guerre. Pendant la retraite en août, les stations de contrôle eurent à faire face à toutes sortes de besoins imprévus, tels que le déplacement d'approvisionnements militaires et autres, le transport des habitants abandonnant leurs villes et le retrait du matériel roulant belge et français. Tout cela fut accompli sans jamais arrêter la marche d'un seul train de troupes ou de ravitaillement.

D'autre part, dans le transport des troupes d'un point du théâtre des opérations à un autre, certaines performances remarquables furent également effectuées. Pendant l'offensive française en Lorraine et en Belgique en août, pendant la retraite de la Marne et la marche en avant qui s'ensuivit, pendant l'extension de notre gauche à la mer du Nord, plus de 70 divisions furent transportées par chemins de fer d'un point à un autre, les parcours variant de 60 à 360 milles et nécessitant l'emploi de plus de 6 000 trains. En résumé, c'est à la précision de fonctionnement des transports que nous sommes redevables d'une grande part de nos succès. Ils ont contribué, en particulier, à la formation de cette barrière infranchissable contre laquelle est venue se briser en vain l'offensive ennemie dans les Flandres.

L'heure grave. — Jamais nous ne vécûmes une heure plus grave que celle-ci.

Le peuple d'Allemagne est perverti par un colossal orgueil. Il exalte sa force comme une vertu divine; il en menace le monde entier, la France surtout, qu'il déteste, sentant bien que point par point l'âme française s'oppose à l'âme allemande. Des voix allemandes insultent chaque jour notre France, criant qu'elle est déchue, moribonde dans la pourriture, et que le moment est venu de l'achever.

Il est donc parti en guerre, le colosse d'Allemagne. Ce peuple, qui se dit civilisé par excellence, apporte à la guerre des mœurs de Peaux-Rouges. Mais il n'a pas le flair des sauvages. Il semble n'avoir rien prévu : comme un homme ivre, il se heurte à des obstacles à droite et à gauche, il s'étonne et il crie sa colère.

Le premier grand obstacle a été la Belgique. Gloire à ce peuple et à son roi! Ils viennent de prouver que la force d'une âme de peuple ne se mesure pas à l'étendue d'un territoire. Ils ont frappé du poing le visage du colosse, qui s'est arrêté étourdi.

A vous, maintenant, chers enfants de la France! Le signal va être donné. Nous vous sentons recueillis, impatients, héroïques;

mais quelle œuvre grande et glorieuse : faire rentrer dans ces gorges rauques insultes et mensonges, faire claquer au vent nos nobles et claires couleurs sur notre rive du Rhin, de Huningue à Strasbourg, reprendre notre Lorraine avec notre Alsace, et puis, par la victoire du droit, sauver l'humanité !

La lutte sera rude. Des heures seront pénibles, inquiétantes même peut-être, mais la finale victoire est certaine et suivie d'un beau lendemain.

Après cette guerre, comme après un orage, l'atmosphère se rafraîchira, les poitrines humaines respireront librement. Nous ne ne serons plus obligés de nous demander chaque année : « A quand la guerre? » ou bien : « Quel traquenard nous ménagent-ils, ces perfides ? »

Nous ne nous préoccuperons plus des hochements d'un casque impérial irrité. On ne nous parlera plus de sabre aiguisé, de poudre sèche, et le tapage des anniversaires chômera.

Vraiment, il y a trop longtemps, comme je l'ai souvent entendu dire ces jours-ci dans nos rues, que « ces gens embêtent le monde ». Leur ôter la possibilité d'embêter le monde, c'est votre tâche; après que vous l'aurez accomplie, la patrie vous bénira et l'humanité vous acclamera, chers soldats de la France !

E. Lavisse (*Bulletin des Armées.* — A ceux qui se battent.)

Septembre 1914.

Les principaux artisans de notre salut. — Quels sont-ils ?

Le généralissime dont le clairvoyant sang-froid sut organiser, à une heure tragique, la retraite, vraiment stratégique, celle-là, qui assura de triomphantes contre-attaques.

Le gouverneur de Paris, général Galliéni, dont les rares qualités d'administrateur, éprouvées à Madagascar, se sont si heureusement retrouvées dans la préparation d'une armée libératrice.

Les chefs d'armées : Maunoury, Foch, de Castelnau, de Maud'huy, Franchet d'Espérey, de Langle de Cary, Sarrail, Dubail, auxquels la France doit de pouvoir inscrire non seulement la bataille de la Marne, mais celle de trois autres rivières, l'Aisne, l'Oise, la Somme, à côté des plus belles pages de son histoire militaire.

Le Ministre de la Guerre aura été l'utile lieutenant de ces grands hommes de guerre. Sa tâche était considérable au moment où il l'aborda. Si, dans son département, quelques

services, entre autres les Chemins de fer et l'Intendance, avaient attesté excellemment leur préparation à la guerre en temps de paix, si l'automobilisme s'est improvisé avec un rare bonheur comme convoyeur militaire, d'autres services réclamaient de promptes réformes. En même temps que M. Millerand prenait bonne note des justes exigences à satisfaire, il s'étudiait à mettre au point le premier besoin de la défense nationale, celui de porter notre artillerie à son maximum d'efficacité.

Notre artillerie légère était hors de cause. Si le 77 allemand est un bon canon moyen, le 75 français, ainsi que ses projectiles, s'était révélé hors de pair.

Le 75. — L'origine de cet engin remonte à 1892. A cette date, le colonel Deport, dans une lettre au Ministre de la Guerre, indiquait la possibilité de réaliser un matériel de campagne sans recul ni dépointage en reliant la pièce à l'affût par un frein spécial. La proposition fut adoptée en principe. En 1897, le matériel — auquel avaient travaillé avec un grand succès deux officiers, MM. Gaudin et Sainte-Claire Deville — fut adopté par le général Mercier, ministre de la Guerre.

Le général Deloye, directeur de l'Artillerie, se rendit compte qu'il serait presque impossible de conserver le secret. Aussi, dès qu'il eut acquis la conviction que les essais poursuivis à Puteaux par le colonel Deport allaient aboutir, il organisa en secret une série de fausses manœuvres, d'indiscrétions volontaires, d'exhibitions truquées, pour faire croire à tous, même à un grand nombre d'officiers de son entourage, même plus tard au rapporteur du budget à la Chambre, qu'on avait adopté le matériel à tir simplement accéléré proposé par un autre inventeur.

L'artillerie allemande étudiait précisément à cette époque un canon à tir accéléré. Quand le Ministère de la Guerre allemand eut acquis la conviction que nous nous arrêtions au modèle de cet inventeur, il le fit fabriquer à la hâte, avec d'autant plus de facilité qu'un faux espion français l'avait procuré à Berlin. Dès que ce nouveau matériel fut en pleine fabrication de l'autre côté des Vosges, la France adopta le 75.

L'Allemagne sut plus tard qu'elle avait été jouée; mais comme il eût été trop dispendieux de refaire tout un matériel, on se borna à une transformation qui visait surtout l'affût et le frein. Vain replâtrage.

Mais le 75 ne suffisait pas aux besoins de l'armée. Il ne porte qu'à quatre ou cinq kilomètres et malgré l'art merveilleux avec lequel nos artilleurs profitent du moindre pli de terrain pour racheter l'écart de la distance, une artillerie de plus grande portée s'imposait à notre armement.

Les pièces à tir courbe. — Notre artillerie sera bientôt dotée en pièces à tir courbe, comme l'armée allemande, les unes achetées à certaines nations, à des neutres ayant cédé leurs commandes en cours d'exécution à des usines étrangères, d'autres fabriquées dans les ateliers de l'État ou par l'industrie privée en France.

A l'heure présente, trois modèles vont être mis en service dans chacun de nos corps d'armées (105, 120 et 150).

L'obusier de 105, dit la revue *le Correspondant* à laquelle nous empruntons ces détails, est une pièce du poids de notre 75 et tout aussi maniable.

L'obusier de 120 est plus lourd de 200 kilos seulement, c'est-à-dire que sa maniabilité n'est pas notablement inférieure et qu'il n'exige pas autre chose que l'attelage habituel de notre artillerie de campagne. Son projectile de 21 kilos et celui de 10 kilos que tire l'obusier de 105, ont des effets destructifs extraordinaires. Chargés du même explosif et munis de la même fusée perfectionnée que l'obus de 75, ils ont une action terriblement dévastatrice, bien supérieure à celle des projectiles de 105 de l'armée allemande, parce qu'ils éclatent avec infiniment plus de précision, et surtout parce qu'ils éclatent toujours.

Quant à l'obusier de campagne de 150, il possède, amplifiées, bien entendu, les mêmes qualités que le 105 et le 120, mais il est notablement plus lourd. Cependant, grâce à une judicieuse répartition de charge sur les essieux de la voiture-pièce et de l'avant-train, il est très maniable, très mobile et garde au plus haut point les qualités typiques d'une pièce de campagne.

Avec le même zèle, les ateliers fabriquent les nombreux engins, dont quelques-uns semblent archaïques, nécessités par la guerre de tranchées qui commence et va se prolonger.

Les tranchées. — 25 Septembre. — La tranchée est contemporaine de la guerre elle-même. « La fortification, dit Frédéric II, est une des principales connaissances à exiger du

soldat. » Peut-être, depuis la guerre de Crimée, avions-nous trop désappris les principes de la guerre souterraine. A peine si, depuis une dizaine d'années, on a vu, dans les manœuvres, les fantassins se servir de leurs pelles et de leurs pioches. Notre armée s'est rapidement mise au point sous l'impulsion féconde de son généralissime, sortant de l'arme du génie. Mais nos sapeurs ont une rude tâche à mener à bien. Une tranchée ne s'improvise pas; la terre dont elle est construite a les inconvénients de ses qualités de souplesse et de plasticité; elle s'éboule sous son propre poids, sous l'action de la pluie et du temps. Il faut alors la revêtir de matériaux rigides, troncs d'arbres, et même rails, afin que le trou creusé garde la profondeur nécessaire pour abriter contre les projectiles le soldat couché, à genoux ou debout. Il faut aussi assurer l'écoulement des eaux, blinder certains abris renforcés pour protéger le passage d'une tranchée à l'autre, enfin chauffer, éclairer et même décorer certains de ces abris improvisés.

Telle est la tranchée défensive. Pour la rendre offensive, on la transforme en sapes; les talus sont renforcés par des sacs remplis de terre couronnés de gabions, c'est-à-dire d'immenses paniers en osier fichés en terre par les bouts pointus de certaines de leurs brises. La sape permet d'avancer derrière un rempart contre une position ennemie tout en évitant le tir d'enfilade.

L'art du sapeur en campagne ne se borne pas là. Des bâtons pointus taillés et coupés donnent des « trous de loup » qui blessent le pied de l'adversaire; des abattis d'arbres rendent impraticable l'accès de la tranchée; des réseaux de fils de fer retarderont les ennemis empêtrés, les déchireront si le fil est barbelé.

La guerre de tranchées a fait remettre en usage des procédés divers tant offensifs que défensifs; les créneaux sont munis de pare-balles métalliques; des cisailles servent à couper les fils de fer protecteurs; à la main, ou à l'aide de minenwerfer (lance-bombes), on projette des grenades ou des bombes dans les tranchées adverses. Chaque jour apportera de nouveaux moyens d'action aux mines; on en ressuscitera d'anciens comme les antiques mortiers du siège de Sébastopol utilisables à de courtes distances.

A propos de la chute de Maubeuge. — Quelle est l'artillerie qui a réduit les forts de Maubeuge? La question n'est

pas encore éclaircie. Est-ce un mortier autrichien, ou le canon mastodonte, appelé familièrement de l'autre côté du Rhin « Bertha », prénom de Mlle Krupp, et au sujet duquel *Les Lectures pour tous* ont fourni les quelques détails suivants :

Le mortier de 42, connu en France sous la désignation impropre de 420, lance un projectile de 42 centimètres de diamètre et de 1 m. 40 de hauteur. Au moins, voilà du Kolossal! Aussi l'Allemagne tout entière est en admiration devant lui. A Berlin, à Munich, à Francfort, il est en montre partout, aux vitrines des magasins, devant lesquelles la foule s'arrête et se pâme d'enthousiasme. Il s'étale sur les murs, où d'énormes affiches portent la mention, en gros caractères gothiques : *Unsere 42-Bombe*, « notre mortier de 42 cm ». Et, au-dessous : *Mit Gott für König und Vaterland*, « Avec Dieu pour le Roi et la Patrie ». Le 42, dont l'obus atteint la taille d'un adolescent, lance des projectiles de 800 kilogrammes. Sa portée serait de 14 kilomètres. Malheur à la coupole qui reçoit un si formidable choc! La longueur de la pièce est d'environ 8 mètres. Son poids est de 120 000 kilogrammes. On la transporte jusqu'au lieu du tir sur des rails, et elle est installée sur une épaisse plate-forme en ciment, encadrée dans une armature métallique qui la fixe au sol ; car son poids la ferait s'enfoncer dans le sol le plus résistant.

Le feu est mis à distance par l'intermédiaire de l'électricité ; les servants sont des ingénieurs et mécaniciens de la maison Krupp. Le 42 lance un projectile toutes les dix minutes, et chaque coup revient à 31 500 francs; mais ce prix semble exagéré, à moins que, le mortier étant destiné à périr de mort rapide, on ait fait entrer dans cette évaluation le prix de la pièce elle-même.

L'effroyable monstre a-t-il jamais du reste été installé? A-t-il jamais lancé son projectile de 1 m. 40? Beaucoup, et des plus compétents, en doutent. Les forts de Liége, de Namur et de Maubeuge auraient été détruits, non par le mortier monstre, mais par des obusiers autrichiens — les howitzers — de 305, avec lesquels collaboraient les obusiers Krupp de 28, ces derniers analogues à notre mortier Schneider de même calibre. D'après d'autres rapports, le mortier de 42 allemand ne serait pas d'un maniement très sûr. Un des quatre exemplaires que possède l'armée ennemie aurait fait explosion, tuant et blessant servants et soldats.

Les Blessés. — 6 Septembre. — Les blessés arrivent à Paris assez nombreux. Ils sont répartis dans les hôpitaux militaires, les ambulances dépendant de la Croix-Rouge ou organisées par les particuliers. L'étendue du front, le désordre des retraites ont souvent aggravé leur cas. Combien de ceux qui gisaient par terre ont dû attendre, sur le champ de bataille, d'être découverts, le soir par la lanterne sourde des brancardiers, avant d'être hissés sur un pousse-

pousse primitif! Combien de ceux qui sont tombés ont dû se traîner douloureusement le long des quinze cents mètres qui, en moyenne, les séparaient du premier poste de secours! Là, ils reçoivent, après une courte visite médicale, l'étiquette piquée à leur uniforme qui permettra de les évacuer, selon le plus ou moins de gravité de leur blessure, par un moyen de locomotion quelquefois précaire, vers telle ou telle hospitalisation où ils retrouveront, avec cette première félicité d'être dans un lit, l'espoir de retourner promptement au feu.

Prisonniers. — 15 Septembre. — Dès le début du mois de septembre, la Croix-Rouge de Genève a commencé à s'occuper avec un louable intérêt des prisonniers de toute nationalité dans leurs rapports avec leurs familles.

Nos prisonniers en Allemagne. — Nos soldats prisonniers en Allemagne ont de justes sujets de doléances; quelquefois maltraités, toujours insuffisamment nourris, tel est, sinon le thème de lettres qu'ils sont obligés de laisser ouvertes, du moins de confidences faites à des neutres. L'opinion française réclame au moins la parité de traitement et par conséquent pour les prisonniers allemands une nourriture qui ne soit plus celle de nos soldats, tout en restant plus acceptable que celle des prisonniers français en Allemagne.

Octobre 1914.

L'Aéronautique militaire. — Le 12, le général D. Hirschauer remplace le général Bernard à la Direction de l'aéronautique militaire.

Au sujet de la Cathédrale de Reims. — La destruction systématique de la cathédrale de Reims a inspiré à M. Edmond Rostand ce sonnet :

LA CATHÉDRALE.

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.
L'Œuvre ne périt pas, que mutile un gredin.
Demande à Phidias et demande à Rodin
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : « C'est Elle! »

La Forteresse meurt quand on la démantèle.
Mais le Temple, brisé, vit plus noble; et soudain
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte! —

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon!

Les distractions de la tranchée. — La plus amusante est la chasse au lièvre. Quand il en passe un dans la zone qui sépare les Français des Boches, c'est de part et d'autre une vive fusillade. Le plus souvent, le lièvre reste sur le carreau. S'il tombe du côté français, un des nôtres saute hors de la tranchée, court le ramasser; pas un Allemand ne tire. S'il tombe du côté allemand, c'est un des leurs qui va le prendre et qu'on laisse tranquille. Mais s'il arrive que le lièvre meure au milieu du champ, Français et Allemands de courir dessus, à qui l'aura le premier, et alors la fusillade de crépiter. A moins que les Boches ne fassent signe qu'ils abandonnent le gibier — comme l'autre jour où l'un d'eux, montrant le lièvre étendu, expliqua de loin qu'il y renonçait, en criant : « Tabac! Tabac! » Les nôtres comprirent; un petit soldat bondit hors de son trou, courut à l'animal et mit à sa place un paquet de scaferlati. Ce soir-là encore, dans la tranchée, on mangea du lièvre....

Pour l'Alsace! — Dans une tranchée de l'Aisne, un lieutenant a habitué ses « poilus » à tirer sur les Boches en leur criant chaque fois : « Tiens, pour Wetterlé!... Tiens, pour Hansi!... Tiens, pour Zislin! ou pour Helmer! » Et il fait le coup de feu lui-même au nom de ces vaillants Alsaciens.

Les Boches d'en face doivent se dire qu'on a eu tort décidément de maltraiter les « frères reconquis ».

La valeur de l'artillerie russe. — *Le Journal militaire allemand* : L'artillerie russe a beaucoup appris au cours de cette guerre, mais la Russie, qui avait eu soin de cacher toutes ses nouveautés, a réussi à réserver bien des surprises

à l'Allemagne, qui a constaté que, dans l'offensive, l'artillerie russe est un ennemi vraiment redoutable.

Les Russes aiment surtout la défensive, et ils font magnifiquement usage de la nature du terrain.

L'artillerie de campagne est, de son côté, très habile dans l'organisation de postes de reconnaissance. Elle a à sa disposition des camions téléphoniques munis de grandes provisions de fils téléphoniques. Dans l'espace de vingt-trois jours de bataille, malgré toutes les tentatives faites dans ce but, les Allemands ne sont parvenus à découvrir avec certitude qu'un petit nombre de postes d'observation et à les détruire. La plupart étaient établis à la cime des arbres.

Un mot du généralissime. — C'est avec les jambes de ses soldats, a dit le généralissime (interview donné à la *Dépêche de Toulouse*), que Napoléon prétendait avoir gagné les batailles. Nous les gagnons nous autres avec les locomotives.

Novembre 1914.

Dans les tranchées. — La pluie aidant, le « confort moderne » a glissé dans la boue. Ecoutez M. Maurice Barrès qui est allé en visiter une :

Pour marcher, je prends mon appui avec mes coudes sur la terre jaunâtre et gluante des parois. On va lentement. A tous instants nous trouvons des embranchements de couloirs, et plusieurs fois mon guide me quitte pour s'orienter et essayer quelques-uns de ces corridors innombrables que les sapeurs multiplient chaque nuit.

Des hommes passent abrités sous des morceaux de tôle plissée, les autres portant sur le dos des sacs vides en grosse toile. Installé dans un bout de tranchée, recouvert d'un toit de branchages et de terre, M. Barrès cause avec les soldats :

Que me dirent-ils? Qu'on n'a pas à se plaindre pour la nourriture ; la viande fraîche arrive tous les jours. Seulement, il faut la cuire, et cela ennuie, alors on préfère « le singe », qui est de la conserve de bœuf. Le mieux, c'est de le manger avec des oignons, pour lui donner du goût. — Comment dormez-vous?

— De temps à autre. On s'arrange. (Je regarde le sol, boueux jusque sous cet abri.) C'est plutôt de jour qu'on repose, tandis qu'une équipe veille. La nuit, on travaille à poser des fils de fer, à creuser les tranchées, en évitant de frapper trop fort sur les piquets, parce qu'au premier bruit la fusillade commence. Au reste, il y a des usages : le matin, des deux côtés, on se laisse le temps de faire sa toilette. Pendant une demi-heure, on monte sur les tranchées, on se débarbouille. Et puis, ils ne tirent jamais sur notre voiture de ravitaillement, ni nous sur la leur. On les entend bien, les voitures qui arrivent, le soir, dans le grand silence, mais de part et d'autre on les respecte. De même, la nuit, les hommes de garde, Français ou Boches, placés bien en avant des tranchées et tout près les uns des autres, s'abstiennent de se tirer dessus.

Et l'on est gai « quand même », comme disait Déroulède.

Le soldat Lecquyen, du 146e de ligne, vient de recevoir sur la ligne de bataille un avis d'une banque lui demandant de payer une somme dont il est débiteur. Il a répondu :

« Ayant toujours fait honneur à mes engagements, je tiens le montant de cet effet à votre disposition. Vous n'aurez donc qu'à faire passer votre garçon de recette dans les tranchées occupées par ma compagnie. Le chemin est assez dangereux, et les Allemands sont bons tireurs. Je conseillerai donc à votre encaisseur, pour ne pas être pris pour un général en grande tenue, de laisser son bicorne au village le plus proche. »

Un autre qui ne se morfond pas dans les tranchées c'est ce petit soldat :

CHÈRE SŒUR,

Je réponds à ta lettre, que j'ai reçue hier en revenant au cantonnement. Je suis rudement content que tu m'aies envoyé dix francs, mais ne m'en envoie plus pour le moment; le mandat égaré va revenir d'ici quelques jours, ainsi que ton colis ; d'ailleurs, je te le dirai sitôt reçus.

Je te dirai qu'il ne nous manque rien, surtout en effets. Je n'ai plus de place dans mon sac. Nous avons touché des chemises, flanelles, caleçons, cache-nez, cravate, passe-montagne, chaussettes, mouchoirs, etc., tout un tas de choses qui proviennent des petites femmes de France. Tous mes compliments pour elles.

Surtout tâche de m'avoir une jumelle, c'est un peu ma peau qui sera dans ce petit engin; si nous étions obligés de faire des reconnaissances, ça nous serait d'une utilité première d'avoir des yeux qui voient partout et très loin.

Je ne vois plus rien à te dire pour le moment. Je vais te dire comme à Juliette l'emploi de notre temps, qui est assez comique :

on joue aux cartes pour tuer le temps quand on n'a rien à faire, ou on tire sur les Boches. Nous sommes heureux comme le poisson dans l'eau. On passe sa petite journée comme des bourgeois. On reçoit du monde, les 77 et les balles dum-dum, et les marmites ça fait toujours plaisir avec ses visites. C'est impossible de s'ennuyer et puis ça fait de la musique, la seule chose agréable qui nous aurait manqué. Les petites font un petit ronronnement comme une guêpe, les 77 sifflent, mais les gros c'est autre chose, on dirait un train aérien qui passe. Enfin, c'est une distraction comme une autre. Surtout ne te fais pas de mauvais sang pour moi.

Je te quitte et je t'embrasse bien fort.

LÉON.

Le rôle des croiseurs légers. — Les croiseurs légers, écrit le *Times*, ont visé d'abord la rapidité; l'armement est venu en second lieu. Le capitaine von Müller, de l'*Emden*, interrogé par une de ses victimes d'un bateau marchand sur ce qu'il ferait s'il était surpris, répondit :

« Nous courrions comme de beaux diables, car nous ne sommes pas construits pour combattre. »

En dix ans, la vitesse a gagné 10 nœuds (de la *Gazelle* à l'*Emden*).

Pour les navires et croiseurs de combat, l'Allemagne n'est pas capable de nous battre soit en puissance d'artillerie, soit en vitesse? Toutefois, en dépit de notre supériorité numérique, nous aurons du mal à triompher de la flotte allemande et de ceux qui la commandent, mais nous possédons un avantage grâce à lord Fisher auquel nous devons les canons préparés dans les dix dernières années, et nous pouvons être certains qu'il en fera le meilleur usage.

La guerre sainte. — « Le pire crime y trouve l'espoir du salut ». C'est le chemin de Dieu. Les anges descendent et couvrent de leur ombre le corps du héros tombé. Dieu réserve à celui-ci des houris « aux yeux de gazelle ».

Ces perspectives que le Coran réserve aux soldats de la « Guerre Sainte » n'ont pas recruté à la Porte l'effectif d'un simple bataillon. La faillite de la guerre sainte aura été éclatante.

Décembre 1914.

Le bluff allemand. — Communiqué de l'État-major :

Fidèle à sa méthode de bluff, le Gouvernement allemand vient de faire savoir au monde qu'il a présentement en campagne 100 corps d'armée actifs ou de réserve.

Pour donner à cette notification retentissante une apparence de sérieux, il l'a présentée dans la presse incidemment, en indiquant les adresses auxquelles devront être expédiées, à l'occasion des fêtes de Noël, les envois destinés aux soldats en campagne.

Certains journaux français ou étrangers sont plus ou moins tombés dans le piège et se sont émus de ce chiffre.

Il convient donc de rectifier, ce qui est facile, cette information mensongère destinée à impressionner les neutres.

La réalité est la suivante :

1° L'Allemagne disposait, au début de la guerre, de 25 1/2 corps d'armée actifs, savoir : la garde prussienne, 21 corps prussiens, saxons, badois et wurtembergeois, 3 corps bavarois, 1 division de marine ;

2° De 21 corps de réserve, savoir : le corps de réserve de la garde, 18 corps de réserve prussiens, saxons, badois ou wurtembergeois, 2 corps de réserve bavarois.

Depuis le début de la campagne, elle a constitué de nouvelles formations de réserve, savoir :

1° 25 brigades « ersatz », c'est-à-dire 6 corps d'armée ;

2° 6 corps de réserve portant les numéros 22, 23, 24, 25, 26, 27.

Le total actuel des corps actifs allemands est donc de 25 1/2 : le total des corps de réserve est de 33.

25 1/2 et 33 font 58 1/2.

Il est bien entendu qu'à ces formations de réserve s'ajoutent des formations territoriales (landwehr) engagées tant contre la Russie que contre nous.

Mais en ce qui concerne les corps actifs et de réserve, les seuls que vise le tableau relatif aux envois de paquets pour Noël, le total est non de 100, comme le prétend le Gouvernement allemand, mais de 58 1/2 comme il a été dit plus haut.

Les ressources de l'Allemagne en hommes. — Le directeur du *Temps* a reçu la lettre suivante qui éclaire la question des effectifs allemands :

Le plus sûr n'est-il pas de s'attacher aux résultats du dernier recensement de la population effectué dans l'Empire allemand le 1er décembre 1910? Ces résultats se trouvent reproduits dans

le *Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich*, année 1908, p. 8, *avec indication du sexe et de l'année de naissance.*

En additionnant tous les individus du sexe masculin nés de 1867 *à* 1896 *inclus qui ont été recensés en Allemagne le* 1er *décembre* 1910, on arrive à un total de *quinze millions d'hommes* en chiffres ronds.

Voici le détail :

EMPIRE ALLEMAND

Recensement de la population au 1er *décembre* 1910.
(Sexe masculin).

Année de naissance	Nombre	Année de naissance	Nombre
1896.	680.872	*Report* . . .	9.134.292
1895.	649.031	1880	485.397
1894.	647.171	1879	482.251
1893.	686.585	1878	482.026
1892.	610.949	1877	479.620
1891.	604.902	1876	476.852
1890.	589.172	1875	462.766
1889.	567.485	1874	442.954
1888.	565.525	1873	425.040
1887.	551.282	1872	420.366
1886.	532.099	1871	343.930
1885.	526.616	1870	389.612
1884.	514.115	1869	376.833
1883.	492.210	1868	355.325
1882.	499.119	1867	343.109
1881.	476.929		
A reporter	9.134.292	Total	15.101.673

Mais de ce total il faut déduire :

1° Tous les hommes nés de 1867 à 1896, qui sont morts entre le 1er décembre 1910 et le 1er août 1914; leur nombre doit dépasser, d'après un calcul de probabilités dans le délai duquel il serait trop long d'entrer, un million et demi;

2° Ceux qui ont quitté l'Allemagne depuis le 1er décembre 1910 et qui n'étaient pas rentrés dans leur pays le 1er août 1913;

3° Ceux qui, par suite de maladies ou infirmités, sont hors d'état de porter les armes;

4° Ceux qui sont affectés à des services publics qu'il est nécessaire d'assurer même en temps de guerre, et que pour cette raison il est impossible de mobiliser;

5° Les étrangers.

Toutes ces déductions faites, le chiffre primitif de 15 millions d'hommes doit bien, semble-t-il, être réduit de moitié environ. On ne se tromperait pas de beaucoup en évaluant à 8 millions le

nombre des hommes, instruits ou non, dont l'Allemagne pouvait en fait disposer en vue de la guerre. Sur ces 8 millions, combien ont été mis définitivement hors de combat depuis cinq mois? Combien en reste-t-il?

Nous ne croyons pas, observe M. Leroy-Beaulieu, qu'il y ait lieu de s'alarmer de ces gros nombres. Ils comportent du déchet.

Il nous reste en France beaucoup d'hommes d'un assez bon état et ayant servi. On se met maintenant à les utiliser.

Sans recourir aux adolescents, on exerce, on convoque les jeunes gens.

La classe 1914, c'est-à-dire celle des jeunes gens nés en 1894, vient de rejoindre sur le front. On instruit la classe 1915. Elle sera prête en mars ou en avril. La classe de 1916 sera convoquée incessamment.

Chaque classe paraît devoir fournir de 200 à 210000 hommes.

A propos des Zeppelins. — Le général Servien, chef du département de la navigation aérienne de l'armée des États-Unis, dans un rapport adressé au Ministre de la Guerre, déclare qu'il n'est pas d'avis de recommander à l'armée américaine de s'occuper sérieusement de la construction des dirigeables qui ne valent pas le prix qu'ils coûtent comme instrument d'offensive et que les aéroplanes sont préférables de beaucoup pour les reconnaissances et les services de défense. Il ajoute :

A ce que j'en ai pu juger, les dirigeables ne sont pas à même de se défendre contre les aéroplanes et l'artillerie de terre. Il faudra que leur construction soit sensiblement améliorée pour qu'ils soient utilisables tant pour l'offensive que la défensive. On peut, si l'on veut, démontrer qu'une offensive aérienne est efficace si elle est accomplie en union avec des opérations maritimes, mais sur ce point les prophéties sont vaines.

Bonne riposte! — Dans le radiotélégramme allemand de presse du 26 décembre, il est dit :

La presse française a signalé récemment, à plusieurs reprises, que les projectiles tirés par l'artillerie allemande n'avaient que peu d'efficacité et n'éclataient pas le plus souvent. L'observation est, en effet, exacte. C'est qu'il ne s'agit pas de munitions de provenance allemande, mais bien de munitions prises aux Français et aux Belges. Leur infériorité nous était, en effet, bien connue. Mais comme nous nous sommes emparés de stocks extrê-

mement importants, et qu'il fallait bien les rendre d'une manière ou d'une autre inutilisables, il nous a semblé que le mieux était encore de les renvoyer à leurs premiers propriétaires.

Un radiotélégramme français a répondu :

Une communication officielle allemande du 26 décembre à toutes les stations de télégraphie sans fil reconnaît que les obus lancés par l'artillerie de campagne allemande n'éclatent pas le plus souvent et prétend que ces obus font partie de stocks de munitions pris aux Français et aux Belges.

Les Allemands, qui ont quotidiennement l'occasion de se rendre compte mieux que personne des qualités de l'artillerie française, viennent de lui en découvrir une nouvelle qui serait particulièrement appréciable : c'est que cette artillerie ne serait plus dangereuse lorsqu'elle n'est pas maniée par les Français.

Toutefois, on préférera, sans doute, supposer que ceci est encore un roman à ajouter à tous ceux qu'a déjà élucubrés la radiotélégraphie allemande.

Les effets divers envoyés sur le front. — L'administration militaire a envoyé jusqu'à ce jour sur le front les quantités suivantes d'effets divers à distribuer aux armées :

Couvertures	1.050.000
Tricots	2.050.000
Ceintures longues de laine et de flanelle	2.170.000
Paires de chaussettes	2.280.000
Passe-montagne et cache-nez	3.500.000
Paires de gants	1.250.000

D'autre part, des réserves importantes ont été constituées en vue de remplacer des effets usagés ou perdus.

Cette statistique est suffisamment éloquente par elle-même pour démontrer que l'administration militaire de la guerre a fourni en quantités importantes les lainages et effets chauds à nos soldats.

Janvier 1915.

Démenti. — Le général commandant en chef attire, de nouveau, l'attention du public français et neutre sur le caractère mensonger des communiqués officiels de l'état-major allemand.

Depuis le début de la guerre, ces communiqués ou inventent de toute pièces des actions qui n'ont pas eu lieu ou dénaturent profondément celles qui ont eu véritablement lieu.

Les récents communiqués relatifs aux pertes françaises dans les dernières semaines sont totalement inexacts. Nos pertes, dans cette période, sont inférieures de plus de moitié aux chiffres inventés par l'état-major allemand.

Le commandement français, au surplus, a pu constater par les morts trouvés sur le terrain, que dans toutes les actions des deux derniers mois, les pertes allemandes ont été supérieures aux pertes françaises.

A Paris. — Le camp retranché de Paris est placé hors de la zone des armées.

Les services du Ministère de la Guerre sont réinstallés à Paris.

Les drapeaux allemands aux Invalides. — Le huitième drapeau allemand a été placé comme nous l'avons annoncé, à la tribune de la chapelle des Invalides, en présence du général Niox et de son gendre le général Malleterre qui, blessé au cours d'un combat dans l'Argonne, a dû subir l'amputation d'une jambe.

Voici quelques détails sur les huit drapeaux allemands qui ont été transportés aux Invalides depuis le début de la guerre. Nous les énumérons dans l'ordre où ils sont placés, en commençant par la gauche, face à l'autel :

Le premier drapeau appartenait au 49e d'infanterie (6e poméranien). Il porte la Croix-de-Fer et la cravate du centenaire de 1900. Il a été pris aux environs de Roye, dans les tranchées, sous le feu.

Le deuxième drapeau est celui du 69e régiment, 1er bataillon de landwehr. Il porte la cravate du centenaire de 1900. Il a été pris dans une contre-attaque, le 26 septembre 1914, par le 1er bataillon du 24e régiment d'infanterie coloniale.

Le troisième drapeau appartenait au 94e régiment de landwehr, 2e bataillon. Blason : Saxon sur la flamme. Il a été pris par le

capitaine Sonnois, commandant le 3e escadron du 3e régiment de hussards, avec un sous-officier et un cavalier. Ils mirent en fuite le groupe ennemi et revinrent avec trois prisonniers et le drapeau. Ce fait d'armes eut lieu le 10 septembre, dans la région de Senlis, près de Mont-l'Evêque.

Le quatrième drapeau est celui du 36e régiment de fusiliers, 1er bataillon. Flamme de soie rouge. Bague argentée à la hampe, Il a été pris par le soldat Guillemard, au cours d'une charge du 298e d'infanterie (22e et 23e compagnies), le 7 septembre.

Le cinquième drapeau est celui du 68e régiment de landwehr, 1er bataillon. Il a le fer de lance décoré de la Croix-de-Fer, et il porte la cravate de 1870, avec le passant de « Mézières ». Il a été pris par les soldats Broussard et Turcot, le 27 août, en Alsace, pendant que le régiment s'emparait du colonel ennemi.

Le sixième drapeau est celui du 72e régiment de landwehr, 2e bataillon. Il porte les cravates du centenaire de 1900 et de la campagne de 1866. Il a été pris au château de Brégy, dans l'Oise.

Le septième drapeau est celui du 85e régiment de landwehr, 1er bataillon. Il porte la cravate de 1870-71. Il a été pris par une patrouille de la 44e compagnie du 2e bataillon du 3e régiment de zouaves, dans la nuit du 18 au 19 septembre, au bois Saint-Mard, à l'est de Tracy-le-Val, par le zouave Laroche et le caporal Poly.

Le huitième drapeau appartenait au 87e poméranien. Il porte aux quatre coins la couronne impériale et au centre la grande croix de Saint-André, un écusson entouré de lauriers et l'aigle noir avec l'épée d'argent. Ce drapeau a été pris dans une tranchée.

Les prisonniers français en Allemagne. — Une lettre récemment écrite par un Suisse nous donne sur le régime imposé à nos prisonniers des indications très précises :

Lever à 6 heures du matin, distribution, au réveil, d'une eau noirâtre intitulée « café » et d'environ 250 grammes de pain noir; c'est la ration de pain de la journée.

Travail dès 8 heures ou 9 heures, selon les camps d'internement, jusqu'à midi (travaux de voirie, déchargement et chargement aux gares). On voit des malheureux, amaigris, débilités, obligés de décharger des sacs de 100 kilos. Quand ils plient sous le fardeau, un coup de trique les stimule. Les gardiens sont accompagnés de chiens-loups ou de chiens danois et, soit à l'aller, soit au retour, les chiens sont envoyés contre les malheureux qui dépassent l'alignement ou qui traînent quelque peu la jambe.

Quand ce ne sont pas les chiens qui leur déchirent les mollets, c'est le coup de trique du gardien qui les rappelle à l'ordre.

A midi, après ce dur travail, comme repas un peu de choux cuits à l'eau.

Après-midi, nouveau travail, nouvelles corvées, et le soir, comme souper, une soupe de farine à l'eau.

Avec un pareil régime, les hommes faits prisonniers, déjà fatigués, se débilitent et la plupart deviennent tuberculeux. Les blessés, dès qu'ils peuvent se tenir sur les jambes, sont envoyés dans des camps et soumis au même régime.

Les locaux ne sont pas chauffés; comme couchage, de la paille répandue sur un sol humide; cette paille est là depuis le mois d'août, aussi est-elle toute menue maintenant et l'épaisseur en est-elle à peine d'un centimètre: chaque homme a une couverture. Pour la plupart, le repos dans de telles conditions est impossible.

Il y a une visite médicale le matin, faite surtout pour les maladies contagieuses comme le typhus; ceux qui sont gravement atteints de fièvre sont seuls exemptés de corvées et de travaux. Les médecins répètent chaque instant : « Ces Français, tous tuberculeux.... »

Il y a des témoignages formels sur certains traitements cruels infligés aux prisonniers sous prétexte de manquement à l'obéissance, notamment au camp d'Ingolstadt. Certains commandants allemands ont une tendance trop marquée à considérer les prisonniers militaires comme des criminels.

Quant à nos officiers prisonniers, alors que les leurs ont pu se promener librement dans une préfecture française, ils sont traités comme des condamnés de droit commun.

Là aussi la réciprocité s'impose.

Elle n'est pas moins exigée pour les prisonniers civils internés dans les camps de concentration.

La poste pendant la guerre; pour les prisonniers. — Communiqué par la direction générale des postes suisses :

Il a été expédié depuis le mois de septembre jusqu'à fin janvier, par l'intermédiaire du contrôle général des postes, 350 613 mandats, pour une somme de 5 342 455 francs, à des prisonniers de guerre français en Allemagne, et 86 291 mandats, pour une somme de 1 648 781 francs, à des prisonniers de guerre allemands en France.

Depuis le 1er décembre, le contrôle général des postes à Berne sert d'intermédiaire entre l'Autriche-Hongrie et la Russie pour les mandats envoyés aux prisonniers de guerre.

Le bureau de poste de Genève-transit a effectué au mois de janvier la réexpédition de 154 402 colis pour des prisonniers de guerre français en Allemagne et de 73 480 colis pour des prisonniers de guerre allemands en France.

De septembre à fin janvier, le service postal a reçu de l'étranger et réexpédié 315 844 colis pour des prisonniers de guerre français en Allemagne et 244 461 colis pour des prisonniers de guerre allemands en France.

Dans la même période, le bureau de poste de Berne-transit a reçu et réexpédié 7 048 402 lettres et cartes et 143 381 petits paquets pour prisonniers de guerre français en Allemagne; 6 950 572 lettres et cartes et 164 544 petits paquets pour prisonniers de guerre allemands en France.

L'administration postale de Suisse exécute tous ces services intermédiaires absolument en franchise de taxe.

Les sous-marins allemands. — Les sous-marins allemands ont, depuis le commencement des hostilités, attaqué efficacement :

Le 5 septembre, le *Pathfinder*, croiseur éclaireur anglais de 2940 tonneaux;

Le 22 septembre, les croiseurs cuirassés anglais *Aboukir*, *Hague* et *Cressey*, de 12 000 tonnes chacun;

Le 27 septembre, le croiseur cuirassé russe *Pallada*, de 7800 tonnes;

Le 17 octobre, le croiseur protégé anglais *Hawke*, de 7350 tonnes;

Le 26 octobre, à hauteur de Boulogne, le paquebot français *Amiral-Ganteaume*, chargé de réfugiés, qui n'a pas coulé;

Le 1er novembre, dans le Pas de Calais, le vieux croiseur anglais *Hermes*;

Le 13 novembre, près de Douvres, la canonnière anglaise *Niger*, de 800 tonneaux;

Les 23 et 26 novembre, en face du Havre, les vapeurs anglais *Malachite* et *Primo*;

Le 1er janvier, non loin de Plymouth, le vieux cuirassé anglais *Formidable*, de 15 000 tonnes de déplacement;

Le 21 janvier, au large de la côte hollandaise, le steamer anglais *Durward*;

Le 30 janvier, devant le Havre, les vapeurs anglais *Tako-Maru* et *Icaria*; ils sont torpillés sans avis préalable; l'équipage du premier est sauvé par hasard, le deuxième ne coule pas. Le même jour, les vapeurs anglais *Ben-Cruachan* et *Linda-Blanche*, dans la mer d'Irlande.

Les pertes allemandes. — *Officiel.* — En relevant au jour le jour dans les listes officielles de pertes que publie l'état-major allemand, on constate la formidable consommation d'hommes qu'ont faite nos adversaires depuis le début de la guerre. A ces pertes (morts, blessés, prisonniers) s'ajoutent les malades qui ne figurent pas sur les listes officielles.

On trouvera ci-dessous un extrait de ces relevés *pour 10 régiments d'infanterie*:

CORPS D'ARMÉE	Régiments	PÉRIODES	PERTES OFFICIER	PERTES TROUPE	TOTAL général
		I. — FRONT OCCIDENTAL			
XVe. . .	132e. . .	Du 5 août au 4 février.. . .	104	3.195	3.299
XVe. . .	172e. . .	Du 1er septembre au 30 nov.	107	3.274	3.381
XVe. . .	136e. . .	Du 20 août au 10 février.. .	104	3.679	3.783
XVe. . .	105e. . .	Du 2 août au 30 novembre..	84	2.826	2.910
XXIe.. .	131e. . .	Du 10 août au 26 décembre.	87	3.233	3.320
XXIe.. .	174e. . .	Du 22 août au 23 janvier . .	81	3.521	3.602
IIe Bav..	5e. . .	Du 20 août au 6 décembre..	59	3.965	4.024
VIIIe C.r.	29e Rés.	Du 24 août au 31 janvier .	79	3.090	3.169
		II. — FRONT ORIENTAL			
XXe. . .	59e. . .	Du 28 août au 9 janvier. . .	81	4.468	4.549
Ier C. r. .	3e Rés..	Du 20 août au 31 janvier . .	80	4.164	4.244
		TOTAUX. . .	866	35.415	36.281

Il en résulte que pour une période de cinq mois ces dix régiments ont perdu 36 281 hommes, soit une perte moyenne par régiment et par mois de 725 hommes.

Or, l'armée allemande (active, réserve, nouvelles formations de réserve, ersatz, landwehr et infanterie de marine) compte *623 régiments d'infanterie.*

Sur la base des chiffres ci-dessus, les pertes de l'infanterie allemande, dans les sept premiers mois de la guerre, doivent dépasser *trois millions.*

Dans ce calcul ne figurent ni les malades ni les pertes des 110 régiments de cavalerie, des 100 régiments d'artillerie de campagne, des 27 régiments d'artillerie à pied et des 44 bataillons de pionniers.

Par conséquent, même en admettant que certains régiments d'infanterie aient moins souffert que ceux qui figurent ci-dessus, — et ce n'est pas le cas en général, tous les régiments ayant été violemment engagés à diverses reprises sur l'un ou l'autre des deux fronts de guerre et quelquefois sur les deux, — il est impossible de chiffrer à moins de *trois millions* le total des pertes allemandes si l'on tient compte des malades.

CHAPITRE II

LES BLESSÉS

Statistiques de la Direction du service de Santé. — Les relevés des statistiques établis à la date du 1er décembre par la direction du Service de Santé au Ministère de la Guerre concernant les blessures de guerre, donnent les résultats suivants :

Blessés guéris ayant pu rejoindre directement le front	54,5 %
Blessés guéris ayant dû être envoyés en congé de convalescence	24,5 %
Blessés restant en traitement dans les hôpitaux	17,4 %
Réformés	1,46 %
Décédés	3,48 %

Ces chiffres sont particulièrement intéressants, car ils prouvent que, grâce aux soins dont nos blessés sont entourés dans les hôpitaux, plus de la moitié peut reprendre place auprès de leurs camarades, ce qui n'est pas indifférent au commandement soucieux du maintien de nos effectifs. Ils démontrent également que la mortalité consécutive aux blessures est réduite à un taux inconnu dans les guerres précédentes.

A la Société de Chirurgie de Paris. — Au cours de la séance annuelle tenue par la Société de Chirurgie de Paris, le docteur Tuffier, président sortant, a tenu à rendre hommage à tous les membres du corps médical français, qui, depuis le début de la campagne, ont fait et continuent à faire noblement leur devoir aux armées.

Le Corps médical français, a dit le docteur Tuffier, a tenu bien haut sa tradition de courage. C'est un honneur et un honneur périlleux que celui de nos collègues qui servent sur le front et ils méritent bien le cordial salut que vous leur avez adressé. En voulez-vous la preuve?

Et l'orateur montre que sur 6500 médecins, qui sont aux armées, 93, à la fin de décembre, étaient tués, 260 blessés,

440 disparus, et 507 évacués, malades, soit exactement 1300 hors de combat.

A tous les grades, même courage, ajoute le docteur Tuffier : 14 officiers supérieurs, 50 officiers, 35 auxiliaires ont succombé. Il n'est pas jusqu'au record des blessures qui ne soit réservé au service de santé : le médecin-major de 1re classe Dercle, encore en traitement, était relevé, près de Mézières, avec 97 blessures par shrapnells.

Quinze croix d'officier de la Légion d'honneur, 63 de chevalier et des médailles militaires ont d'ailleurs récompensé ce courage, avec les citations à l'ordre du jour parmi lesquelles on remarque celles de membres de la Société de Chirurgie, les docteurs Ombredanne, Cunes, Launay, Rouvillois, Pouchet et Proust.

Le docteur Tuffier constate que si nous avons suivi la « tradition du bien », les Allemands, eux, ont suivi la « tradition du mal ». Ils l'avaient déjà fait en 1870. Ils l'ont exagérée en 1914.

Le 22 août, à Mercy-le-Haut, un interne des hôpitaux, médecin auxiliaire, blessé et prisonnier, est dépouillé de son portefeuille par un officier allemand, qui se saisit, en outre, de son revolver, alors au cran de sûreté, et s'y prend à plusieurs reprises pour lui loger une balle dans la tête, à bout portant.... Ramassé mourant, le jeune praticien est aujourd'hui guéri.

Au village de G..., le 23 août, une patrouille d'un régiment poméranien fait irruption dans une ambulance et, sans pitié, fusille les blessés et les médecins. L'aide-major X..., qui porte un nom vénéré dans le corps de santé militaire, tombe frappé de quatre balles. Il est prisonnier en Allemagne.

Témoignage d'un médecin-major allemand. — Le docteur P. Finck, aide-major, qui avait été fait prisonnier avec son ambulance, écrit une fois de retour en Allemagne :

Le 11 septembre, je tombai aux mains des Français. Un capitaine, qui parlait quelque peu allemand et auquel je demandais l'autorisation de rejoindre notre armée, me le déconseilla dans l'intérêt de ma sécurité. Il ne pouvait pas m'assurer que je sortirais sain et sauf de cette entreprise, car un médecin n'est pas toujours et sûrement reconnu. Je serais ultérieurement envoyé en Allemagne par la Suisse. Puis pour la garde de mon ambulance il me donna une section de soldats français commandée par un caporal qui s'employa de façon consciencieuse et

touchante à accomplir son devoir. Comme la couverture pour les blessés manquait, il retira son propre manteau pour en couvrir un soldat allemand

La grange dans laquelle j'avais abrité mes grands blessés fut bientôt entourée d'un grand nombre de soldats français les examinant curieusement. Mais aucun des soldats n'eut sur les lèvres la moindre injure; au contraire, ils distribuaient à nos blessés leur pain et leur vin et me donnaient leur propre paquet individuel pour le pansement des blessés allemands.

Bientôt d'ailleurs arrivèrent un certain nombre de médecins et de prêtres français qui se partagèrent les blessés avec moi et s'occupèrent de leur installation. Lorsque je leur dis que je manquais de matériel de pansement et de linge, ils me pourvurent immédiatement et en abondance d'objets de pansements français véritablement excellents avec lesquels je pus panser admirablement les blessés. Les collègues français mirent de même à ma disposition en quantité suffisante de la morphine, de la caféine et de l'huile camphrée. De nouveaux blessés allemands continuaient à être dirigés sur mon ambulance, souvent même amenés par des soldats français. Un officier arriva en automobile et me dit que gisaient encore sur le champ de bataille de nombreux soldats allemands sans soins et sans nourriture depuis quatre, cinq jours. Il me prit dans son auto et me conduisit dans une petite station de chemin de fer où je trouvai plusieurs blessés allemands, dont deux étaient quasi morts et les autres profondément épuisés par l'hémorragie et l'inanition. Je les réconfortai et les pansai. Le soir, ils furent recueillis par le service sanitaire français.

Statistique allemande. — Pour les blessés allemands, le *Berliner Tageblatt* produit ce pourcentage, visiblement optimiste :

8 pour 100 impropres à tout service;

36 pour 100 pouvant revenir au front après des soins de peu de durée;

56 pour 100 en mesure de diriger l'instruction des recrues, au bout d'un délai plus ou moins long.

Les pieds gelés. — En Pologne, a dit Napoléon, l'hiver c'est la boue. Ce pays n'a pas, en décembre, failli à sa réputation, et la France comme la Belgique n'ont pas été éloignées de la mériter. Mais si décembre a pu s'intituler le mois des pieds gelés, le moral du soldat s'est maintenu à une meilleure température. Au surplus, les envois de chaussettes de laine et même de sabots ont enrayé parfois les méfaits commis par les intempéries de l'air.

CHAPITRE III

PAGES HÉROÏQUES

Août 1914.

Qu'elles s'appellent Légion d'Honneur, Médaille militaire, Citation à l'ordre du jour de l'Armée, les récompenses distribuées depuis l'ouverture des hostilités n'ont pas pu glorifier tous les actes admirables accomplis sous notre drapeau. C'est donc presque au hasard, l'espace nous étant mesuré par tant d'héroïsme, que nous détachons des longues listes de mentions publiées par le *Journal officiel*, quelques traits d'héroïsme à la hauteur des plus beaux dont s'enorgueillissent nos annales militaires.

D'abord « ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie » :

Général Bataille, qui donna jusqu'à sa dernière heure, l'exemple de la bravoure et des plus belles qualités.

Lieutenant-colonel d'Uston de Villereglan du 325e de réserve, tué le 20 août à la tête de son régiment où debout, en avant de la chaîne de tirailleurs, il tenait son képi à bout de bras en criant : « En avant ».

Le chef de bataillon Schwaeble, du 25e régiment de réserve, tué le 20 août sur la chaîne de tirailleurs en entraînant en avant un bataillon entièrement déployé.

Lieutenant-colonel d'Hérouville, commandant une brigade, tué le 25 août, en entraînant ses régiments à l'attaque sous un feu violent de mitrailleuses et de canons.

Parmi ceux qui se sont particulièrement distingués dans différents combats du 18 au 21 août :

En tête, depuis les généraux de Maud'huy, Mangin, de Mondésir et le lieutenant-colonel Darche, héroïque dans la défense de Longwy, jusqu'au chasseur de 2e classe Come qui, « grièvement blessé, est revenu à son poste à deux kilomètres de l'endroit où il avait été atteint, en soutenant sa mâchoire fracassée ».

Commandant de la Boisse.

Capitaine Rouvier, tué pour avoir pris le chemin le plus périlleux afin qu'un ordre dont il était porteur arrivât plus tôt à son destinataire.

Lieutenants Brisson, Puget, de Longéville, Roux, tombés en entraînant leurs troupes, comme les sous-lieutenants Viala, de Castelnau, d'Amphernet, Cazalus et le brigadier Voituret qui, blessé mortellement par un éclat d'obus, a crié : « Vive la France! Je meurs pour elle, je suis content! » et a expiré en essayant de chanter la *Marseillaise*.

Le 31 août 1914, la 20e compagnie du 332e régiment d'infanterie, chargée d'escorter un convoi, se trouva séparée, par l'ennemi, de son corps qu'elle ne put rejoindre. Pendant quinze jours, cette compagnie traversa les lignes allemandes, marchant et combattant sans cesse. Grâce à l'énergie et à la sagacité du capitaine Klipffel, à la discipline, à l'endurance et au courage de la compagnie tout entière, cette faible troupe est parvenue, après des efforts héroïques, à rejoindre l'armée française le 15 septembre. (*Ordre du 2 octobre 1914.*)

Proposition pour la Médaille militaire. — Le Guennec, soldat au 202e régiment d'infanterie, a sauvé le drapeau de son régiment le 27 août. Resté seul à la garde du drapeau, il l'a emporté dans la nuit, recherchant son régiment et a été rencontré par un officier du 318e d'infanterie qui a vu cet homme errant, le drapeau dans ses bras, et ayant la crainte de ne pouvoir le sauver.

Courage civil. — 19 août. — Benoit, maire de Badonviller, resté à son poste, plein d'énergie et de sang-froid vis-à-vis de l'ennemi.

Guy de Cassagnac. — Fils cadet du célèbre polémiste, — l'aîné, Paul, son co-directeur de l'*Autorité* a été récemment cité à l'ordre du jour de l'armée — Guy de Cassagnac est tué à Morhange. Il avait en partage les plus brillantes qualités morales, et en même temps qu'un rare talent de plume un courage à toute épreuve. Il eût été le second de son frère sur le terrain, si le lieutenant allemand von Forstner, le fameux héros de l'histoire de Saverne, s'était décidé à relever une retentissante provocation de Paul de Cassagnac.

Alsacien par sa mère, il laissera à ceux qui l'ont aimé la consolation qu'il est tombé sur un coin du sol reconquis par nos armées.

Ernest Psichari. — Le petit fils de Renan, le lieutenant d'artillerie coloniale Ernest Psichari, dont un roman *l'Appel des Armes*, avait, l'an dernier, appelé l'attention, tombe au champ d'honneur, à Virton.

Cette mort inspire à M. Edmond Rostand, le sonnet suivant :

Ta France a du sang grec, ton nom contient une aile!
Petit-fils de Renan tué sur un canon,
Psyché, qui reconnaît son aile dans ton nom,
Pose en pleurant sa lampe au sommet de la stèle !

Mais, poète par qui la Prière immortelle
Revint de l'Acropole au Calvaire breton,
Toi que jusqu'à Pascal reconduisit Platon,
L'Ombre de ton aïeul, comment t'accueille-t-elle ?

Ah! le vieil Enchanteur, sur sa tombe d'Armor,
Aime, jeune guerrier, que ton austère mort
Agite le rameau qui des roses délivre!

Tous ces faux héritiers dont il a dû souffrir
Ne murmureront plus qu'il souriait pour vivre
Quand son vrai descendant a souri pour mourir!

Septembre 1914.

Ordre du 17 septembre 1914 :

Diving, capitaine au 151e rég. d'infanterie.
De Curzon, capitaine au 151e rég. d'infanterie.
Decrouez, capitaine au 151e rég. d'infanterie.
Maulny, lieutenant au 151e rég. d'infanterie.
Gierzynsky, lieutenant au 151e rég. d'infanterie.
Danigol, sous-lieutenant au 151e rég. d'infanterie.
Trochu, sous-lieutenant au 151e rég. d'infanterie.
Menage, sous-lieutenant au 151e rég. d'infanterie.
Wibaux, sous-lieutenant au 151e rég. d'infanterie.
Le Balle, sous-lieutenant au 151e rég. d'infanterie.

Tués à la tête de leur unité, après l'avoir dirigée avec la plus grande énergie, au combat du 22 août.

(*Bulletin des Armées.*)

Décorations. — 20 septembre. — Grand-Croix de la Légion d'honneur, les généraux d'armée Maunoury, Dubail.

Grand-officier de la Légion d'honneur, le général d'armée Foch.

Texte de l'arrêté élevant le général de Castelnau à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur :

ARTICLE UNIQUE. — Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur pour la dignité de grand-officier, pour prendre rang du 18 septembre 1914, l'officier général dont le nom suit : de Curières de Castelnau, général de division. (Depuis le début de la guerre, son armée n'a pas cessé de combattre et il a obtenu de ses troupes des efforts soutenus et des résultats importants. Le général de Castelnau a eu, depuis le début de la guerre, deux de ses fils tués et un troisième blessé ; il n'en a pas moins continué à exercer son commandement avec énergie.)

20 septembre. — Cités à l'ordre de l'armée :

Franchet d'Espérey, général d'armée (sang-froid, énergie, coup d'œil exceptionnel).

Médailles militaires décernées à des mécaniciens, à des chefs d'équipes, à de simples soldats comme le trompette Martin qui a sauvé son lieutenant et tué de sa main l'officier ennemi menaçant son chef.

Albéric Magnard. — A Baron (Oise), le compositeur Albéric Magnard tira deux coups de revolver sur une troupe qui venait envahir sa propriété. Un soldat fut tué et un autre blessé, puis Magnard se tua pour ne pas tomber entre les mains des Allemands. Ceux-ci brûlèrent la villa.

Charles Péguy — .... Et puis, c'est encore là (à Villeroy, Seine-et-Marne) qu'est tombé Charles Péguy, le poète qui avait chanté si magnifiquement sa glorieuse destinée :

Heureux ceux qui sont morts le soir d'une bataille !

Debout, à la tête de ses soldats qui le suppliaient de rester au milieu d'eux, il fut frappé au moment où il les adjurait « au nom de Dieu de tirer, tirer encore et toujours ».

Mgr MARBEAU, *Évêque de Meaux.*

Émile Desprès. — C'est dans le Nord. Les Allemands ont envahi le village de Lourches que nous venons de quitter. Dans

un coin de cour gît un des nôtres, un sergent qu'a grièvement blessé un éclat d'obus.

Un détachement allemand pénètre dans la cour; le lieutenant qui le commande aperçoit le blessé français; furieux, il invective la maîtresse du logis sortie au bruit, et l'accuse de donner asile à des ennemis. Comme la pauvre femme proteste, l'officier allemand l'injurie si grossièrement, que le sergent français exaspéré abat l'insulteur d'un coup de revolver. A coups de botte, l'infortuné sous-officier est poussé dans la rue, où il va être fusillé. Mais un officier doit être là pour donner à l'exécution une apparence de légalité ; un soldat part à sa recherche. A ce moment, le sergent, que brûle la fièvre, aperçoit un enfant de quatorze ans, Emile Després; il lui demande un verre d'eau que l'enfant s'empresse de lui apporter. Tandis que le sergent apaise sa soif, un capitaine allemand survient, embrasse la scène d'un coup d'œil et, froidement, donne l'ordre que l'enfant soit fusillé en même temps que le sergent. Déjà le peloton d'exécution est formé, quand, se ravisant, le capitaine appelle près de lui le petit Després, lui met entre les mains un fusil chargé et lui dit :

« Je te fais grâce de la vie, mais c'est toi qui tueras le sergent. Vise bien, si tu veux éviter qu'il souffre. »

L'enfant regarde l'officier, aquiesce d'un signe, prend l'arme, fait quelques pas, feint d'épauler dans la direction du sergent, mais exécutant une rapide volte-face, dirige le canon du fusil vers la poitrine du capitaine allemand; il presse la détente, le coup part; l'officier tombe foudroyé.

Violemment, Émile Després est poussé auprès du sergent français; une décharge les abat côte à côte.

Le patriotisme des Françaises. — Lettre reçue par un soldat mécanicien du parc d'aviation de l'armée :

Moyen-Vic, septembre 1914.

MON CHER ÉDOUARD,

J'apprends la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août; Eugène est mort aussi. Rose est disparue.

Maman pleure. Elle dit que tu sois fort, et désire que tu ailles les venger.

J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait eu la Légion d'honneur; toi succède-lui.

Ils nous ont tout pris. Sur 11 qui faisaient la guerre, 8 sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir, on ne demande que ça.

Dieu t'a donné la vie; il a le droit de te la reprendre. C'est maman qui le dit.

Nous t'embrassons de tout cœur, quoique nous voudrions bien te revoir avant. Les Prussiens sont ici. Le fils Jandon est mort. Ils ont tout pillé. Je reviens de Gerbéviller qui est détruit. Les lâches!

Pars, mon cher frère, fais le sacrifice de ta vie. Nous avons l'espoir de te revoir, car quelque chose comme un pressentiment nous dit d'espérer.

Nous t'embrassons de tout cœur. Adieu et au revoir, si Dieu le permet.

TES SŒURS.

C'est pour nous et pour la France.

Songe à tes frères et au grand-père en 70.

Courage civil. — *Le maire de Senlis.* — A trois heures, le maire de Senlis, M. Odent, est arrêté à l'hôtel de ville, sous le prétexte, contre lequel il proteste, que des civils auraient tiré sur les troupes allemandes. Pendant qu'on l'emmène, le secrétaire de mairie le rejoint auprès de l'hôtel du Grand-Cerf, et lui propose d'aller chercher les adjoints. « C'est inutile, répond-il, ce sera assez d'une victime. » Conduit à Chamant, le magistrat, pendant le trajet, est l'objet de brutalités odieuses. On lui arrache ses gants, pour les lui jeter au visage, on lui prend sa canne et on l'en frappe violemment à la tête. Enfin, vers onze heures, on le fait comparaître devant trois officiers. L'un d'eux l'interroge, persiste à l'accuser d'avoir tiré ou fait tirer sur les Allemands et le prévient qu'il va mourir. M. Odent s'approche alors de ses compagnons de captivité, leur remet ses papiers et son argent, leur serre les mains et, très dignement, leur fait ses adieux. Il revient ensuite auprès des officiers. Sur l'ordre de ceux-ci, deux soldats l'entraînent à une dizaine de mètres et lui mettent deux balles dans la tête. Les meurtriers creusent ensuite légèrement le sol et jettent sur le cadavre une couche de terre si mince que les pieds n'en sont pas recouverts. Quelques heures auparavant, à 200 mètres de là, six autres habitants de Senlis, les sieurs Pommier, Barbier, Aubert, Cottereau, Rigault Arthur et Dewert avaient été déjà fusillés et enterrés.

Denise Cartier. — La petite Cartier (Denise) a eu la cuisse cassée par un éclat de bombe. Son premier cri quand on l'a relevée a été : « Surtout qu'on ne dise pas à maman que c'est grave ». Plus tard, quand elle reçut des lettres et même une petite souscription qu'on fit pour elle, elle répondit : « Si j'ai été courageuse de mon mieux, je sais bien qu'à ma place toutes les petites Françaises en auraient fait autant. Mais je suis encore contente dans mon malheur d'avoir donné ma jambe à la France. »

Mme Macherez. — Veuve du sénateur, issue d'une ancienne famille, Mme Macherez, âgée maintenant de soixante-trois ans, a consacré toute sa vie aux bonnes œuvres. On sait que lorsque les envahisseurs surgirent, au début de septembre, Mme Macherez n'hésita pas à prendre en main la direction des affaires municipales de la ville de Soissons. En cette qualité, grâce à son énergie et à sa présence d'esprit, elle épargna à la ville le sac et

l'incendie. Pendant les douze jours que dura l'occupation elle organisa les réquisitions, contraignant le gouverneur allemand à se contenter d'un tribut modéré et à respecter les besoins de la population civile. Nonobstant les exigences de l'ennemi, elle assura l'alimentation en lait des enfants en bas âge et continua, comme auparavant, de diriger la Croix-Rouge. Lorsque les troupes anglaises eurent chassé les Allemands de la ville, Mme Macherez demeura mairesse, bravant le bombardement qui commença aussitôt et qui, depuis, a été ininterrompu.

Trois fois sa maison particulière fut touchée par les obus. Comme un projectile était tombé pendant le déjeuner, démolissant une aile de l'immeuble, Mme Macherez posa sa serviette, sortit pour voir ce qui se passait, revint en déclarant simplement : « Il y a peu de dégâts », et acheva son repas.

Pour des dévouements comme ceux-là, des écrivains aussi autorisés que M. Frédéric Masson demandent une récompense civique. Ce conseiller municipal d'une grande ville de France ne mériterait-il pas au moins une mention auquel un collègue fit plus tard cet aveu en rentrant à R.... : « Que voulez-vous, j'ai eu peur, et je suis parti », et qui lui répondit : « Que voulez-vous, j'ai eu peur, et je suis resté »

Octobre 1914.

Une page héroïque. — Texte du rapport transmis au Président du Sénat par le Ministre de la Guerre sur les circonstances dans lesquelles le sénateur Émile Reymond, médecin-major de première classe de réserve, pilote-aviateur de la Ire armée, a trouvé une mort glorieuse à l'ennemi :

Désigné par le général commandant la Ire armée pour effectuer une reconnaissance au delà des lignes, sur Chambley, Mars-la-Tours, Thiaucourt, le médecin-major de Ire classe Reymond prit place le 21 octobre 1914, en qualité d'observateur, à bord de l'appareil Blériot-biplace, piloté par l'adjudant d'infanterie Clamadieu, de l'escadrille n° 9.

Le ciel, très brumeux dans la matinée, paraissait s'être un peu éclairci surtout dans la direction de l'Est.

Le vent était faible et soufflait du Sud-Sud-Ouest.

L'appareil avait été revu avec soin tout récemment, et le moteur fonctionnait très régulièrement.

Bien que certains pilotes, présents sur le terrain, eussent émis l'opinion qu'on ne pouvait, ce jour-là, naviguer à une altitude suffisante pour s'aventurer sur les lignes ennemies, le médecin-major Reymond et son pilote estimèrent devoir exécuter immédiatement leur reconnaissance, étant donnée son importance particulière.

Ils prirent le départ à quatorze heures trente.

Vers seize heures, un pilote et son observateur, qui effectuaient une reconnaissance d'artillerie dans la région de Limey, aperçurent un avion Blériot, venant d'une direction Nord-Est, Sud-Ouest, et passant à une hauteur de 150 mètres environ, au-dessus du bois de Mort-Mare.

L'avion, arrivant à la lisière Sud du bois, vira à droite, et vint atterrir, normalement semble-t-il, à quelque distance de cette lisière, entre les positions allemandes et les lignes françaises.

Cet avion était l'appareil qui avait emmené le médecin-major Reymond.

Un feu nourri d'infanterie et de mitrailleuses partit à ce moment des tranchées allemandes. L'adjudant Clamadieu fut tué, croit-on, sur le coup, et le médecin-major Reymond grièvement blessé d'une balle qui lui traversa l'abdomen de part en part.

Tout le reste du jour une lutte acharnée se poursuivit de part et d'autre de l'appareil, et, à la nuit seulement, les Français purent se porter au secours des aviateurs et les transporter à Limey.

Une voiture ambulance automobile, envoyée par les soins du général commandant l'armée, ramena le blessé, dans la nuit, à l'hôpital de Toul. Jugé inopérable en raison de son extrême état de faiblesse, le médecin-major de 1re classe Reymond mourut le 22 octobre vers seize heures, après avoir, jusqu'à la fin, et bien que se sachant perdu, fait preuve d'un courage et d'un calme admirables.

Bien plus, les premières paroles du docteur Reymond, blessé à mort, ont eu pour objet de fournir le compte rendu le plus précis de son importante mission, et de permettre ainsi que le résultat en parvienne en temps utile au général commandant l'armée.

Comment ils sont tombés. — M. Nortier, député de Neuilly (Seine), tombe frappé à mort sur le champ de bataille, dans le Nord.

M. Nortier est le troisième député tombé au champ d'honneur; les deux autres sont MM. Pierre Goujon, député de l'Ain, et Proust, député de la Savoie.

Portés à l'ordre du jour de l'armée. — Gaudrion, chef de bataillon au 78e, tué le 28 août, au moment où il se dressait dans une tranchée pour crier : « Bravo la 9e » à une de ses compagnies.

Penicot, chef de bataillon de réserve au 300e régiment d'infanterie : le 24 septembre 1914, s'est porté de sa personne sur la ligne pour l'entraîner à la baïonnette. Est tombé mortellement frappé d'une balle au front, à la tête d'une section qu'il entraînait ainsi en disant : « Continuez à combattre, ne vous occupez pas de moi, je vais mourir ». (Ordre du 4 octobre 1914).

Lieutenants Delhomme de Franqueville, Grenoilleau tués au moment l'un où il dicte ses ordres après avoir arrêté des unités qui se repliaient, l'autre en maintenant au feu sa section.

M. Fabre de Lamaurelle, lieutenant au 7e bataillon de chasseurs : mortellement atteint pendant qu'il commandait la section de mitrailleuses, n'a pas voulu que des hommes se risquent sous le feu pour le relever, a passé avec un sang-froid superbe le commandement de son unité, donnant ainsi un bel exemp le de dévouement (Ordre du 3 octobre 1914).

Lenut, sous-lieutenant au 83e régiment d'infanterie : blessé mortellement le 22 août, après avoir ramené sa section à l'assaut de tranchées très solides, a montré le plus grand courage et la plus belle sérénité, disant simplement à ceux qui lui portaient secours : « Vous direz à ma mère que ma dernière pensée a été pour elle ».

De Fayolle, sous-lieutenant de 50e régiment d'infanterie : au combat du 22 août, a mis ses gants blancs et son plumet de Saint-Cyrien pour conduire sa section à l'assaut et a été tué à la tête de sa section.

Lucard, brigadier de réserve au 16e régiment d'artillerie : frappé grièvement par un éclat d'obus, alors qu'il portait un ordre, a accompli quand même sa mission; a prononcé, en remettant l'ordre, ces paroles : « J'aurais bien voulu revoir ma femme et mes enfants; malgré cela, je suis heureux de mourir sur le champ de bataille, pour la France. » A succombé à ses blessures.

Faits d'arme — Beaugitte, maréchal des logis à l'artillerie de la 4e division de cavalerie : « Au cours d'un engagement, voit tomber à son caisson quatre chevaux sur six; sous une pluie d'obus, reconstitue sa pièce et, par son énergie, sauve le matériel qui lui est confié. Lui-même reste sur le terrain, malgré le danger, apporte de l'aide à la pièce voisine également éprouvée, puis, ne voyant plus rien à faire, ayant eu son cheval tué, retourne à pied à sa batterie. »

Une place à part pour le marsouin Folcher. Obtient la médaille militaire pour avoir, le 23, fait quatre prisonniers prussiens qu'il a ramenés les mains attachées derrière le dos, les poussant devant lui, et le 28, la croix de la Légion d'honneur pour avoir pris, puis enroulé autour de son corps, un drapeau bavarois et

malgré des blessures graves l'avoir gardé pour le remettre à ses chefs.

Réhabilitation. — Quelque temps avant la déclaration de la guerre, un apache connu venait trouver le commissaire de police de son quartier et, après lui avoir avoué que « les affaires ne marchaient pas », se proposa comme indicateur. On débattit les conditions et, lorsqu'on se fut mis d'accord, l'apache se crut autorisé à tendre la main à son nouveau chef. Celui-ci ayant fait semblant de ne pas apercevoir le geste, l'apache n'insista pas.

L'autre jour, le commissaire recevait du front une carte postale ainsi conçue : « Vous m'avez dernièrement refusé la main, vous aviez raison. Mais je crois que maintenant vous consentiriez à me la donner, car je n'en ai plus qu'une ».

Nos héros. — Un jeune lieutenant envoyé en avant du front de l'infanterie pour observer les positions ennemies et les signaler par téléphone à notre artillerie, s'était posté, dans le nord de la France, dans une tour, à quelques centaines de mètres des tranchées allemandes. Pendant une demi-heure, il téléphona régulièrement ses ordres pour régler le tir de nos canons. Tout à coup on l'entendit dire avec le plus grand sang-froid :

« J'entends les Allemands qui montent l'escalier. J'ai mon revolver. *Ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira.* »

Ce fut tout. On n'entendit plus parler de l'officier.

— Un jeune Breton bretonnant donne de ses nouvelles à son ancien colonel, dont il avait été l'ordonnance, et dans son langage humoristique lui écrit le billet suivant :

« Que mon colonel doit bien se demander ce que je suis devenu. Voilà : *j'ai fait* la bataille de la Marne et celle de l'Aisne. Que j'ai vu quelque chose. J'ai reçu une balle dans le bras qui m'a traversé le poignet (!) et un éclat d'obus qui m'a fendu la tête près de mon œil. A part cela, rien de nouveau, mon colonel (!!) — que j'ai été soigné à Loudun. »

Agréez, votre serviteur (!).

Et son ancien colonel ajoute :

« Ne voudrait-on pas embrasser de pareils hommes? Celui-là, on le troue et on le fend : A part cela rien de nouveau !... »

Un cheminot héros et martyr. — Les Allemands étaient depuis quelques heures à peine à Saint-Dié, lorsqu'un train de voyageurs fut annoncé, venant de Raon-l'Étape. Il y avait dans ce train des officiers et des soldats. Les laisser aller plus loin, c'était les livrer à l'ennemi. Le gardien du sémaphore n'eut pas une minute d'hésitation. Il bloqua le disque à l'arrêt, alla au-devant du mécanicien et lui fit rebrousser chemin.

Mais quand il revint à sa petite maison, il la trouva pleine

d'Allemands, ivres de fureur, qui hurlaient des injures et des menaces. Ils criaient : « Capout! Capout! » Le brave homme comprit que ses heures étaient comptées. Qu'importe! il avait fait son devoir.

Les brutes sauvages le frappèrent rudement, le poussèrent sur une chaise et l'y attachèrent pieds et poings liés, puis ils arrosèrent la maison de pétrole et y mirent le feu.

Un nouveau d'Assas. — Une colonne allemande, marchant à l'attaque d'un pont, poussait devant elle des zouaves prisonniers, en criant : « Cessez le feu! » Un instant, nos soldats et leurs mitrailleuses interrompirent le tir, lorsque des rangs allemands partit ce cri poussé par un zouave prisonnier : « Tirez donc, n... de D...! » Une décharge générale part alors de nos rangs, couchant à terre les assaillants et l'héroïque zouave, dont le dévouement avait permis aux nôtres de déjouer la ruse.

Novembre 1914.

Décorations. — Général de Langle de Cary, commandant d'armée, élevé à la dignité de grand-croix.

Généraux Sarrail, Gérard, Muteau, Rabier, de Lastours, Vautier, Hache, Dubois, de Mainbray, grands-officiers.

Officiers de la Légion d'honneur :

23 novembre. — D'André, lieutenant-colonel au 5e chasseurs à cheval; a brillamment conduit son régiment le 2 novembre dans un combat contre l'infanterie ennemie où il a été grièvement blessé.

Mordacq, colonel d'infanterie; n'a cessé de montrer activité, courage, calme, confiance et connaissances militaires étendues. Blessé en contrôlant les dispositions de sa troupe.

Doury, colonel commandant le 5e régiment d'infanterie : a montré en toutes circonstances, depuis le début de la campagne, des qualités très brillantes de commandement, d'énergie et de bravoure. Le 14 septembre, ayant reçu de son général de brigade, dans un moment très critique, l'ordre de résister sur place et à outrance à une attaque de l'ennemi, dirigée sur un pont, a répondu : « C'est bien, on résistera, et maintenant, pour mot d'ordre : le sourire ». A été tué quelques instants après par un éclat d'obus à son poste de commandement.

Du Paty de Clam, lieutenant-colonel au 117e régiment d'infanterie : a donné les plus beaux exemples de courage et d'autorité en entraînant la troupe au feu et à l'assaut. Atteint de deux blessures au bras et à la figure, à néanmoins conservé son commandement jusqu'à la fin de l'action. Évacué, a repris son poste le 10 octobre. A, le 30 octobre, contribué à l'enlèvement d'un village, puis au maintien de nos positions en risquant sa vie pour éventer une contre-attaque ennemie.

Treillard (E.-H.-J.), chef de bataillon au 117e régiment d'infanterie : énergique, excellent entraîneur d'hommes, blessé, a rejoint son bataillon qu'il a commandé d'une façon admirable à la prise d'un village. Vient d'être atteint de quatre nouvelles blessures.

Pour prendre rang du 15 *novembre* 1914. — M. Vieillard (F.-P.-F.-L.), lieutenant-colonel, commandant le 11e régiment de dragons : chargé, pendant la nuit et la matinée du 10 octobre 1914, d'attaquer un village, en liaison avec des troupes d'infanterie territoriale déjà très éprouvées, a conduit cette attaque avec une grande énergie. Repoussé par une violente contre-attaque, a ramené ses escadrons en bon ordre malgré de grandes pertes et a fait preuve dans son commandement de beaucoup de courage, de calme, d'ordre et de sang-froid.

Driant, chef de bataillon au groupe de bataillons de chasseurs de la 143e brigade : le 1er septembre, a conduit une contre-attaque en marchant pendant plus d'une heure sous un feu violent d'artillerie lourde. A enlevé la position avec entrain et vigueur malgré le tir ininterrompu des mitrailleuses allemandes.

A l'ordre du jour de l'armée :

Le capitaine Richet qui « sait rendre sa bravoure contagieuse ».

L'aumônier militaire Screpel qui exerça une influence morale très efficace sur les hommes en cherchant à remonter leur courage.

Parmi les médaillés militaires :

Laillier (R.-A.), sergent-major au 9e bataillon de chasseurs : blessé et évacué, a demandé, à peine guéri, à rejoindre son poste et a refusé un congé de convalescence. Le 24 octobre 1914, a réussi, avec sa section, à attirer un détachement ennemi dans une embuscade et l'a littéralement anéanti, les Allemands laissant trente-huit cadavres comptés sur le terrain, l'officier qui commandait, et cela sans pertes de notre côté.

Waleau (Alfred), sergent réserviste au 130e régiment d'infanterie : chef d'un petit poste de douze hommes pendant vingt-trois jours, a héroïquement résisté aux plus furieuses attaques et a maintenu, grâce à un sang-froid inébranlable et à une vigilance incessante, l'énergie de ses hommes. Sa tranchée ayant été bouleversée com-

plètement par des obus, il l'a reconstruite aussitôt et il l'a conservée. Il est resté sourd d'une oreille.

Beduchaud (M.-O.), soldat de 2e classe au 49e régiment d'infanterie : blessé à l'épaule le 3 septembre, ne pouvant se servir de son arme, il se propose pour transmettre les ordres. Envoyé à l'ambulance par son capitaine, il en revient après pansement sommaire pour ne pas encombrer l'ambulance, dit-il, et reprend sa place dans le rang. Dans une autre affaire, se trouvant en face de deux sous-officiers allemands qui lui crient : « Haut les mains ! », tue l'un d'eux, blesse le second de sa baïonnette et lui donne à boire après l'avoir désarmé.

Leclerc (C.-M.), chasseur réserviste de 2e classe au 10e bataillon de chasseurs : s'est toujours présenté comme volontaire pour les missions périlleuses, a été blessé le 19 octobre en entrant le premier dans un village attaqué; a conservé sa place au combat et a encore tué quatre Allemands, dont un officier.

Mengel, clairon au 5e bataillon de chasseurs : a fait le coup de feu sur le font, de 11 heures à 17 h. 50. A ce moment, l'ordre étant donné de charger, n'a pas hésité à se découvrir entièrement pour se faire mieux entendre. Ne cessa de sonner, en se portant en avant, qu'à l'instant où une balle le frappa au coude et lui fit abandonner son instrument.

Combier, clairon au 6e régiment d'infanterie coloniale : s'est distingué par sa bravoure téméraire aux combats des 20 et 24 août. Le 3 septembre, au plus fort de l'attaque ennemi, a relevé sous un feu violent le sergent-major mortellement atteint; après l'avoir ramené en arrière, est retourné à sa place, où ce sergent avait été blessé, et a ramassé les papiers de la compagnie dont les Allemands allaient s'emparer.

Magnien (L.-O.), sergent réserviste au 171e régiment d'infanterie : à la suite d'un assaut infructueux, a rassemblé ses hommes sous le feu, en se plaçant au garde-à-vous face à l'ennemi, et en commandant : « Sur moi, alignement ! » Est allé, après le combat, chercher des blessés jusque sous les tranchées ennemies.

L'humour de nos soldats. — Un membre de la Société française de la Chaux-de-Fonds a reçu, d'un soldat blessé, en traitement à Besançon, une lettre dont le *National Suisse* détache cet épisode :

Au cours d'un combat où j'ai été blessé, un de mes camarades reçoit tout d'abord une balle dans la jambe et il s'écrie en rigolant :

« Trop bas ! »

Après un rapide pansement, il se remet à tirer; aussitôt une seconde balle l'atteint à la main légèrement.

« Trop haut ! » s'écrie-t-il encore.

Il reçoit une troisième balle qui lui traverse l'épaule. Obligé d'abandonner la lutte, perdant trop de sang, il se lève alors et, face à l'ennemi, s'écrie de toutes ses forces :

« Tas de..., ne tirez donc pas toujours sur le même ! »

Décembre 1914.

Hommage anglais à la bravoure française. — La collaboration entre alliés a été, comme toujours, intime et constante, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante du général commandant l'une des armées britanniques :

Je désire signaler spécialement la belle conduite des bataillons du régiment territorial français mis à la disposition du corps indien par le général commandant l'armée française, à l'occasion de l'attaque des Allemands dans le voisinage de Givenchy, les 20 et 21 décembre, et dans les opérations qui ont suivi pour rétablir la ligne. Ces deux bataillons ont pris une part active aux opérations tant en faisant une contre-attaque qu'en aidant à tenir le village de Givenchy. Leur conduite est de tout point admirable et leur résistance à l'ennemi remarquable sous un feu violent.

Un brave. — Il y a quelques jours, aux environs de la Bassée, une furieuse charge allemande réussissait à enfoncer un point de la ligne anglaise et à s'emparer d'une tranchée défendue par des soldats indiens, malgré la résistance désespérée opposée par ceux-ci.

Les Allemands, triomphants, hurlaient le *Deutschland über alles* et amenaient leurs mitrailleuses pour s'installer dans la tranchée quand le capitaine Salle, du 142e régiment territorial, de Bayonne, s'apercevant de l'imminence du danger, enleva le bataillon qu'il commandait par intérim et le lança à la baïonnette sur les ennemis. Le choc fut terrible et la mêlée sanglante. Mais tel était l'élan des territoriaux que les Boches, à la longue, cédèrent, se débandèrent et lâchèrent pied, cependant que nos braves s'installaient à leur place après leur avoir fait subir des pertes énormes.

Le capitaine Salle fut retrouvé vivant encore, mais grièvement blessé, sous un monceau de cadavres allemands. Pansé hâtivement, il fut transporté à Paris, à l'hôpital militaire du Panthéon, dans le service du docteur Robert Lœwy, qui l'opéra séance tenante, le pansa et le sauva.

Le capitaine vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur.

Une lettre émouvante. — Le caporal Philippe, cité à l'ordre de l'une de nos armées, a succombé à ses blessures. Etant chef de patrouille, il avait fait abriter ses hommes, puis avait continué à avancer tout seul sous le feu de l'ennemi. Grièvement blessé, il avait eu l'énergie de venir rendre compte de sa mission, et était mort en disant : « Que voulez-vous, mon lieutenant, il fallait que quelqu'un y aille, je suis content d'avoir fait mon devoir ».

Le commandant du régiment ayant écrit à Mme Philippe pour lui faire part de la mort héroïque de son mari, a reçu la réponse suivante :

Paris, le 17 décembre 1914.

MONSIEUR LE COMMANDANT,

Je vous remercie bien sincèrement de la part que vous venez prendre à ma grande douleur, et vous suis reconnaissante de m'avoir fait parvenir la mort glorieuse de mon cher disparu.

Je vous dirai aussi que de savoir qu'il est mort comme tout Français doit mourir, met un peu d'apaisement à mon grand chagrin, et vous pouvez être sûr que si sa tâche à lui est terminée en mourant pour notre mère-patrie la France, que moi, sa compagne, je n'aurai qu'un seul but à mon tour, c'est de faire de ses deux petites filles des femmes dignes de futurs Français, et saurai, dans l'avenir, leur apprendre à vénérer leur papa.

Sachez aussi, M. le Commandant, que nous ne pouvons, si nous en souffrons, qu'admirer son geste, car s'il fallait, à l'heure qu'il est, un régiment de femmes, c'est par mille que l'on pourrait compter leurs enrôlements, moi en premier.

Recevez donc, Monsieur, mes sincères remerciements et grand respect.

La femme d'un brave,

Signé : Marcelle PHILIPPE.

La mort de Bruno Garibaldi. — Le lieutenant Bruno Garibaldi, l'un des cinq petit-fils de Garibaldi qui combattent actuellement dans nos rangs, vient d'être tué dans les Vosges, à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut.

L'émotion produite par cette mort est considérable en France et en Italie.

Le Président de la République, le Ministre de la Guerre ont télégraphié au père du jeune héros, le général Ricciotti Garibaldi, leurs condoléances et lui ont exprimé la part que la France entière prend à son deuil.

Janvier 1915.

La Croix de guerre. — Le rapporteur à la Chambre du projet relatif à l'établissement de cette nouvelle décoration, le commandant Driant, écrit :

La floraison des sacrifices s'est épanouie dans notre patrie dès le premier jour avec une telle intensité, que les chefs, pour ne pas risquer de diminuer la valeur du tableau d'honneur quotidien par le trop grand nombre des admis, ont dû en réserver la plus large part à ceux qui avaient déjà payé de leur vie le droit d'y figurer.

Ainsi seulement pouvait-on laisser aux familles, où des vides se creusent, la trace glorieuse de leurs disparus.

Mais de cette trace fugitive qu'est la citation, que reste-il pour l'avenir à ceux et à celles que peut seule consoler, dans la nuit de leur deuil, une vision d'héroïsme ?

Puis le rapporteur donne, en exemple d'héroïsme, l'admirable sacrifice du clairon Mallier qu'il raconte ainsi :

Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1914, à la Tête-de-Faux, le clairon réserviste Mallier (Louis), du 30e bataillon de chasseurs, atteint, dès le début de l'action, d'une grave blessure qui l'empêche de se mouvoir, reste couché entre l'ennemi et nos réseaux de fil de fer, à quelques mètres de ses camarades qui ne peuvent aller à son secours.

Il ne cesse de les encourager à tenir bon. Spontanément, comme l'effort de l'ennemi redouble, il entonne la *Marseillaise*. Puis :

« Tirez, mais tirez donc, crie-t-il à ses camarades.

— Mais on va te toucher !

— Ça ne fait rien... tirez... Vive la France ! »

La rafale française part de la tranchée, puis les camarades demandent :

« Tu es toujours là ?

— Oui, je viens de recevoir une de vos balles dans la jambe, mais je n'y suis pas encore pour cette fois.... Les voilà qui reviennent.... Ils sont tout près de moi.... Allez-y ! Tirez ! Vive la France ! »

Le chasseur Mallier est mort au point du jour, à la même place....

Nous vous demandons de déposer sur la tombe du clairon Mallier la croix que vous allez créer.

Et le commandant Driant conclut en ces termes :

Appelons cette nouvelle décoration la « Croix de guerre ». Ce sera une croix en bronze clair, à quatre branches, surmontée

d'une couronne de lauriers et suspendue à un ruban vert uni, le vert de la médaille de 1870-71, débarrassée des rayures noires qui symbolisaient le deuil de notre siècle. Sur ce ruban, les agrafes de bronze, portant le mot *citation* en relief, s'étageront pour ceux qui en auront mérité plusieurs, et la troisième citation créera le droit à la croix de la Légion d'honneur.

Au centre, une date, celle de la victoire, celle du retour de l'Alsace-Lorraine à la France : 1915.

La fin du « Curie » et du « Saphir ». — L'amiral Boué de Lapeyrère, commandant en chef l'armée navale, a pris, à propos de la perte des sous-marins *Curie* et *Saphir*, le premier dans l'Adriatique et le second dans les Dardanelles, l'ordre du jour suivant :

1re armée navale, 23 janvier.

Les sous-marins *Curie* et *Saphir*, tombés glorieusement au champ d'honneur, sont portés à l'ordre du jour de l'armée navale. Dans son affliction d'avoir vu succomber d'aussi vaillants serviteurs du pays, le commandant en chef rappelle à tous combien l'armée doit être fière d'avoir, dans ses rangs, des officiers et des équipages capables d'actions aussi héroïques que celles qui ont été accomplies par ces deux valeureux bâtiments, dont les noms resteront gravés dans nos fastes maritimes. Honneur et gloire aux officiers et aux équipages du *Curie* et du *Saphir*; ils ont bien mérité de la patrie!

De Lapeyrère.

Prouesses d'aviateurs. — La statistique des services aériens exécutés depuis le début de la mobilisation jusqu'au 31 janvier dernier, donne les résultats suivants :

L'ensemble des escadrilles anciennes et nouvelles a exécuté, dans ces huit mois de guerre, environ 10 000 reconnaissances, correspondant à plus de 18 000 heures de vol.

Pour se rendre compte de l'effort accompli, il suffit de remarquer que ces vols cumulés représentent une distance parcourue de 1 800 000 kilomètres, c'est-à-dire quarante-cinq fois le tour de la terre.

Ces résultats remarquables n'ont pu être obtenus sans pertes douloureuses, qui sont comparables et souvent supérieures à celles des autres armes, en ce qui concerne les tués, les blessés ou les disparus.

Une chasse aérienne. — D'une lettre de l'aviateur Gilbert :

C'est en revenant de reconnaissance, à Saint-Quentin, où j'étais allé avec le lieutenant de Puech-Redon, que j'ai aperçu le Boche.

J'ai mis tous les gaz et, vingt-cinq minutes après, au-dessus d'Amiens, j'étais bien placé pour lui envoyer quelques pruneaux. Il ne nous a pas entendu venir, car étant monté à 300 mètres de lui, j'avais coupé l'allumage pour foncer sur lui. Quand le lieutenant a eu tiré sa première balle, à 10 ou 12 mètres, le pilote allemand se retourna de notre côté, médusé. Il avait le cou traversé et le bras immobilisé. Il coupa aussitôt pour descendre. Mais déjà mon observateur avait encore tiré pendant que j'immobilisais mon appareil au-dessus de l'avion de l'ennemi. Dans ces moments, il est bon d'avoir été quelque peu acrobate. La balle traversa une plaque d'acier de l'appareil allemand et perfora l'observateur de part en part. Le cœur fut fracassé. L'observateur ennemi avait déjà ôté un gant pour nous tirer dessus plus facilement : il eut un soubresaut et s'affaissa dans le fuselage.

Nous eûmes alors un cri de victoire, que nous renouvelâmes jusqu'à terre. Je criai à mon tireur de cesser le feu, voulant épargner le pilote, mais il tira encore deux balles, pensant que les autres allaient peut-être riposter.

Je tournai quelques instants au-dessus du biplan allemand lorsqu'il fut à terre, car je l'avais suivi comme son ombre. Si le pilote avait voulu fuir, je ne l'aurais pas quitté des yeux et l'aurais bien vite rattrapé. Il avait sauté à terre et s'était couché, souffrant beaucoup.

J'atterris à quelques mètres de l'avion ennemi. Le pilote s'était relevé et nous nous serrâmes la main, nous félicitant mutuellement. Je l'aidai à se déshabiller pour le panser. Une voiture arriva et je le confiai à un officier, lui souhaitant bonne santé, avec une nouvelle poignée de main. Il s'appelle Keller et est lieutenant. Quant au passager, mort foudroyé, c'était le capitaine von Falckenstein, fils, je crois, du chef d'Etat-major allemand.

C'était le *chef de l'escadrille* qui avait le même numéro que le nôtre : 23.

L'appareil est un biplan Rumpler, moteur Mercédès 120 chevaux. On vient de me le donner. Je l'ai mis en sûreté dans une grange.

J'ai été appelé ensuite au quartier général, où le général de Castelnau m'a adressé toutes ses félicitations. Les officiers d'état-major y ont joint les leurs.

La légion garibaldienne. — Un second fils du général Ricciotti Garibaldi, Constantino, adjudant-chef, frère du lieutenant-colonel Giuseppe, est tombé au champ d'honneur.

Le Ministre de la Guerre a envoyé à ce dernier un nouveau télégramme de condoléances.

Voici le texte de ce télégramme :

« Lieutenant-colonel Garibaldi,

J'apprends avec une douloureuse émotion le nouveau deuil qui vous frappe, atteignant à la fois la fière et noble armée italienne

et la nôtre. En vous exprimant toute mon admiration pour le héros qui vient de tomber dans nos rangs, je tiens à vous dire, au nom de tous ses camarades de l'armée française et en mon nom personnel, la grande part que nous prenons à votre douleur.

A. MILLERAND. »

Nos héros. — Le caporal Pariaud, du 9e bataillon de chasseurs à pied, s'est engagé à 16 ans 1/2. Atteint grièvement le 13 novembre de trois blessures qui l'empêchaient de marcher, s'est fait rouler au fond d'un précipice pour ne pas être pris par l'ennemi.

L'adjudant Kerbras, du 328e d'infanterie, a pris le fusil d'un homme de sa section qui venait d'être tué et s'est battu en disant : « Dors, mon ami, je vais en abattre quelques-uns à ta place ! » Il a eu la mâchoire fracassée, ce qui ne l'a pas empêché d'articuler en passant devant ses hommes le cri de : « Vive la France ! »

Le soldat Retourne, du 87e d'infanterie, de la classe 1914, a subi un violent bombardement lors de l'attaque du 5 décembre. A tenu tête tout seul à une dizaine d'Allemands, les a empêchés de pénétrer dans sa tranchée.

Le canonnier Lafon, du 30e régiment d'artillerie, qui avait dû être amputé des deux cuisses, à quelques jours de distance, a dit, lors de la seconde opération : « On ne saurait trop souffrir pour notre France, notre belle France ! »

Le sergent réserviste Bugat, du 91e d'infanterie, résistant dans sa tranchée, à un assaut de sept Allemands, en a tué cinq à coups de bombes et a fait les deux autres prisonniers.

Le capitaine Lamy, du 87e d'infanterie, envoyé en soutien d'une division de cavalerie à un combat violent, a, la majeure partie des officiers de son bataillon ayant été tués ou blessés, rallié les unités éparses et les a ramenées, en livrant presque chaque jour des combats, jusqu'à la portion principale du corps. Tué le 8 septembre d'un éclat d'obus, il a dit en expirant : « Je suis fier de mourir ainsi. »

Le soldat Moreau, du 165e d'infanterie, étendu grièvement blessé dans un fossé où ses camarades devaient passer, leur a dit : « Passez sur moi, je sais que je suis mortellement atteint. »

Roger Gsell, âgé de dix-sept ans à peine, vient de mourir à l'hôpital militaire du collège de Saint-Nazaire. Né à Périgueux, le 5 avril 1897, il était fils d'un Alsacien qui fit son devoir en 1870 et qui opta pour la France ; engagé au 53e de ligne, Roger Gsell se battit successivement en Belgique, sur la Marne, enfin sur l'Yser.

Blessé à Dixmude de plaies pénétrantes à la jambe gauche, au bras droit et sur diverses parties du corps, il a, malgré des soins dévoués, succombé après une lente agonie, supportant avec stoïcisme les pires souffrances.

Il n'a jamais rien regretté. Sa mère était accourue ; désespérée, elle redoutait que son fils ne lui reprochât d'avoir consenti à son engagement ; elle lui demanda :

« Voyons, mon enfant, sachant maintenant ce qu'est la guerre, ayant supporté tout ce que tu as souffert, si c'était à refaire, t'engagerais-tu encore ? » Et l'enfant héroïque, sans hésiter, répondit : « N'en doute pas, mère. »

Quelques instants avant sa mort, il fit en pleine connaissance ses adieux à ses camarades de salle, remercia ceux qui l'avaient soigné, puis chanta la *Marseillaise* jusqu'à son dernier souffle.

Les zouaves à Lombaertzyde repoussent une contre-attaque :

L'un d'eux, agent de liaison, sort avec un ordre et tombe mort. Un de ses camarades, d'un geste spontané, s'élance, prend l'ordre et le porte. Un autre, cycliste du colonel, a une jambe broyée par un obus. Il se traîne pourtant jusqu'au poste de commandement et dit, en mourant : « Je suis f... Je vous demande seulement de dire chez moi que je suis mort proprement. »

Le secteur sud est envahi par l'eau. Nos hommes apprécient particulièrement les toiles cirées qui leur permettent de s'asseoir à sec. Plus près de la mer, c'est le vent et le sable qui gênent surtout les tirailleurs. Ils professent que « l'ennemi, y en a bon s'en f... », mais que « li vent, y en a pas bon ».

RÉSUMÉ DES SIX PREMIERS MOIS DE GUERRE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

PERTES ET GAINS DE TERRITOIRES.

Aucune des cinq parties du monde n'aura évité le contre-coup de ce que l'ambassadeur d'Allemagne quittant Paris appela « une catastrophe ».

En Océanie, le canon ou la fusillade ont retenti devant toutes les possessions allemandes et devant la capitale de notre colonie de Tahiti. En Amérique, les flottes anglaises et allemandes ont été aux prises sur la côte du Chili, autour des îles Falkland. En Afrique, la conflagration s'est étendue depuis l'Égypte jusqu'au Cap. En Asie, on s'est battu au Chan-Toung, en Mésopotamie, autour d'Erzéroum, jusqu'en Perse.

En Europe, plus de 10 millions d'hommes en sont déjà venus aux mains.

Pour quel résultat matériel territorial?

L'armée allemande occupe toute la Belgique sauf Ypres et ses environs. En France, le département des Ardennes en entier; celui du Nord sauf l'arrondissement d'Hazebrouck; presque entièrement les Vosges; partiellement le Pas-de-Calais, la Somme, l'Aisne, l'Oise, la Meuse; un coin de l'arrondissement de Reims dans la Marne, et l'arrondissement de Briey dans la Meurthe-et-Moselle et quelques communes de l'arrondissement de Lunéville.

Elle occupe aussi une partie de la Pologne russe.

D'autre part, depuis la victoire d'Augustovo, la Russie, entrée une seconde fois dans une partie de la Prusse orientale, y maintient ses positions.

La France est maîtresse d'une vingtaine de communes dans l'Alsace-Lorraine (cantons de Thann, Dannemarie, Saint-Amarin, Massevaux).

L'Allemagne a perdu en Océanie l'archipel Bismarck, les îles Salomon, la Terre de l'Empereur Guillaume, les Carolines et les Mariannes récemment achetées à l'Espagne; la partie nord-ouest de la Nouvelle-Guinée; en Afrique, le Togoland, une partie du Cameroun. La partie du Congo cédée par la France est attaquée ainsi que le Sud-Ouest Africain.

L'Afrique orientale allemande, soit la moitié méridionale de la région des Grands-Lacs, va être bloquée par l'Angleterre. L'Allemagne perd le territoire de Kiao-Tchéou cédé à bail par la Chine.

L'Autriche a vu envahir la Galicie, Lemberg est pris, Cracovie menacée. L'armée russe est entrée en Bukovine. Elle est aux portes de la Hongrie.

La Turquie, refoulée au Caucase, a cédé du terrain devant les Russes dans la région d'Erzéroum. Elle a perdu Bassora.

La Serbie au 31 janvier a libéré son territoire.

L'Angleterre n'a subi que les insultes des sous-marins le long de ses côtes et des Zeppelins au-dessus de quelques-unes de ses villes voisines de la mer.

Depuis ces mêmes six mois, un seul pays neutre est devenu un belligérant : la Turquie. Un seul allié s'est arrêté après une première victoire : le Japon. Le Portugal, sans avoir déclaré officiellement la guerre à l'Allemagne, est en conflit armé avec cette puissance dans le Sud-Ouest Africain où sa colonie d'Angola lui est disputée.

Les neutres. — Tous, même la contrée la moins engagée en Europe dans le conflit, l'Espagne, procèdent à des armements. Les petits États, très inquiets depuis l'invasion de la Belgique, font proportionnellement le plus grand effort. En Hollande, des camps de concentration s'organisent; la reine a repris l'habitude quotidienne du cheval. La Suisse a dépensé, depuis le mois d'août, environ un million par jour pour sa mobilisation. La prévoyance scandinave a fait de la Suède, de la Norvège et du Danemark, par le pacte de Malmoë, une Triplice résolue à défendre ses intérêts commerciaux et maritimes.

Seul, le Luxembourg, trop faible, continue de servir de passage aux troupes allemandes.

La fièvre des armements se fait particulièrement plus intense dans l'Italie qui ne veut pas, quand viendra un nouveau partage du monde, faire figure, comme dit le *Giornale d'Italia*, de « dernière invitée » ; — dans la Roumanie et la Bulgarie, méfiantes l'une de l'autre ; dans la Grèce qui n'oublie pas sa domination d'autrefois sur les îles de l'empire ottoman et à Byzance. Enfin, aux États-Unis, le Sous-Secrétaire d'État à la guerre, en révélant au cours de décembre dernier l'insuffisance de la flotte et de l'armement des troupes de terre, a

donné à M. Roosevelt l'occasion d'écrire que son pays doit s'équiper s'il ne veut pas qu'une signature mise au bas de conventions de la Haye soit « une mystification ».

RAISONS DE CONFIANCE DES ALLEMANDS.

Dans le domaine militaire. — L'excellence d'une préparation méthodique de quarante-trois ans ; l'organisation savante des chemins de fer stratégiques ; l'utilisation et le perfectionnement de toutes les inventions propres à la guerre, mêmes celles venues du dehors comme l'automobilisme, les sous-marins, l'aéronautique ; la valeur de l'armement, surtout la vertu des mitrailleuses, de l'artillerie lourde de campagne et de siège.

La flotte. — De plus, l'Allemagne estime sa jeune flotte, illustrée par les audaces d'un *Emden,* en mesure à l'heure dite, avec l'appui des sous-marins et des Zeppelins, de réduire à merci les escadres britanniques.

Les alliés. — Ajoutons qu'elle ne tient pas tout à fait pour des quantités négligeables deux alliés qu'elle juge capables, l'un d'immobiliser longtemps encore un certain nombre de corps d'armée russes ; l'autre de pousser vers une guerre sainte 300 millions de musulmans sujets de la Triple-Entente.

Enfin, se croyant certaine, grâce à un monopole et à une répartition de vivres consentis docilement par sa population, de s'alimenter jusqu'à la prochaine récolte, elle compte pour couvrir les 1500 millions mensuels de ses dépenses de guerre, sur le succès d'un prochain emprunt de 13 milliards.

Et ainsi elle demeure toujours à ses propres yeux : *Deutschland über alles!* L'Allemagne au-dessus de tout!

RAISONS DE CONFIANCE EN FRANCE ET CHEZ SES ALLIÉS.

Nos officiers et nos soldats. — Nous aussi nous avons une foi entière dans une armée qui, après ses premiers revers, apprend la guerre en la faisant, où déjà plus d'un chef, dans le haut commandement, s'est révélé capitaine de grande allure, dans les officiers de tout grade, dont un Suédois, M. Erik Sjœstedt, qui vient de parcourir le front des armées françaises, parle ainsi :

Pendant quarante-quatre ans, ils ont travaillé en silence, le regard infatigablement fixé sur le but, ces admirables officiers français, les sauveurs de la Patrie. Ils ont vécu pauvres, modestes, retirés, mal payés, et c'était quelque chose de touchant que de lire dans les journaux les calculs sur le maigre budget d'une famille d'officiers. Ils ont vécu dans ce qu'on appelle « la misère décente » en sa forme la plus pénible. Bien que hautement estimés par tous, ils ont vécu sans aucun des privilèges que confère une situation sociale brillante. Ils ont vécu à demi soupçonnés par les gouvernants, souvent attaqués par l'extrême-gauche — sans pouvoir se défendre, — parfois persécutés pour leurs opinions privées, religieuses ou autres. Mais ils ont fidèlement tenu et travaillé jusqu'au bout, et maintenant c'est le corps d'officiers de la France qui sauve la Patrie.

Enfin, sur des soldats suffisamment jugés par ce mot d'un de leurs chefs les plus en vue : « C'est à se mettre à genoux devant ».

La France sait aussi que ses défenseurs prisent à leur juste valeur leurs outils de guerre, depuis le 75 si abhorré de l'ennemi, jusqu'à l'artillerie lourde aujourd'hui abondante, réduisant souvent au silence celle de l'adversaire, et si bien assistée par le repérage d'aviateurs dont l'habileté va de pair avec l'audace.

La question des effectifs. — Serait-ce le nombre de nos ennemis qui nous ferait peur? « Il pleut dans notre camp, a dit plaisamment le général Dragomiroff, montrant une tranchée ennemie. Il pleut aussi dans le leur ». Certes, nous avons à porter bien des deuils, mais en admettant que les Allemands, après avoir perdu tant de milliers de soldats, tués, blessés ou prisonniers, soient en mesure d'en mettre encore le double en ligne, nous qui n'avons pas subi — loin de là — un pareil déficit humain, nous possédons dans nos dépôts, dans nos camps d'instruction assez de forces pour que la balance du nombre reste à l'avantage de la Triple-Entente, nos alliés de Russie, d'Angleterre, de Belgique, de Serbie, ayant au point de vue des effectifs, comme au point de vue de la valeur intrinsèque de leurs troupes, tenu plus qu'ils n'avaient promis.

La flotte. — Est-ce enfin la pénurie des objets nécessaires à l'existence et à la guerre qui peut nous inquiéter, tant que notre flotte, de concert avec celle de l'Angleterre, gardera

hermétiquement fermées la mer du Nord et l'Adriatique à des escadres refusant le combat?

Nos finances. — Enfin la France n'a pas eu besoin de dresser ses enfants à la chasse de l'or. M. Ribot, avec son autorité reconnue, a déclaré que le terme de la guerre ne dépendra à aucun moment de l'état de nos finances qu'alimente l'empressement du public à souscrire aux Bons et aux Obligations de la Défense nationale. D'autre part, la liberté des mers permet à la France d'échapper au péril de la faim et à la misère, pendant que son industrie se procure librement les matières nécessaires à son fonctionnement.

TABLE DES MATIÈRES

Page.

PRÉLIMINAIRES 1

PREMIÈRE PARTIE : FAITS DE GUERRE.

CHAPITRE I. — Front occidental 37
— II. — Front oriental. 135
— III. — Hors d'Europe 168

DEUXIÈME PARTIE : DIPLOMATIE ET POLITIQUE.

CHAPITRE I. — Négociations et actes diplomatiques. . . 177
— II. — Atrocités. 187
— III. — En France 196
— IV. — Chez les alliés 225
— V. — Chez les ennemis. 246
— VI. — Chez les neutres 278

TOISIÈME PARTIE : A COTÉ DE LA GUERRE.

CHAPITRE I. — La vie aux armées 291
— II. — Les blessés. 313
— III. — Pages héroïques 316

RÉSUMÉ 337

Imprimerie Lahure
9, rue de Fleurus. Paris.